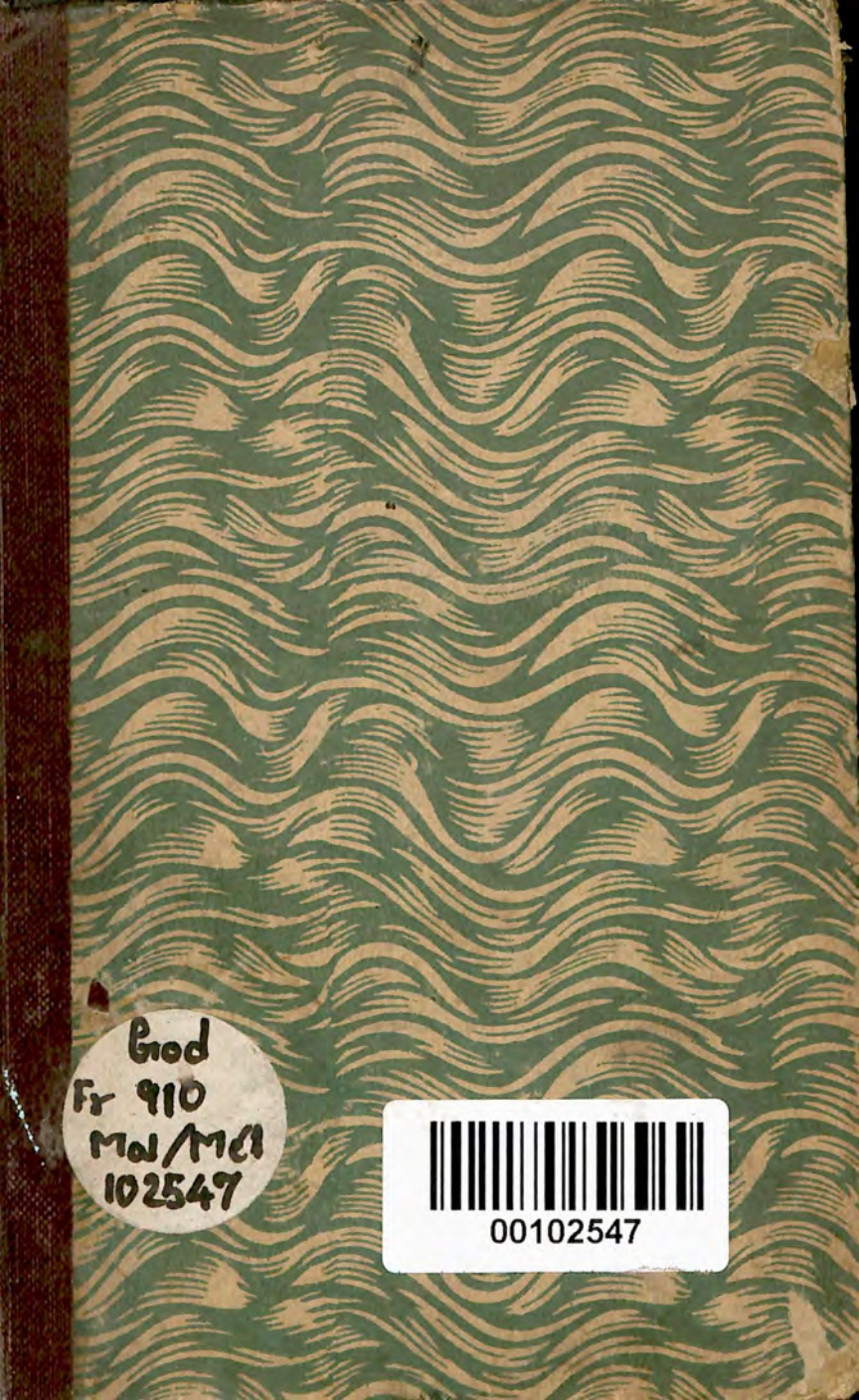
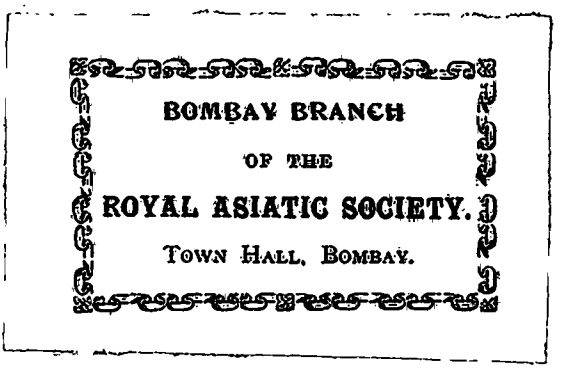

Bod
Fr 910
Mol/Mel
102547

00102547



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

3 vols.

MÉLANGES

DE

MALTE-BRUN.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

PRÉCIS DE LA GEOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédé de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique, et accompagné de cartes, tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. *Malte-Brun;* seconde édition, revue et corrigée. 6 forts vol. in-8°, avec un atlas composé de 75 cartes dessinées par M. *Lapie*, très-bien gravées et coloriés avec soin; et de 4 planches gravées en taille-douce pour la Géographie mathématique. Prix; broché : 105 fr.

— L'atlas de 75 cartes coloriées, 1 vol. in-fol. cartonné, se vend séparément : 60 fr.

— Les vol. III, IV, V et VI se vendent séparément aux souscripteurs qui ne se sont pas encore complétés. Prix de chaque volume : 10 fr.

N. B. Le vol. VII paraîtra en mars prochain 1828. — Le vol. VIII, dernier de l'ouvrage, contenant la France et la Table générale et raisonnée des huit volumes, paraîtra en novembre de la même année.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHIE, ou Abrégé général du précis de la Géographie universelle, etc.; par M. *Malte-Brun.* 2 forts vol. in-8° de 1500 pages environ, accompagnés d'un atlas composé de 8 cartes sur grand-colombier et coloriées avec soin. *Sous presse, pour paraître avec le dernier volume du Précis.*

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près l'Abbaye.

MÉLANGES

SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

DE MALTE-BRUN,

OU,

CHOIX DE SES PRINCIPAUX ARTICLES

SUR LA LITTÉRATURE, LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE,

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

ed. by.

PAR M. J. NACHET,

AVOCAT A LA COUR ROYALE.

102547

Simul et jucunda et idonea.....
HOR., *Ars poet.*

TOME TROISIÈME.

PARIS,

AIMÉ-ANDRÉ, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

1828.

God
Fo 910
Mal/Mél
102547

MÉLANGES

SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

LITTÉRATURE.

Traité sur la Physionomie, par le sophiste *Adamantius*; suivi d'un éloge de Lavater, par M. *Meister*.

(4 mai 1806.)

Les plus courtes folies sont les meilleures. Voilà pourquoi nous devons remercier le soi-disant sophiste Adamantius d'avoir rassemblé dans une brochure in-8° toutes les observations essentielles que les anciens et les modernes ont faites sur cette prétendue *science physionomique* ou *physiognomonique,* à laquelle le docteur Moreau (de la Sarthe) se propose de consacrer douze volumes in-folio.

Cette brochure renferme tout ce qu'on dit de profond et de curieux sur les nez aquilins, retroussés, épatés, pointus, camus, bourgeonnés et boutonnés ; sur les yeux humides et secs, doux et hagards ; sur les petites et grandes bouches ; sur les mains potelées et sur les doigts crochus ; enfin sur tout ce qui caractérise un individu de l'espèce humaine. C'est véritablement un acte d'accusation contre tout le monde ; vous n'avez qu'à parcourir, ce grimoire à la main, nos promenades, nos salons, nos spectacles, vous ne rencontrerez pas un poète à qui vous ne puissiez prouver qu'il a l'imagination stérile et le cœur desséché ;

pas un savant que vous ne puissiez accuser de manquer de bon sens et de bonne foi; pas un jeune homme que vous ne puissiez traiter de fat; pas une demoiselle..... Je m'arrête : il n'y a aucune calomnie qu'on ne puisse appuyer par les règles de la science physionomique. Peut-être, si on voulait employer contre ces messieurs les physionomistes les armes qu'ils nous fournissent eux-mêmes, pourrait-on découvrir dans leurs traits quelques signes de folie, ou du moins d'extravagance. Mais bornons-nous à quelques objections historiques.

Qu'ils nous disent donc comment ils peuvent concilier ensemble les contradictions éternelles qui se présentent entre leurs règles d'un côté, et l'expérience de l'autre. A quels traits reconnaîtrons-nous un héros, né pour maîtriser la fortune et pour commander à la victoire ? Doit-il avoir la stature haute comme César? mais Henri IV était petit. Doit-il avoir la taille carrée comme Annibal? mais Philopémen avait la taille effilée et mal proportionnée. Quelle couleur de cheveux faut-il avoir pour gagner les batailles ? Le blond Achille ébranla les remparts de Troie, le blond Alexandre renversa l'empire des Persans ; mais, d'un autre côté, l'histoire moderne nous présente des héros à cheveux noirs, qui ne restent pas dix ans devant une ville, et qui marchent avec plus de rapidité que le vainqueur de Darius.

Quelques physionomistes pensent avec assez de probabilités que le maintien, la démarche et les manières, sont des indices plus sûrs du caractère. Par exemple, un maintien nonchalant est, selon les physionomistes, l'indice d'une âme lâche et sans moyen. Apparemment Pompée se fiait à ce pronostic, lorsque, en négligeant l'avis de Sylla, il jugea César peu dangereux. Hélas! Pharsale a décidé que Pompée et les physionomistes avaient tort.

D'autres physionomistes prétendent qu'un nez un peu grand est nécessaire pour se distinguer, soit dans la car-

sept ans; mais depuis cette époque désastreuse, les besoins de l'état ont exigé le sacrifice de quelques-uns de ces magnifiques colifichets.

Parmi les restes, on distinguait, il y a six ans, cinq garnitures complètes en pierres précieuses, pour épée, canne, agrafe, chapeau, couteau de chasse, etc., avec les ordres de la Toison-d'Or et de l'Aigle-Blanc. L'une de ces garnitures est toute en diamans, l'autre en saphirs, la troisième en émeraudes, la quatrième en rubis, et la dernière en turquoises. Auguste II avait commencé à rassembler une sixième garniture en topazes, et l'on avait déjà deux pierres estimées chacune 60,000 écus. On admire encore un petit vaisseau de guerre tout en ivoire, même les voiles, qui sont minces comme du papier fin; il n'y a que les cordages et les canons qui soient d'une autre matière : les premiers, de fil d'or, et les autres d'argent doré. Il y a encore d'autres morceaux d'un travail moins curieux, mais également d'un prix immense. Tels sont une pyramide en pierres précieuses, haute d'une coudée et demie; une pendule en vermillon, d'un travail fini, et dont les chiffres sont en diamans, saphirs, émeraudes et rubis; beaucoup de mosaïques superbes; enfin des vases et de l'argenterie sans fin. Parmi les mosaïques, la plus riche et une des plus belles est celle qui représente le Grand-Mogol au milieu de sa cour : elle est de Dinglinger, Saxon; il y travailla, lui quinzième, pendant plus de dix ans.

J'avoue que toutes ces richesses m'ont paru moins intéressantes que celles conservées dans la galerie électorale et dans la salle des antiques. Dans cette dernière, tous les artistes admirent deux Vénus antiques bien restaurées, et qui, d'après leur style pur et gracieux, paraissent être des ouvrages grecs, ainsi que trois statues trouvées à Herculanum, et comparables pour la draperie à la Flore Farnèse. Il y a un athlète très-beau; mais le

chef-d'œuvre capital, c'est un Esculape, le plus beau que l'on connaisse ; il est vrai que l'on ne connaît que peu de marbres antiques de ce dieu, qui, par privilége spécial, porta une énorme barbe, tandis que son père Apollon n'en avait point du tout.

Parmi les tableaux, *la Nuit* de Corrége a le plus de célébrité ; et en effet, c'est un des chefs-d'œuvre de ce peintre ingénieux : il y a peut-être dans ce tableau un ensemble plus parfait que dans aucun autre ouvrage du même maître ; pourtant il n'y a, ce me semble, aucun détail comparable au divin groupe de trois têtes dans le tableau de la *Sainte Famille*, dit le *Saint Jérôme de Parme*, qui est maintenant au Louvre. Un particulier de Dresde eut, il y a quelque temps, la coupable adresse d'enlever de nuit ce précieux tableau ; mais un heureux hasard le fit retrouver. Je ne parlerai pas des autres morceaux de cette collection, les ayant vus trop rapidement ; d'ailleurs ils sont très-connus. Je rappellerai seulement une *Adoration des Anges*, par Raphael, et digne en tout point de ce prince de la peinture.

L'école allemande (si tant est que l'Allemagne ait une école de peinture) compte trois chefs-lieux, Vienne, Cassel et Dresde. Les expositions de cette dernière ville prouvent cependant que les artistes vivans sont en petit nombre. A celle de 1797, on distingua un lever du soleil, qui, avec d'autres morceaux du même genre, méritera à son auteur, M. Klengel, une place à côté des Claude Lorrain et des Vernet. Les portraits abondaient ; MM. Graff, Oeser et Tischbein avaient développé dans ce genre des talens dignes d'un plus noble emploi. La foule se pressait devant les tableaux faits par mademoiselle Fridrich : cette artiste rend avec une vérité extraordinaire des fruits, des fleurs, des mets, des paniers, des ustensiles, et autres objets semblables.

La Saxe nomme avec regret et avec orgueil deux plus

grands maîtres que ceux qui vivent aujourd'hui : l'un est Dietry, dont il y a de beaux paysages au Louvre ; l'autre est le peintre d'histoire Raphael Mengs, qui a laissé ses meilleurs ouvrages aux châteaux de Saint-Ildefonse et d'Aranjuez, en Espagne. Dans une ode italienne, ce Saxon est nommé avec emphase le troisième Raphael, *Terzo Rafaello* (1). Les Italiens n'ont cependant pas étendu leur admiration jusque sur les écrits dans lesquels Mengs a voulu établir la théorie de son art. J'ai été scandalisé de voir ce peintre moderne avancer hardiment qu'il n'y a rien d'idéal ni de divin dans les Vierges du grand Raphael ; il les trouve même assez communes, parce qu'il ne conçoit pas combien ce caractère d'humilité, de pureté et d'amour céleste que Raphael a donné à ses Vierges, est au-dessus de toute la majesté des Junon, des Pallas et des Cérès de l'antiquité païenne. M. Mengs a mis en pratique cette fausse théorie, c'est-à-dire qu'il a fait une Vierge qu'on prendrait tout bonnement pour une Junon.

Le chef-d'œuvre de Mengs est une *Ascension* qui décore le maître-autel de l'église catholique de Dresde. C'est un beau tableau, d'une composition sage, d'un coloris harmonieux, d'un dessin correct, mais froid : il a été payé 120,000 fr.

L'église dont nous venons de parler est d'une extrême magnificence ; on a prodigué dans l'intérieur les plus beaux marbres d'Italie à côté des marbres de la Saxe, qui ne leur cèdent point. Le temple luthérien de Notre-Dame est une répétition exacte de Saint-Pierre de Rome en petit. L'édifice public le plus approuvé des connaisseurs, c'est l'hôtel des états provinciaux. Beaucoup d'hôtels de particuliers se font remarquer par une belle architecture ou par des collections précieuses ; la terrasse

(1) Les deux autres sont le grand Raphael d'Urbino, et celui de Reggio, qu'on nomme aussi le Raphael des batailles.

du jardin de Bruhl étonne ceux qui n'ont pas vu Saint-Germain.

Il faut bien du temps pour examiner toutes les curiosités de Dresde. Nous avons omis de voir la collection des gravures, qu'on dit très-riche ; mais nous admirâmes, dans le cabinet d'histoire naturelle, de superbes échantillons des minéraux de Saxe, parmi lesquels il y en a tant de rares, tels que la mine d'argent cornée, l'apatite, des mellites, espèces de cristaux qui ont l'apparence du succin ; des pierres de Labrador, de l'arbeste ; une immense variété de serpentines, de marbres et d'albâtres. Un échantillon d'or natif est estimé 102 ducats. La bibliothèque électorale renferme 130,000 volumes imprimés, et 4,000 manuscrits. Il y a, au salon mathématique, des modèles de machines curieuses.

Avec tous ces avantages, Dresde n'est plus, à ce qu'assurent les vieillards, ce qu'elle était avant la guerre de sept ans. Plusieurs édifices portent encore les traces des boulets prussiens. La cour, sous le souverain actuel, met de l'économie dans toutes ses dépenses ; les beaux-arts, enfans du luxe, en éprouvent le funeste contre-coup. La population, qui était de 80,000 âmes il y a un demi-siècle, ne s'élève guère qu'à 55,000.

(23 novembre 1806.)

§ 2. De quelque côté que vous sortiez de Dresde, vous jouissez du plus beau paysage. En allant vers Meissen, vous ne voyez que des vignobles arrangés avec beaucoup d'art en forme de jardins, et du milieu desquels s'élève une foule de belvederes, de kiosques, et de petites maisons de campagne. Le fleuve est animé par un grand nombre de bateaux qui vont et viennent sans cesse.

Un spectacle plus majestueux se présente du côté du midi, où l'Elbe s'est frayé un lit tortueux à travers les

montagnes et les rochers. C'est sur le premier terrain des montagnes que le fameux château de Pilnitz élève ses pavillons chinois, où la famille électorale séjourne pendant l'été, tandis que les personnes attachées à la cour logent dans une trentaine des maisonnettes appelées *le village français*. La nature a tant fait pour le parc de Pilnitz, que l'art n'a pu le gâter; il y a quelques constructions de mauvais goût, mais beaucoup de superbes allées et de magnifiques points de vue. Sur le solitaire Borsberg, promenade favorite de l'électeur régnant, une vue immense s'ouvre devant une grotte artificielle où on lit cette inscription en français:

Sur cette cime, au repos consacrée,
Auguste voit sous lui la fertile contrée,
De son peuple chéri délicieux séjour,
Et s'approche de l'Empyrée
Où ses vertus le placeront un jour.

Hélas! c'est sur cette cime, au repos consacrée, qu'une funeste et à jamais mémorable réunion de souverains forma, il y a seize ans, la première coalition. C'est sous ces voûtes rustiques, sous ces ombrages solitaires, dans ce temple de la paix, que la furie de la guerre se plaça pour faire retentir dans l'Europe le signal des combats. « Les » forêts et les montagnes répondirent à sa voix infernale, » et, saisies de pressentimens funestes, les mères pressèrent » leurs enfans sur leur sein. »

Tartaream intendit vocem, qua protenus omne
Contremuit nemus, et silvæ intonuere profundæ;
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.

Vis-à-vis de Pilnitz s'élève la forteresse de Kœnigstein, rocher presque taillé à pic du côté de l'est, du sud et de l'ouest; le côté septentrional est un peu plus accessible; mais un triple rang de batteries y domine tous les points; on a même façonné tous les coins saillans du rocher en

forme de bastions. L'enceinte de la forteresse renferme des champs, des jardins, des vergers, des prairies, des bois; il y a un puits taillé dans le roc, à la profondeur de 900 pieds, à ce qu'on assure; mais je ne le garantirais point. Dans la cave, il y a un énorme tonneau de vin, de 17 aunes de long, sur 12 de profondeur, et contenant 3,709 *eimer*, ou, par aperçu, 28,000 décalitres.

Plus à l'ouest sont les romantiques vallées de Plauen et de Tharaud. Pour égaler Sorrento, Tivoli et Terni, il ne manque à ce site délicieux qu'une seule chose, c'est ou une cascade ou une vue sur une grande nappe d'eau. A Tharaud, une petite rivière, tour à tour rapide et paisible, écumante et limpide, serpente à travers une vallée tortueuse et étroite, occupée par les maisons rustiques de la bourgade de ce nom, entremêlées de rochers, de ruines, de bouquets d'arbres, de belvéders, et terminée par les débris d'un antique château. Les cytises, les églantiers, les cornouillers revêtent les rochers d'une verdure brillante, tandis que les muguets, les véroniques et les gentianes tapissent les petits prés que forment les recoins de la vallée.

Dresde ne manque pas d'amusemens, quoiqu'en général on n'y paraisse pas aimer le bruit. Le théâtre allemand joue toute l'année. L'Opéra est fermé pendant l'absence de la cour, qui dure six à sept mois. Hors de la barrière de Blasewitz, sur le bord de l'Elbe, s'étend une prairie consacrée à une fête populaire et annuelle; c'est le *tir à la cible* qui en fournit le motif ou le prétexte. Cette fête est une espèce de foire : des bals, des feux d'artifice, des illuminations, des boutiques de traiteurs; on y a tout réuni. Les premiers jours que dure le tir à la cible, les ateliers et les salons sont également déserts; femmes, vieillards, enfans, bourgeois et villageois, tout se porte en foule à cette fête champêtre. Les bains, également hors la ville, et le théâtre des enfans, qui en est proche, atti-

rent plus particulièrement les petits-maîtres et les petites-maîtresses, si tant est qu'il y en ait en Saxe. Le vaste jardin électoral n'attire le monde que par les beaux concerts qu'on y donne. Aucune ville n'offre plus de promenades agréables et même magnifiques.

Cependant des voyageurs curieux doivent quitter ce charmant séjour pour entreprendre des excursions plus lointaines. La ville de Freyberg, avec tous ses grands établissemens, sa célèbre académie des mines, et les tombeaux des anciens électeurs, n'est éloignée de Dresde que de 7 à 8 lieues à l'ouest. Dans un éloignement encore moindre, on trouve au nord le vaste château de Moritzburg, bâti sur un rocher, et environné d'une pièce d'eau large de 700 pieds : il y a une faisanderie riche en oiseaux étrangers. A l'est, le château de Stolpen s'élève sur une base de colonnes basaltiques, parmi lesquelles on a taillé un puits profond de 287 pieds.

La haute Lusace offre à peu de distance un champ pour des excursions aussi agréables qu'instructives. Les villageois de ce pays, ainsi que la plupart de ceux de la Saxe, et même la moitié de bourgeois, ne descendent point des anciens Saxons, ni même d'aucune tribu germanique, mais des Wendes, peuple antique, et qu'Hérodote déjà place auprès de la Baltique, sous le nom de *Vénèdes*. Ils ont les premiers cultivé les contrées sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe. Les villages sont ici peuplés de manufacturiers; mais l'agriculture n'est pas négligée : on y compte 400,000 moutons de race mi-espagnole : le bourdonnement des ruches et le cri des innombrables troupeaux d'oies annoncent infailliblement un village des Wendes.

C'est ici que les frères Moraves ont leur château, nommé *Herrenhut*. Cette secte ne se distingue des Luthériens par aucun dogme particulier; mais elle forme comme un ordre monastique, au sein du protestantisme.

Le travail et la communauté des biens font la base de ces sociétés; leurs manufactures, très-estimées, et répandues dans divers pays, leur rendent des revenus très-considérables; chaque individu est logé et salarié par la communauté. Les mariages se font par le sort. La forme du régime intérieur est une démocratie tempérée par l'influence des évêques et des anciens. Une éducation austère prépare les deux sexes à une vie frugale, et à une obéissance aveugle aux lois de la société. Les missionnaires moraves ont pénétré en Afrique, aux deux Indes, et jusque parmi les glaces éternelles du Groënland.

Herrenhut est éloigné de 25 lieues de Dresde à l'est. Ces austères sectaires sont fortement protégés en Saxe, ainsi qu'en Silésie et en Danemarck. J'en ai connu plusieurs chefs; et ce qu'ils m'ont raconté sur leur communauté se trouve au moins confirmé en apparence par l'extérieur sévère, mais propre, et même élégant que présentent leurs établissemens.

Dresde est la Florence de l'Allemagne; le goût des beaux-arts y est plus répandu dans toutes les classes de la société qu'il ne l'est à Vienne ou à Berlin : ni l'esprit militaire, ni l'avidité mercantile ne troublent ici la douceur de la vie; il y a dans les mœurs plus d'aménité pourtant que de gaîté; il y règne, surtout depuis la révolution française, un certain ton cérémonial et gêné envers les étrangers et dans les réunions solennelles; mais dans leurs élégantes maisons de campagne, au milieu de leurs charmans vignobles, les Saxons montrent une urbanité, une amabilité qui les place infiniment au-dessus des Prussiens et des Autrichiens. Grâce à une éducation supérieure à celle du reste de l'Allemagne, le beau sexe joint ici aux grâces personnelles, non-seulement les agrémens que la culture de la musique, de la peinture et de la danse répand dans la société, mais même les avantages plus solides qui résultent d'un degré convenable d'instruction.

Aux spectacles, aux bals, aux promenades publiques, nous crûmes remarquer dans le maintien, le ton et le langage des deux sexes, une grâce et une décence que les Allemands en général sacrifient à leurs idées d'indépendance et de naturel. La langue allemande, dans la bouche d'une jolie Saxonne, perd quelque chose de sa dureté, quoiqu'en ma qualité de Danois, j'avoue qu'aucune prononciation ne me réconcilie tout-à-fait avec le haut allemand.

Dresde, après tout, me paraît être le plus agréable séjour qu'on puisse choisir en Allemagne. A Hambourg, on calcule mieux; on s'enrichit davantage à Vienne; on fait meilleure chère à Berlin; à Iéna, on approfondit mieux les sublimes mystères des Kant et des Fichte; les poètes abondent plus à Weimar; la bibliothèque de Gottingue et la grande parade de Cassel sont sans pareilles; mais Dresde, avec ses tableaux, ses promenades, ses bonnes gens et ses jolies femmes, vaut peut-être mieux qu'aucun des quartiers-généraux de la poésie, de la tactique, de la philosophie et de la politique allemande.

Guide des Voyageurs en Europe; par M. Reichard; traduit de l'allemand; quatrième édition.

(7 janvier 1807.)

Nous conviendrons volontiers de l'utilité dont ce répertoire doit être pour les voyageurs ordinaires. Les négocians, que leurs spéculations appellent dans les villes commerciales de l'étranger; les diplomates, qui souvent sont intéressés à arriver à un temps fixé dans telle ou telle capitale; enfin les oisifs, qui promènent de peuple en peuple leur vague et inutile curiosité; toutes ces classes de lecteurs trouveront dans M. Reichard un guide très-commode. Les renseignemens sur la manière de se trans-

porter d'un endroit à l'autre, et de pourvoir aux besoins physiques; l'énumération des objets à voir, même les courtes notes de géographie politique (l'auteur dit *statistique*), sont d'une exactitude suffisante pour le but d'un semblable ouvrage; c'est-à-dire qu'elles renferment moins d'erreurs et de niaiseries que les géographies anglaises de Guthrie et de Pinkerton; car, bien que M. Reichard ne soit considéré en Allemagne que comme une espèce de Mathieu Lansberg géographique, il a sous la main les excellens ouvrages de ses compatriotes Busching, Gaspari, Fabri et autres. Là où ces guides l'abandonnent il fait de faux pas.

Les circonstances du moment ayant principalement attiré notre attention sur la partie de la Russie polonaise, nous avons été surpris de la voir singulièrement négligée. L'auteur décrit la route de Dantzick à Pétersbourg par Kœnigsberg et Riga; il décrit encore celle de Varsovie à Grodno, Mittau et Riga; mais il n'y a pas un mot sur les routes si importantes par Smolensk et par l'Ukraine à Moscou, routes si fameuses dans l'histoire des guerres de Russie.

Quant à la route de Varsovie à Moscou par Smolensk, on trouve des détails instructifs dans le *Voyage de deux Français dans le Nord,* V^e^ tome, Ier chapitre, ainsi que dans les *Voyages de Coxe,* volume Ier. Depuis Grodno jusqu'à Smolensk, et de là jusqu'aux environs de Moscow, la route passe presque continuellement par des forêts; elle est mal entretenue, et presque inaccessible dans le printemps et l'automne.

Dans le climat de la Russie, de la Pologne et de toute l'Europe orientale, ce n'est pas la rigueur du froid qui arrête le progrès des armées. Au contraire, la forte gelée, en couvrant d'un pont naturel et les fleuves et les marais, livre ces vastes plaines aux incursions d'un ennemi puissant et audacieux. Les brouillards, les pluïes et la neige

fondante, voilà les obstacles qu'une saison moins rigoureuse peut opposer aux marches de l'armée la plus intrépide ; les sables, l'argile et la glaise qui composent le sol de la Prusse, de la basse Pologne et de la Lithuanie n'offrent alors qu'un immense bourbier où hommes, chevaux et canons se renversent, s'enfoncent, ou n'avancent qu'au prix d'efforts pénibles et continuels. La forte gelée, loin d'avoir la moindre influence dangereuse pour la santé, contribue à rendre plus rapide la circulation du sang, et à fortifier les nerfs. L'humidité, au contraire, en privant l'air de son oxigène, engourdit les esprits vitaux, relâche toutes les parties molles du corps, et les livre sans résistance aux influences morbifiques. C'est le froid qui rend les fièvres intermittentes plus rares dans la Lithuanie que dans la basse Pologne, comme l'a observé le médecin prussien Lafontaine, dans ses *Dissertations médico-chirurgicales*, relatives à la Pologne, imprimées à Breslaw en 1792.

La malpropreté du paysan lithuanien et polonais exciterait le dégoût même des voyageurs accoutumés à vivre parmi les sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. Qu'on se figure une étable où tout est pêle-mêle, hommes, femmes, enfans, bœufs, cochons et volailles. La fumée s'échappe comme elle peut à travers le toit. Une mare infecte défend l'approche de ces demeures de la misère et de la douleur. Les auberges sont calquées sur un modèle à peu près semblable ; et même dans la petite Pologne, tout près de Cracovie, un voyageur récent, M. Zollner, fut souvent obligé de passer la nuit dans sa voiture.

C'est à l'esclavage des cultivateurs qu'il faut attribuer l'existence d'une telle misère dans le pays le plus fertile de l'Europe. Ces superbes forêts où le pin et le sapin élancent leur tête pyramidale à côté de tilleuls et de chênes d'une grosseur énorme ; ces rivières immenses, peuplées de toute sorte d'excellens poissons ; ces champs où mûrissent le seigle

le plus farineux et le froment le plus blanc de l'Europe : tous ces trésors du sol polonais n'appartiennent qu'à un petit nombre de seigneurs excessivement riches. Plusieurs nobles polonais ont senti qu'il était de leur propre intérêt de répandre parmi leurs serfs les bienfaits de la civilisation européenne ; mais, depuis deux siècles, les dissentions civiles de la Pologne ont absorbé toute l'attention des esprits ; depuis deux siècles, l'ambition, la corruption, le luxe, ont dénaturé le caractère jadis si respectable de cette noblesse guerrière ; elle a abandonné le soin de ses vassaux à des intendans avides et impitoyables ; au lieu d'exercer par elle-même une autorité patriarcale, propre à adoucir la servitude même, elle s'est précipitée dans les intrigues des élections et le tumulte des guerres civiles.

Ainsi la Pologne est restée précisément au même point où elle était au commencement du XVIIe siècle. Les tableaux qu'en trace, entre autres, Carosi, Polonais lui-même, et qui a voyagé dans les années 1770-1780, ne diffèrent pas essentiellement de celui que nous a laissé un voyageur français de l'année 1635. Ce voyageur se nommait Charles Oger ; il était secrétaire de légation à la suite du comte de Mêmes d'Avaux.

Les obstacles que présente la route dont nous venons de parler décidèrent le grand, l'infortuné Charles XII à prendre la route qui conduit à Moscow par les gouvernemens de Kiow et d'Orel, et que notre *Guide* néglige de décrire. J'ai partagé le préjugé commun selon lequel ce plan de Charles XII est regardé comme dicté par la témérité elle-même ; mais, d'après un nouvel examen des circonstances locales, et d'après les renseignemens que j'ai obtenus des hommes instruits natifs de l'Ukraine, il résulte que c'est véritablement le chemin le plus favorable pour faire une invasion jusque dans le centre de la Russie, avec le dessein de s'y maintenir. Tout abonde sur cette route ; des champs de froment de la Volhinie on passe

aux magnifiques pâturages qu'arrose le Borysthène ; et en remontant le Sem et la Desna, on pénètre dans les fertiles provinces d'Orel et de Koursk, qui tiennent le premier rang parmi les greniers de la Russie. Ainsi, sans le malheur arrivé à Lewenhaupt, le roi de Suède se trouvait maître de décider le sort de la Russie dans une seule bataille, dont le gain l'eût mené jusqu'aux portes de Moscow.

Cette route de l'Ukraine est incontestablement la plus agréable et la plus intéressante que puisse suivre un voyageur vraiment curieux de s'instruire. Les habitans de l'Ukraine, ou les petits Russes, montrent beaucoup d'intelligence dans l'agriculture ; la liberté dont ils jouissent est empreinte dans leur physionomie et dans l'aspect de leurs habitations. D'ailleurs, en suivant cette route, on arrive directement dans le cœur de la Russie d'Europe, pays bien différent des déserts qui la bordent au nord et au midi. C'est là que vous trouverez ces riches champs d'où la Russie exporte du froment et du seigle pour plusieurs millions de roubles ; c'est là que vous trouverez une population de 5 à 600 individus par lieue carrée, et des villes de 20,000 âmes, comme Oreil, Tula, Kaluga, etc., assez rapprochées l'une de l'autre ; c'est là que l'industrie russe ne se borne pas seulement à des forges et à des usines, mais que l'on travaille en coton de Grèce et en soie de Perse, apportée par Astrakan ; enfin vous verrez Moscow, ville bien plus vivante et plus riche que la cité nouvelle de Pierre Ier : c'est là qu'il faut observer la nation russe ; c'est là que Charles XII espérait de porter au czar un coup qui eût affermi à jamais la liberté du Nord.

Ne soyons point étonnés de ne trouver aucun renseignement sur une route aussi intéressante dans le *Guide* de M. Reichard. Quoiqu'on ait beaucoup radoté sur la philosophie, nous osons dire que les vues *vraiment* philosophiques n'ont encore été saisies que très-rarement dans quelque partie que ce soit des connaissances humaines.

L'art de voyager, entre autres, est encore dans son enfance.

Voyage dans l'empire Ottoman, l'Egypte et la Perse; par M. Olivier, membre de l'Institut. Tomes V et VI.

(28 mai 1807.)

§ 1er. Les deux volumes que nous annonçons terminent l'intéressante Relation du voyage dans l'Orient, fait, il y a dix ou douze ans, par MM. Olivier et Bruguière. Ces savans nous ont procuré des renseignemens très-précieux sur les îles de Mételine, de Scio et de Crète; sur plusieurs parties de la Propontide, de la Syrie et de l'Egypte, et sur toute la Mésopotamie. Le sol, le climat, les productions et le commerce ont principalement attiré leur attention; et, sous ce rapport, MM. Olivier et Bruguière ont beaucoup éclairé la géographie naturelle et politique de ces contrées, partie négligée par les autres voyageurs, qui ne cherchaient que des ruines. Dans les volumes présens, nos voyageurs partent de Bagdad, traversent les hauteurs fertiles et boisées du mont Zagros, descendent dans les vastes pâturages de l'ancienne Médie, visitent *Téhéran,* résidence du souverain actuel de la Perse occidentale; et, après y avoir séjourné plusieurs mois, retournent, par Kom et Ispahan, au point d'où ils étaient partis. Ce voyage, fait en 1796, nous a procuré une idée nette de la province persane nommée aujourd'hui *Irac-Agémi,* et anciennement Médie. M. Olivier y joint des considérations générales sur l'état physique et politique de la Perse : il retrace les révolutions de ce pays, depuis l'extinction de la maison des Sofis jusqu'à l'époque de son voyage. Il finit par le récit rapide de son retour de Bagdad, par l'île de Chypre, l'Asie-Mineure et la Grèce.

Après avoir ainsi, au préalable, rendu justice au mérite réel de ce voyage, nous sommes forcés de déclarer que ce mérite ne répond pas entièrement aux magnifiques avis et annonces que plusieurs journaux en ont publiés. Nous rendrons cette assertion évidente aux yeux de tous ceux à qui l'esprit de parti n'a pas entièrement ôté le bon sens, et qui ont conservé quelque idée du véritable but des Voyages.

Nos lecteurs se rappellent l'idée que nous avons donnée, il y a quelques jours, de l'ensemble des sciences géographiques : en nous y rapportant, nous dirons qu'un voyage est en géographie ce qu'un mémoire particulier est en *histoire*. Le voyageur doit visiter des régions inconnues ou mal décrites, y observer ses faits nouveaux, et en rapporter la relation circonstanciée. Le géographe doit examiner, juger et comparer les diverses relations; remplir les lacunes qui se trouvent dans l'une, par les renseignemens qu'on peut tirer de l'autre; et, de cette manière, nous procurer un tableau complet du monde. Pour me servir d'une comparaison tirée de nos tribunaux, les voyageurs ne sont que des témoins, les géographes sont des rapporteurs, et le public est le juge. Un témoin doit être véridique et circonstancié; un rapporteur, clair et impartial; un juge, attentif et équitable : c'est ainsi que les choses vont bien. Mais si l'on voulait admettre les principes que certains journalistes suivent dans leurs analyses, un voyage serait l'histoire du voyageur, de ses dîners, de ses soupers et de ses autres aventures; une géographie n'offrirait qu'une nomenclature des villes, des villages et des châteaux; enfin le public se verrait condamné à opter entre une instruction ennuyeuse ou un amusement frivole. Grâce à ces absurdes principes, il y a de pauvres gens qui ont pris la peine de lire mille volumes de voyages, sans qu'il leur soit resté dans la tête une idée claire et satisfaisante d'un seul pays ou d'un seul canton. Quant

à la géographie, ils n'en connaissent que les abrégés et les vocabulaires; aussi ils ignorent absolument ce raisonnement, cette critique, cet art historique qui épure les relations des voyageurs, et sépare les parcelles d'or d'une énorme masse d'alliage.

Pour les gens de cette espèce, tout voyage est un livre divin; toute relation d'un voyageur leur paraît nouvelle, curieuse, importante : pour ne citer qu'un exemple, ils n'ont jamais lu la description de l'Éthiopie, par Lobo ou par Ludolf; mais ils ont admiré M. James Bruce, qui, abusant de son titre de voyageur, prétendait avoir découvert en Afrique ce qu'il avait compilé dans Lobo et Ludolf.

Puisque nos connaisseurs en voyages sont si étrangers à la saine critique géographique et historique, ne soyons pas étonnés de lire bientôt dans vingt journaux, comme quoi « le voyage de M. Olivier est le seul ouvrage *impor-* » *tant* qui ait paru sur la Perse depuis un demi-siècle! » comme quoi « l'auteur n'a *rien laissé à désirer* pour la cu- » riosité et l'instruction! », comme quoi « l'on apprend ici, » pour la première fois, les événemens postérieurs à la » mort de Nadir-Chah, arrivée en 1747! » Tout cela est dit dans l'*avis du libraire;* tout cela est dit ou le sera dans les journaux, « *amis de la raison et des lumières.* »

Il est pourtant facile de démontrer la fausseté des trois assertions contenues dans l'avis du libraire. « *M. Olivier* » *n'a rien laissé à désirer.* » Mais M. Olivier dit lui-même qu'il a laissé beaucoup à désirer; il dit qu'il a été de Bagdad à Kermanchah, à Hamadan, à Téhéran, à Kom, à Kachan et à Ispahan; ainsi il n'a vu que la province nommée l'*Irac-Agémi,* ou l'ancienne Médie; il avoue d'ailleurs que sur huit mois que dura son séjour en Perse, il en passa trois dans un village voisin de Téhéran, occupé à herboriser et à guérir les malades qui se présentaient. Enfin il n'a pas mis le pied ni dans les pro-

vinces de Chirwân, de Géorgie, d'Arménie, de Guilan, de Mazandéran, au nord; ni dans celles de Korasan, de Candahar, de Ségistân, de Mekran, de Kerman, à l'est; ni enfin dans le Fars ou la Perse ancienne proprement dite. D'où il résulte que le tableau général du sol, du climat, des productions et des mœurs, donné par M. Olivier, ne peut être considéré, dans plusieurs parties, que comme un résumé des relations des autres voyageurs; et puisque M. Olivier quitte ici le rôle d'un témoin oculaire pour les fonctions d'un géographe et d'un historien, il aurait dû citer en bas des pages les autorités sur lesquelles il se fonde, ainsi que doivent faire tous les géographes et tous les historiens, quand ils parlent des pays qu'ils n'ont pas vus de leurs propres yeux, et quand ils veulent mériter la confiance des juges sévères. Au moins M. Olivier aurait dû distinguer, avec plus de précision, ses propres observations de celles des autres.

Passons à la seconde assertion de M. le libraire. « Ce » voyage est le seul important qui ait paru sur la Perse » depuis un demi-siècle. » Nous allons démontrer en détail la fausseté de cette assertion, en faisant connaître les ouvrages sur la Perse publiés depuis celui de Hanway, c'est-à-dire depuis un demi-siècle.

En commençant par le midi de la Perse, M. Niebur, en 1772, nous a donné une relation des côtes du Susistan, du Farsistan et du Laristan; relation aussi précieuse par la nouveauté des faits historiques que par l'exactitude des observations géographiques. C'est, avec les vieilles relations des Portugais, ce qu'on a de mieux sur cette partie de la Perse. Nous avons encore trouvé dans Valentin quelques particularités, malheureusement en trop petit nombre. Enfin le *Voyage du Bengale à Chiraz*, par William Franklin, fait en 1788, et traduit par M. Langlès, dans la *Collection portative des Voyages*, renferme un tableau charmant de la Perse proprement dite.

Cette province importante ne ressemble point du tout à l'Irac-Agémi, décrit par M. Olivier. Une douce température y prolonge les jouissances du printemps; la terre y est couverte de fleurs et de fruits la plus grande partie de l'année. C'est sur les montagnes de cette province que les anciens placent les forêts qui retardèrent la marche d'Alexandre; c'est donc là qu'il faut encore les chercher; elles existent probablement encore, mais dans des positions qui en rendent difficiles l'accès et l'exploitation. M. Olivier prétend que l'Irac-Agémi était autrefois couvert de bois: mais les anciens n'autorisent nullement cette assertion. Strabon, Polybe et Ammien-Marcellin, qui nous ont donné tant de détails sur la Perse, ne vantent que les prés verdoyans, et les excellens chevaux de la Médie. Ainsi quand Virgile dit:

Medorum silvæ ditissima tellus,

il faut prendre ici le mot *sylvæ* dans un sens général, pour toute espèce d'arbres, comme lorsque Horace dit:

Inter varias nutritur *silva* columnas.

Par *sylvæ Medorum*, on doit entendre les citronniers dont Virgile parle dans les vers précédens; et alors on traduit tout le passage ainsi: *La terre la plus riche en arbres de » Médie.* Cette manière de traduire est la seule qui s'accorde avec les vers précédens et suivans, où ce poète énumère les avantages divers de chaque contrée:

Aut quos Oceano propior gerit India lucos
Extremi sinus orbis, ubi aera vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ,
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris
Media fert tristes succos tardumque saporem
Felicis mali, etc.

Pour ceux qui ne savent pas le latin, je citerai la traduc-

tion de M. Cournand, parce qu'elle rend avec fidélité la *transition* de l'original :

> Et ces forêts de l'Inde, ornant de leurs ombrages
> De l'Océan voisin les fertiles rivages ;
> Limites de la terre où l'arbre audacieux
> Défie un trait rapide et se perd dans les cieux.
> Un fruit amer au goût et de forme arrondie,
> Par son *heureux acide* est cher à la Médie.

L'*heureux acide* est sans doute une expression malheureuse ; mais enfin on voit que Virgile a voulu vanter les *forêts* de l'Inde, et les *citronniers* de la Médie. Aussi M. Delille, qui a très-bien aperçu les difficultés de ce passage, au lieu de traduire ces mots : *Medorum silvæ ditissima tellus*, met hardiment :

> Mais l'*Inde* et ses *forêts*, et leurs riches trésors, etc.

Tout cela prouve que les naturalistes, et spécialement M. Olivier, ont tort de se prévaloir de ce passage au moins très-équivoque, pour prouver que la Médie était jadis couverte de forêts. Les naturalistes cherchent partout les traces des prétendues révolutions physiques, et, pleins de ces préventions, ils n'aperçoivent partout que ce qui s'accorde avec leurs systèmes.

Pour revenir à M. Franklin, il a vécu beaucoup plus familièrement avec les Persans, et même avec les Persanes, qu'aucun autre voyageur depuis Chardin. Il paraît que la ville de Chiraz conserve encore ces mœurs demi-européennes que les Persans avaient adoptées sous les derniers Sofis. Les belles soulevaient un coin de leur voile, et laissaient voir à M. Franklin leurs grands yeux noirs et leurs nez aquilins. Il faut dire que M. Franklin vivait dans le sein d'une famille persane qui le traitait comme on traiterait un parent. M. Olivier a passé tout son temps à guérir les paysans du village de *Tégrich*, ou à

rassembler des plantes, des tortues et des araignées. Nous ne l'en blâmons point; mais nous ne cacherons pas non plus que les mœurs des habitans de Chiraz sont retracées par M. Franklin, dans une manière agréable, judicieuse, et qui, pour tout dire en un mot, rappelle quelquefois l'esprit et le style de Chardin. Dans un tableau général de la Perse, il sera prudent d'accorder pour le moins autant de confiance au témoignage du voyageur anglais qu'à celui de M. Olivier; car enfin les mœurs des Persanes doivent être étudiées dans la ville principale de la Perse, et non pas dans un village, ni dans une ville de guerre comme Téhéran.

Le Kerman, le Mécran et le Ségistan sont peu connus. Le Mécran, ou l'ancienne Gédrosie, présente, selon les historiens d'Alexandre, des déserts sablonneux, semblables à ceux de l'Arabie. C'est une exception au système de M. Olivier, qui nie généralement l'existence des déserts sablonneux en Perse. Nous avons eu quelques renseignemens sur l'état du Candahar et du Korosan, par l'Ecossais Forster, qui traversa ces contrées en 1783. Ce voyageur hardi pensait avec raison que l'observateur, animé d'un véritable zèle pour les progrès des sciences, doit s'éloigner des sentiers battus.

Les voyages de Gmelin en 1774, de Hablitzl en 1783, de Guldemstedt en 1787, de Reinegg en 1798, de Bieberstein en 1800, et une foule d'autres relations allemandes ou russes ont singulièrement accru nos connaissances sur ces belles provinces, situées au pied du mont Caucase et sur les bords de la mer Caspienne; provinces déjà très-agréablement décrites en 1750 par l'anglais Hasway. Nous sommes fâchés que, sans connaître ces importans ouvrages, et sans avoir examiné les objets par lui-même, M. Olivier se soit cru dans l'obligation d'écrire deux chapitres sur ces provinces et sur la mer Caspienne; chapitres qui ne contiennent rien de curieux, si ce n'est une

grande dissertation géologique que nous nous proposons de réfuter.

Il y a encore d'autres ouvrages modernes sur la Perse, tels que le récit un peu vague de M. le comte de Ferrières-Sauvebœuf, et la courte, mais très-importante relation de l'astronome Beauchamp. Mais nous avons déjà suffisamment démontré que M. Olivier n'a pas *découvert de nouveau* la Perse, comme ses admirateurs le prétendent, et que son ouvrage n'en contient pas un tableau complet et satisfaisant.

La partie historique de ce voyage n'est pas non plus aussi neuve que l'avis du libraire l'affirme. On trouve après le voyage de Franklin une notice qui conduit l'histoire de la Perse jusqu'à l'an 1788. M. Olivier nous mène huit à dix ans plus loin ; voilà tout. Mais nous conviendrons que le récit historique de M. Olivier se lit, comme en général tout son ouvrage, avec beaucoup d'intérêt.

Après avoir ainsi rempli les pénibles fonctions du critique, dans un prochain numéro nous entretiendrons nos lecteurs de quelques détails plus agréables tirés en partie de ce voyage.

(30 mai 1807.)

§ 2. A tout considérer, les mœurs des Persans ont toujours conservé et conservent encore l'empreinte de cette sorte de civilisation tout-à-fait particulière dont ce pays jouissait, il y a trente siècles, sous les Darius et les Artaxercès. C'était la civilisation d'une immense nation agricole, riche en bestiaux, industrieuse, mais peu commerçante, réunie sous un monarque absolu, mais dispersée sur un vaste territoire. Les circonstances physiques établirent une différence marquée entre les royaumes d'Égypte, de Macédoine, de Rome ancienne, de Syracuse, d'un côté, et l'empire persan de l'autre : celui-ci est le seul empire de l'antiquité qui ressemblât, dans ce qu'il y

avait de bon, à nos grandes monarchies; dans ce qu'il y avait de mauvais, aux états despotiques de l'Asie moderne.

Les anciens et les modernes Persans ont long-temps considéré leur monarque comme un Dieu sur la terre : « C'est notre principale loi de vénérer le roi comme l'i» mage du Dieu créateur de l'univers, » dit Artabanus à Thémistocle; ils étaient au-dessus de toute sorte de loi; et tous leurs sujets, jusqu'à leurs premiers ministres, s'honoraient du titre de leurs esclaves : on ne s'approchait de la personne du monarque qu'en se prosternant et offrant quelques présens. Tous ces usages subsisteraient pleinement, si l'ancienne invasion des Parthes, l'invasion moderne des Afghans et l'établissement de la religion mahométane n'y avaient introduit quelques légers changemens; on ne se prosterne pas devant les souverains, mais il faut leur porter des offrandes; les seigneurs et les ministres briguent la permission de prendre le titre de *kouli*, esclave, en y joignant le nom propre du souverain; c'est ainsi que le fameux Nadir-Chah régna long-temps sous le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, c'est-à-dire prince, esclave de Thamas. Ce Thamas n'était qu'un simulacre de souverain, que Nadir détrôna aussitôt qu'il le jugea convenable.

Les Parthes et les Afghans, autrement nommés Patanes, offrent plusieurs traits de ressemblance; ils ont tous les deux habité les contrées montagneuses à l'est de la mer Caspienne; ils ont long-temps vécu de brigandage, et ont également fini par envahir la Perse, où ils ont étouffé pour quelque temps l'ancienne civilisation, et conservé leur arrogance barbare, leurs manières grossières, leur constitution robuste; tous les deux sont renommés par leur taciturnité, bien opposée au babil des Persans : ils ignorent le despotisme d'un seul; car « les Af» ghans, dit Forster, vivent sous une constitution féodale;

» chaque seigneur gouverne ses vassaux, et le roi n'a » guère d'autre pouvoir que celui que son génie person- » nel lui donne. » (*Voyage de Bengale à Saint-Pétersbourg*, tome II, page 82.) Les Parthes, selon Strabon et Ammien-Marcellin, avaient deux conseils nationaux, l'un composé des princes du sang, l'autre des mages ou prêtres; ces conseils élisaient le roi : il était couronné des mains du généralissime de l'armée, qui possédait un très-grand pouvoir héréditaire. La masse du peuple était composée de serfs. Tout cela fait voir une énorme différence entre les Parthes et les Persans, malgré la ressemblance, ou plutôt l'identité de ces deux noms dans les langues orientales; peut-être les écrivains arabes et persans ont-ils confondu les Parthes et les Persans, comme beaucoup de nos mauvais historiens ont confondu les Francs et les Celtes. Nous en saurions quelque chose de plus si nous avions les Commentaires historiques de Strabon, où il avait parlé en détail de ces peuples.

Les Parthes et les Afghans ont influé sur le caractère politique des Persans; mais la religion mahométane a dû influer sur l'ensemble de leurs mœurs. L'humilité et la simplicité affectée des Musulmans est venue modifier le goût inné des Persans pour l'ostentation, la magnificence et le luxe. Cependant le mahométisme même s'est adouci dans ce pays; les arts et les sciences s'y sont mieux maintenus que dans aucun autre pays soumis à cette religion; et, sous les derniers sofis, au commencement du XVIIIe siècle, les Persans buvaient même le délicieux vin de Chiraz, en dépit de la loi de leur prophète. Mais le tyran Méhemet-Khan a rétabli sur ce point l'orthodoxie musulmane.

Ces considérations historiques, mieux développées, et combinées avec les excellentes relations de Chardin et de Franklin, pourraient fournir matière à un tableau des mœurs des Persans, plus neuf, plus instructif, plus appro-

fondi que celui tracé à la hâte par M. Olivier. Cet estimable voyageur a eu très-peu d'occasions d'observer les Persans. C'est avec beaucoup de peine que nous le voyons tantôt affligé d'une faiblesse physique, qu'il attribue aux mauvaises qualités des eaux, tantôt courant avec rapidité à travers les pays que Chardin eut le loisir d'observer il y a cent ans. Cependant nous tirons de son récit quelques nouvelles preuves de la persévérance des Persans dans les mœurs de leurs ancêtres.

« Les armées de la Perse moderne se composent, dit » M. Olivier, de plusieurs tribus, telles que les Afghans, » les Kurdes, les Lezguis, et ces tribus ou races se subdi- » visent en d'autres tribus, qui ont toutes leurs chefs » particuliers. » Les anciens Persans, selon Hérodote, étaient partagés en différentes castes ou tribus (*genca*), les unes agricoles, les autres nomades. Les Pasargadiens formaient la tribu la plus considérée, et parmi eux la race des Achéménides était la plus noble; c'était la souche des Cyrus et des rois qui lui succédèrent.

Un corps d'armée portait le titre de parens du roi, ou plus exactement, *membres de la tribu du roi*, en grec *syngeneis*. Diodore parle du choix que faisait le monarque de ceux qui la composaient, et deux passages d'Esdras et de Josèphe prouvent qu'ils conféraient ce titre glorieux à des militaires distingués. Cela n'empêche pas que la masse de ce corps ne formât réellement une tribu.

Forster l'Écossais eut à Candahar, pour conducteur, un Afghan, qui se vantait beaucoup d'être de la même tribu que le roi Timour-Chah.

M. Olivier, en rendant justice à la civilisation des Persans, infiniment supérieure à celle des Turcs, nous apprend qu'aujourd'hui comme du temps de Chardin, les jeunes gens y font une étude particulière de la philosophie morale; que les gens de loi et les administrateurs y sont choisis parmi le corps de *mollah* ou docteurs, livrés

tout entiers aux sciences juridiques ; enfin, que les ministres et les gouverneurs de provinces lui ont paru très-instruits dans leur partie. La relation de M. Franklin confirme tous ces détails, et en donne d'autres sur la vigilance, jointe à la douceur avec laquelle la police est exercée dans la Perse proprement dite.

Il nous semble que M. Olivier aurait pu faire observer à ses lecteurs que tous ces principes d'une bonne législation, peu connus des autres peuples musulmans, sont un héritage qui, des temps de Cyrus et de Darius, s'est transmis d'un gouvernement persan à l'autre.

Nicolas de Damasce, cité par Stobée, affirme que « les » enfans, en Perse, apprenaient à dire la vérité, comme » les nôtres apprennent les mathématiques. » Hérodote, Xénophon et Strabon disent d'une voix unanime que l'éducation des jeunes Persans, jusqu'à la vingtième année, avait pour but de leur inculquer l'amour de la vérité et de la justice. L'assemblée ou république d'enfans, qui avait son roi, ses gouverneurs et ses tribunaux, était évidemment une sorte de grande école pour toute la jeune noblesse. On chercherait en vain une aussi belle institution chez les Grecs ou les Romains. Dans cette école on parcourait, comme dans les *madressés* des Persans modernes, toute la sphère des sciences connues dans le pays. On y enseignait même à connaître les plantes utiles ou nuisibles qui croissaient en Perse. On y chantait des hymnes en l'honneur des anciens héros et rois de Perse; et c'est probablement de ces poésies que *Mirkhond* et autres historiens persans ont tiré leurs renseignemens, si différens de ceux des historiens grecs. Grâce à cette instruction généralement répandue parmi les Persans, on n'y voyait point, comme à Rome, dit Ammien-Marcellin, l'ignorance siéger dans les tribunaux. L'agriculture était honorée; les *satrapes*, qui l'avaient fait fleurir dans leurs gouvernemens, étaient promus à de meilleures pla-

ces. Ces gouverneurs veillaient sur l'entretien des routes et des *caravanséries* royales, déjà établies du temps du père de l'histoire qui en fait l'éloge. En un mot, les Persans avaient de bonne heure deviné toutes les institutions d'une bonne monarchie.

Mais les richesses des nations vaincues, l'indolence de quelques rois qui négligèrent le devoir de visiter annuellement leurs provinces, la tyrannie des gouverneurs qui surent rendre illusoires les comptes qu'ils devaient rendre tous les ans ; enfin les mêmes causes qui ont dénaturé en Europe l'esprit des monarchies, corrompirent les belles institutions de la Perse. Ici encore les temps modernes ressemblent aux anciens.

Les monarques anciens de la Perse vivaient comme les Chah modernes, renfermés dans leur sérail, au milieu des femmes et des eunuques. La tyrannie de l'eunuque Bagoas, qui donnait et ôtait à son gré la couronne, prouve qu'il possédait précisément le pouvoir d'un moderne kislar-aga ou chef des eunuques. Xénophon et Diodore nous montrent toutes les places de la cour occupées par ces êtres dégradés ; non-seulement ils gardaient les concubines royales, mais, selon Platon, Lucien et Dion Chyrsostôme, ils étaient chargés de l'éducation des princes. D'où nous concluons que les princes étaient alors, comme aujourd'hui, élevés dans le sérail.

Il nous semble que ces considérations et ces rapprochemens, que nous ne pouvons indiquer que d'une manière rapide, auraient pu jeter beaucoup d'intérêt dans le tableau de l'état politique et civil de la Perse ; tableau dans lequel M. Olivier fait trop sentir à ses lecteurs combien peu il a été à même de recueillir des observations nouvelles et précises.

Nous allons passer au tableau des mœurs privées, où nous trouverons encore davantage à désirer.

(31 mai 1807.)

§ 3. Les traits de ressemblance entre les manières des anciens Perses et des Persans modernes sont si frappans et si nombreux, qu'aucun bon historien ne devrait les passer sous silence. Nous pensons que ces rapprochemens feront plus de plaisir à nos lecteurs, que ne le ferait une simple analyse d'une relation qui contient si peu d'observations nouvelles.

Le luxe efféminé des anciens Perses nous offre presque toutes ces petites commodités qu'exige encore aujourd'hui la mollesse des Orientaux, excusée peut-être par le climat. Ils se faisaient porter dans des palanquins, et se servaient des éventails, tout comme aujourd'hui. Les palanquins de femmes étaient, comme aujourd'hui, fermés d'un voile. Plutarque nous apprend que l'on punissait de mort celui qui aurait osé soulever le voile du palanquin d'une concubine du roi, et que Thémistocle, qu'on craignait de voir insulté par le peuple, fut introduit chez le roi Artaxercès dans un appareil semblable. Diodore ajoute que ces palanquins ainsi que les carrosses étaient couverts de *tapis* précieux. L'art de faire des tissus superfins est d'une haute antiquité dans l'Asie, comme M. Héeren, professeur à Gottingue, l'a démontré dans ses excellentes idées sur le commerce des anciens. Il est probable que les *sindones* qu'on vendait à Babylone étaient des châles de Cachemire et de Kerman. La *tiare* des anciens Persans, entourée d'un bandeau, nous paraît l'origine du *turban* des Musulmans modernes; ils portaient également depuis un temps immémorial ces larges pantalons, ces ceintures, ces habits amples et pourtant légers qui distinguent aujourd'hui les peuples d'Orient.

Les Turcs, maladroits imitateurs, ont conservé plusieurs parties de leur ancien vêtement tartare sous le vê-

tement oriental, ce qui fait qu'ils étouffent dans leurs habits. M. Olivier dit « qu'ayant essayé de porter l'ha-» billement turc, il sentait engourdir toutes ses facultés » physiques et morales. » Au contraire, le vêtement persan lui a paru aussi commode qu'il est imposant.

A propos de vêtemens, M. Olivier fait des réflexions qui nous ont paru peu judicieuses, ou du moins très-vagues et très-outrées. M. Olivier prétend que les vêtemens sont, après les alimens, ce qui influe le plus puissamment sur nos qualités physiques et morales; il attribue aux vêtemens des Turcs le peu de progrès qu'ils ont faits dans la civilisation. Quelle remarque profonde! Quel *fait précieux* pour ceux qui veulent tout réduire à des causes et à des effets matériels! Nous ne discuterons pas longuement une chose qu'il suffit d'un peu de bon sens pour juger. Un vêtement propre, commode et léger, est sans doute un indice des progrès des arts et du goût, mais ne mérite pas d'être rangé au nombre des moyens les plus puissans pour civiliser les peuples. M. Olivier aurait dû se borner à considérer les vêtemens sous le rapport de la santé : nous aimons beaucoup à entendre les médecins parler médecine ; mais il y a bien peu de nos docteurs actuels qui sachent raisonner sur les *qualités morales* de l'homme comme raisonnaient les Haller et les Boerhaave.

Les Persans modernes aiment autant que leurs ancêtres les pierreries et les ornemens d'or et d'argent, quoique le mahométisme défende ce genre de luxe. Les anciens Perses achetaient des perles de l'Inde au poids de l'or; ils se perçaient les oreilles pour y suspendre des anneaux d'or, ce qui, aux yeux des Grecs et des Romains, était indigne d'un homme. Aujourd'hui, les hommes se contentent d'une chaîne qui pend autour du cou, des bracelets et des bandes de perles qui ornent le turban. Leurs poignards ont précisément cette forme de croissant que

les anciens leur assignent ; ils en font encore les principaux objets de leurs soins, en plaçant sur la poignée des pierres fines, et en couvrant la lame d'une plaque d'or ou d'argent. Le goût des Persans pour les étoffes rouges, remarqué par Ferrières et Franklin, rappelle d'une manière frappante leur ancienne vénération pour le feu. Ils donnaient, selon Eustathe, à tout ce qu'ils trouvaient de beau, l'épithète : *semblable au feu.* Rien ne paraît changé dans le costume de ce peuple, si ce n'est peut-être l'habitude qu'avaient les hommes de se farder. M. Olivier n'en dit rien ; mais il serait très-possible que cette coutume subsistât encore comme tout le reste. Un autre écrivain que nous venons de lire dit que l'ambassadeur persan se fait teindre les doigts en rouge.

On serait tenté d'attribuer aux Persans l'invention des gants et des souliers ; car Xénophon et Athénée remarquent, comme quelque chose de particulier, que les Persans portaient des *couvre-mains,* et Strabon s'est donné la peine de dire que leurs chaussures étaient *doubles et creuses en dedans.* Les Romains et les Grecs ne paraissent avoir adopté que fort tard ces pièces d'habillement. Si nous tournons nos regards du côté de l'Orient, Valentyn a retrouvé dans l'île d'Amboine la mode persane dans l'arrangement des pierreries dont les femmes se surchargent la tête.

Il ne paraît pas que les Persans aient reçu chez eux aucune coutume étrangère, si ce n'est l'usage du café et du tabac à fumer ; car pour leurs jardins, dans lesquels on retrouve en partie le goût français, nous pouvons assurer qu'ils ne sont pas imitateurs ; mais nous nous réservons de traiter à part ce sujet.

La frugalité des Persans, jointe au goût pour les fruits confits, se retrouve dans les temps les plus reculés ; car Hérodote en parle déjà. Xénophon observe qu'ils ne dînaient qu'à la fin de la journée, et qu'ils vivaient souvent

de pain et de cresson. Saint Jérôme les compare aux Spartiates. Procope remarque la petite quantité de nourriture qu'ils prenaient. Tout cela se retrouve dans le Voyage de M. Olivier. Si ce voyageur avait connu les anciennes coutumes des Persans, il n'eût pas été si désagréablement surpris par les très-minces dîners auxquels ils l'invitèrent, et dont il se plaint amèrement. Il rend pourtant justice à leurs confitures et à leur habileté en fait de cuisine. La frugalité des Persans n'exclut pas une grande recherche dans la manière d'apprêter leur nourriture. C'est encore un trait de ressemblance avec leurs ancêtres. Ils ont également conservé beaucoup de leurs anciennes méthodes pour égayer un festin, entr'autres les *balladères* ou cantatrices dansantes, dont l'ancienne cour de Persépolis et de Suze nous paraît avoir été la véritable école. Les écrivains grecs les désignent sous le titre relevé de *musurgues* ou femmes exerçant les arts des muses. C'étaient, comme les *almées* modernes de l'Egypte, une espèce d'improvisatrices. Les rois de Perse ne portaient la coupe à la bouche qu'au son des instrumens et des chants que ces femmes faisaient retentir. L'ancien usage de parsemer les appartemens et même les bains publics d'une profusion de roses, est décrit dans le Voyage à Chiraz, par Franklin, et cet Anglais parle de l'emploi des essences et du service des frotteurs dans les bains, comme s'il eût copié Plutarque. Il remarque aussi que les Persans n'admettent guère un Européen dans leurs bains, et c'est selon lui le seul point sur lequel ils sont moins polis que les Turcs.

Il nous semble que ces rapprochemens entre les usages et les mœurs des Persans anciens et modernes n'auraient été nullement déplacés dans la Voyage de M. Olivier, et auraient même pu servir à cacher un peu la pénurie d'observations nouvelles qui perce dans toute sa relation. M. Olivier l'a si bien senti lui-même, qu'il s'empare,

partout où il peut, des observations des autres voyageurs. Il a beaucoup pris de Franklin, de Forster et de Niebuhr, entr'autres tout ce qu'il dit sur les Arabes du Kermesir. (*Voyez* la Description de l'Arabie par Niebuhr, tom. II, chap. 4.) Sans doute, pour faire un excellent tableau géographique, il faut compiler, comparer et analyser; mais il faut compiler comme Pline, comparer comme Strabon, analyser comme Tacite. Nous respectons infiniment les autres talens distingués de M. Olivier, mais il ne possède pas ceux que nous venons d'indiquer.

Voyage dans le Midi de la France; par M. Millin, membre de l'Institut.

(16 juillet 1807.)

§ 1er. Ce voyage peut être considéré comme un composé de deux parties égales en mérite, mais absolument différentes par la nature des objets qui y sont traités. Dans l'une, M. Millin examine en détail les monumens de l'antiquité, disséminés sur le sol classique de la France méridionale; dans l'autre, il décrit son voyage, passe en revue les productions, le climat, le commerce, l'industrie, les mœurs, les amusemens, les fêtes publiques, enfin tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant dans chaque département et dans chaque ville. Dans l'une de ces parties, l'auteur montre cette vaste érudition qui lui a mérité une haute réputation dans le monde savant; dans l'autre, il developpe une foule de connaissances agréables et variées, beaucoup d'esprit, et souvent même une sensibilité qui n'accompagne pas toujours le grand savoir. Nous osons donc prédire que cet ouvrage sera singulièrement recherché par les savans, et que les lec-

teurs ordinaires y trouveront infiniment plus d'intérêt que dans une foule de voyages dont le but avoué n'est que d'amuser.

Peut-être, dans le déplorable état où l'instruction et les études historiques se trouvent, M. Millin aurait-il dû distinguer d'une manière plus évidente ce qui dans son livre ne convient qu'aux lecteurs savans. Une autre coupe de chapitres eût suffi pour épargner aux ennemis de l'érudition la peine que leur cause la vue d'une inscription grecque ou latine.

A peine sorti de Paris, M. Millin rencontre les traces du vandalisme révolutionnaire; il cherche en vain les antiquités de Corbeil, qu'il avait fait graver, il y a quelques années, dans ses *Monumens inédits*. Dans la commanderie de Saint-Jean, on a détruit l'image de la malheureuse reine Ingelburge, princesse de Danemarck, et épouse de Philippe-Auguste. Mais, si le noble sentiment qui respecte les souvenirs de l'antiquité et les cendres des morts a été singulièrement affaibli en France, l'intérêt et l'avidité suffisent pour entretenir le zèle des fabricans et des manufacturiers. Chaque jour voit éclore quelque nouveau projet pour perfectionner les arts, ou du moins pour exciter l'étonnement du public. C'est ainsi qu'à Essonne on prétend fabriquer incessamment « du » papier, large de 6 pieds et de telle longueur qu'on vou» dra, sans ouvriers, sans feu et sans étoffes. »

A Fontainebleau, M. Millin trace un tableau plaisant d'une auberge qui porte le nom de *la Galère*, et qui en est digne. Parmi d'autres meubles singuliers tirés de l'ancien château, il y avait une petite échelle, entièrement garnie de velours cramoisi, attaché avec des clous dorés; cette échelle était auprès du lit, comme si elle eût été nécessaire pour y monter. Si M. Millin avait voyagé dans le nord, il y eût pu encore remarquer l'antique luxe des lits, surchargés d'une immense quantité de

matelas, qui en effet rendent indispensable l'usage d'une échelle. Ce trait, insignifiant en soi-même, nous rappelle combien les antiquités du nord éclairent celles de la France, jusqu'à l'époque de François Ier, où les manières italiennes remplacèrent les usages septentrionaux.

Nous ne donnerons point l'extrait des remarques que M. Millin a faites sur l'état actuel du château de Fontainebleau; c'est une des parties les plus curieuses de son voyage, et que tout le monde s'empressera de lire. Nous en dirons autant de l'ample description des antiquités de Sens. Notre voyageur ne rougit pas d'avouer qu'il a visité le trésor de la cathédrale, et il remarque avec raison que ces dépôts, à côté des reliques, renferment souvent des monumens précieux pour l'histoire profane, tels que les *diptiques* ou tablettes d'ivoire. Parmi les diptiques de Sens, le plus célèbre est celui qui contient l'office de la fête des Fous. Tout ce qu'on peut désirer savoir sur cette fête avait déjà été recueilli par Ducange, Lobineau, du Tilliot et autres antiquaires. Instituée par une dévotion égarée, cette fête portait l'empreinte de la barbarie des siècles qui l'avaient vue naître; mais, selon notre savant voyageur, rien ne prouve qu'on y ait voulu imiter les fêtes de Bacchus, ni les saturnales des Romains. Le goût de la multitude pour tout ce qui forme spectacle suffit pour expliquer l'origine de cette institution scandaleuse.

Les bords de l'Yonne, près de Joigny, ont charmé les regards de notre voyageur, et il assure que leur beauté pittoresque répond parfaitement à ces jolis vers, dans lesquels M. Bertin a essayé de les peindre :

Là des prés étendus, là des collines vertes
Où mûrit, plein de pourpre, un raisin velouté;
Ici des bois touffus et des salles couvertes
Où l'amour vers le soir égare la beauté.
Un pont majestueux unit la double rive;
Des casernes de Mars ici règnent les murs;

Et l'Yonne, en son cours, errante et fugitive,
Se plaît à les baigner de ses flots toujours purs.

Toutefois cette peinture nous semble pouvoir s'appliquer à vingt autres endroits aussi bien qu'aux bords de l'Yonne, défaut malheureusement trop commun aux descriptions pittoresques.

La ville d'Auxerre, patrie de l'érudit Curne de Sainte-Palaye et du spirituel Sedaine, était encore distinguée par un usage singulier que nous allons rapporter. La dignité de chanoine de la cathédrale était héréditaire dans la famille de Chastellux, en mémoire de Claude de Beauvoir, seigneur de Chastellux, qui reprit la ville de Cravant sur une troupe de brigands qui s'en étaient emparés, et la remit sans dédommagement au chapitre de Saint-Etienne, à qui elle appartenait. Le chanoine reçu, après avoir prêté le serment d'usage, se présentait à la porte du chœur en habit militaire; il était botté et éperonné; un beau surplis blanc et bien plissé couvrait son habit; un large baudrier passait sur ce surplis, et son épée y était suspendue; le brave chanoine avait les deux mains gantées, un faucon sur le poing, une aumusse sur le bras gauche, et il tenait dans la main droite un chapeau orné de plumes blanches. Cet usage paraît d'abord bizarre; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, cette réunion des attributs de la bravoure et de la piété prend un caractère chevaleresque qui plaît à l'imagination.

La troupe de Ribié était à Auxerre lorsque M. Millin y passa : « L'orchestre, dit-il, était composé d'amateurs, » et conduit par le premier médecin de la ville. Si ce fils » d'Esculape ne guérit pas toujours ses malades, il doit » au moins les traiter gaîment. Les servantes, armées » de falots, qui attendaient leurs maîtres à la sortie du » spectacle, nous donnèrent une représentation naturelle » de la dernière scène de *la Petite Ville.* »

On voit que M. Millin n'est pas un de ces savans dont

le front, toujours couvert d'un sombre nuage, ne se déride qu'à la découverte d'une variante, ou à l'aspect d'une cruche étrusque. Notre voyageur a même semé dans ses descriptions d'antiquités plusieurs morceaux très-amusans, et qui piqueront la curiosité de tout lecteur un peu au fait de l'histoire littéraire française. Nous aurions volontiers extrait ce qu'il dit sur le château de Bussy-Rabutin, si d'autres journaux ne nous avaient prévenu. Il faut donc nous arrêter au château de Montbard, immortalisé par le séjour de Buffon.

Ce château appartient encore à la veuve de M. de Buffon fils, qui a péri sur l'échafaud révolutionnaire, le 8 thermidor an 1er, en prononçant avec calme et dignité ces mots pleins de noblesse : « Citoyens, je me nomme » Buffon ! » Cet infortuné avait fait élever au bas du château de Montbard une colonne en l'honneur de son père ; on y lisait cette inscription, dictée par le respect et l'amour filial :

Excelsæ turri humilis columna,
Parenti suo filius Buffon. 1785.

C'est-à dire : « A la haute tour, l'humble colonne ! A son » père, Buffon fils ! » Les révolutionnaires l'ont effacée, comme sentant l'aristocratie et la haine de l'égalité. Ils ont aussi pillé le cabinet où Buffon s'enfermait habituellement pour travailler à ses immortels ouvrages, et que le prince Henri de Prusse appelait le berceau de l'histoire naturelle. Ce cabinet a été le but de plusieurs pélerinages littéraires. Par une de ces extravagances communes aux philosophes, J.-J. Rousseau, avant d'entrer, se mit à genoux, et baisa le seuil de la porte. Le trop fameux Hérault de Séchelles en a fait une peinture animée dans son Voyage à Montbard. Peu d'années après, des brigands, qui adoraient les noms de J.-J. Rousseau et de Hérault de Séchelles, pénètrent dans ce sanctuaire seu-

lement pour y détruire quelques vieux meubles, que les admirateurs de Buffon aimeraient à y retrouver comme des reliques de ce grand homme.

L'espace nous manque pour extraire la description très-détaillée que M. Millin donne des édifices, des monumens, des musées et des bibliothèques de Dijon. Il s'accorde avec tous les voyageurs français et étrangers pour rendre hommage à l'excellent esprit des Dijonais, à leur amour pour les sciences et les lettres, à leur zèle pour l'embellissement de leur ville et pour la conservation de leurs monumens. En passant à Beaune, il crut au contraire remarquer dans les réponses des habitans une certaine pesanteur d'esprit qui semblait justifier en quelque sorte la réputation que Piron leur a donnée. Il est certain que cette ville n'a produit aucun homme distingué dans les lettres, quoique le géomètre M. Monge en soit originaire. Mais faut-il donc qu'il naisse partout des génies?

Faut des savans, pas trop n'en faut,

ont dit les spirituels auteurs de la Mégalanthropogénésie. Les Beaunois n'ont aucune prétention à l'esprit: on ne voit chez eux ni coteries littéraires, ni sociétés économiques, scientifiques ou philarmoniques; et je suis persuadé que les inventeurs de la mnémonique n'iront point y tenter la crédulité; mais tout voyageur impartial a pu remarquer à Beaune une grande union dans les familles, et dans les individus beaucoup de bon sens et une manière sage d'administrer leur fortune. Les plaisanteries qu'on a faites sur les Beaunois ne devraient jamais passer Dijon, où elles sont toujours en possession de plaire. Ils donnent à la charité ce que dans bien des endroits on accorde au vain désir de briller : l'immense hôpital de Beaune est entretenu avec un soin qu'on ne peut trop admirer.

Selon M. Millin, les véritables Beaunois se trouvent à Autun: c'est là qu'on paraît ignorer et les beaux-arts

et les belles-lettres ; c'est là que les particuliers et la municipalité travaillent à l'envi à détruire les monumens de l'antiquité, encore très-nombreux sur leur territoire. On peut se figurer la colère qu'un semblable vandalisme inspire à un aussi zélé antiquaire que l'est notre voyageur.

(28 juillet 1807.)

§ 2. En quittant l'ancienne *Bibracte*, aujourd'hui nommée *Autun*, M. Millin était de très-mauvaise humeur contre les antiquaires et les savans de cette ville, qui paraissent en grande partie être du pur sang des Celtes, puisque l'un d'eux a fait graver des monumens imaginaires, et un autre a prétendu voir des *os fossiles* du tapir dans le squelette d'un âne. Notre savant voyageur se console par le beau spectacle qu'une industrie éclairée lui offre dans les établissemens du Creusot, aux environs de la petite ville de Mont-Cénis, dans le département de Saône-et-Loire.

En 1777 on comptait à peine au Creusot quelques maisons habitées par des ouvriers employés à l'exploitation des charbons de terre, qui abondent dans ce pays. Aujourd'hui l'on y compte près de 2,000 habitans. C'est là que se fondent la plupart des canons de la marine française : on y fabrique beaucoup d'autres objets en fer; enfin le sable de Fontainebleau, au moyen de la potasse d'Amérique, y est converti en un cristal qui ne cède en rien au cristal anglais. Les chemins de fer, par lesquels des canons d'un poids énorme sont aisément transportés sur des chariots dont les roues ont une rainure et se meuvent sur deux barres de fonte ; les pompes à feu, où l'eau réduite en vapeur met en jeu, au moyen des pistons qu'elle soulève, d'énormes marteaux dont le poids résisterait à tout autre effort; enfin le canal de Creusot avec ses écluses *à plan incliné* et *à sas mobile*, inventions bien

nécessaires dans un pays aussi peu abondant en eau ; tous ces ingénieux stratagèmes par lesquels l'esprit humain supplée aux défauts des forces physiques, et nous procure une puissance bien plus redoutable que celle que la fable attribue aux Titans, toutes ces créations du génie industriel montrent qu'il suffira aux Français de le vouloir pour l'emporter sur tous les peuples dans l'application des arts à la prospérité de leur commerce.

L'aspect de ces lieux n'offre guère de beautés pittoresques. L'air y est toujours obscurci par l'épaisse fumée des fourneaux ; l'oreille assourdie n'y entend que le bourdonnement des ouvriers, le bruit des marteaux qui façonnent, et le cri des roues qui mettent en mouvement les machines. Le sol est jonché des restes de métaux et de charbon de terre. Peu de gazon et de verdure ; point d'ombrage, point de chant d'oiseau ; la symétrie des bâtimens même, n'étant point relevée par des bosquets, nous présente un coup d'œil inanimé. Cependant on découvre à peu de distance des rochers, des forêts et des ruines pittoresques.

M. Millin continue son voyage en passant par Châlons et Mâcon, où il fait une assez bonne récolte d'observations morales, entre autres sur ces filles vertueuses qui, mues par la plus sublime charité, se dévouent au service des hôpitaux, et apportent dans ces asiles de la douleur cette tendre et infatigable pitié dont les femmes seules sont capables. A Châlons, ces *servantes des pauvres*, au nombre de 23, sont toutes des meilleures maisons de la ville ; plusieurs d'entre elles dépensent, au bénéfice des pauvres, un revenu patrimonial qui suffirait pour leur assurer une existence agréable dans le monde. Ce trait donne une idée bien favorable de l'esprit moral et religieux qui règne dans les familles de Châlons, et mérite une place éminente dans l'histoire de la plus belle et de la meilleure moitié du genre humain.

M. Millin s'embarque sur la Saône pour descendre vers la seconde grande ville de la France, l'ancienne capitale des Gaules, la célèbre et naguère malheureuse Lyon.

Comment pourrions-nous suivre notre voyageur dans toutes les recherches auxquelles Lyon lui fournit matière? Parlerons-nous des bibliothèques, des livres rares, des médailles et des tableaux, ou bien de l'école vétérinaire et de l'Hôtel-Dieu? Décrirons-nous les sarcophages et les tauroboles, ou les jolis aspects de l'île Barbe, et le grand théâtre, et la danse de madame Quériau? Nous ne parlerons ni de l'un ni de l'autre; les bornes de ce journal n'admettent point de longs extraits : il faut nous borner à cueillir la fleur de chaque ouvrage, et indiquer les fruits au lecteur.

Nous ne citerons donc que l'apologie que M. Millin fait du caractère des Lyonnais, indignement outragé par quelques écrivains qui voient toute la France dans Paris, et tout Paris dans leur coterie littéraire, par de soi-disant beaux-esprits qui, pleins de mépris pour les occupations utiles, seule source de la prospérité de l'état, ne placent la gloire nationale que dans le succès de leurs vains discours, de leurs petits vers et de leurs grandes intrigues académiques. Un de ces vrais frelons de la société a osé fabriquer contre les Lyonnais cette tirade, d'ailleurs remarquable par la barbarie du style :

Loin de moi ces climats où, de *sa main dorée*,
Plutus forme aux Français une *âme hyperborée!*
Des remparts lyonnais me préservent les dieux!
Le multiple Barême, Apollon de ces lieux,
Y bouche les esprits de son livre bizarre,
Et d'un frais jouvenceau *compose* un vieil avare.
Contraint par son talent, si quelque jeune esprit
Y goûte de Boileau le poétique *écrit*,
Plutus le déshérite; et, grâce à l'anathème,
Le génie est un vice, et la rime un blasphème.

Ces *rimes*, digne du *génie* de M. Fabre d'Eglantine, et

qui prouvent qu'il avait peu goûté *le poétique écrit* de Boileau, ces rimes, dis-je, n'ôteront rien à la gloire d'une ville qui a été anciennement le berceau de la civilisation pour toute la Gaule, et qui est encore, après Paris, une des villes de France où l'on donne le plus de soin à la conservation et à l'entretien des établissemens littéraires, et où l'on fait pour les progrès des sciences et des lettres les sacrifices les plus généreux.

Toutes les mauvaises plaisanteries qu'on a faites sur les belles-lettres de Lyon, qui ne sont, dit-on, que des lettres de change, ne sont que de ces vaines saillies qui trop souvent en France égarent le jugement du public. L'amélioration de l'état littéraire et scientifique des provinces françaises est une question générale, un grand problème national et politique dont le gouvernement seul peut donner la solution.

Il n'est pas moins injuste d'accuser les Lyonnais d'avoir un caractère dur et froid. Si, au lieu de se lancer dans des spéculations téméraires ou malhonnêtes, pour faire rapidement une énorme fortune, ils accumulent avec une lente et sévère économie les fruits légitimes d'une industrie persévérante; si, au lieu d'applaudir avec une légèreté féroce les tyrans populaires de 1793, ils ont constamment aimé leur ancienne liberté, protégée par les empereurs romains et par les rois de France; si, au lieu de mendier des pensions pour avoir fait des préfaces et des notices, à l'instar de nos grands académiciens de Paris, ils aiment mieux devoir à leur travail une existence honorable et indépendante; si, au lieu de faire des phrases sur le commerce, la bienfaisance et la philosophie, ils multiplient de jour en jour leurs ateliers, en perfectionnent les magnifiques productions, et prennent le soin le plus actif des ouvriers qui, dans les temps difficiles où le travail est peu abondant, seraient exposés à périr de misère; si enfin les Lyonnais préfèrent l'utile au clinquant,

et l'exercice des vertus aux amusemens de l'esprit; qu'est-ce qu'un véritable ami de la gloire nationale y trouvera à redire? qu'est-ce qu'un véritable homme d'état y voudra changer? Souhaitons à la France qu'il se forme dans toutes ses grandes villes un esprit public semblable à celui qui anime les Lyonnais.

La calomnie, toujours ingénieuse à dégrader la nature humaine, a dit : « Toute la bienfaisance des Lyonnais est » l'effet de leur cupidité même. La plupart des gens du » peuple ne vivent à Lyon que du travail de la soie; si la » récolte des mûriers a été mauvaise ou nulle, les manu- » factures languissent, leurs opérations cessent, et l'ou- » vrier, tombé dans le dénûment, n'a que le choix de » périr ou de s'expatrier. Ainsi les Lyonnais ne soutien- » nent cette classe malheureuse que parce qu'elle leur est » nécessaire. » M. Millin répond à cette odieuse interprétation de la conduite la plus louable. La manière généreuse avec laquelle les Lyonnais se livrent à la bienfaisance atteste qu'elle est moins un calcul de l'égoïsme qu'un besoin de leur cœur. Malgré les occupations nombreuses que leur donne un commerce étendu, le premier magistrat trouve toujours parmi eux des hommes d'un dévoûment sans bornes, qui se chargent de la direction des établissemens publics dans la seule vue de faire du bien. Les Lyonnais exercent leurs enfans à la plus aimable des vertus; les jeunes dames de charité les mènent avec elles dans les asiles dégoûtans où elles vont soulager la misère; elles les conduisent aussi dans les maisons des riches, dont elles vont recueillir les aumônes. Quel excellent cours d'éducation! Quel ravissant spectacle que la charité chrétienne revêtue des traits de la beauté, et accompagnée des grâces de l'enfance!

(18 juin 1808.)

§ 3. En quittant M. Millin à Lyon, l'année passée, nous nous étions bien proposé de le suivre dans la Provence, et de réunir dans une petite esquisse les tableaux variés qu'il nous trace de cette partie de la France, sous les rapports de la nature, des mœurs et des arts. Le sujet est séduisant. Un ciel brillant et presque semblable à celui d'Italie, une température où l'été, venu des côtes d'Afrique, et l'hiver, descendu du sommet glacial des Alpes, se trouvent souvent en présence l'un de l'autre; un pays coupé de ravins, hérissé de rochers, mais aussi paré d'une végétation pleine de grâces et d'éclat; des sites pittoresques, où les lauriers, les orangers et les palmiers marient leur verdure au sombre aspect des rochers et à l'azur foncé des flots de la mer; des contrastes intéressans: là une plaine déserte, où parmi un amas de pierres les brebis cherchent quelques brins d'herbe; ici des villes magnifiques qui couvrent la mer de leurs vaisseaux, ou qui rendent l'Asie et l'Afrique tributaires de leur industrie; les restes de la grandeur romaine et les monumens des révolutions politiques, entassés pêle-mêle avec les débris des Alpes et des Cévennes, entraînés par les torrens vagabonds; un peuple enfin, qui, plus fidèle à la nature que les Français du nord, montre de la franchise et de l'énergie dans ses vertus comme dans ses vices; qui joint souvent dans ses pensées la profondeur à la mobilité; dans ses sentimens, la bonté à la vivacité; dans ses mœurs, la naïveté à l'élégance; un peuple qui, par la fécondité de son esprit et de son imagination, pourrait bien un jour dominer dans la littérature française, qui domine dans le monde civilisé: voilà les objets intéressans que présente le midi de la France. Mais ayant mesuré la grandeur de l'objet et l'étendue de mes forces, je juge plus prudent de ne point entreprendre un résumé

général des observations de M. Millin, et je me borne à l'analyse, ou même à la simple transcription des passages les plus propres à piquer la curiosité des lecteurs de ce recueil.

C'est la méthode de la transcription que, par de bonnes raisons, j'emploirai aujourd'hui à l'égard du tableau que M. Millin nous retrace de la *manière de vivre des Marseillais;* tableau qui probablement amusera les Parisiens, les Bordelais, les Lyonnais, mais non pas ceux qui ont servi de modèles au peintre téméraire.

Après avoir rappelé les principaux points de l'histoire de Marseille ancienne; après avoir donné des éloges à l'excellente constitution dont jouissait cette célèbre colonie des Phocéens, M. Millin indique les fréquentes communications avec les Romains dégénérés sous les Néron et les Héliogabale, comme la cause du changement total de leurs mœurs, dont Cicéron, Tacite et Lucien admiraient la pureté, et dont Athénée a déjà fait remarquer la corruption. Passant ensuite aux temps modernes, M. Millin résume ses propres observations en ces termes :

« Aujourd'hui le plaisir paraît être l'unique but de » toutes les actions des Marseillais : le négociant ne se » livre à des opérations commerciales, l'ouvrier ne tra- » vaille une partie de la semaine, que dans l'espoir de » s'amuser le reste du temps; ils sont loyaux et faciles » dans les affaires, et connaissent peu l'avarice : l'avidité » qu'ils montrent pour s'enrichir naît seulement du désir » de dépenser. L'effervescence des têtes provençales est » cause que tous les amusemens sont tumultueux et » bruyans; il semble que le bruit soit nécessaire pour » donner aux Marseillais la certitude qu'ils ont obtenu le » délassement qu'ils cherchent. Ces plaisirs ne peuvent » donc pas être ceux qu'on trouve au sein d'une vie tran- » quille; les goûts domestiques, les charmes de l'étude

» leur paraissent, en général, sans attraits ; un peu de dé-
» sordre semble être chez eux un assaisonnement pour
» tous les genres de jouissances.

» Il y a peu de maisons où la société se rassemble
» habituellement ; l'aversion naturelle qu'on éprouve pour
» toute espèce de gêne empêcherait de s'y plaire : les
» hommes préfèrent les lieux où ils peuvent se réunir
» sans être assujétis aux devoirs et aux égards qu'exige
» la société des femmes : les plus fréquentés sont *l'Union*
» et le *Club sans Prétention.* Le Club et l'Union possèdent
» une petite collection de livres relatifs au commerce.

» Les lieux où règne une entière liberté conviennent
» davantage aux hommes qui cherchent le plaisir sans
» contrainte. Les maisons de jeu, où la cupidité fait trou-
» ver un attrait puissant, sont encore plus nombreuses et
» plus fréquentées à Marseille que les clubs : elles sont
» tenues par des femmes, dont plusieurs sont reçues par-
» tout ; on voit même quelques-unes de celles qui ont un
» certain rang dans la société hanter habituellement ces
» maisons. On s'entretient publiquement de ce qui s'y
» est fait, de ce qui s'y est dit ; des négocians ne craignent
» pas de s'y montrer ; et ce qui partout ailleurs nuirait à
» leur crédit, est regardé à Marseille comme une action
» indifférente.

» D'après tout cela, il est aisé de penser que le nom-
» bre des femmes qui font trafic de leurs charmes est con-
» sidérable. Il y en a pour toutes les fortunes, pour tous
» les états, et de toutes les classes. Si l'on voulait en of-
» frir le hideux tableau, il faudrait les ranger dans un
» ordre systématique, à la manière de Linnéus. Les rues
» qui conduisent au grand théâtre sont remplies de ces
» femmes perdues qui, par leurs indécentes avances, font
» un outrage continuel à la pudeur.....

» La plupart des gens riches entretiennent des femmes ;
» ce qui multiplie à l'excès le nombre des courtisanes :

» celles qui sont le plus à la mode acquièrent dans les » manières cette aisance que donne la fortune : elles font » très-bien les honneurs de leur maison. Ces mœurs rap- » pellent celles d'Athènes, où la société se tenait chez les » courtisanes, qui donnaient le ton pour les grâces et l'es- » prit; tandis que les mères de famille ne s'occupaient » que des soins domestiques.

» Les spectacles sont remplis de ces femmes entrete- » nues, ou qui cherchent fortune. L'orchestre est la place » qu'elles ont choisie; et les hommes vont s'y placer, et » causer avec elles en présence de leur famille et de tous » ceux qui les connaissent : on en voit même souvent lais- » ser leur épouse et les personnes qui sont près d'elle, » pour aller faire leur cour à ces nymphes. Quelquefois » un homme nouvellement marié ne rougit point de se » montrer dans une loge avec la maîtresse qu'il entre- » tient; souvent aussi sa femme est en face de lui avec » l'amant qui la console, et qu'elle avoue presque aussi » publiquement que son mari avoue sa maîtresse.

» Il n'est pas rare non plus que des hommes se laissent » captiver au point d'épouser celle avec qui ils ont vécu » long-temps dans une union illégitime; et l'on admet » sans répugnance dans la société les femmes qui se dé- » pouillent par ce moyen des livrées de leur ancienne » profession.

» Le libertinage doit être une suite nécessaire de cette » extrême liberté de mœurs; aussi peut-on dire qu'il rè- » gne à Marseille plus que partout ailleurs : il y paraît » sous toutes les formes, sans même qu'on prenne aucun » soin pour le cacher. Lorsque les affaires sont finies, » chacun cherche la dissipation qui lui plaît. Les concerts » et les bals publics et particuliers se renouvellent tous » les jours pendant l'hiver.

» Quoique ces traits peignent en général les mœurs des » Marseillais, le noble dévoûment qu'ils ont montré pen-

» dant l'affreuse calamité qui a désolé leur ville, leur cou-
» rage dans les combats, leur loyauté dans les affaires,
» prouvent que si le plaisir les captive et les entraîne,
» leur cœur est aussi susceptible des plus généreux sen-
» timens. Ce penchant pour la dissipation n'est pas
» même tellement général, qu'on n'y puisse faire de nom-
» breuses exceptions. Nous avons vu combien il y a d'é-
» tablissemens de bienfaisance, de sociétés établies pour
» secourir les indigens; il y a aussi une société de jeunes
» gens qui, principalement les jours de fêtes, se consa-
» crent à la visite et à la consolation des malades dans
» les hôpitaux. »

Voilà ce que M. Millin croit avoir observé à Marseille. Comme nous n'avons pas visité cette ville, et qu'elle n'a point été décrite en détail par d'autres voyageurs, nous ne saurions ni approuver ni réfuter le jugement sévère de notre savant auteur. Nous observerons seulement que parmi les innombrables objets des disputes humaines, il n'y a pas de matière plus remplie d'incertitudes et de contradictions que les peintures des mœurs. Chaque pays, chaque province, chaque ville se croit le séjour de la politesse, le siége de l'urbanité, le centre de la civilisation européenne. Pour ne citer qu'un seul exemple, les habitans de Vicence et ceux de Vérone ont deux proverbes locaux, par lesquels ils se condamnent mutuellement; les premiers disent : *I Veronesi mezzo matti* : « Les Véronais sont fous à moitié. » Les autres répondent : *I Vicentini cani e gatti* : « Les Vicentins vivent ensemble comme des chiens et des chats. »

Ainsi partout on médit de son voisin; partout on s'aperçoit de la besace d'autrui et jamais de la sienne. A quoi bon discuter sérieusement ces futiles questions? Que les Marseillais se défendent eux-mêmes, s'ils le jugent utile; mais qu'ils y mettent plus de légèreté que ne le font MM. les Beaunois, depuis un an en guerre avec

M. Millin; qu'ils ne démentent point les éloges que, dans l'exorde de cet article, j'ai donnés à l'esprit et au caractère des habitans du Midi.

(21 juin 1808.)

§ 4. L'objet principal de M. Millin était d'examiner les monumens de l'antiquité et du moyen âge, disséminés dans le midi de la France; et nous pouvons assurer qu'il a rempli avec un zèle extrême cette mission, dont il était chargé par un gouvernement protecteur des beaux-arts; il n'y a pas de cave où il ne soit descendu; il n'y a pas de grenier où il ne soit monté, pourvu qu'il y eût quelque pierre antique avec une description à copier. Les dissertations sur ces antiquités remplissent une grande partie du Voyage que nous annonçons; presque dans chaque chapitre on voit la représentation de quelque monument, ingénieusement exécutée par de simples procédés typographiques qui font honneur à l'imprimerie impériale. Mais, pour les lecteurs de ce journal, qui n'ont pas ces représentations sous les yeux, la description des antiquités, même les plus curieuses, n'aurait qu'un faible intérêt. D'ailleurs le libraire qui vend le livre de M. Millin ne fonde pas sur les *sarcophages* et les *pierres frustes* l'espoir d'un grand débit; il nous engage au contraire formellement à faire sentir dans nos extraits, « que l'auteur, bien que membre de l'Institut et de trente à quarante académies, n'est rien moins qu'un écrivain froid et ennuyeux. » Nous allons nous conformer aux vœux du libraire, en prouvant qu'il y a dans la relation de M. Millin des chapitres si agréables, si amusans et si légers, que l'*Athénée des Dames*, ou le *Journal des Modes* même, pourrait sans scrupule en placer l'extrait entre l'analyse d'une nouvelle capote ou celle d'un roman nouveau.

Parmi les descriptions amusantes dont M. Millin a

semé sa relation, nous distinguerons celle d'une fête patronale de village, ou, comme on dit en Provence, *pa-trin*. Après avoir décrit les jeux gymnastiques, qui évidemment rappellent ceux de l'ancienne Grèce, le voyageur nous fait connaître les divers genres de danse usités parmi les Provençaux.

« Parmi les danses particulières au pays, nous devons » d'abord citer la *provençale* : c'est une espèce de *bolero*, » ou de danse mimique par laquelle on cherche à expri- » mer l'attrait et les charmes de l'amour ; mais il s'en » faut de beaucoup que cette danse ait la noblesse, la » grâce et l'abandon des danses portugaises et espagno- » les. Nous n'en devons pas juger par la manière dont » l'audacieux Vestris et la vive Chevigny, le brillant Du- » port et sa piquante sœur, dansent la provençale à l'O- » péra. En Provence, le danseur et la danseuse, sans son- » ger aux grâces du corps et à la variété des attitudes, » ne pensent qu'à montrer la force des hanches et l'agilité » des pieds, et souvent ils font des pas surprenans.

» La danse vraiment nationale est la *farandoulo*, qui » paraît être grecque d'origine. Dix, vingt, trente, et » même cent personnes, se tenant par la main, forment » une scène où les sexes sont quelquefois confondus : cette » chaîne alors est menée par un homme ou par une » femme ; d'autres fois la chaîne est entièrement com- » posée d'hommes ou de femmes. Lorsque ces bandes » joyeuses viennent à se rencontrer, elles passent rapide- » ment l'une devant l'autre en sens contraire. Tous ceux » qui les composent sautent au son du galoubet et du » tambourin, ou en répétant un air qu'entonne celui qui » les conduit. On parcourt ainsi les rues, et l'on vient » former plusieurs cercles autour du mai ou du gros noyer » sous lequel le bal est établi. Souvent il arrive que l'im- » pétuosité de la course fait rompre en plusieurs points » cette chaîne mobile ; on dirait alors un ver partagé en

» différentes parties, dont toutes remuent et paraissent » vouloir se rejoindre : en effet, chaque portion de la fa- » randoulo se rapproche ; les mains désunies s'unissent » de nouveau, et la danse recommence.

» Le beau bas-relief antique, qui est connu sous le nom » de la *danse Borghèse*, représente réellement une espèce » de *farandoulo*, dans la manière dont on l'exécute au- » jourd'hui.

» La *moresque* se danse à *Istres;* on peut en distinguer » quatre espèces. La première peut être regardée comme » un *ballet économique;* elle s'appelle *les bergères :* les figu- » rans tiennent une faucille, un râteau, un fuseau, un » fléau, ou quelque autre instrument d'agriculture ou de » ménage. La seconde, nommée *les turques*, est une es- » pèce de *ballet politique :* on se range sur deux files qui » s'avancent l'une vers l'autre avec beaucoup de gravité. » La troisième espèce, qui est celle que l'on appelle plus » spécialement *les moresques*, est un *ballet sentimental* » dans lequel les femmes sont parées de fleurs : les hom- » mes ont au genou de petites sonnettes ; les danseurs se » cherchent et se rencontrent avec un empressement qui » annonce la volupté. Enfin, la dernière espèce est un » *ballet guerrier* qu'on nomme *les épées :* les hommes et les » femmes se mêlent vivement, et offrent l'image d'un » combat très-animé. Ce ballet a quelque analogie avec » *bacchu-ber*, ou la danse armée, qui est en usage à Gap, » dans le haut Dauphiné. Les rapports de plusieurs de » ces danses avec le *bolero*, et le nom de quelques-unes, » doivent faire présumer que ce sont les Sarrasins qui en » ont laissé l'usage en Provence. »

Je ne saurais partager l'opinion de M. Millin sur l'origine des danses provençales. Les Sarrasins ne paraissent jamais avoir été de grands amateurs de la danse sociale ; du moins leurs descendans, les Maures actuels de l'Afrique, ne dansent point eux-mêmes, et montrent un

assez faible goût pour le spectacle de la danse, tant chérie des Turcs, des Arabes et des autres peuples de l'Orient, qui également ne connaissent que très-peu la danse de société. Il me semble que tout ce qui, dans les danses provençales, peut avoir une origine étrangère, vient ou des Phéniciens ou des Grecs. Le *fandango*, le *bolero* ou *volero*, et toutes les autres danses du même genre, paraissent avoir été connues d'un temps immémorial dans l'Espagne méridionale. Les auteurs anciens, tels que Juvénal, Martial, Arnobe, Alciphron et autres, ne les décrivent que trop clairement; car les noms grecs d'*apokinos*, d'*aposeiseis* et autres, expriment l'indécence de ces danses d'une manière trop pittoresque pour que nous soyons tentés d'en donner la traduction. C'était de Gades, aujourd'hui Cadix, que les anciens Romains faisaient venir les danseuses qui exécutaient une espèce de *fandango* sur le théâtre de Rome. Juvénal nous l'apprend dans ces vers, que nous nous gardons bien de traduire :

> Forsitan expectes ut Gaditana canoro
> Incipiat prurire choro, plausuque probatæ
> Ad terram tremulo descendant clune puellæ.
>
> Juv., Sat. XI, v. 162.

Or, Gades était une colonie phénicienne ; et de tout temps la Syrie, patrie des Phéniciens, a été fameuse par ses mœurs efféminées, et le goût de ses habitans pour le spectacle de la danse. Il serait donc très-facile de déduire de l'Inde l'origine de toutes ces danses, qui semblent tenir à un ancien culte impur, encore subsistant sur les bords du Gange, et duquel les danses lascives des *baladins* forment une partie essentielle. Mais il vaut mieux avouer que toutes les nations, à l'aurore de la civilisation, ont inventé, chacune de son côté, des usages dictés par les mêmes sentimens.

Quant à la danse dite *des bergères*, elle rappelle le culte

de Cérès ; et le nom de *bacchu-ber,* donné à une danse guerrière, semble prouver que cette danse est un reste des anciennes fêtes dionysiaques, ou peut-être même de la danse *pyrrhique*, dont, selon Eustathe, Bacchus fut quelquefois nommé comme inventeur.

Le genre de *farandoulo*, dans lequel la chaîne se compose alternativement d'un danseur et d'une danseuse, ressemble parfaitement au *hormos* des anciens Lacédémoniens, dans lequel les jeunes guerriers dansaient d'un pas grave et fier, tandis que les jeunes vierges planaient au milieu d'eux avec grâce et légèreté. *Hormos* veut dire *collier;* et Lucien dit qu'on avait donné ce nom à cette danse nationale des Lacédémoniens, « parce que la chaîne des » danseurs et des danseuses devait représenter un collier » ou une guirlande de courage et de pudeur : » explication que nous citons ici aux risques et périls de l'auteur qui la donne.

Nous regrettons que les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de suivre plus long-temps M. Millin dans ses intéressantes descriptions des mœurs provençales : nous engageons nos lecteurs à rechercher dans l'ouvrage même les chapitres où ce voyageur nous peint les processions de la Fête-Dieu à Aix, ou les scènes bigarrées que présente la foire de Beaucaire. Ceux qui aiment les émotions fortes, qui trouvent un plaisir mélancolique dans le spectacle des misères humaines, doivent lire le tableau du *bagne* de Toulon, ou celui du *lazaret* de Marseille. Ces morceaux sont trop étendus pour entrer dans notre cadre, et trop intéressans pour être abrégés. Nous terminerons cet extrait par une citation d'un genre plus gai, et que nous tirons du chapitre où M. Millin a réuni ses observations sur les *provençalismes*, ou les locutions vicieuses employées par les Provençaux quand ils veulent parler français.

« La barque qui nous conduisait était remplie de pas-

» sagers qui venaient, comme nous, de Beaucaire, ou » des diverses parties de la Provence, pour se rendre par » Arles dans les différentes villes qui bordent l'étang de » Berre, ou dans la Camargue. Bientôt la conversation » s'établit : — *Combien y a-t-il*, dit l'un d'eux à un petit » homme sec qui était dans un coin, *que vous manquez de* » *Marseille?* — Trois semaines; j'ai été *en* Avignon, *du* » *depuis* à Beaucaire, et *je vas* à Arles. — Comme vous » voilà fait ! — *On m'a marche dessus, et mon habit est tout* » *péri.* — Vous étiez indisposé lorsque je vous vis à Mar- » seille. — J'ai eu en effet *la rhume*, et *j'ai mouché* pen- » dant plus de trois semaines : outre cela, j'avais *la joue* » *enfle.* — Et madame votre *épouse ?* — Elle est encore » malade; tous les deux jours elle *espère la fièvre :* mais » j'ai fait une *consulte* de médecins, et ils assurent que si » je lui donne encore le quinquina et trois *purges*, je *risque* » qu'elle guérisse bientôt. »

Il nous semble que ce mari, qui *risque* de voir guérir son *épouse*, figurerait assez bien sur les théâtres de cette grande capitale, où il y a tant de maris qui parleraient provençal s'ils l'osaient.

Voyage de Découvertes aux Terres-Australes, exécuté sous le ministère de S. Exc. M. de Champagny, et rédigé par M. Péron, naturaliste de l'expédition, correspondant de l'Institut national, etc.

(7 août 1807.)

§ 1er. Nos lecteurs se rappellent sans doute l'expédition du capitaine Baudin à la Nouvelle-Hollande; ils n'ont pas oublié les grandes espérances que ce navigateur avait fait naître; ils n'ignorent pas non plus les plaintes auxquelles sa conduite a donné lieu. Il est également connu

que les savans dont M. Baudin était accompagné ont su, par un zèle infatigable, suppléer en partie au défaut d'ensemble qui régnait dans l'expédition, et que ces courageux voyageurs, au milieu des dégoûts dont on les abreuvait, menacés à chaque instant de la mort ou de souffrances pires que la mort, ont cependant rempli le but de leur mission, autant qu'il était en leur pouvoir, en rapportant une foule de découvertes importantes pour l'histoire naturelle, civile et politique.

Aussi, quoique le but géographique de l'expédition, qui était la découverte complète de la Nouvelle-Hollande, n'ait été rempli que d'une manière imparfaite, la relation de ce voyage, riche en observations sur le climat, les animaux, les végétaux et les sauvages habitans de ces contrées, n'en fera pas moins époque dans l'histoire de *la cinquième partie du monde.* Nous nous empressons de concourir aux vues de S. Exc. le ministre de l'intérieur, en appelant l'attention du public sur cet ouvrage important et magnifique.

Transportons-nous en idée sur les traces d'un Magellan, d'un Quiros, d'un Abel Tasman, et de ces autres navigateurs anciens qui les premiers *découvrirent* les terres et les îles situées entre l'océan Indien et l'océan Pacifique, terres considérées aujourd'hui comme une cinquième partie du monde; parcourons cette belle et riche mais solitaire *Océanique,* dont les Dampier, les Cook, les Bougainville nous ont fait connaître les principales côtes, et dont l'infortuné La Peyrouse eût achevé la découverte, si un cruel destin ne l'eût arrêté à l'entrée même de sa carrière.

Déjà nous laissons en arrière ces continens que l'industrie humaine a peuplés de cités, a remplis d'empires; déjà nous doublons les hideux précipices du cap Horn, borne gigantesque de l'Amérique et de l'océan Atlantique. Bientôt, poussé par des vents favorables et constans, notre vaisseau fend les plaines immenses de l'océan Pa-

cifique. Dans cette moitié du globe, noyée sous les eaux, notre regard curieux se fixe sur chaque rocher isolé, dont la présence semble nous promettre, mais toujours en vain, une terre, ou du moins quelques îles considérables. Tout-à-coup nos pilotes sortent de la sécurité avec laquelle ils avaient traversé une mer libre d'obstacles; ils se voient au milieu d'un labyrinthe d'îles, où chaque mouvement du vaisseau l'expose à des dangers renaissans : dangers qu'il est aussi difficile de prévoir que d'éviter. La prudence, qui ralentit notre marche dans ces parages, nous procure la jouissance d'un des spectacles les plus singuliers que puisse offrir la surface du globe.

Ces innombrables groupes d'îles qui s'élèvent au milieu de la mer profonde, loin de tous les continens, sont-ce les commencemens d'une terre nouvelle qui se forme sous les eaux marines? Sont-ce les superbes débris d'un monde qui n'est plus? Quelle variété dans la forme et l'aspect de ces îles! L'une s'élève en colonne, en pyramide; l'autre étend ses plages en forme d'un arc ou d'une harpe. Ici le zoophyte a créé par ses dépouilles une enceinte de rochers autour du banc qui le vit naître; bientôt les oiseaux ou les vents y apportent quelques graines de semence; bientôt le jeune palmier balance sa couronne de feuillage au-dessus de ces arides sables, qu'il peuple de ses descendans : chaque bas-fond devient une île, et chaque île devient un jardin. Plus loin nous voyons un sombre volcan dominer sur la fertile contrée formée des laves qu'il a vomies; une rapide végétation étale ses teintes brillantes à côté d'un amas de cendres et de scories. Mais des colonnes de fumée s'élèvent sur le sommet de l'île; la terre mugit, et fuit nos pas; l'élément terrible qui a créé ces paradis insulaires peut aussi, en un clin d'œil, les réduire en poudre.

Heureuses les régions où les feux éteints d'un volcan ne laissent plus de crainte aux peuples qui habitent à ses

pieds! Telle est cette nouvelle Cythère, que Wallis et Bougainville crurent voir sortir du sein des eaux comme par un coup de baguette. Un amphithéâtre de verdure, couronné de vastes rochers, baigné par une mer immense, nous montre tout-à-coup ses bosquets touffus, l'émail de ses prairies, ses vergers ornés de fleurs et de fruits, ses forêts de palmiers et ses coteaux escarpés, où mille limpides ruisseaux bondissent de cascades en cascades. Un vaste port circulaire, protégé par un récif de corail, environne toute l'île : tout le long du rivage, à l'ombre des cocotiers, se montrent des cabanes riantes, modestes, couvertes de feuilles de bananier, ornées de nattes élégamment tissues, et de guirlandes de jasmin. C'est là que naguère, avant les guerres civiles allumées par les Anglais, de simples cultivateurs menaient une vie exempte de soucis : le pain croissait pour eux sur ces mêmes arbres qui ombrageaient leurs gazons. Toutes ces petites îles n'offrent pourtant pas aux spéculations coloniales une assez vaste carrière pour intéresser vivement la politique européenne.

Mais avançons vers les rivages de l'Asie; d'autres terres plus considérables se présentent l'une après l'autre, des terres où les nations maritimes et commerçantes devraient s'empresser de former des établissemens coloniaux capables de contre-balancer un jour l'empire britannique en Asie. Là ce sont des montagnes couvertes des plus beaux bois de construction, et qui, à leurs pieds, voient naître un lin plus fort que le nôtre. Sous des climats plus chauds, les orangers et les muscadiers sauvages indiquent un sol propre à produire toute sorte d'aromates et de fruits précieux. Une île immense surtout, une île pareille à un continent, *la Nouvelle-Hollande* enfin, doit renfermer dans sa vaste étendue des contrées aussi riches que celles situées sous le même parallèle en Amérique et en Afrique.

Cette grande terre n'est encore que faiblement connue sous le rapport géographique. Les capitaines Flinders et Baudin ont visité deux grands golfes qui s'enfoncent sur les côtes méridionales ; mais on n'a pas examiné avec assez d'attention toutes les entrées, baies et rivières qu'une si vaste terre ne peut manquer d'offrir. La seule bonne méthode d'achever la découverte de cette grande île, c'est de former un établissement sur la côte méridionale, d'y amener des mulets d'Afrique, des bœufs de Buénos-Ayres et des chameaux d'Arabie ; de marcher, accompagné de ces animaux, à travers les terres, jusqu'à ce qu'on rencontre, soit la côte septentrionale, soit cette mer méditerranée que plusieurs savans supposent occuper le centre de l'île : en même temps l'expédition navale se rendrait à un point désigné sur la côte septentrionale, pour prendre à bord les voyageurs, dans le cas où ceux-ci jugeraient le retour par terre impossible ou inutile. Nous avons calculé fort en détail tous les obstacles que peut rencontrer l'exécution d'un semblable projet ; ils sont infiniment moindres que ceux qui ont arrêté les voyageurs dans l'intérieur de l'Afrique : on n'a, dans la Nouvelle-Hollande, que la nature à combattre ; toutes les hordes sauvages, disséminées sur ce vaste espace, ne sauraient arrêter la moindre poignée d'Européens.

En attendant, cette île, métropole de la cinquième partie du monde, présente déjà aux naturalistes une foule de phénomènes inattendus. Les yeux sont d'abord frappés et comme éblouis de l'étonnante variété que présente une végétation tour à tour charmante et horrible ; les poisons et les fruits les plus délicieux mûrissent l'un à côté de l'autre ; les formes nouvelles et hardies distinguent ici les plantes qu'un soleil brûlant fait croître à la hauteur de nos arbres ; on admire surtout ces nombreuses colonies de palmiers qui fournissent à la fois des matériaux de construction, des alimens, des boissons et des vête-

mens. Dans le règne animal, la nature se plaît à confondre les formes générales et à se jouer de ses propres lois. Là se balance lestement le kangourou, appuyé sur sa queue et sur ses pattes de derrière; ici, dans les lacs d'eau douce, se joue un petit quadrupède bizarre, dont le museau est semblable au bec d'un canard, et le corps à celui d'un phoque ou chien de mer.

(30 avril 1808.)

§ 2. Quoiqu'il ne paraisse encore de ce grand ouvrage que le premier volume de la relation et la partie de l'atlas qui y correspond, l'amitié dont nous honorent les rédacteurs nous met en état de donner au public une idée générale et complète de ce monument immortel du courage des voyageurs français et de la munificence impériale.

Il y a neuf ans que Napoléon, après avoir rétabli les affaires publiques et posé les premiers fondemens d'un gouvernement stable, exprima le noble désir de voir son règne marqué par l'achèvement de cette longue série de découvertes géographiques qui nous ont fait connaître presque tous les rivages du monde habitable. Sur la proposition de l'Institut, une expédition pour la Nouvelle-Hollande et les Terres-Australes, voisines de cette grande île, fut résolue; on voulut connaître ces vastes contrées, qui, par le droit de première découverte, appartenaient aux alliés de la France, aux Hollandais et aux Espagnols; cette partie du monde où les Carteret, les Wallis, les Cook avaient eu ordre de chercher un nouveau Pérou pour les tyrans de l'Océan, et au sein de laquelle déjà une florissante colonie, établie à des frais énormes, annonçait les prétentions et les espérances des Anglais. Pour achever la découverte de ces terres, pour vérifier les observations des navigateurs précédens, pour faire

connaître tous les avantages physiques et politiques de ce nouveau monde, les plans les plus sages furent tracés, les instructions les plus lumineuses et les plus précises furent données; on fit choix de géographes et de naturalistes remplis de zèle et de talent; on leur fournit des vaisseaux, des vivres, des instrumens; enfin tout ce qui était nécessaire pour remplir leur glorieuse mission. Députés pacifiques d'une grande nation civilisée, vers des tribus sauvages, ils portaient à ces enfans abandonnés de la nature les dons les plus utiles. L'intérêt de la science, commune à tous les peuples européens, désarma les ennemis de la France; l'Angleterre ouvrit à ces voyageurs un libre passage à travers ses escadres.

Toutes les circonstances semblaient promettre à cette expédition les succès les plus brillans et les plus fructueux pour les sciences. Mais, hélas! l'esprit de petites intrigues personnelles, cet esprit malfaisant, né des anciennes discordes civiles de la France, accru sous l'influence des cours faibles et corrompues, devenu tout-puissant sous le régime de la prétendue liberté; cet esprit qui retarde tant de choses utiles et grandes, s'était procuré un funeste ascendant dans le choix du commandant de l'expédition de découvertes aux Terres-Australes. Si l'on croit les auteurs de cette relation, ces intéressans voyageurs qui, à la voix de la gloire, s'étaient élancés dans une carrière périlleuse, s'y voyaient livrés à l'ineptie d'un chef qui négligeait toutes ses instructions, heurtait de front les obstacles qu'on lui avait prescrit d'éviter, ne savait profiter ni des vents ni des courans, empêchait même les recherches qu'il devait favoriser, et, pour comble de mal, immolait à une sordide avarice ou à une imprévoyance coupable, la santé et la vie de tous ses compagnons.

On est effrayé de la peinture que le rédacteur de la relation de ce voyage trace des souffrances qu'il a partagées avec les autres membres de l'expédition, tantôt en

luttant sur de frêles embarcations contre la fureur des élémens auxquels le chef les avait abandonnés, tantôt en livrant un combat plus lent, mais plus funeste, à la faim, à la soif, aux maladies qui les assiégaient. Tandis que le capitaine Cook fit le tour du monde sans perdre plus d'un seul homme, il n'est revenu que *trois* personnes sur vingt-trois voyageurs savans, membres de l'expédition aux Terres-Australes.

Le public croyait presque généralement que ce voyage ne produirait aucun résultat pour les sciences, lorsqu'un rapport fait à l'Institut fit entrevoir que, grâce au zèle infatigable de MM. Péron, Lesueur, Bailly, Freycinet et quelques autres, la moisson des découvertes pour l'histoire naturelle et la géographie serait infiniment plus abondante et plus intéressante que les circonstances ne la faisaient espérer, et même qu'elle surpasserait de beaucoup celles qu'avaient produites les plus fameux voyages anglais. Bientôt, du milieu de ses camps et des neiges de la Germanie, l'empereur ordonna la publication d'un ouvrage qui conserverait à la postérité les fruits de cette grande entreprise. Dans ce décret impérial, le nom du chef qui avait si mal conduit l'expédition ne fut pas prononcé ; il ne l'est pas non-plus dans tout le cours de la relation.

L'ensemble de cet ouvrage comprendra : 1° la relation historique du voyage, par M. Péron, en 2 vol. in-4° : nous en avons devant nous le premier volume, et nous savons que l'impression du second est très-avancée : 2° l'histoire des peuples des Terres-Australes, par le même rédacteur : cette partie fera une suite presque inséparable de la relation historique ; 3° un atlas-histoire, dont la majeure partie a paru, et qui est dessiné par MM. Lesueur et Petit, gravé par MM. Née, Roger, Fortier, et d'autres artistes du premier rang ; 4° un atlas hydrographique et géographique, accompagné de mémoi-

res explicatifs, par M. Freycinet : nous en avons vu quelques cartes levées et dressées avec un soin admirable, et qui, pour la richesse des détails et l'exactitude des méthodes employées, laissent loin derrière elles les meilleurs ouvrages des Anglais ; 5° un recueil d'observations météorologiques, et d'autres relatives à la température de la mer ; 6° la description scientifique de tous les objets d'histoire naturelle qui ont été rapportés de ce voyage.

Nous regrettons de ne pouvoir, en suivant nos voyageurs pas à pas, donner les résultats importans de ce grand ouvrage ; cependant nous croyons que le public apprendra avec plaisir quels sont les principaux fruits de tant de travaux.

Les côtes orientale et méridionale de la terre de Diémen ont été reconnues et levées dans le plus grand détail ; les découvertes partielles et souvent mal connues des navigateurs anciens ont été liées ensemble, corrigées et achevées. On a découvert dans cette île, qui domine l'entrée du grand océan Pacifique, plusieurs ports et canaux propres à devenir le siége de colonies très-importantes.

La question de savoir si la Nouvelle-Hollande était une seule masse de terres ou une réunion de grandes îles, a été décidée. La partie de la côte méridionale qui lie la terre de Nuyts à la Nouvelle-Galles méridionale, a été découverte et a reçu le nom de *Terre-Napoléon*. Cette vaste contrée présente deux grands golfes, celui dit de *Bonaparte*, et celui qui a été honoré du nom de *Joséphine* ; mais aucun de ces golfes n'ouvre l'entrée de cette mer méditerranée qu'on s'était plu à supposer dans le centre de la Nouvelle-Hollande. La presqu'île *Cambacérès*, les îles *Decrès* et *King* ont été levées dans le plus grand détail.

Toute cette côte ne paraît renfermer aucune grande rivière. La côte d'ouest et de nord-ouest, si redoutée des navigateurs, a également été examinée en détail ; la baie des Chiens-Marins a été trouvée beaucoup plus étendue

qu'elle ne le paraît dans les anciennes cartes. L'archipel Bonaparte, les îles Lacépède et Forestier, et une foule de récifs et de rochers, bordent ces rivages inhospitaliers, où de petites rivières salées s'écoulent à travers des terrains pierreux et sablonneux; rien n'a indiqué une ouverture dans cette étendue de côtes. D'un autre côté, le capitaine Flinders a examiné de nouveau toute la côte orientale et le golfe de Carpentarie, sans pouvoir pénétrer nulle part dans l'intérieur du pays. Il semble donc décidé que la Nouvelle-Hollande est, du moins sur les côtes, un vaste désert, sans rivières ni détroits qui faciliteraient l'accès dans l'intérieur. Cependant il y a, même sur les côtes, des espaces fertiles; la végétation est souvent magnifique; seulement, l'eau douce y est d'une rareté extrême. De quelque côté qu'on aborde cette grande île, ou, si l'on veut, ce continent, on reçoit l'impression d'un vent brûlant qui semble naître du centre de cette vaste terre, et se répandre également de tous les côtés. D'après ce phénomène, on serait tenté de supposer l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, rempli de déserts sablonneux, semblables à ceux de Sahara en Afrique. Mais comment concilier cette chaleur et cette sécheresse avec l'extrême élévation des montagnes, qui, jusqu'à présent, ont bravé tous les efforts que les Anglais ont faits pour les franchir? C'est encore une grande question à résoudre.

Quoique l'île de Timor ait été souvent mentionnée par les voyageurs, on peut regarder comme équivalant à une seconde découverte les intéressantes recherches que nos voyageurs y ont faites. Même dans le chapitre des îles Canaries, chapitre banal de tous les voyages, M. Péron a trouvé le moyen d'être neuf. Les observations judicieuses de M. Bailly réfutent tous les systèmes imaginés sur l'île Atlantide.

Les rencontres que les voyageurs ont eues avec les sau-

vages de ces différens pays ont été racontées par M. Péron d'une manière extrêmement piquante et instructive. Ses expériences sur la force physique des individus des diverses races humaines détruisent l'idée qu'on avait de la prééminence des sauvages : sous ce rapport le tableau qu'il tracera des colonies anglaises, dans le second volume, excitera le plus vif intérêt dans le monde politique. Mais nous ne voulons pas anticiper ici sur ces parties généralement amusantes ou intéressantes de sa relation, parce que c'est justement de ces parties de l'ouvrage que nous devons composer nos articles suivans.

Nous terminerons donc cet aperçu en affirmant, d'après M. Cuvier, que tous les voyages anglais réunis n'ont pas produit un aussi grand nombre de découvertes en histoire naturelle. La botanique pourtant ne fera pas autant d'acquisitions qu'elle en aurait pu espérer sans la perte de presque tous les botanistes de l'expédition. La minéralogie de cette partie du monde ressemble beaucoup à celle du reste du globe; pourtant M. Bailly nous apprendra beaucoup de choses intéressantes pour la géographie physique. La zoologie forme la partie brillante du Voyage. La collection d'échantillons relatifs à cette branche monte à plus de cent mille morceaux, et on croit qu'il s'y trouvera quelques milliers d'espèces nouvelles. Ce sont principalement de petits quadrupèdes, des amphibies, des zoophytes et des mollusques. C'est surtout à ces deux dernières classes que se rapportent les plus belles découvertes de M. Péron, et les plus admirables dessins de son ami et coopérateur.

Les gens de lettres qui déclament d'une manière si absurde contre ce qu'ils appellent l'esprit de minuties, c'est-à-dire contre l'esprit essentiel de toute science solide, feront bien de jeter un coup d'œil sur les planches qui représentent les plus rares de ces animaux; peut-être ils sentiront combien la nature est grande dans les petites

choses ; peut-être ils permettront à la partie saine du public de croire qu'il n'y a pas d'études plus intéressantes, plus nobles, plus dignes de l'homme, que celles qui ont pour objet les merveilles qu'une main toute puissante a semées sur toute la surface du globe, depuis les sommets des Alpes et des Andes jusque dans l'abîme des mers et dans les entrailles de la terre.

(5 mai 1808.)

§ 3. Nous allons nous occuper spécialement des observations que nos voyageurs ont faites sur le caractère physique et moral des peuples sauvages qu'ils ont visités. Reprenons de plus haut cette intéressante question.

Les philosophes de la Grèce n'ont jamais vu dans la vie sauvage qu'une dégradation de l'espèce humaine. Soumettre au joug bienfaisant de la civilisation les hordes qui erraient dans les forêts, mangeant des glands et buvant de l'eau ; leur enseigner la culture du blé, de la vigne et de l'olivier : tels furent les exploits que la tradition attribuait aux dieux même. La reconnaissance des nations éleva des autels aux inventeurs des premiers arts de la vie sociale, et aux législateurs qui, par leurs sages institutions, enchaînèrent la férocité naturelle de *l'homme* Il est encore debout ce temple que les Athéniens dédièrent aux mânes de Thésée, de ce héros dont le bras victorieux avait écrasé sur leurs rochers et dans leurs cavernes les restes d'une race incorrigible qui, au sein de la civilisation naissante, voulait continuer à jouir des avantages injustes que l'état sauvage assure à la force et à la violence.

Jamais les historiens anciens n'ont trahi la vérité au point de peindre la vie sauvage comme digne d'envie. Quand ils nous représentaient les Celtes immolant tout étranger qui tombait dans leurs mains, les Gélons s'ha-

billant avec la peau de leurs ennemis tués, les Tibaréniens précipitant les vieillards du haut d'un rocher pour ne plus être obligés de les nourrir, les Hyrcaniens jetant aux vautours les cadavres de leurs pères, ils ne croyaient sans doute pas faire l'éloge de la douceur et de l'humanité de ces hordes. Quand ces historiens nous décrivaient l'antre ensanglanté du cyclope, la cabane enfumée de l'ichtyophage ou le chariot qui servait d'asile au Scythe vagabond, ils ne voulaient sans doute point engager les Grecs à renverser leurs temples, abandonner leurs villes, et retourner dans les forêts de Dodone.

Mais si l'état sauvage, proprement dit, ne présente qu'un tableau dégoûtant, il n'en est pas de même de cet état mitoyen entre la barbarie et la civilisation, qu'on pourrait appeler le printemps de la vie sociale. Ces efforts héroïques d'une nation naissante qui combat pour ses autels et ses foyers; cette douce familiarité qui réunit dans le même temple, au même banquet, le prince et les citoyens, la pauvreté fière et la richesse modeste; ce patriotisme franc et simple qui anime tous les cœurs, arme tous les bras, dirige toutes les actions; cette aimable naïveté qui règne également dans les mœurs et les manières de toutes les classes, depuis la princesse jusqu'à la bergère; ce caractère intéressant, merveilleux même, que prennent les moindres entreprises, les plus petites guerres, les voyages les plus courts; enfin tout ce qui caractérise la civilisation naissante offre une certaine teinte de jeunesse, de fraîcheur et de grâce qui manque nécessairement à la civilisation achevée, aux siècles du luxe et de la mollesse, mais surtout à la triste vieillesse des nations et des empires. Alors quelques esprits ardens et sombres, un Tacite, un Rousseau, indignés de la corruption au milieu de laquelle ils vivent, révoltés du spectacle de tous les vices, peut-être aussi secrètement ennuyés de la monotonie d'une société anciennement civilisée,

jettent autour d'eux un regard inquiet, et cherchent partout, dans le temps et dans l'espace, l'image réelle de cette idée d'un meilleur monde qu'ils portent au fond de leur cœur. C'est dans des siècles reculés, c'est dans des contrées éloignées qu'ils croient trouver l'objet de leurs recherches; car les distances embellissent tout, et le clair-obscur de l'antiquité ne laisse apercevoir que la beauté des masses, en dérobant ce que les détails peuvent avoir de moins agréable.

Pourtant les philosophes qui, avec beaucoup d'imagination et de sensibilité, réunissent un certain degré de fermeté et de justesse, ne cherchent point leur monde idéal au-delà des beautés de la civilisation ; ils ne remontent pas à la misérable enfance du genre humain, ni aux fables du siècle d'or : ils s'arrêtent au siècle d'Homère ou de Pindare, d'Achille ou de Léonidas, à la brillante jeunesse de quelques nations privilégiées du ciel. Au contraire, les sophismes orgueilleux, les ignares faiseurs de phrases, les rêveurs politiques ; enfin tous ceux qui trop souvent ont usurpé le titre de *philosophe* ne se contentent point des beaux mais simples tableaux que leur offre cette heureuse époque de la civilisation naissante : non, c'est dans l'antre du cyclope, c'est dans la forêt ensanglantée des Druides, c'est au milieu des anthropophages de l'Amérique ou de l'Afrique que le sophiste cherche le modèle imaginaire de ces peintures par lesquelles il voudrait nous persuader que la vie sauvage est l'état le plus naturel, le plus heureux et le plus noble auquel l'homme puisse aspirer.

Puis viennent les voyageurs, pleins d'une vanité puérile, ayant avant tout des prétentions à ce que les sots appellent de l'*esprit,* ou faisant rédiger leurs pompeuses relations par de soi-disant *gens de lettres* qui savent leur langue, et ne savent que cela. Ces petits rhéteurs nous répètent de sang-froid, et comme autant de faits, toutes

les fictions des philosophes et tous les mensonges des sophistes en faveur des sauvages. Sur leur parole, de bénévoles lecteurs regardent tout cela comme des vérités désormais incontestables.

C'est ainsi que naissent, que se fortifient, que se répandent ces préjugés favorables aux peuples sauvages ; préjugés que le vulgaire regarde comme des idées éminemment *philosophiques*, quoiqu'elles soient précisément le contraire.

M. Péron et ses compagnons, MM. Leschenault, Freycinet, Lesueur et autres, ont eu l'avantage de vivre au milieu de ces enfans de la nature, tant admirés par nos académiciens et nos romanciers. Hélas, ces voyageurs ne se louent guère de l'accueil que leur ont fait ces enfans de la nature! Aux bienfaits qu'on leur offrait ils répondaient par des traits de la plus noire perfidie et d'une férocité sans bornes. Voici comme M. Péron nous dépeint une des tribus les moins intraitables, celle qui habite l'île *Maria* :

« La physionomie, dans ces hommes sauvages, est très-
» expressive ; les passions s'y peignent avec force, s'y
» succèdent avec rapidité : mobiles comme leurs affec-
» tions, tous les traits de leur figure se changent et se mo-
» difient suivant elles ; effrayante et farouche dans la
» menace, elle est, dans le soupçon, inquiète et perfide ;
» dans le rire, elle est d'une gaîté folle et presque convul-
» sive ; dans les plus âgés, elle est triste, dure et sombre ;
» mais en général, dans tous les individus, et dans quel-
» que moment qu'on les observe, leur regard conserve
» toujours quelque chose de sinistre et de féroce, qui ne
» saurait échapper à l'observateur attentif, et qui ne cor-
» respond que trop au fond de leur caractère. »

Ni les présens qu'on leur fit, ni les scènes amusantes dont on les fit jouir, ne parurent exciter en eux le moindre sentiment de bienveillance. Ils n'y virent qu'un tribut

offert par la faiblesse, et essayèrent de dépouiller nos voyageurs, par la force, de tout ce qu'ils portaient avec eux. Plus d'une fois ils menacèrent de percer de leurs *sagaies* l'auteur dont nous suivons la relation.

« A peine, dit-il, je venais d'échapper à ce danger, que » je me trouvai compromis d'une manière, sinon aussi » périlleuse, du moins très-désagréable. Un des anneaux » d'or que je portais à mes oreilles excita les désirs d'un » autre sauvage, qui, sans rien dire, se glissa derrière » moi, passa subtilement son doigt dans l'anneau, et le » tira avec tant de force, qu'il m'eût infailliblement dé- » chiré l'oreille si la boucle ne se fût ouverte.

» Qu'on se souvienne maintenant que tous ces hommes » avaient été comblés de présens par nous ; que nous les » avions, pour ainsi dire, chargés de miroirs, de cou- » teaux, de rassades, de perles, de mouchoirs, de taba- » tières, etc.; que je m'étais dépouillé pour eux de presque » tous les boutons de mon habit, qui, se trouvant de cui- » vre doré, leur avaient surtout paru précieux, à cause de » leur éclat ; qu'on se rappelle que nous nous étions prê- » tés à tous leurs désirs, à tous leurs caprices, sans exiger » rien en retour de tous nos présens, et qu'on juge en- » suite combien tous leurs procédés envers nous étaient » injustes et perfides. Je pourrais même assurer très-po- » sitivement que sans M. Rouget et son épouvantail, nous » fussions devenus, M. Petit et moi, la victime de ces » hommes farouches. Je dois le déclarer franchement, » toutes leurs actions portaient un caractère de perfidie » et de férocité qui me révolta, de même que mes cama- » rades ; et rapprochant tout ce que nous voyions, de ce » qui précédemment était arrivé dans le canal à plu- » sieurs de nos compagnons, nous en tirions la consé- » quence qu'il ne faut se présenter devant ces peuples » qu'avec des moyens suffisans pour contenir leur mau- » vaise volonté ou repousser leurs attaques. »

Ce jugement de M. Péron est malheureusement applicable à toutes les nations sauvages, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en parcourant les relations des voyageurs. Dans les lieux même dont les habitans sont les plus vantés par la douceur de leur caractère, les Européens isolés ou trop faibles ont eu de grands dangers à courir, et très-souvent ont été les victimes de leur confiance et de leur générosité.

Ce qui caractérise partout l'état sauvage, c'est l'esclavage des femmes : comme à l'autre extrémité de la chaîne, la trop grande influence du beau sexe annonce la corruption de l'état civilisé. Les femmes, dans les Terres-Australes, ne sont considérées que comme des bêtes de somme destinées aux travaux les plus rudes et les plus abjects. D'après cela, on sera peu surpris d'apprendre que ces peuples ne paraissent avoir aucun mot correspondant à *embrasser* ou *caresser*. « En vain, dit M. Péron, je m'a-» dressai successivement à plusieurs d'entre eux pour leur » faire concevoir ce que je désirais connaître ; leur intel-» ligence se trouvait en défaut : quand, pour ne laisser » aucun doute sur l'objet de ma demande, je voulais » approcher ma figure de la leur pour les embrasser, ils » avaient tous cet air de surprise qu'une action inconnue » excite en nous, et que j'avais observé déjà parmi les » naturels du canal d'Entrecasteaux; et quand, en les » embrassant effectivement, je leur disais : *Gananarana* » (comment cela s'appelle-t-il)? *Nidegô* (je ne sais pas, » je ne comprends pas), était leur réponse unanime. L'i-» dée de caresse paraît leur être étrangère : en vain je fai-» sais tous les gestes propres à caractériser cette action; » leur surprise annonçait leur ignorance, et leur *nidegô* » servait encore à me confirmer qu'ils ne la concevaient » pas. Ainsi donc ces deux actions si pleines de charmes, » et qui nous paraissent si naturelles, les baisers et les » caresses affectueuses, sembleraient être inconnues à ces

» peuplades féroces et grossières. Je me garderai cepen-
» dant bien d'établir comme un fait positif le soupçon
» que j'énonce ici ; mais je dois ajouter encore, à cette
» occasion, que je n'ai jamais vu, soit à la terre de Dié-
» men, soit à la Nouvelle-Hollande, aucun sauvage en
» embrasser un autre de son sexe, ou même d'un sexe
» différent. »

(24 juillet 1818.)

§ 4. Il y a dix ans que le premier volume de cette relation fut publié par feu M. Péron, et que nous en rendîmes compte. La mort prématurée du savant et ingénieux Péron fit suspendre l'impression du second volume, en même temps que les soins apportés à la rédaction de l'Atlas géographique et nautique par M. Louis Freycinet, en firent également remettre d'année en année la publication définitive. Le travail des cartes étant terminé, M. Freycinet obtint enfin la commission de terminer le deuxième volume de la relation historique. Le voilà donc achevé et livré au public, à la postérité, ce monument d'une expédition extraordinaire par toutes les circonstances qui l'ont accompagnée !

Des savans, remplis de talens et de zèle, un Péron, un Michaux, un Leschenault, un Bory-Saint-Vincent, un Bailly, un Depuch ; des marins pleins d'instruction et d'activité, tels que les deux Freycinet, Hamelin, le jeune Bougainville, Monbazin, etc., etc., etc.; des peintres habiles, des jardiniers, des instrumens de toute espèce, deux bons vaisseaux; rien ne paraissait manquer à cette expédition. En effet, rien n'y manquait qu'un chef intelligent, bienveillant, et doué du talent de commander. Le capitaine Baudin était un marin des plus ordinaires; il n'avait aucune de ces grandes idées de géographie physique qui doivent guider le voyageur, et qui seules conduisent rapidement à des découvertes ; mais il affectait du

goût pour l'histoire naturelle; il parlait beaucoup, quoique assez gauchement, des sciences et des lumières; il faisait surtout une cour assidue aux savans et aux philosophes que le Directoire consultait; il savait tromper la bonté et ménager la vanité : avec ces moyens la médiocrité est toujours sûre de maintenir ses antiques, ses imprescriptibles priviléges, et d'obtenir la préférence sur le talent et le génie. Tel fut l'homme auquel le Directoire livra la vie de tant de Français, et le sort d'une expédition destinée à accroître la gloire nationale.

A peine nos malheureux voyageurs eurent-ils touché les rivages de l'Ile-de-France, que déjà les maladies, suites d'une mauvaise nourriture, et les dissentions, suites de la conduite capricieuse du chef, enlevèrent à l'expédition plusieurs de ses membres les plus distingués.

Le capitaine Baudin cingle enfin vers la Nouvelle-Hollande : il n'avait qu'à se rendre tout droit à la région inconnue, pour faire les découvertes que les hommes instruits en géographie avaient indiquées d'avance : c'est ce que lui prescrivaient ses instructions. Il y désobéit; il perd un temps précieux à une reconnaissance rapide et imparfaite d'une partie de côtes déjà connue; il voit le capitaine Flinders, Anglais, quoique parti plus tard de l'Europe, arriver le premier aux lieux qui restaient à découvrir. Il oppose encore son ineptie au zèle des autres officiers, lors de la reconnaissance de la terre de Witt, où tant de larges ouvertures dans la côte indiquent des golfes et peut-être des détroits communiquant avec une mer intérieure. L'histoire naturelle n'eut pas plus à se louer de lui que la géographie : il fallait toujours des instances réitérées pour obtenir la permission de débarquer; les infortunés naturalistes ne pouvaient emporter avec eux les vivres ni les boissons nécessaires; ils étaient jetés sur une côte aride et déserte, comme des malfaiteurs abandonnés à leur destinée. Souvent le capitaine, impatienté d'un re-

tard involontaire, les menaça durement de les laisser en arrière une autre fois, et s'exprima dans les termes les plus injurieux sur ces *empailleurs d'oiseaux* et ces *ramasseurs de cailloux*, qu'il avait traités de grands hommes à Paris. Toute la relation historique est remplie de plaintes sur la mauvaise conduite du chef et sur les souffrances des voyageurs. Aucune voix ne s'est élevée pour défendre la mémoire du capitaine Baudin; et, d'après les entretiens que nous avons eus avec M. Péron à ce sujet, il paraît que la conduite de cet officier, quels qu'en aient été les motifs, n'est pas susceptible d'apologie.

Dans des circonstances aussi défavorables, il est bien glorieux pour les savans attachés à cette expédition d'avoir pu recueillir des notions curieuses et nouvelles sur les peuples sauvages de la Nouvelle-Hollande, et sur les nations demi-civilisées de l'île de Timor; d'avoir rapporté de précieuses collections, surtout en animaux marins; et d'avoir enrichi la géographie de quelques découvertes, ainsi que d'un grand nombre de reconnaissances très-précieuses et très-utiles aux navigateurs futurs.

Ces découvertes et ces reconnaissances ont fait naître une vive discussion entre quelques écrivains anglais et français, qui réclamaient respectivement pour leurs compatriotes le droit de première découverte, et celui de donner un nom aux terres nouvelles. Nous avons été obligés de prendre hautement le parti du capitaine Flinders, non-seulement parce qu'il avait raison au fond, mais encore parce qu'il avait souffert de longs malheurs pendant une captivité tout-à-fait injuste. Des rivages lointains de l'Ile-de-France il nous avait adressé des mémoires et des réclamations qui ne nous parvenaient pas toujours; cette confiance d'un célèbre étranger fut une des récompenses les plus douces de nos travaux géographiques, et nous imposa le devoir d'élever des doutes sur la prétention des compagnons de Baudin à la priorité des décou-

vertes. On essaya d'étouffer notre voix, mais bientôt l'opinion unanime de l'Europe se joignit à la nôtre. Aujourd'hui M. Louis Freycinet rend noblement justice au navigateur anglais, et revient, à peu de chose près, au traité de partage que nous avions proposé dans le LXXIIe et dernier cahier des *Annales des Voyages*. Les terres vues pour la première fois par les Anglais Flinders et Grant, conserveront le nom de ces navigateurs; la *Terre Napoléon* sera resserrée entre le cap Duquesne ou Northumberland et la presqu'île Fleurieu; à l'égard de la nomenclature de détail, l'amirauté de Londres sera, nous le pensons, trop éclairée pour ne pas s'entendre avec notre ministère de la marine; et, comme dans la sphère des découvertes anglaises, il y a des détails mieux déterminés par les navigateurs français, les noms honorables des deux nations peuvent fort bien être inscrits pêle-mêle sur ces côtes solitaires.

Il est temps d'arriver à des détails d'une nature plus agréable. Les mœurs des habitans de Timor, et les établissemens anglais à Botany-Bay, forment les deux chapitres les plus intéressans dans le deuxième volume de la relation historique. Arrêtons-nous aujourd'hui à la colonie anglaise. C'est un spectacle très-instructif que cette population arrachée au crime et à l'échafaud, pour être ramenée, par une législation et une discipline sévère, à un genre de vie régulier; ces brigands qui, de leurs mains naguère teintes de sang, labourent un sol fertile, et, en acquérant des propriétés fixes, apprennent à respecter les lois; ces femmes débauchées qui, devenues mères de famille, adoptent d'abord par nécessité, et bientôt par goût, des habitudes laborieuses et une conduite décente. C'est encore un spectacle digne de l'attention de l'homme d'état, que cette création d'un papier-monnaie qui, dans les relations mutuelles des colons, rend presque tout numéraire superflu; papier-monnaie qui est exactement es-

compté à 6,000 lieues de là, au trésor public de Londres.

Quelque justes et profondes que soient les vues de M. Péron sur ce fameux établissement, il y a deux considérations qui lui ont échappé. D'abord toutes ces colonies, fondées pour y employer utilement des hommes condamnés à mort, perdent promptement leur caractère de lieu de punition; elles arrivent à un état prospère, et alors les criminels ne sont plus effrayés par l'idée d'y être déportés; la peine n'a plus d'effet moral, et le gouvernement est obligé ou de fonder à grands frais un nouvel établissement, ou bien de changer de nouveau la loi pénale. Tel est le cas où se trouve l'Angleterre : le vice et le crime ne pâlissent plus au seul nom de Botany-Bay; cette sécurité fait accroître le nombre des délits, et nécessite un nouveau moyen de terreur.

D'un autre côté, ces colonies, qui doivent l'existence à une population flétrie du sceau de l'infamie, doivent cependant un jour figurer parmi les nations du monde. Or, cette tache héréditaire qui leur est imprimée dispose les autres peuples à les voir d'un œil de mépris, et les dispose quelquefois eux-mêmes à négliger les lois de la sévère probité. Ce n'est pas par de semblables établissemens qu'une nation peut le plus sûrement étendre sa langue, ses mœurs et son commerce d'exportations, seul objet pour lequel une politique éclairée puisse aujourd'hui fonder des colonies. Nous pensons donc que l'Angleterre compte sur d'autres colons que ceux de Botany-Bay pour se rendre peu à peu maîtresse des îles du grand Océan, si tant est qu'elle y pense. Le *Quarterly Review*, rédigé par le savant et judicieux M. Barrow, sous les auspices de l'amirauté de Londres, a exposé les raisons qui doivent engager l'Angleterre à ne plus acquérir de possessions nouvelles, mais à favoriser l'établissement de colonies indépendantes, nouveaux foyers d'un nouveau commerce.

L'Océanie, cette cinquième partie du monde, offre certainement à toutes les associations des particuliers qui, par intérêt, par ambition ou par satiété de civilisation, voudraient fonder des colonies indépendantes, une carrière infiniment plus agréable et plus brillante que l'Amérique. Là, point de grandes forces militaires qui peuvent écraser un établissement naissant; partout des îles riantes et faciles à garder, partout des terres heureuses qui semblent appeler à elles la civilisation.

La dissémination des Européens sur toute la surface du grand Océan sera la troisième grande époque de la civilisation. Le sort des grandes familles humaines a presque toujours été décidé par la direction qu'elles ont prise dans leur émigration, par la nature des terres qu'elles occupèrent, mais surtout par la position des grandes mers du globe, et le parti que les hommes surent en tirer. L'éternelle enfance des Chinois n'est-elle pas due principalement à leur ignorance de l'art de la navigation? Au contraire, si les Japonais et les Malais ont montré un caractère vigoureux, entreprenant, et différent de celui des autres Asiatiques, c'était à l'époque où leurs escadres parcouraient le grand Océan oriental, encore aujourd'hui rempli de leurs anciennes colonies.

La civilisation que l'agriculture à elle seule fait naître n'est que locale; elle s'arrête dès que les besoins de la nation sont assurés; alors on a quelquefois vu les peuples cultivateurs, partagés en maîtres indolens et en esclaves malheureux, s'isoler du reste du monde, plus encore par leurs lois et leurs usages que par leurs murailles. La navigation trouble cette félicité chinoise; elle fait cesser ce repos ignoble et contraire aux destinées du genre humain. Un vaisseau réunit les parties du monde les plus éloignées; des cités, des nations entières se transplantent sous d'autres climats; au milieu des paisibles sauvages s'élève le tumulte de la civilisation; un mouvement uni-

versel saisit les peuples ; l'homme, à son insu, est entraîné à la conquête du globe.

Les Européens seuls étaient appelés par la Providence à étendre leur empire sur le globe. Les nations qui ont peuplé l'Europe ont eu à franchir d'âpres montagnes, le Caucase et les Alpes ; elles ont rencontré sur leur chemin de nombreuses mers, le Pont-Euxin et la Baltique, l'Archipel, l'Adriatique et la Méditerranée. De si grands obstacles à vaincre développèrent et fortifièrent ce grand caractère d'activité et d'audace commun aux peuples européens. La mer a toujours été pour les Européens un chemin à la gloire et à la puissance. A travers toutes les révolutions, la navigation étend l'empire de la civilisation. Les Phéniciens, il est vrai, avaient précédé tous les Européens ; mais bientôt Athènes balance Tyr, une ville grecque domine l'Egypte vaincue, Carthage succombe sous Rome, l'Europe saisit le sceptre du monde. Pendant cette époque, toute la civilisation était rassemblée autour de la *Méditerranée;* c'était presque la seule mer sur laquelle on navigât ; c'était le grand chemin de tous les peuples policés d'alors.

Une seconde époque commence, et c'est encore aux progrès de la navigation que se lie la marche de la civilisation. Les Scandinaves y préludent par leurs courses audacieuses, qui s'étendirent jusqu'en Amérique. La bousole et Colomb paraissent. Un nouveau monde voit aborder nos vaisseaux, une nouvelle Europe s'élève, et croît dans ces magnifiques déserts. L'*Océan Atlantique* est devenu la Méditerranée nouvelle, la grande route commune qui rapproche entre eux les peuples civilisés, et qui tantôt retentit du bruit de leurs combats, tantôt leur apporte paisiblement les tributs du reste de l'univers.

Mais la marche de la civilisation est loin d'être terminée. Les Européens s'arrêteront-ils au bord de cet océan Atlantique qui, tout immense qu'il parût aux Hercules

phénicien et grec, n'est pourtant qu'un bras de mer, si on le compare à ce *grand Océan du globe* qui, sous les noms d'Indien, de Pacifique et d'Austral, s'étend d'un pôle à l'autre? La cinquième partie du monde, et la plus belle de toutes, cette superbe *Océanie*, offrira peut-être avant quelques siècles le plus vaste spectacle de la civilisation qu'il soit donné à l'homme d'espérer, et que les hommes du globe terrestre puissent admettre. Qu'un autre Cadmus y porte ce flambeau des arts et des sciences qui éclaire en vain l'Europe vieille et désorganisée, que des colonies échappées à nos guerres civiles fondent à Taïti ou à Pelew une nouvelle Grèce, alors ces collines, qui ne produisent aujourd'hui que des aromates, se couvriront de villes et de palais; dans ces baies qu'ombrage une forêt de palmiers, on verra voguer une forêt de mâts; l'or et le marbre seront tirés des flancs des montagnes encore vierges; le corail et les perles seront recherchés au fond de la mer pour orner des Capitoles nouveaux.

Ainsi, dans l'histoire du genre humain, le *passé*, le *présent* et l'*avenir* se lient à la position des grandes mers du globe et aux progrès de la navigation.

La colonie anglaise à Botany-Bay a montré aux autres nations le chemin de l'Océanie; mais, située dans une des parties les moins agréables de cette partie du monde, se ressentant d'ailleurs des vices de son origine, elle pourrait en peu d'années être atteinte et surpassée par un établissement d'un genre plus noble, formé d'élémens plus purs et placé dans une région plus favorisée de la nature. La Nouvelle-Hollande elle-même doit renfermer des contrées tempérées et fertiles: la belle végétation de la terre de Nuits annonce un sol excellent, et les montagnes un peu élevées présentent partout un asile contre la chaleur. Mais c'est plus à l'est, parmi les diverses Polynésies, ces charmans groupes d'innombrables îles, que la nature sourirait aux efforts de l'homme.

Il est d'autres ressorts de politique coloniale que nous n'indiquerons qu'à demi-mot. Ce n'est pas le désespoir et l'abattement, c'est l'ambition, le courage et une imagination active qui peuvent créer des colonies telles que nous les concevons. Jadis, quand un roi de Scandinavie craignait l'audace de quelques-uns de ses sujets, il leur disait : « Voici trois bons vaisseaux, des armes, des vivres; » allez faire des conquêtes, allez régner ailleurs, puisque » vous ne voulez pas obéir ici. » Ce fut ainsi que les Rollon, les Rourik et tant d'autres guerriers sortirent du Nord. Encore aujourd'hui, avec trois vaisseaux et du génie, on peut fonder un empire. Le monde est plus vaste que ne le savent la plupart de ceux qui le gouvernent.

(27 juillet 1818.)

§ 5. Il est plusieurs manières de jouir d'une relation de voyages. Le navigateur trouve du charme à connaître les récifs dangereux, les ports hospitaliers, la direction des vents et des courans : ces immenses colonnes de chiffres qui effraient l'homme de lettres, flattent l'œil du marin qui y poursuit en pensée la route qu'il voudrait suivre. D'autres détails captivent le naturaliste; un nouveau monde serait peu de chose à son avis, si on ne lui en rapportait pas de nouveaux *genres* et de nouvelles *espèces;* un coquillage inconnu, un nouveau scarabée, valent à ses yeux toutes les mines du Pérou. Le moraliste dédaigne tous ces objets purement matériels, et demande quelle race d'hommes habite le pays; s'ils vivent sous des lois et des institutions civiles; quels idiomes ils parlent; par quels usages ils se distinguent. C'est à la géographie (dans la véritable acception du mot) à réunir tous ces aperçus partiels sous un point de vue plus élevé, d'où elle les embrasse, les coordonne, les classe, et les ramène à

des résultats généraux, à de grands panoramas historiques de l'homme et de la nature.

Pour se rapprocher de ce point de vue si élevé et si philosophique, ceux qui n'aiment pas la méthode sévère et uniforme de la science peuvent se servir d'un artifice qui flatte davantage l'imagination, mais qui suppose déjà un esprit cultivé et susceptible d'idées universelles. Cet artifice consiste à se supposer chargé de fonder une colonie indépendante, une nouvelle nation au milieu d'une région récemment découverte; c'est alors qu'on sent profondément la liaison naturelle de tout ce qui existe, et la grandeur de l'homme qui sait dominer tout et revendiquer partout ses droits de souveraineté. Avez-vous trouvé un port sûr et commode, y coule-t-il une rivière d'eau douce, c'est un bon augure; mais il ne vous suffit pas de voir ces coteaux ombragés d'arbres majestueux ou d'élégans arbustes, il faut découvrir des terres propres à la culture des céréales ou de quelque végétal propre à remplacer ces plantes nourricières de l'homme; si vous voulez semer du blé d'Europe, il faut connaître les saisons de ce monde nouveau, les vents froids ou brûlans qui y agitent l'atmosphère; vous êtes effrayés d'une mauvaise récolte, ne perdez pas courage; il est des arbres qui donnent le pain aussi bien que nos épis; peut-être la nature les a-t-elle destinés à être la base alimentaire des peuples de cette zone. Que de recherches ne vous faut-il pas ensuite pour distinguer parmi les productions de votre nouveau pays les végétaux et les minéraux qui peuvent servir les arts industrieux! Quel rivage n'a pas ses trésors! L'ignorance seule admet des climats inhabitables et où l'homme ne saurait se suffire. Viennent ensuite vos relations avec les indigènes; il faut examiner s'ils sont susceptibles d'une alliance fondée sur la bienveillance mutuelle, ou si la nécessité vous prescrit de leur imposer un joug salutaire qu'adoucira votre humanité; il faut surtout étudier la

force de vos nouveaux voisins, et leurs rapports entre eux; car toute colonie européenne, lancée au milieu de nations moins civilisées, est une puissance capable d'aspirer à la plus grande destinée.

Tous les préliminaires ainsi posés, vous pouvez tracer en pensée l'histoire des nations nouvelles qui existeront sur ces rivages : là ce sera Carthage, qui, partie de l'état le plus humble, subjuguera par sa politique commerciale toutes les peuplades océaniques; ici, une autre Marseille se contentera de répandre les arts de la civilisation parmi d'autres Gaulois, ou peut-être trouverez-vous des sauvages chez qui l'étincelle du génie et de la sensibilité n'est qu'endormie; des sauvages comme ceux que l'Egyptien Cécrops rassembla autour du temple de Minerve, sur les rivages incultes de l'Attique, ces rivages où, après quelques générations, dut briller tout l'éclat des arts et des lettres.

Feu M. Péron se livrait quelquefois à ces sortes de spéculations, et sa relation est semée de belles et intéressantes réflexions qui s'y rapportent; mais le souvenir des souffrances auxquelles ce voyageur avait été en proie ne lui laissait pas toute l'impartialité nécessaire pour juger si le vaste continent de la Nouvelle-Hollande est susceptible de devenir l'emplacement d'établissemens florissans et utiles à une métropole européenne.

L'aridité que présentent presque partout les côtes de la Nouvelle-Hollande est sans doute d'un augure peu flatteur. On dirait, en lisant le Voyage des Terres-Australes, que l'eau douce est un élément refusé par la nature marâtre à cette partie du monde; mais un examen attentif des faits nous apprend à suspendre notre jugement. Les deux ou trois rivières qu'on a essayé de remonter sur la côte occidentale et méridionale, ne sont que des courans d'eau saumâtre, et méritent plutôt d'être considérées comme de petits bras de mer. Le capitaine Flinders en

dit autant des nombreuses rivières que les anciennes cartes hollandaises marquaient sur la côte de Carpentarie. Toutefois, on a eu tort de généraliser cette remarque. La partie occupée par les Anglais est arrosée par des rivières assez nombreuses, et qui conservent la douceur de leurs eaux, même pendant les hautes marées. Le voyage que les Anglais ont fait au-delà des montagnes Bleues leur a fait connaître plusieurs rivières considérables qui semblent se diriger à l'ouest et au nord; quelques-unes paraissent se perdre dans des marais. D'après ces découvertes récentes, il est probable que toute la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, désignée par les Anglais sous le nom de Nouvelle-Galles méridionale, ressemble à la région du mont Atlas en Afrique. On sait que cette chaîne de montagnes, d'une élévation moyenne, ne conserve guère de neiges perpétuelles, ce qui empêche qu'elle ne donne naissance à de grandes rivières. D'ailleurs les rivières qui en sortent au nord rencontrent, après un cours peu étendu, le bassin de la Méditerranée qui les engloutit; celles qui coulent au sud trouvent également la fin de leur cours dans les plaines sablonneuses du désert, qui les absorbent. Si les montagnes Bleues sont le mont Atlas de la Nouvelle-Galles, nous pouvons raisonnablement conjecturer que toutes les rivières qui descendent de leurs flancs vers l'intérieur du continent sont absorbées par une série de lacs placés sur une ligne tirée du fond du golfe Spencer (le golfe Bonaparte du navigateur français), au point le plus enfoncé du golfe de Carpentarie.

Cette supposition, qui expliquerait pour une moitié du continent austral l'absence des grands fleuves, n'empêcherait pas les vallées et les bassins compris entre les divers chaînons des montagnes Bleues d'offrir à l'homme plus d'un asile agréable. La côte orientale, de l'aveu de M. Péron, présente sur plusieurs points une étonnante

fertilité ; le blé de Turquie, sur les bords du fleuve Hawkesbury, rend deux cents fois les semailles (1). Les vignes, qui y réussissaient très-bien, n'ont été détruites que par le vent brûlant du nord-ouest : c'est le *khamsin* de la Nouvelle-Hollande; et, comme ses effets se font sentir jusqu'à la terre de Diémen, sous le 42e parallèle, il faut bien qu'il prenne son origine dans un vaste désert intérieur du continent. Mais l'Afrique renferme aussi un grand désert d'où les vents brûlans se répandent jusqu'en Sicile, ce qui n'a pas empêché Thèbes, Memphis et Carthage d'étonner l'ancien univers par les prodiges de leur puissance.

Sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, il reste de grands espaces mal explorés, où il y a plus que l'espace suffisant pour l'embouchure de fleuves ou de golfes considérables. Les belles cartes de M. Freycinet nous montrent, parmi d'autres lacunes, un espace de vingt lieues dans la baie des Chiens-Marins, et un autre de trente lieues dans le golfe Joseph-Bonaparte, où il existe très-probablement des détroits vers d'autres baies plus enfoncées dans le continent; baies qui peuvent recevoir les eaux d'un grand fleuve. Juger ces vastes contrées d'après une reconnaissance incomplète des côtes maritimes, c'est comme si on jugeait le Béarn et la Gascogne d'après les rivages déserts de l'Arabie française, où, monté sur ses échasses, le berger des Landes ne ressemble pas mal à un géant sauvage.

Le savant botaniste M. Leschenault a voulu voir, dans la forme même des végétaux de la Nouvelle-Hollande, un résultat de l'extrême sécheresse du sol, et cette remarque est sans doute aussi juste qu'ingénieuse, lorsqu'on en borne l'application aux côtes maritimes que M. Leschenault a vues. Nulle part au monde l'œil du voyageur n'est flatté plus agréablement par une variété de bosquets de

(1) *Voyage*, t. I, p. 427.

toutes les nuances; les arbres et les arbustes offrent les formes les plus élégantes et les plus légères; les branches s'élancent avec hardiesse et retombent avec grâce; la beauté des fleurs est digne de ces charmans festons. Mais, en examinant ces bosquets de plus près, on n'y retrouve ni la fraîcheur de nos ombrages européens, ni la majesté des forêts américaines. Les arbres et les arbustes ont l'aspect de grandes bruyères ou de pins très-dégagés; le feuillage est roide, maigre et sombre. Les plantes herbacées, d'ailleurs très-rares, participent à cette nature de la végétation, et les feuilles des graminées, chez nous si molles et si flexibles, ressemblent ici à des aiguillons.

M. Leschenault pense que les arbres et les arbustes de la Nouvelle-Hollande ont la propriété de se contenter de l'eau saumâtre qui se trouve sur les côtes; cela n'est pas impossible, mais il ne faut pas en conclure que le pays en général est peu susceptible d'être cultivé et habité. L'eau douce peut très-bien n'être cachée qu'à une petite profondeur; c'est à l'industrie humaine à creuser des puits comme en Syrie, comme à Tunis, et dans plusieurs autres contrées fertiles. Le Hollandais Vlaming trouva, en creusant, de l'eau potable sur les mêmes rivages de la terre d'Endracht, où l'expédition de Baudin n'en put découvrir (1).

Il est surtout probable que beaucoup de rivières, n'ayant pas assez de pente pour arriver à la mer, ou ayant été bouchées par les sables qu'accumulent les vents et les courans, se perdent dans de petits lacs à une certaine distance des bords de la mer. C'est ainsi qu'il en arrive à beaucoup de rivières de Madagascar et d'Afrique. La chose paraît démontrée à l'égard de la terre de Nuyts, où le naturaliste Riche, dans sa fameuse excursion, trouva, derrière les dunes qui bordent la côte, des marais, des lacs

(1) Valentyn, *Ostendien*, t. IV, p. 68.

étendus, et des sources d'eau douce (1). Le peu d'observations que fit M. Riche indiquèrent sur ce point de la côte un degré de fertilité que les rivages de la mer étaient loin d'annoncer. Le Voyage du capitaine Tuckey au port Philips et à l'île Western nous apprend aussi l'existence de forêts de haute futaie, qui supposent évidemment un sol fertile. Et pourquoi la nature aurait-elle refusé à un continent entier les moyens de nourrir l'espèce humaine, lorsque cette même espèce s'y multiplie, et y prend même un caractère extraordinaire de fécondité? Tel est le cas des filles de mauvaise vie de Londres qu'on transporte à Botany-Bay. Les chevaux et les vaches d'Angleterre y ont conservé toute leur vigueur; les cochons, croisés avec la race indigène, s'y sont même améliorés.

C'est au royaume des Pays-Bas qu'appartient le droit de première découverte sur toutes les côtes septentrionales et occidentales de la Nouvelle-Hollande, ainsi que sur la moitié de la côte méridionale. Se laissera-t-il enlever un territoire égal à la moitié de l'Europe? N'essaiera-t-il pas du moins d'en tirer des bois et des gommes qui y abondent, et qui pourraient si facilement être transportés à Batavia?

(30 juillet 1818.)

§ 6. L'*état naturel* de l'homme est une des chimères qui distinguent notre philosophie du XVIIIe siècle; car c'est de nous que les romanciers allemands ont emprunté toutes leurs déclamations sur la nature; et si les maximes des philosophes cyniques de la Grèce renferment le germe de tout ce que J.-J. Rousseau a écrit contre la civilisation, du moins les Grecs n'avaient pas imaginé de faire d'un état naturel idéal la base du droit public et de la politique.

(1) *Voyage d'Entrecasteaux*, t. I, p. 196 et suiv.

Mais qu'est-ce donc que cet état de la simple nature ? L'homme et toutes les sociétés humaines ne sont-ils pas l'ouvrage de la nature? L'Hottentot couvert d'une graisse fétide et le Parisien inondé des parfums de l'Orient, le Kamtchadale mangeant la vermine qui le tourmente, et Cléopâtre avalant une perle de la valeur de plusieurs millions, ne sont-ils pas également des êtres naturels ? Que sont nos arts, nos lois, tous les élemens de notre civilisation, de notre luxe, de notre corruption, sinon des développemens successifs et inévitables de nos facultés naturelles ?

C'est de l'état primitif de l'homme que les philosophes ont voulu parler, du point de départ où la nature, en le créant, l'avait placé ; de cet âge d'or célébré par les poètes de toutes les nations, et consacré par les traditions de tous les âges. Mais ici se présente une alternative fâcheuse pour nos philosophes : ou il faut admettre que le genre humain en naissant ait reçu de la Divinité certains préceptes et certaines idées morales qui maintenaient le bon ordre dans le monde, ou bien toute l'histoire de l'âge d'or n'est qu'une fable charmante ; l'homme naissant n'était qu'un sauvage sans notions de justice, prêt à dévorer son semblable dès que la faim le lui conseillerait.

Pour échapper à cette alternative, les philosophes ont cherché, avec une persévérance infatigable, quelque peuplade sauvage dont les vertus et le bonheur fussent susceptibles d'être cités comme un contraste glorieux avec l'état des nations civilisées. Les recherches ont été infructueuses, même dans cette cinquième partie du monde qui, grâce à sa position isolée, avait, plus encore que l'Amérique, échappé aux conquêtes de la civilisation.

Trois grandes races peuplent l'Océanie : ce sont les Malais, les Nouveaux-Hollandais et les Nègres océaniques. Les peuplades de la première race, vivant sous des institutions féodales, où chaque chef exerce un despo-

tisme patriarcal, ne doivent point nous occuper ici; ce ne sont plus des enfans de la simple nature; leurs cabanes élégantes, leurs fêtes, leurs danses, leurs chants, pourraient fort bien convenir au tableau romanesque d'un monde primitif; mais il n'est pas permis de séparer de ces aperçus agréables le reste de leur état civil et moral, l'esclavage du peuple, le libertinage des grands, l'infanticide et les sacrifices humains. Cherchons donc la nature parmi les deux autres races sur lesquelles M. Péron a fait des observations très-remarquables.

« Sur la terre de Diémen, dit-il, il existe une race » d'hommes tout-à-fait différente de celle qui peuple le » continent de la Nouvelle-Hollande. Pour la taille, les » individus se rapprochent assez des Européens; mais » ils en diffèrent par leur conformation singulière. Avec » une tête volumineuse, remarquable surtout par la lon- » gueur de celui de ses diamètres qui du menton se di- » rige vers le sinciput, avec des épaules larges et bien » développées, des reins bien dessinés, des fesses généra- » lement volumineuses, presque tous les individus pré- » sentent en même temps des extrémités faibles, alongées, » peu musculeuses, avec un ventre gros, saillant, et » comme ballonné. Du reste, sans chefs proprement dits, » sans lois, sans aucune forme de gouvernement régulière, » sans arts d'aucune espèce, sans aucune idée de l'agri- » culture, de l'usage des métaux, de l'asservissement des » animaux; sans vêtement, sans habitation fixe, sans au- » tre retraite qu'un misérable abat-vent d'écorce pour se » défendre de la froideur des vents du sud, sans autres ar- » mes que le casse-tête et la zagaie; toujours errant au » milieu des forêts ou sur le rivage des mers, l'habitant » de ces régions réunit sans doute tous les caractères de » l'homme non social; il est par excellence l'*enfant de la* » *nature*. Combien il diffère cependant, soit au moral, soit » au physique, de ces tableaux séduisans que l'imagina-

» tion et l'enthousiasme créèrent pour lui, et que l'es-
» prit de système voulut ensuite opposer à notre état
» social !....

» Toute la Nouvelle-Hollande, depuis le promontoire
» de Wilson au sud, jusqu'au cap de York au nord, pa-
» raît être habitée par une seconde race d'hommes essen-
» tiellement différente de celles qu'on a connues jusqu'à ce
» jour. La stature de ces hommes est à peu près la même
» que celle des habitans de la terre de Diémen; mais, in-
» dépendamment de plusieurs autres caractères, ils diffè-
» rent surtout de ces derniers par la couleur moins foncée
» de leur peau, par la nature de leurs cheveux lisses et
» longs, et par la configuration remarquable de leur tête,
» qui, moins volumineuse, se trouve déprimée en quelque
» sorte vers son sommet, tandis que celle des Diéménois
» est au contraire alongée dans le même sens. Le torse des
» individus de ce nouveau peuple est aussi généralement
» moins développé : du reste, même disproportion entre
» les membres et le tronc, même faiblesse, même gracilité
» de membres, et souvent aussi même tuméfaction du
» ventre. Pour ce qui concerne l'état social, les habitans
» de la Nouvelle-Hollande sont à la vérité tout-à-fait
» étrangers encore à la culture des terres, à l'usage des
» métaux ; ils sont, comme les peuples de la terre de Dié-
» men, sans vêtemens, sans arts proprement dits, sans
» lois, sans culte apparent, sans aucun moyen assuré
» d'existence ; contraints, comme eux, d'aller chercher
» leur nourriture au sein des forêts ou sur les rivages de
» l'Océan ; mais déjà les premiers élémens de l'organisa-
» tion sociale se manifestent parmi eux : les hordes par-
» ticulières sont composées d'un plus grand nombre d'in-
» dividus ; elles ont des chefs ; les habitations, quoique
» bien grossières encore, sont plus multipliées, mieux con-
» struites ; les armes sont plus variées et plus redouta-
» bles ; la navigation est plus hardie, les canots sont

» mieux travaillés, les chasses plus régulières, les guerres » plus générales ; le droit des gens n'y est déjà plus étran- » ger; enfin ces peuples ont assujéti le chien ; il est le » compagnon de leurs chasses, de leurs courses et de » leurs guerres. Du reste, aussi farouches que les Diémé- » nois, ils se montrent encore plus intraitables envers les » étrangers. Dampier, Cook, La Pérouse et Flinders, ont » été forcés en différens lieux, à diverses époques, de » faire usage des armes à feu pour repousser leurs in- » sultes, et nous-mêmes nous n'avons évité cette cruelle » nécessité qu'en nous condamnant à la retraite. »

Voilà sans doute les deux races d'hommes les plus isolées de tous les foyers de civilisation qui aient existé sur le globe. Car les Malais, ou pour parler plus exactement les Javanais, lorsqu'à une époque quelconque, entre l'an 200 et l'an 1200, ils subjuguèrent et peuplèrent de leurs colonies demi-civilisées toutes les petites et moyennes îles du grand Océan, ne pénétrèrent pas dans les grandes terres, telles que la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Calédonie, etc. Aussi les langues parlées par les Nouveaux-Hollandais et les Diéménois n'ont jusqu'à présent offert aucune trace de ressemblance avec les idiomes de l'Asie. Les vices de ces races, leur épouvantable cruauté, leur indomptable férocité, leur profonde dissimulation, tout ce qui les rapproche des bêtes féroces ne saurait donc être mis sur le compte de la tyrannie, de la féodalité, de l'inégalité ou du principe de la propriété. Ces peuples se rapprochent autant qu'il est possible de *la sainte égalité* qui, à ce que disait Saint-Juste, ne sera jamais bien consolidée, *si l'homme ne redevient pas pur comme il sortit des mains de la nature.*

Le tableau que trace M. Péron du misérable état de ces sauvages est si loin d'être exagéré, que l'on peut facilement y ajouter des couleurs plus sombres. Les auteurs anglais qui ont écrit sur le même objet nous fourniraient

au besoin des traits sans nombre sur l'extrême abrutissement de ces peuplades. Un seul peut suffire : le Nouveau-Hollandais ne se borne pas à enlever par force la femme qu'il veut épouser, usage commun à d'autres sauvages; il la guette, armé de sa redoutable massue; il lui assène sur la tête un coup qui la fait tomber par terre, évanouie et baignée dans son sang; ensuite il la saisit par les bras ou les jambes, et la traîne comme une pièce de gibier jusqu'aux cabanes de sa famille, où les parens du ravisseur reçoivent la victime à coups de bâton et à coups de poing. (Collins, *New South-Wales*, vol. Ier, p. 559.)

Ces peuples abrutis ne possèdent pas même tous les avantages physiques que le préjugé leur attribue. Plus légers que nous à la course, doués d'une vue qui atteint le poisson au fond des eaux les plus profondes, ils sont loin d'égaler les Européens pour la force des reins, ni pour celle des mains. M. Péron a fait à ce sujet les expériences les plus positives, moyennant un instrument qu'il a inventé, et qu'il appelle *dynamomètre*.

Le capitaine Cook nous affirme le même fait à l'égard des habitans des îles les plus fertiles du grand Océan. D'après les témoignages de tous les naviagteurs, ces Taïtiens eux-mêmes, qui passent à juste titre pour les plus beaux hommes des îles du grand Océan, sont inférieurs aux Européens sous le rapport de la force physique. Les Taïtiens sont en général de très-beaux hommes; ils n'ont pas moins de cinq pieds six pouces (anglais); mais ni leur force ni leur vigueur ne répondent à la majesté de leur taille et de leur carrure.

Les insulaires de l'archipel des Amis ne sont pas plus redoutables que ceux des îles de la Société; car dans les luttes qu'ils eurent avec les matelots français de l'amiral d'Entrecasteaux, ces hommes sauvages eurent presque toujours le désavantage.

Qu'on ne dise pas que cette faiblesse physique est un

effet du climat. Dans les régions froides, dans les zones tempérées, le même phénomène se reproduit. Mackenzie, qui a parcouru l'Amérique septentrionale, présente un tableau analogue de la constitution des peuples qui vivent au milieu des montagnes rocheuses, sur les bords de la rivière d'Onngigah : « Ces Indiens, dit-il, sont de petite » stature, n'ayant pas plus de cinq pieds un pouce (an- » glais). Ils ont la maigreur qu'on doit s'attendre à trou- » ver chez des gens qui ont sans cesse des difficultés à » surmonter pour se procurer leur nourriture. »

Les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique ne sont pas plus robustes que ceux de la côte orientale et de l'intérieur de ce continent. « Ces Indiens, dit La Pé- » rouse, en parlant des sauvages de la Nouvelle-Califor- » nie, sont généralement petits et faibles. »

La Pérouse nous apprend aussi que « les habitans in- » digènes du Chili, quoique sous un climat tempéré, sont » en général d'une stature moins grande que celle des » Français, et qu'ils paraissent aussi beaucoup moins ro- » bustes. »

Ne considérons donc plus les sauvages que comme les Lacédémoniens regardaient ces esclaves ivres dont les excès devaient servir de leçon à la jeunesse, en lui mettant sous les yeux le vice dans toute sa hideuse nudité; de même l'homme dans l'état sauvage doit nous rappeler à chaque moment les bienfaits de la société civilisée, qui ne sont pas achetés trop cher par quelques inconvéniens, et même par cette *inégalité civile*, base nécessaire de tous les états monarchiques ou républicains.

(3 août 1818.)

§ 7. Les Malais sont une des races humaines les plus remarquables; leur système de gouvernement, fondé sur une féodalité patriarcale, et leur langue, une des plus

douces et des plus riches du monde, sont répandus sur une zone en quelques endroits assez étroite, mais qui en longueur dépasse de beaucoup *la moitié de la circonférence du globe;* car on suit les Malais depuis Madagascar en Afrique, par les Maldives et le Malabar, à Malaca, Sumatra, Bornéo et Java, leur centre; et de là par les Moluques, les Carolines, les Mulgraves, jusqu'aux îles Sandwich; par les îles de la Société jusqu'à l'île de Pâques, et par les îles des Amis jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Ce fait, aussi surprenant qu'il est incontestable, présente encore deux circonstances extraordinaires : 1° Dans cette longue série de nations malaies, on retrouve à peu près le même degré de demi-civilisation; les habitans d'Otaïti et ceux de Sumatra étaient à peu de chose près policés par les mêmes institutions, et corrompus par les mêmes usages : la seule île de Java forme une exception. 2° La zone la plus large des nations malaies est dans le milieu du grand Océan, entre les îles Sandwich et la Nouvelle-Zélande; c'est aussi là qu'on trouve les vents alizés qui, soufflant constamment d'est, auraient pu conduire les barques des Malais d'île en île, d'archipel en archipel; et pourtant ce n'est pas de ces régions que la nation peut être originaire, puisqu'il n'y existe aucune grande terre, et puisque l'Amérique, où la pensée se porte naturellement, ne présente aucune trace certaine d'aucune peuplade malaie. Comment ces insulaires se sont-ils donc répandus jusque dans les plus petits îlots, en allant contre le vent dominant? Les végétaux et les animaux, disséminés dans les archipels de la mer du Sud, ont également dû venir des grandes terres au sud-est de l'Asie, par conséquent dans une direction contraire aux vents perpétuels.

Toutes ces circonstances s'expliquent naturellement dès qu'on suppose qu'un peuple navigateur, commerçant et

conquérant, a fondé, dans un assez court espace de temps, une longue chaîne d'établissemens qui, dans la suite des siècles, ont été abandonnés à eux-mêmes, et sont devenus la souche de toutes ces peuplades insulaires qui, aujourd'hui déchues, n'ont que si peu de moyens de communication.

Ce peuple antique, ces Phéniciens du grand Océan, ce sont les *Javanais*. Dans l'intérieur de Java, plusieurs vastes et magnifiques temples à demi ruinés attestent que cette île fut jadis le siége d'un empire aussi civilisé qu'aucun de ceux de l'Orient. L'architecture et la sculpture y avaient fait des progrès plus grands même que dans l'Indostan. Les habitans de Malaca reconnaissent encore que c'est de Java qu'ils ont reçu leurs livres et leurs traditions mythologiques. C'est à Java qu'on trouve encore des manuscrits assez anciens, composés dans la langue dite de la cour, et qui est un dialecte malais mêlé de beaucoup de termes et de locutions tirées du *sanscrit*, et particulièrement du dialecte *calinga*.

La navigation des Malais de Java, civilisés par les Hindous, a pu être assez perfectionnée pour qu'ils pussent s'avancer d'île en île jusqu'au milieu du grand Océan, dans une direction contraire aux vents alizés. Moins nombreux que la race noire indigène des grandes îles, ils durent, à l'instar des Phéniciens et des Anglais, s'établir dans de petites îles pourvues de bons ports, telles que Tonga-Tabou, par exemple; ils firent des esclaves, soit par force, soit par achat, parmi les peuplades noires indigènes; de là cette classe de serfs d'une couleur plus foncée qu'on retrouve dans toutes les îles océaniques. Les chefs des Malais se firent adorer comme des dieux incarnés, d'après les superstitions particulières des Hindous; de là l'espèce de culte divin qu'on rend à certaines familles dans les îles des Amis et dans les Carolines. Abandonnées par la métropole, ces colonies perdirent peu à peu les arts

de la civilisation ; mais, sous un climat doux, sur un sol fertile, elles ne cessèrent de s'accroître, et, poussées d'île en île par les vents et les courans, leurs barques légères répandirent dans tous les recoins du grand Océan des habitans, des mœurs et des idiomes semblables.

Mais à quelle époque florissait l'empire javanais? A quelle époque les colonies javanaises se répandirent-elles depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques. Dans le silence absolu de l'histoire, il faut avoir recours au raisonnement.

Les connaissances des Grecs d'Alexandrie, recueillies par Ptolémée au IIe siècle, ne s'étendent pas au-delà de Java et de Bornéo.

D'un autre côté, les relations des voyageurs arabes du IXe et du Xe siècle démontrent que les navigations de cette nation ne s'étendaient guère au-delà de la Nouvelle-Guinée. En effet, les dernières traces du mahométisme disparaissent dans les îles.

L'empire civilisé de Java était donc détruit ; on avait perdu toute liaison avec ses colonies avant que les conquérans mahométans envahîssent les îles de la Sonde. Il n'est pas probable qu'il ait existé avant le siècle de Ptolémée, parce que, dans ce cas, les navigateurs de l'Egypte en auraient eu quelque connaissance.

Il a fallu au moins un millier d'années pour que les insulaires du grand Océan aient pu se répandre jusque dans les plus petits îlots, après avoir perdu leur ancienne civilisation et leurs liaisons avec leur métropole.

Les relations de Marco-Polo et de Guillaume Rubruquis prouvent que dès le XIIe siècle les Chinois et les peuples voisins de la Chine connaissaient *une quantité innombrable d'îles*, ainsi que la *race tatouée* ou *malaie*, et la race de Nègres océaniques, qu'on représentait comme des géans anthropophages. Or, on n'a reconnu une race de stature gigantesque que dans les îles des Navigateurs, et ce

n'est qu'aux îles Fidgi que l'anthropophagie paraît générale et habituelle.

Dans le XVIe siècle, les navigateurs espagnols Quiros et Mendanna trouvèrent encore la race blanche-jaunâtre ou malaie, parfaitement distincte de la race noire. Nos voyageurs modernes paraissent avoir trouvé les deux races plus mélangées.

De toutes ces données peu précises et peu susceptibles d'une discussion sévère, on peut seulement conclure avec beaucoup de probabilité, que l'établissement des colonies malaies dans le grand Océan n'est pas antérieure au IIe siècle de notre ère, ni postérieure au Xe.

Telle nous paraît être la seule solution possible de ce grand problème. Elle eût été beaucoup plus facile si toutes les races malaies avaient pu être examinées par des observateurs aussi habiles que feu M. Péron. Ce voyageur n'a vu que les Malais de l'île de Timor, opprimés par les Portugais et les Hollandais : il avait pourtant recueilli parmi eux les matériaux d'un grand ouvrage d'*anthropologie* qu'il a presque achevé en manuscrit, et dont la publication serait un bienfait du gouvernement.

Les notions que M. Péron nous donne dans la *Relation du Voyage aux Terres-Australes*, servent à rectifier en partie les préjugés défavorables qu'on s'est formés sur le caractère des Malais. L'esprit vindicatif, perfide et sanguinaire qu'on leur attribue, paraît le résultat d'une longue oppression. M. Péron a fait sur cet état d'oppression des remarques dignes de figurer dans les meilleurs traités de philosophie morale. La visite qu'il fit à un prince dépossédé rappellera à nos lecteurs des souvenirs touchans.

Ce prince malais demeurait dans une modeste et élégante cabane, à peu de distance d'un superbe château. Nos voyageurs, épuisés de fatigue et de soif, furent repoussés avec dureté par la maîtresse du château, une

certaine madame Van Esten ; ils furent au contraire accueillis avec la plus aimable hospitalité par les habitans de la cabane.

« Tandis que nous félicitions le vieux *Néâs* sur les » bonnes qualités de ses jeunes enfans, nous vîmes quel- » ques pleurs rouler de ses yeux ; et, dans un moment de » douleur, il prononça cette phrase qui nous pénétra » jusqu'au cœur : *Oran di France ada bâé* (Hommes de » France, vous êtes bons) !... Il se tut, mais son silence » éloquent semblait nous dire : « Tous les Européens ne » vous ressemblent pas ! »

M. Péron apprit dans la suite quel sujet faisait couler les pleurs du patriarche malais.

« Néâs, dit-il, avait été roi de Coupang ; c'était à lui » qu'appartenait originairement cette magnifique plan- » tation au milieu de laquelle nous avons dit qu'était si- » tuée la maison de Mme Van Esten. Cette partie de la » côte, ainsi qu'on a pu le voir par ma propre description » et par celle de M. Boulanger, est un des sites les plus » beaux et les plus riches de l'île. Les gouverneurs hol- » landais depuis long-temps en ambitionnaient la pos- » session ; mais les ancêtres de Néâs, attachés par senti- » ment à la possession du domaine de leurs pères, s'étaient » refusés constamment à toute espèce de transaction sur » cet objet. Néâs, avec les mêmes principes, ayant eu la » même opiniâtreté, M. Van Esten trouva le moyen de le » rendre suspect, le fit priver de sa dignité, et le contrai- » gnit ensuite, par les menaces et les mauvais traitemens, » à l'abandon de son riche et bel héritage, sous la réserve » toutefois de l'humble cabane dont nous venons de par- » ler, et d'un petit enclos qui s'y rattache.

» Ainsi déchu du titre et de la fortune de ses aïeux, » Néâs a su conserver dans son malheur le courage d'une » âme forte et grande. Tous les jours ce bon vieillard des- » cend au rivage pour y chercher sa nourriture et celle de

» sa famille. Souvent ses enfans l'accompagnent ; je les y » rencontrais quelquefois, et cette rencontre toujours me » remplissait de tristesse et de mélancolie : si l'honnête » homme, en effet, doit s'affliger, dans tous les cas, de l'a- » bus du pouvoir et de l'injustice, il doit en gémir sur- » tout alors qu'il le voit exercé sur des individus inté- » ressans et respectables. Heureusement, sur ces plages » lointaines, comme sur les nôtres, le crime quelquefois » reçoit une juste peine. M. Van Esten est mort miséra- » blement, exécré des Malais qui l'accusent, avec raison, » d'avoir livré lâchement son pays aux Anglais pour sau- » ver sa fortune, et méprisé des Anglais eux-mêmes, qui » lui reprochent, malgré les engagemens qu'il avait pris » avec eux, d'avoir trempé dans la conspiration dont ils » furent les victimes..... »

Un jour, M. Péron ayant proposé à Cornélis, le plus jeune des fils de Néâs, de le suivre en France, le prince malais lui fit la réponse suivante : « Homme Péron, re- » garde ce que je vais faire ; » et il se mit à dresser plu- sieurs tas de sable de plus en plus gros ; puis il dit à M. Péron : « A Coupang, tu es l'ami de Cornélis ; mais, » dans le pays de France, un homme viendra qui te dira : » Vends-moi cet homme rouge, et il te montrera de l'ar- » gent gros comme cela (il montrait du doigt le plus pe- » tit tas de sable) ; tu répondras : L'homme rouge est » l'ami de l'homme Péron ; tu feras la même réponse à » ceux qui viendront t'offrir de l'argent comme ces au- » tres monceaux de sable (et il les montrait successive- » ment, en allant des plus petits aux plus gros, et en indi- » quant, par ses gestes, que la résistance deviendrait moin- » dre à mesure que le volume de l'argent augmenterait ; » mais enfin quelqu'un te donnera de l'argent gros comme » ce dernier tas de sable, et tu diras : Que l'homme » rouge soit esclave. Alors, homme Péron, je ne te verrai » plus ; on me forcera de travailler péniblement, et le pau-

» vre Cornélis, loin de son père Néâs et de son frère » Pone, mourra de chagrin et de maladie..... »

En prononçant ces derniers mots, ce charmant enfant était si fort ému, qu'il avait les yeux humides de pleurs. M. Péron lui-même, trop frappé de la justesse du raisonnement et de la sagacité de Cornélis, pour ne pas partager son émotion, essaya de le convaincre que l'esclavage n'existait pas en France ; mais comme il n'ignorait pas que les Hollandais, les Portugais, les Anglais et les Espagnols, que l'on connaît plus particulièrement dans ces mers, ont des esclaves, il en concluait tout naturellement que les Français devaient en avoir aussi ; et comme, à l'exception de Batavia, ils ignorent les contrées où l'on envoie ceux qu'on tire de Timor et des îles voisines ; qu'ils savent seulement qu'on les conduit bien loin, bien loin (*djâô, djâô*), ils sont généralement persuadés qu'on en transporte en Europe, où ils sont employés aux travaux les plus pénibles et les plus meurtriers.

Les rois de Timor portent une espèce de diadême qui, en Europe, ne laisserait pas que d'exciter un sourire ; c'est un bonnet de la mousseline la plus fine qui forme exactement deux grandes et belles cornes. Cet emblème, si peu noble en France, désigne chez les Arabes la puissance et le courage ; l'Hercule arabe porte lui-même le surnom de *Dhoul-Karnaïn*, ou le héros à deux cornes.

Nous terminons à regret nos articles sur cet important ouvrage, digne, sous tous les rapports, de l'encouragement qu'il a obtenu. L'impression, la gravure et l'enluminure sont d'une magnificence et d'une élégance rares. Les cartes géographiques et nautiques reproduisent par leur extrême netteté les précieux originaux de M. Freycinet, qui les a dessinés sur le cuivre même. Cet habile marin parcourt dans ce moment les mers australes : puisse un heureux hasard lui apporter dans quelque port

lointain ces hommages que nous lui rendons au nom de sa patrie !

VOYAGE A CASSEL ET DANS LA HESSE.

(15 août 1807.)

Parmi les diverses provinces qui doivent composer le nouveau royaume de Westphalie on nomme généralement les ci-devant états de Hesse-Cassel, et l'on regarde même la ville de Cassel comme la capitale future de cette monarchie. Nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir quelques détails relatifs à ce pays, que nous avons recueillis sur les lieux mêmes.

En entrant dans la Hesse par la Thuringe et l'Eichsfeld, on voit de toutes parts des forêts et des prairies ; partout un rideau d'arbres cache la forme des montagnes, partout les ruisseaux et l'ombrage entretiennent la verdure et la fraîcheur ; les bêlemens des brebis retentissent dans les vallées ; les cerfs et les daims se montrent sur les collines éloignées ; le bruit des marteaux, la fumée et la flamme annoncent les forges et les mines ; la lourde charrette descend à roues enchaînées par des chemins roides qui serpentent sur les flancs des montagnes.

A mesure qu'on approche de Cassel les vallées s'élargissent, l'ombrage diminue, les rochers paraissent plus à découvert ; mais dans la plaine où coule la Fulda on commence à voir des champs de seigle et d'orge parmi de grands terrains plantés en chanvre ; ce sont là les principales cultures du pays ; les blés ne suffisent pas à la consommation ; mais on exporte des toiles et du fil pour 1,500,000 florins ; les salines d'Allendorf donnent par an 60,000 quintaux de sel ; on tire de celles de Carlshafen 7,200 boisseaux ; on exporte encore du bois, du fer, des creusets et des eaux minérales.

La ville de Cassel renferme plusieurs édifices et places publiques remarquables : la ville haute est bâtie d'une manière très-régulière ; la place dite de Frédéric est ornée d'une assez bonne statue du landgrave de Hesse, roi de Suède, Frédéric Ier; la rue dite de Bellevue offre une magnifique promenade, d'où l'œil plonge sur une partie du parc romantique nommé l'Augarten, et sur les prairies qu'arrosent le Diemel, la grande et la petite Fulda. Le parc d'Augarten lui-même renferme des parties très-belles ; l'orangerie servait de palais d'été au prince ; c'est un édifice assez joli, dans le goût italien moderne, très-chargé de statues, de vases et d'autres ornemens en marbre et en bronze. Dans un pavillon à part on admire les bains construits par Monnot, architecte français ; les marbres précieux, les jaspes et d'autres pierres rares y sont employés avec profusion. Je ne décrirai point la ménagerie, la faisanderie, le théâtre de charmilles, et toutes les autres curiosités accumulées dans le parc, proprement dit, parce que je n'ai pas eu le temps de les examiner en détail.

Le château électoral, situé dans la vieille ville, était autrefois entouré de fossés et de bastions ; on les a démolis et comblés en partie pour former une place d'armes de 700 pieds de long sur 200 de large, fermée d'un parapet, et décorée, à l'une des extrémités, d'une superbe colonnade d'ordre toscan. Non loin de là se trouve le Muséum, où l'on montre une foule de choses curieuses, entre autres une collection très-complète des médailles de Suède ; une épée d'or, donnée par Henri IV au landgrave Maurice : elle est enrichie de diamans et de pierres fines, au nombre de 1500 ; des tableaux à la fresque, tirés d'Herculanum ; la fameuse pendule astronomique, exécutée par Junius Byrgius, selon le système de Ptolémée, et de l'invention du landgrave Guillaume IV ; une antlie pneumatique, faite par le célèbre physicien Muschenbrook ; une autre, inventée par le savant Hollandais s'Gravesande,

avec une pompe à deux cylindres; beaucoup d'instrumens de mathématiques, d'optique, d'hydraulique et de chirurgie; enfin des collections d'histoire naturelle, parmi lesquelles il y a beaucoup de plantes marines. La bibliothèque, qui renferme 40 à 50,000 volumes, est ouverte au public quatre fois par semaine; on y remarque, parmi les manuscrits, le fameux code hébreu de l'ancien Testament, qui faisait autrefois partie de la bibliothèque de Heidelberg, et qui est plus ancien que le *Codex Junianus* de Rome.

Les plus beaux morceaux de Tischbein, peintre hessois, et long-temps directeur de l'académie de Naples, se trouvent au château de Wilhelmshôhe, en bas du parc de Weissenstein.

Avec toutes ses curiosités, Cassel ressemble pourtant à une ville de province du troisième rang. Une population de 20,000 âmes ne suffit pas pour produire ce mouvement continuel qui seul anime une ville; nous crûmes être dans une place de guerre, tant la disproportion était sensible entre le nombre des militaires et celui des bourgeois qu'on rencontrait dans les rues. Il est vrai que le jour suivant Cassel prit un aspect bien moins monotone : c'était la Pentecôte; les eaux de Weisseinsten allaient jouer; toute la noblesse accourait de la campagne pour assister, avec la cour, à ce spectacle, qui attirait également une foule de curieux des états limitrophes de la Hesse. La gaîté bruyante des étudians de Gottingue, l'air empesé des négocians qui arrivaient de la foire de Leipsick, le maintien militaire des Hessois, tout cela formait une réunion de contrastes et de variétés qui rappelait assez bien l'aspect des grandes capitales.

Le second jour de Pentecôte toute cette multitude s'achemina vers les hauteurs qui dominent Cassel à l'ouest, et qu'on nomme le Habichts-Wald. Ces montagnes m'ont paru un peu moins élevées que le mont Meisner, situé à

02547

l'est de la ville, et qui est élevé de 2,184 pieds de France au-dessus du niveau de la mer; toutes ces hauteurs sont volcaniques. M. Deluc y a trouvé, entre autres choses curieuses, du balsate décomposé sous la forme d'un gravier, mêlé de boules solides à couches concentriques. Le sol de la plaine et des hauteurs moyennes est généralement du calcaire coquillier. Ainsi toute la basse Hesse paraît avoir été le théâtre de révolutions très-violentes, causées par ces antiques combats de l'eau et du feu, auxquels notre globe doit en partie la configuration de sa surface actuelle.

L'avenue qui mène de Cassel à Weissenstein est longue d'une lieue environ; on voit des deux côtés des habitations rustiques assez jolies, et un pays bien cultivé, quoique peu fertile. Le château neuf, dit de Wilhelmshôhe, se présente avantageusement; l'architecture n'en est cependant pas d'un goût très-pur. Dans les bosquets voisins de l'ancien château on voit déjà un courant d'eau qui tombe de 104 pieds; plus loin, un village chinois orne les bords d'un petit lac. L'allée dite Philosophique conduit à la statue de Socrate, d'où l'on a une vue magnifique; puis à un vallon, orné des statues de plusieurs philosophes grecs et romains; et enfin dans l'antre de la Sibylle. Cette promenade est embellie par des cèdres de Virginie, des tulipiers, et d'autres arbres et arbustes de l'Amérique septentrionale. Comme dans tous les parcs du monde, les fabriques sont très-multipliées. Le soi-disant pont du Diable excitait le rire des négocians suisses qui en avaient vu l'original. Assez près de cette Suisse factice il y a une représentation de l'enfer païen: on y voit figurer Tantale, Sisyphe, et tous les personnages fameux de la Mythologie; on a même répandu sur ce Tartare en miniature un jour artificiel, qui fait paraître la campagne en feu.

La véritable merveille de ces lieux c'est le château des Géans, communément nommé l'Octogone, bâtiment

bizarre, mais imposant, qui couronne la cime du mont Carlsberg. Cet édifice est composé de trois rangs d'arcades, soutenues par 192 énormes piliers; sur la plateforme qui couvre ces arcades s'élève une pyramide de 96 pieds d'élévation, laquelle porte un Hercule en cuivre, haut de 31 pieds. Le creux de la massue peut contenir sept ou huit personnes. On peut aussi monter, mais avec quelque danger, dans le creux de la statue même. Dans le centre de l'Octogone se trouve un bassin profond de 100 pieds, où se rassemblent toutes les eaux des montagnes voisines, pour se répandre dans le parc. La grande cascade qui est au pied de l'Octogone est défigurée par une foule de bassins et de fontaines, où l'on voit l'eau jaillir tantôt de la bouche d'un géant, tantôt des feuilles d'un artichaut. L'Italien Guéneri, qui a imaginé tout ceci, avait un goût très-faux. En simplifiant les constructions, on obtiendra la cascade artificielle la plus majestueuse qu'il soit possible de trouver.

Le jet d'eau produit par les eaux de la cascade forme une colonne de 160, ou, selon d'autres, 180 pieds d'élévation.

Sur une autre montagne, au milieu des bois, s'élève le château du Lion ou le Lawenbourg. C'est une imitation exacte de la demeure d'un ancien paladin. Des ponts-levis, des tours à créneaux, des vitreaux, des meubles antiques, des armures et de vieux portraits, tout rappelle ici les siècles de chevalerie. Dans une petite bibliothèque on trouve une collection complète de tous les romans de chevalerie dont l'Allemagne a été inondée.

Le ci-devant état de Hesse-Cassel était composé des parties suivantes : la basse Hesse, 241 lieues carrées, 236,000 habitans; une partie de la haute Hesse, 73 lieues carrées, 60,000 habitans; le comté de Hanau, 61 lieues carrées, 66,000 habitans; la principauté de Hersfeld, 25 lieues carrées, 22,000 habitans; la principauté de

Tritzlar (par le traité des indemnités), 16 lieues carrées, 17,000 habitans; la suzeraineté sur le comté de Bas-Cazenellenbogen et les autres possessions de la ligne de Hesse-Rheinfels - Rothenbourg, 16 lieues carrées, 18,000 habitans; la seigneurie de Smalcalde, 15 lieues carrées, 22,000 habitans; la suzeraineté sur le comté de Kaunitz-Rielberg, 12 lieues carrées, 13,000 habitans; le comté de Pyrmont, 5 lieues carrées, 4,000 habitans; une partie du comté de Schauenburg, 44 lieues carrées, 34,000 habitans; enfin deux bailliages du comté de Hoya, dont j'ignore l'étendue et la population. On estimait le nombre des sujets immédiats du ci-devant électeur à 477,000, et, avec les sujets médiats, le nombre pouvait monter à 500,000. Tous ces districts doivent, à ce qu'on dit, entrer dans la formation du royaume de Westphalie, à l'exception de Hanau, dont la situation géographique exige un échange.

Les revenus de cet état étaient censés s'élever à 4,200,000 florins, ou environ 10,000,000 de francs. Le prince possédait en outre des capitaux qu'on estimait à 60,000,000 de florins, et qui portaient 1,800,000 florins d'intérêt.

L'armée était composée dernièrement de 54 bataillons et 26 escadrons, formant une force effective de 16,000 combattans. Il y avait en outre 7,000 hommes de milice bien disciplinés. Le soldat hessois est très-brave et très-patient. La parade de Cassel offrait un modèle d'exactitude dans les manœuvres. Les troupes avaient une très-belle tenue. C'est un excellent noyau pour l'armée du royaume de Westphalie.

Voyage dans le Tyrol, aux salines de Saltzbourg et de Reschenhall, et dans une partie de la Bavière; par M. le chevalier de Bray.

(30 décembre 1807.)

Cette relation joint au mérite d'un style agréable et animé le mérite bien plus essentiel de nous apprendre des choses neuves et intéressantes. On a fait assez de phrases en France; il y en a dans les magasins de nos académies de quoi fournir le monde entier; mais cette marchandise est devenue si commune, qu'on ne trouve plus à s'en défaire : le public demande aujourd'hui quelque chose de plus solide; on exige qu'un écrivain ait des connaissances positives sur la matière qu'il entreprend de traiter. Que cela est dur pour certaines gens! Que de beaux discours en l'air vont rester inédits et perdus pour la littérature, si ce maudit esprit d'exactitude, d'érudition et de recherches continue à se répandre! Que de voyageurs, surtout, vont être frustrés de leurs droits à l'immortalité! Déjà il ne suffit plus, pour être un grand voyageur, d'avoir passé les Alpes, d'avoir mangé du fromage de Parmesan, observé qu'il y a des gondoles à Venise, et vérifié que Saint-Pierre de Rome est encore debout. Autrefois, en brodant sur un fond de remarques semblables quelques épigrammes, quelques antithèses et force exclamations, un voyageur composait à son aise des lettres sur l'Italie, et passait dans toutes les académies pour un second Anacharsis. Aujourd'hui les Cook, les Humboldt, les Saussure ont gâté le métier; aujourd'hui le public vous demande froidement : Quel a été le but de vos recherches? qu'avez-vous découvert? que savez-vous de plus que vos devanciers?

Ces questions n'auraient rien d'embarrassant pour M. le chevalier de Bray; quoique homme du monde, il

a dirigé ses observations vers un but solide et utile ; quoique écrivain spirituel, il n'a point cru déroger en nous offrant des faits positifs et des détails exacts. En le suivant dans ses recherches, on croit s'instruire avec un Allemand ; en lisant les pages agréables dont sa relation est remplie, on sent qu'il est Français. En effet M. de Bray est né en France : jeté par les orages politiques sur une terre étrangère, il a su mériter la confiance du gouvernement le plus éclairé de l'Allemagne, celui de Bavière ; après avoir réussi dans des missions diplomatiques très-difficiles, il remplit aujourd'hui une place distinguée dans cette administration sage et vigoureuse, dont le baron de Mongelas est l'âme, et de laquelle la monarchie bavaroise attend sa prospérité future. Mais il est temps de nous occuper du Voyage en Tyrol.

Le caractère des Tyroliens présentait à la plume de notre voyageur un sujet très-heureux ; car, il faut en convenir, les habitans des montagnes et des îles offrent toujours plus d'originalité dans leurs manières, plus de variété dans leur genre de vie, plus d'énergie, de liberté et de naturel dans leur façon de penser et d'agir. Les montagnards et les insulaires reçoivent des mains de la nature physique une éducation forte et vigoureuse, qui les prémunit contre l'influence amollissante de la civilisation moderne.

Le Tyrol est une continuation de la Suisse ; mais les Alpes y offrent moins de pointes élevées et des masses plus étendues en largeur. Il y a des glaciers, mais moins beaux que ceux du Mont-Blanc ; des torrens impétueux et terribles ; peu de cascades ; des vallées étroites et sinueuses ; point de plaines ni de grands lacs. Du côté de la Bavière, les vallées même, par leur exposition septentrionale, ont un climat très-froid. Les vallées qui sont tournées du côté de l'Italie éprouvent de grandes variations de température ; au souffle glacial des Alpes, on y

voit succéder le brûlant *sirocco :* aussi la végétation y offre les plantes du nord et du midi, les unes à côté des autres. Quoiqu'on cultive dans le Tyrol toute sorte de végétaux, depuis l'avoine jusqu'au maïs, et depuis le groseillier jusqu'à la vigne et au mûrier, le pays ne nourrit point ses habitans. En vain ces derniers ont-ils arraché à la nature primitive le plus petit coin de terre labourable, pratiqué des champs en terres rapportées sur les plus affreux précipices, gravi les sommets les plus escarpés pour y défricher les petits plateaux formés par la décomposition des montagnes ; toute la persévérance des Tyroliens ne suffit pas pour tirer de cette terre de rochers de quoi nourrir une population de 700,000 âmes. Ils cherchent dans d'industrieux travaux une ressource pour leurs besoins. On aurait peine à se figurer la diversité et la variété des branches d'industrie que ces montagnards cultivent.

Dans le Vorarlberg, ils mettent à profit les immenses forêts qui les environnent. Ils construisent en bois des boutiques et des maisons entières, dont les pièces détachées et numérotées sont amenées sur des traîneaux jusqu'à Brégentz, et là sont chargées sur des bateaux qui les transportent dans les villes situées à l'autre extrémité du lac de Constance. Pendant que les hommes s'occupent de ces constructions, les femmes brodent des mousselines, tricottent des bas ou tressent d'élégans chapeaux de paille. C'est un coup d'œil intéressant, quand on entre pendant l'hiver dans la demeure d'un de ces montagnards, d'y voir quelquefois dix ou douze femmes assises autour d'une table, toutes le rouet à la main ; plus loin, dans un coin, vous voyez un vieillard qui fait des houppes, ou un couple d'enfans qui rivalisent d'adresse à manier le fuseau.

La mécanique et en général les arts ont un attrait particulier pour les Tyroliens ; ils y réussissent quelquefois d'une manière surprenante. Un pâtre, Pierre Anich, est devenu un excellent dessinateur de cartes géographiques,

et a construit un très-beau globe terrestre. Dans les vallons les plus élevés vous voyez chaque ruisseau tomber d'espace en espace sur des roues grossièrement façonnées, mais dont le mécanisme simple remplit les travaux les plus importans du ménage. Faut-il moudre des grains, faut-il aiguiser des outils, exprimer de l'huile, arroser les prairies, c'est le ruisseau voisin qui est chargé de ces fonctions, et qui les remplit au moyen des moulins qu'il met en mouvement. M. Rohrer, voyageur allemand, cité par M. de Bray, raconte avoir vu dans ce pays un berceau d'enfant auquel une roue mise en mouvement par le ruisseau voisin imprimait un balancement uniforme.

Il y a des cantons dans le Tyrol, et surtout dans le Wippthal, où presque tous les hommes émigrent régulièrement tous les ans pour exercer dans l'étranger diverses branches d'industrie. Les uns vendent des serins, les autres recueillent des plantes médicinales qu'ils ont appris à reconnaître dès leur plus tendre enfance. Rien ne leur est étranger : ils sont architectes, graveurs, sculpteurs, ouvriers en stuc et en plâtre; ils font même le commerce avec beaucoup d'intelligence; il y en a qui étendent jusque dans les deux Indes la sphère de leurs hardies spéculations et de leurs courses infatigables. De retour dans leur village, ils partagent leurs bénéfices entre eux ; le voyageur jette sur la table son sac d'argent, dépouille des peuples lointains; chacun en prend sa part, selon qu'il a contribué aux frais de l'entreprise. L'assemblée finit par un banquet fraternel, où, au sein de la gaîté, on discute de nouveaux projets de commerce pour l'année prochaine.

Dans le Tyrol italien il ne règne ni autant de loyauté ni autant de concorde. On a calculé que dans le seul canton dit *des Confins* il y a plus d'avocats et plus de procès que dans tout le Tyrol allemand. Le climat délicieux des bords du lac de Garda, comparable aux plus beaux de l'Italie, fait naître des mœurs plus amollies, un luxe plus

raffiné, et des dispositions à l'égoïsme, source de tous les vices.

Le Tyrolien allemand (et jusqu'à Bolzans tout le peuple l'est) se distingue encore par sa dévotion, quelquefois accompagnée de superstitions. Il croit voir les esprits de ses ancêtres apparaître sur la cime des montagnes; son imagination peuple les antres de démons et de sorciers. Je regrette infiniment que M. de Bray, en jetant sur ces idées populaires un coup d'œil trop dédaigneux, nous ait privés du plaisir d'en connaître les détails. Ces sortes de croyances forment un chapitre important dans l'histoire des peuples; souvent le philosophe antiquaire y retrouve de précieux restes des anciens systèmes religieux. Ce caractère porté à la croyance, les braves Tyroliens l'ont de commun avec tous les peuples montagnards, et l'on peut ajouter avec tous les peuples vertueux, simples, courageux et indépendans. Toutes les célèbres républiques de l'antiquité comptaient les croyances populaires au nombre de leurs principes fondamentaux.

Voyage en Grèce, fait dans les années 1803 et 1804; par M. Bartholdy; traduit de l'allemand.

(20 janvier 1808.)

De l'esprit et du bon sens, des vues neuves et justes, des aperçus vrais et piquans, voilà les qualités qui assurent à cette relation une place distinguée parmi les nombreux ouvrages qui traitent de la Grèce.

M. Bartholdy trace de la dégénération morale des Grecs modernes un tableau peu riant, mais malheureusement très-vraisemblable. Tout ce qu'il dit à cet égard s'accorde avec ce que nous venons de lire dans les papiers inédits du célèbre Villoison; et les remarques de ce voya-

geur français, qui paraîtront dans les *Annales des Voyages*, confirmeront la plupart des jugemens que le voyageur allemand a portés. Pourquoi cette vérité historique excite-t-elle le courroux de quelques hellénistes qui ne connaissent la Grèce que par des relations? Tous les ouvrages de l'antiquité classique sont remplis de témoignages sur cette dégénération des Grecs, qui a commencé dans le siècle d'Alexandre, et qui a continué presque sans interruption sous la domination des empereurs romains et byzantins. Les vertus héroïques de l'ancienne Grèce, le génie philosophique et poétique de ses habitans, les talens de ses artistes, le commerce de ses villes, tout ce qui faisait la gloire et la prospérité de ce pays célèbre était lié à sa constitution politique et religieuse; tout ce brillant édifice disparut comme un songe, lorsque sa fragile base s'écroula sous les coups d'un destin rigoureux. Les Turcs n'ont point contribué à cet avilissement d'une nation jadis si digne d'admiration; il était parvenu au dernier degré avant l'invasion de ces conquérans; on ne peut les accuser que d'avoir perpétué le déplorable état des choses qu'avait amené le stupide despotisme des successeurs de Constantin.

Si les Grecs d'aujourd'hui rampent en esclaves aux pieds d'un pacha; s'ils se dénoncent entre eux de la manière la plus atroce; si, parmi les vains et corrompus habitans du Fanar de Constantinople, le fils livre le père à la mort pour partager ses dépouilles sanglantes; si les ministres de la religion trafiquent de la crédulité d'un peuple ignorant, qu'est-ce qu'un semblable spectacle peut avoir d'étonnant pour nous, qui connaissons l'horrible dépravation de la cour des empereurs byzantins? Puisque tous les usages sociaux, tous les genres de luxe et de mollesse qu'on remarque chez les Grecs riches doivent leur origine à la cour de Byzance, il n'est point extraordinaire de retrouver chez eux les vices qui régnaient autour du

trône des Constantin. Peut-être même la génération actuelle vaut-elle mieux que les Grecs du moyen âge. Si les Grecs croient encore aux revenans et aux talismans, au moins les moines du mont Athos ne cherchent-ils plus la lumière du Tabor au bout de leur nez; mais quant à la magie, aux ensorcellemens, aux trésors cachés, aux remèdes mystérieux, ils ont conservé toutes les idées qui régnaient dans la Grèce païenne.

En général, il faut avouer que les vices nationaux des Grecs modernes ont une origine très-ancienne; il y en a qui remontent jusqu'aux siècles les plus florissans de la Grèce républicaine. Hérodote reproche aux Grecs leur puérile haine contre tous les peuples étrangers. Strabon avoue qu'ils étaient la nation la plus bavarde et la plus arrogante de la terre. Les Grecs anciens avaient un tel penchant au mensonge, que Cicéron, Pline et Sénèque, pour désigner un conte absurde, se servent habituellement de ces expressions: *Nugæ Græcorum, fabella græca,* etc. Lorsqu'on lit les historiens avec une saine critique, on ne s'aperçoit que trop souvent de ces fables grecques dont l'éclat trompeur nous dérobe presque toute l'histoire primitive de l'Europe. La mauvaise foi, l'ivrognerie et le libertinage des Grecs étaient passés en proverbe à Rome: le mot latin *græcari,* vivre comme un Grec, signifiait exactement ce que signifie en français le mot *ribauder.* On pourrait dire: Ceci n'est qu'une calomnie des Romains. Il y a des hellénistes assez effrontés pour soutenir ce paradoxe; mais qu'ils nous disent pourquoi Ménandre, ce peintre des mœurs, a fondé l'intrigue de ses comédies, traduites par Térence, sur l'ivrognerie et les débauches des jeunes gens les plus distingués d'Athènes? Ce poète grec a-t-il peint des mœurs tout-à-fait imaginaires? Non; il y a cent pages de Plutarque et de Lucien qui prouvent que les modèles de Ménandre existaient dans toutes les villes riches de la Grèce. La mauvaise foi des Grecs modernes

offre encore toutes les nuances que présentait le même vice chez leurs ancêtres: les habitans d'une île ou d'une ville s'épargnent; ils ne forment de complots que contre l'étranger ou contre le voyageur. Il y a d'ailleurs, comme dans l'ancienne Grèce, des peuplades plus ou moins habiles dans l'art de voler: les insulaires sont les plus redoutés; et les habitans de Naxie ont une telle réputation, qu'un marchand ne leur permet de manier la marchandise qu'après qu'ils en ont payé le prix, crainte de la voir disparaître sous leurs mains.

Les Grecs sont les plus grands badauds qu'il y ait au monde; on les voit toujours rassemblés dans les cafés ou sur le port; ils se pressent autour des patrons de navire, en leur demandant: Quelles nouvelles? (*Ti mandata?*) C'est précisément le portrait que trace Chariton, auteur grec du IVe ou Ve siècle, des Syracusains, des Milésiens et des Athéniens. On retrouve encore dans les discours de Démosthène et dans les comédies d'Aristophane plusieurs traits relatifs à l'extrême crédulité des Grecs, en fait de nouvelles politiques. Le rusé Philippe sut plus d'une fois profiter de ce défaut héréditaire des Athéniens.

Nous nous représentons ordinairement les Grecs comme soupirant après la liberté, avides des lumières de l'Europe, prêts à recevoir avec enthousiasme ceux qui ramèneraient la civilisation européenne dans son antique patrie; nous nous figurons d'un autre côté le despotisme ottoman toujours surveillant avec jalousie, comprimant avec violence et cruauté ce noble essor d'une nation qui voudrait se régénérer. Hélas! cette illusion des âmes généreuses se dissipe quand on écoute les témoignages d'un Villoison, d'un Eton, d'un Bartholdy. Ces voyageurs français, anglais et allemand, ne se sont certainement point donné le mot pour déprécier les Grecs; d'ailleurs tous les préjugés sont en faveur de la nation grecque. Quel Européen instruit n'est pas porté à chérir le nom de cette

contrée poétique, de ce berceau de toutes les sciences qui guident notre vie, et de tous les arts qui l'embellissent? Mais l'amour de la vérité doit imposer silence à la voix du sentiment; on doit avouer que l'insouciant, le faible, le décrépit gouvernement des Turcs oppose à la civilisation de la Grèce bien moins d'obstacles qu'on ne le pense communément. Les Turcs ne persécutent point ceux de leurs sujets qui voyagent en Europe pour leur instruction; c'est un moine grec qui, dans un misérable pamphlet, rapporté par Bartholdy, menace de la damnation éternelle ceux qui envoient leurs enfans étudier dans les universités d'Allemagne.

Les Turcs ne défendent l'entrée d'aucun ouvrage européen; c'est le patriarche de Constantinople qui excommunie ceux qui oseraient les lire. En un mot, le clergé grec seul travaille à retenir le peuple dans la profonde barbarie où il est tombé : le clergé grec a ses raisons pour cela. Les pratiques superstitieuses du peuple, relatives aux ensorcellemens, sont dirigées par ces indignes ministres de la religion, qui en tirent de gros revenus. D'un autre côté, les seuls Grecs qui s'élèvent un peu au-dessus du peuple sont marchands : or, l'esprit du commerce, quand il n'est pas contenu et contre-balancé, doit nécessairement avilir un peuple : le commerce amène le luxe, sans adoucir les mœurs; il n'est l'ami des lumières qu'autant qu'elles l'aident dans ses spéculations : jamais un grand homme ne sortit d'un comptoir ni d'une boutique.

A ces deux principaux obstacles à la régénération de la Grèce, M. Bartholdy en joint encore un troisième. Les Grecs ne sont ni braves, ni faciles à discipliner; il serait très-douteux qu'on pût jamais en faire de bons soldats. Les exploits des Magnotes et des Souliotes ne prouvent rien contre cette assertion. Les intrépides habitans de Soult, ces nouveaux Spartiates, qui, pendant douze ans, défendirent leur bicoque contre le puissant Ali-Pacha,

sont d'origine albanaise. Les Albanais sont non-seulement les plus braves guerriers de la Grèce moderne, ils ont encore un avantage marqué pour la beauté physique. Les Albanaises, dont M. Bartholdy donne les portraits, rappellent les formes de nos belles statues; formes très-rares parmi les femmes grecques. Quant aux fameux brigands de Masna, ce ne sont point les descendans des Spartiates, mais une peuplade esclavonne ou illyrique, transplantée en Péloponèse dans le VIIIe ou IXe siècle.

Il est vrai que les pachas et les cadis turcs se permettent beaucoup de vexations arbitraires contre les particuliers soumis à leur autorité, soit Grecs, soit d'autres. Mais les princes grecs à Bucharest et à Jassy ne traitent pas mieux leurs sujets; et même le plus petit seigneur grec, dès qu'il a le moindre pouvoir, en abuse plus qu'aucun pacha.

Nous regrettons de ne pouvoir nous occuper des remarques locales que M. Bartholdy a faites dans ses différentes courses, et dont les plus intéressantes sont relatives à la Thessalie, et surtout à cette fameuse vallée de Tempé, qui a été le sujet de tant de descriptions poétiques.

Lettres sur la Morée et sur les îles de Cerigo, Hydra et Zante; par M. Castellan.

(20 avril 1808.)

§ 1er. Quoique nous n'ayons déjà que quelques centaines de relations sur la Grèce, il reste encore dans cette contrée célèbre de nombreuses, d'intéressantes découvertes à faire. D'abord, l'histoire de la nature et des hommes offre partout des moissons aussi nouvelles qu'abondantes à l'observateur instruit; l'extrême variété que présentent et les climats, et les productions, et les habitans de la Grèce, peut encore fournir matière à des recherches très-

neuves; mais il faut surtout se rappeler que les parties intérieures de ce pays, et même les îles où les navigateurs n'ont pas l'habitude de s'arrêter, sont restées inaccessibles aux plus hardis voyageurs. Enfin les traces de l'antiquité, le site des villes anciennes, l'explication des monumens dont il reste des ruines; en un mot la géographie classique de la Grèce n'a pas encore reçu tous les perfectionnemens que la critique et l'érudition modernes, perfectionnées elles-mêmes, peuvent faire naître.

Le Péloponèse lui-même, cette fameuse contrée où tour à tour les Spartiates, les Thébains, les Romains, les Turcs, les Vénitiens, les Russes, ont porté leurs armes; cette péninsule, d'une figure si remarquable, et placée dans une situation si frappante, n'est pas encore parfaitement connue. Les Coronelli, les Spon, les Wheler, et autres écrivains du XVIIe siècle, n'ont fait qu'ébaucher la description de cette contrée, qui, au commencement du XVIIIe siècle, tomba dans les mains des Musulmans, gens qui n'aiment pas les voyages ni la géographie. Cependant le XVIIIe siècle voyait croître de jour en jour l'enthousiasme de tous les Européens éclairés pour l'antiquité classique, et le désir de connaître les contrées qui avaient été la patrie du génie, de l'héroïsme, des sciences et des arts. Les voyages en Grèce devinrent à la mode. Malheureusement l'état d'anarchie dans lequel était tombé l'empire ottoman obligea les voyageurs à borner leurs courses aux îles, aux ports de mer, et à quelques points plus voisins de la mer, tels que la Troade, le mont Athos, Smyrne, Athènes, le mont Olympe. Les Tournefort, les Pococke, les Choiseul-Gouffier, les Lechevalier, les Olivier, les Sonnini, les Eton, n'ont la plupart du temps suivi qu'une seule et même route, à quelques petites déviations près. Lorsque les voyageurs ont voulu aborder quelque point inconnu, ils se sont vus entourés d'obstacles et de dangers; comme il en est arrivé à M. Sonnini dans sa course

sur l'Olympe, à M. Bartholdy dans sa visite à la vallée de Tempé.

Pour en revenir à la Morée en particulier, il paraît que l'abbé Fourmont y a découvert un assez grand nombre de ruines et d'inscriptions; mais M. de Villoison, qui avait fait des extraits des manuscrits de Fourmont, observe avec raison, ce nous semble, que ce voyageur était enclin à la charlatanerie, et ne s'exprimait pas avec la précision nécessaire. La société anglaise dite des *Dilettanti* envoya en Grèce, dans les années 1764 à 1766, un homme très-laborieux et très-savant, M. Chandler. Ses principales découvertes se rapportent à l'Asie mineure; cependant nous lui devons aussi des renseignemens précieux sur les parties de la Morée autrefois nommées Argolide, Elide et Achaïe. Les livres de Strabon et de Pausanias à la main, le savant anglais a reconnu et déterminé les positions d'un assez grand nombre de villes et de monumens, mal indiqués par les voyageurs qui l'avaient précédé. Cet important ouvrage, vanté par un Barthélemy et un Choiseul-Gouffier, n'a pourtant été traduit en français que dix à vingt ans après qu'il l'eut été dans toutes les autres langues européennes. MM. Barbié du Bocage et Servois, qui l'ont enrichi de notes très-intéressantes, ont éprouvé beaucoup de difficultés dans l'exécution typographique de l'ouvrage; enfin les journalistes français ont à peine su en donner une analyse raisonnée.

Plusieurs voyageurs français, entre autres MM. de Villoison, Foucheroux et Fauvel, ont parcouru la Morée dans les années 1780-1785. Je ne connais les découvertes de MM. Foucheroux et Fauvel que par les notes de M. Barbié du Bocage sur Chandler. Il paraît que M. Fauvel a retrouvé le véritable site d'Olympie et du fameux bois d'Altis, où les Grecs érigeaient les statues de ceux qui restaient vainqueurs dans les jeux olympiques. Il dut cette découverte à l'attention qu'il fit aux noms grecs moder-

nes. Ayant entendu les paysans donner à un village le nom d'*Andilalo*, ou endroit de l'écho, il se rappela que, suivant Pausanias, les Grecs qui assistaient aux jeux olympiques se rassemblaient dans un certain endroit pour écouter un écho qui répétait le son jusqu'à sept fois. Combien il serait à désirer que cette découverte fût suivie dans tous les détails qu'elle semble promettre! Combien il serait avantageux pour les arts que le vœu du célèbre Winckelmann fût maintenant rempli, et que l'on pût entreprendre avec sûreté de nouvelles fouilles dans cette terre, qui doit être remplie de statues, de médailles, d'inscriptions et de monumens précieux!

M. de Villoison, autant que je sache, n'a parcouru que la partie orientale de la péninsule; il a singulièrement bien éclairci, confirmé et développé les découvertes relatives au temple d'Esculape près d'Epidaure. Ces ruines sont plus belles que celles d'Athènes et de Délos; elles ont beaucoup plus d'étendue que ne l'ont cru Chandler et Fauvel. L'endroit ne s'appelle pas *Iero*, lieu saint, comme Fauvel avait cru, mais *Gero*, mot qui, en grec moderne, signifie endroit salubre. En effet, c'est une plaine élevée, entourée de montagnes, et qui jouit d'une température bien plus fraîche et plus agréable que celle des côtes voisines. Les prêtres d'Esculape avaient l'adresse de choisir des endroits semblables pour y placer le temple de leur divinité: circonstance qui explique comment il pouvait arriver tout naturellement que des malades se rétablissent en couchant une nuit dans un de ces temples.

Une autre observation importante de M. de Villoison est relative aux véritables descendans des Spartiates. Ce ne sont pas les fameux Magnotes, peuplade esclavonne qui n'est entrée en Péloponèse que vers l'an 900, et qui ensuite s'est recrutée en recevant chez elle tous les Grecs mécontens qui ont voulu se soustraire soit à la justice, soit à la tyrannie des gouverneurs turcs. Les vrais restes

des anciens habitans de la Laconie demeurent dans la chaîne de montagnes qui s'étend entre l'Eurotas et le golfe de Romanie : ils s'appellent *Tzakoniotes*, mot corrompu de Laconiotes ou Laconiens. Leur dialecte se rapproche beaucoup de l'ancien dorique, qui était, comme on sait, le dialecte des Spartiates et de tout le Péloponèse. Plusieurs passages des historiens du Bas-Empire prouvent que cette partie du Péloponèse, et non pas le pays de Magne, servit d'asile aux Grecs lors de l'irruption des Barbares.

Parmi les autres voyageurs modernes qui ont étendu nos connaissances sur la Morée, il faut distinguer M. Xavier Scrofani, Sicilien, envoyé par l'ancien gouvernement vénitien pour examiner l'état du commerce dans les îles Ioniennes et dans la Grèce méridionale. Ce voyageur spirituel, instruit, un peu enthousiaste, s'exprime sur les Grecs modernes avec moins de ménagement que Bartholdy : « Ils n'ont conservé de leurs pères que la vanité, » la souplesse et la mauvaise foi (tome I, page 108). Ils » haïssent toute application qui n'a point de rapport au » commerce et au gain. Ils sont aussi jaloux que leurs » femmes sont coquettes (tome II, page 61). En géné- » ral ce peuple est courbé sous la superstition (*ibid.*, » page 48). » Mais nous verrons, en analysant les lettres de M. Castellan, quelle est l'origine de ces jugemens trop généralisés que les voyageurs de toutes les nations ont portés sur le caractère des Grecs modernes.

Selon Scrofani, le sol et le climat de la Morée en feraient de nouveau le séjour de l'abondance, du commerce et des arts, si un gouvernement réparateur y rétablissait l'ordre social, successivement troublé et anéanti par les irruptions des Turcs, des Russes et des Albanais. Les cultivateurs grecs ne sont point paresseux; mais ils sont attachés à une mauvaise routine. Les impositions levées par les Turcs ne sont pas onéreuses par leur quantité, mais

seulement par la manière arbitraire dont elles sont perçues. Enfin les riches productions de la péninsule, ses blés, ses fromages, ses bœufs, ses huiles, ses raisins de Corinthe, ses vins, ses soies et cotons, sont, ou de la meilleure qualité, ou susceptibles de le devenir.

Un médecin français, M. de Pouqueville, qui a fait un assez long séjour à Tripolitza, ville principale et centrale de la Morée, confirme tout ce que Scrofani dit sur la fertilité naturelle de cette péninsule, sur la beauté de son climat, et sur les facilités qu'un établissement européen y trouverait. La partie centrale de la Morée, l'ancienne Arcadie, est encore une contrée tout-à-fait pastorale : c'est là qu'une colonie européenne trouverait une température analogue à celle de la Toscane ou de la Lombardie.

Pour compléter cette revue des ouvrages qui traitent du Péloponèse, il faut encore nommer la romanesque relation sur le canton des Magnotes, par MM. Dinco et Nicolo Stephanopoli. Selon ces voyageurs, les Magnotes seraient un peuple digne d'admiration par ses vertus ; tout ce que d'autres voyageurs ont dit de la férocité des Magnotes ne se rapporterait qu'à une seule tribu, celle des Cacovouniotes. Mais le témoignage de M. Bermont, ancien consul-général de France en Morée, cité par M. Castellan, n'est pas propre à changer l'opinion généralement reçue, d'après laquelle les emphatiques récits de M. Stephanopoli ont été considérés comme dictés par le patriotisme plus que par l'amour de la vérité.

Voilà le résumé de ce que les voyageurs antérieurs à M. Castellan ont fait pour la description de la Morée. Nous examinerons, dans un deuxième article, ce que le voyageur présent nous apprend de nouveau.

(26 avril 1808.)

§ 2. Les voyageurs que nous avons indiqués dans notre premier article ont laissé une vaste carrière aux recherches de ceux qui les suivront. Quoique les circonstances n'aient pas permis à M. Castellan de pénétrer dans tous les recoins mal connus de la péninsule, cet habile voyageur n'en a pas moins fait une riche moisson d'observations nouvelles ; il nous trace un portrait intéressant de cette peuplade courageuse qui a su se soustraire presque entièrement au joug des Turcs, et qui fait fleurir le commerce et les arts au milieu des arides rochers de l'île d'Hydra ; il décrit les constructions antiques par polygones irréguliers, qui se trouvent près de Napoli de Malvoisie, et dont plusieurs érudits font honneur aux cyclopes. Notre voyageur, qui se sert de ses deux yeux, au risque de déplaire à nos cyclopes académiques, remarque avec raison que ce genre de construction paraît indiqué par la nature même des roches granitiques (et il aurait pu ajouter basaltiques), lesquelles se fendent ordinairement en prismes irréguliers, semblables à ceux qui entrent dans les constructions dites cyclopéennes. Les positions géographiques de Minoa et d'Epidaurus-Limera, ainsi que celles du port Scandée et du temple de la Vénus-Uranie dans l'île de Cérigo, ont été en partie confirmées, en partie corrigées par notre voyageur, et M. Barbié du Bocage a joint à son texte des notes et des plans topographiques dignes de sa réputation.

Le port de Navarin a également attiré l'attention de M. Castellan ; il croit que Navarin est l'ancienne Pylos, et cette opinion, appuyée par un passage de Thucydide, mérite au moins d'être sérieusement discutée. Les vues de Coron, plus exactes que celles qu'on avait gravées jusqu'à présent, les dessins du costume des habitans de

Zante et de Cérigo, celui d'un chantre grec ambulant, image des anciens rapsodes, celui des Moraïdes nomades, et plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer, donnent à l'ouvrage de M. Castellan une agréable variété. Embarrassé du choix à faire parmi les nombreux morceaux descriptifs qui auraient mérité d'être analysés, nous nous bornons à dérober ici à M. Castellan quelques traits du charmant tableau qu'il a tracé des *Moraïtes nomades*, ces représentans modernes des anciens pasteurs d'Arcadie.

« Nous avons visité plusieurs grottes qui se trouvent » dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée; » elles servent d'habitation à des bergers et à leurs trou- » peaux, qui y passent la nuit, et qu'ils mènent dès le » matin aux pâturages des montagnes supérieures. Ces » bergers sont tels qu'ils sont dépeints dans les idylles » de Théocrite, ou comme on les voit représentés sur les » bas-reliefs grecs. Ils ont conservé le costume antique » dans sa première simplicité : la douceur du climat leur » permet d'aller presque nus; une simple chemisette de » coton (l'ancien *cheton*), qui leur tombe seulement jus- » qu'au-dessus du genou, assujétie autour du corps par » une ceinture grossière, forme tout leur habillement. Les » habitans des montagnes plus élevées portent des peaux » de leurs agneaux, taillées de la même manière. Dans » l'été, ils mettent le poil en dehors, et dans l'hiver ils le » tournent vers la peau. Une toile blanche, roulée autour » de leur tête, les met à l'abri de l'ardeur du soleil. Leur » chaussure consiste en un morceau de cuir qui garan- » tit leurs pieds; elle est attachée par des bandelettes, » comme l'ancien brodequin. »

Entrons maintenant avec M. Castellan dans la caverne de ces modernes Polyphèmes, et nous y retrouverons encore un des tableaux de Théocrite.

« Les grottes où les Moraïtes se retirent ne sont fer- » mées que par des amas de pierres, ou simplement de

» haies, de ronces sèches, qui suffisent pour empêcher » les troupeaux de s'échapper pendant la nuit. L'une de » ces grottes se trouve au fond de la rade : l'ouverture, à » mi-côte des rochers, est peu apparente; elle est habitée » par plusieurs familles de pasteurs. Ils en étaient sortis » avec leurs troupeaux lorsque nous y avons pénétré; il » était cependant resté à l'entrée une foule de jeunes » agneaux gardés par des chiens; des chevreaux grim- » paient sur les rochers les plus escarpés, où ils brou- » taient des herbes aromatiques et de jeunes branches de » lentisque. »

Je m'arrête pour faire observer au lecteur que ces lentisques, ainsi que les *cistus ladanifera,* les uns et les autres très-communs en Grèce, sont les *gras buissons*, les *pinguia dumeta* dont parle Virgile au commencement des Géorgiques :

Cui pinguia *Ceæ.*
Tercentum nivei tondent dumeta *juvenci.*

Une résine embaumée découle de ces arbrisseaux ; souvent elle s'attache au poil des animaux qui en broutent le feuillage gras et succulent. Les *pinguia dumeta* ne doivent donc pas être rendus par de *verts buissons,* ce qui est commun et insignifiant ; ni par l'*aubépine en fleur,* ce qui est une image étrangère au pays dont parle le poète. Mais revenons à nos Moraïtes nomades :

« Nous n'avons pas pénétré, dit M. Castellan, dans » plusieurs ouvertures étroites ou profondes, où leurs » femmes s'étaient peut-être retirées à notre approche ; » et nous nous sommes contentés de visiter leur mobilier, » qui consistait en nattes de feuilles de palmier, et en » couvertures de poil de chèvre, qu'ils tissent eux-mêmes » et qui leur servent de lit. Des vases de terre pour pré- » parer leurs alimens étaient auprès du foyer, ainsi que » des vases de bois propres à recueillir le lait de leurs

» troupeaux, et des paniers pour leurs fromages. Nous » n'avons rien dérangé; et nous nous sommes retirés » après avoir contenté notre curiosité, leur laissant quel- » ques petites monnaies turques pour les engager à la » confiance; ce qui nous a réussi : car depuis ils sont » venus régulièrement, tous les matins, à notre bord, » nous apporter du lait, des fromages, et nous ont même » vendu quelques agneaux. »

Dans une autre partie de la Morée, notre voyageur a vu un campement de pasteurs, dont la description rappelle ce passage de la neuvième idylle de Théocrite :

Enti de moi par y dor psychron stibas, etc.

« Près des eaux fraîches, j'ai une couche où sont éten- » dues les peaux de ces moutons qu'un violent coup de » vent précipita dans la mer, du haut d'un promontoire » qui me servait de guérite. C'est là que je brave les » chaleurs de l'été, etc. »

Le texte grec peint ce promontoire par un seul mot, *skopia;* et, en jetant les yeux sur la neuvième planche de l'ouvrage de M. Castellan, on conçoit facilement toute la scène décrite par le poète. On y voit aussi une cabane ouverte aux vents, mais garantie des ardeurs du soleil, et dont le milieu est occupé par un second plancher en branches d'arbres, recouvertes de feuillage et de peaux de mouton. C'est là le lit du berger.

Dans une excursion malheureusement trop courte que M. Castellan fit dans l'ancienne Arcadie, il y retrouva ces paysages romantiques, éternel objet de la poésie pastorale; il y vit encore les formes athlétiques et (ce qui nous étonne) les cheveux blonds des anciens Grecs.

Il semble résulter des observations de notre voyageur que tous les reproches de bassesse, d'avarice, de perfidie et de vanité, adressés aux Grecs modernes par Tournefort, Villoison, Bartholdy, Scrofani et autres, ne doivent

leur origine qu'à la conduite de quelques individus, habitans des villes, et corrompus tant par l'oppression dans laquelle les Musulmans les retiennent, que par leurs fréquentes communications avec les marins européens. Du moins, M. Castellan paraît croire que les habitans de l'intérieur de la Grèce, sous les vêtemens de sauvages, conservent encore le germe des grandes qualités qui font admirer leurs ancêtres. Dans les villes, au contraire, M. Castellan paraît avoir rencontré quelques-uns de ceux qui ont servi de modèles aux détracteurs de la Grèce moderne. Il a même tracé une scène fort plaisante qu'il eut à Navarin avec un Grec décoré d'un titre : cet individu reçut d'abord M. Castellan et les autres Français de sa société avec une morgue et une insolence plus que turque ; mais, ayant su qui étaient ces étrangers, il passa subitement à des démonstrations d'une crainte servile et d'une humilité excessive.

Je pense que, dans un pays aussi varié que la Grèce l'est sous les rapports du sol et du climat, il a dû y régner de tout temps une grande variété entre les caractères de chaque petite nation. Les spirituels Athéniens étaient voisins du stupide habitant de la Béotie ; l'austère Sparte et la voluptueuse Corinthe étaient renfermées dans la même péninsule. De cette variété de caractères résultent aussi les préjugés d'une peuplade contre l'autre, les plaisanteries, les anecdotes, les calomnies pour ainsi dire *provinciales*. Les insulaires de l'archipel grec ont de tout temps eu soin de dire du mal les uns des autres. Les anciens auteurs en fourniraient des exemples sans nombre. Il est possible que les voyageurs en Grèce se soient rendus souvent les échos de ces opinions populaires, comme il est quelquefois arrivé à des Anglais de prendre à la lettre les reproches que les Normands, les Champenois et les Gascons s'adressent mutuellement.

C'est par de semblables distinctions et explications qu'il

convient de rectifier les relations trop désavantageuses que les voyageurs ont données de la Grèce ; car, si l'on se bornait à citer ceux qui ont parlé plus favorablement, leur nombre ne se trouverait guère bien considérable. Quant aux Turcs, M. Castellan nous donne une idée effrayante de la tyrannie qu'ils exercent. D'un autre côté, il nous dépeint quelques scènes où brillent l'hospitalité, la générosité, et même la sensibilité de ce peuple singulier. La discussion qu'exigerait cette question dépasserait les bornes de cet article ; ainsi, nous la réservons pour une autre occasion.

Tableaux de la Nature ; par M. de Humboldt ; traduits de l'allemand, par M. Eyrieys.

(13 juin 1808.)

§ 1er. Le voyage de M. de Humboldt, l'une des plus grandes et des plus belles entreprises qui aient jamais occupé les presses françaises, mérite certainement que nous en présentions un aperçu à nos lecteurs. Mais ce vaste ouvrage, pour être dignement annoncé, exige une étude sérieuse pour laquelle nous n'avons pas encore trouvé un moment de loisir depuis que les parties publiées de l'ouvrage sont entre nos mains.

Il nous arrive, avec les livres de M. de Humboldt, ce qui nous arriva la première fois que nous visitâmes le superbe Versailles. N'ayant pu embrasser du premier coup d'œil les vastes proportions de cette demeure royale, nous nous arrêtâmes sous les élégans portiques de Trianon, dans les rians parterres, dans les mystérieux bosquets qui environnent ce séjour de la tranquillité. De même ce n'est point dans le Versailles de M. de Hum-

boldt, c'est dans son Trianon que nous allons aujourd'hui introduire nos lecteurs.

Les Tableaux de la nature sont de petits discours sur divers phénomènes généraux qui se rapportent principalement à la géographie physique et à la philosophie de la nature. Les grandes considérations qui en font la base doivent intéresser même ceux qui n'étudient ni la botanique, ni la zoologie, ni la minéralogie, et qui pourtant aiment à embrasser par la pensée le vaste ensemble des êtres physiques. Les applications neuves et ingénieuses que l'auteur fait de ses idées générales doivent encore exciter une vive attention parmi les naturalistes de profession. Ceux-là même qui ont en horreur les considérations philosophiques, ceux dont l'esprit se nourrit de nomenclatures, et aux yeux de qui la nature, avec toute sa magnificence et tous ses charmes, n'offre qu'un magasin dont ils font le catalogue ; ceux-là même, dis-je, seront contens d'une foule de nouveaux détails d'observation semés par-ci par-là dans les brillantes descriptions de M. de Humboldt ; et, en faveur de ses connaissances positives, ils lui pardonneront le crime de penser.

Les trois morceaux ou mémoires que contient ce premier recueil des Tableaux de la nature ont pour objet les steppes et les déserts, principalement ceux qui se trouvent dans l'Amérique méridionale; les cataractes de l'Orénoque et la physionomie des plantes. C'est de ce dernier mémoire que nous nous occuperons dans cet article.

Les descriptions de botanique ne présentent que l'anatomie des formes particulières de chaque espèce de plantes : il y a aussi loin de ces descriptions à l'aperçu général du règne végétal, qu'il y a loin d'un dictionnaire géographique à un tableau raisonné du globe. Que sait en effet un botaniste ordinaire ? Qu'une telle plante porte trente ou quarante noms différens, l'un plus insignifiant, plus barbare et plus mal imaginé que l'autre ; que cette

plante a une corolle *monopétale* ou *polypétale*, un calice *monophylle* ou *quinquifide*, une capsule *biloculaire* ou *multiloculaire*, un stigmate *bifide* ou *bilobé*, etc. Quelles sont d'un autre côté les matières qu'il ignore? Demandez-lui de vous tracer, en style intelligible, un tableau général des divisions du règne végétal, de manière à vous faire saisir les traits caractéristiques de chacune d'elles; demandez-lui des explications lumineuses sur cette prédilection que certains végétaux montrent pour tel climat, telle exposition ou tel sol; demandez-lui pourquoi différens climats, même en produisant les mêmes arbres, offrent pourtant un aspect de végétation absolument différent; quel est le caractère particulier d'un paysage d'Italie et d'un parc d'Angleterre; comment il se fait que les savanes de l'Amérique présentent un immense tapis de verdure, tandis que sous la même zone aucun brin d'herbe n'interrompt l'affreuse nudité des déserts de l'Afrique.

Toutes ces questions vraiment intéressantes, toutes ces considérations philosophiques sur le règne végétal, ignorées ou dédaignées, non pas par Linné lui-même, mais par quelques-uns de ses sectateurs fanatiques, se trouvent indiquées par la méthode naturelle de M. de Jussieu, comme nous l'avons déjà fait observer aux lecteurs dans nos articles sur l'Exposition des Familles naturelles, de M. Jaume-Saint-Hilaire. Nous avons, dans cette occasion, exprimé le désir de voir un savant, qui fût en même temps philosophe (réunion malheureusement trop rare), s'occuper avec un soin particulier de ces grandes vues sur la géographie des plantes, et sur la physique générale des végétaux, que nos connaissances bornées ne nous permirent que d'indiquer et d'ébaucher. Nous ignorions que M. de Humboldt avait dans son riche porte-feuille un mémoire où les vérités que nous invoquions étaient exposées, démontrées, ornées de tout l'éclat d'une éloquence tour à

tour brillante et profonde. Nous n'aurons désormais qu'à étudier et analyser les idées de ce digne orateur de la nature.

Si l'on embrasse d'un regard les vingt mille espèces de plantes qui sont déjà connues, on reconnaît dans cette quantité prodigieuse un petit nombre de formes principales auxquelles on peut ramener toutes les autres. Pour déterminer ces formes, dont la beauté individuelle, l'isolement ou le rassemblement en groupes constituent la physionomie de la végétation d'une contrée, il ne faut pas suivre la marche des systèmes de botanique où, par d'autres motifs, on ne considère que les plus petites parties des fleurs et des fruits; il faut, au contraire, en revenant aux idées vulgaires et au langage du simple bon sens, n'envisager que les parties les plus frappantes des végétaux, et en général ce qui, par ses masses, imprime un caractère particulier à la physionomie d'une contrée. Parmi ces formes principales des végétaux, il en est qui peuvent se rattacher aux familles des systèmes naturels, comme, par exemple, celles des bananiers et des palmiers, non moins distincts par leurs caractères spécifiques que sous le rapport physionomique. Mais la botanique systématique divise un grand nombre de groupes que le botaniste-physionomiste se voit obligé de réunir. Aux yeux de celui-ci, quand les végétaux se présentent en masse, les contours et la disposition partielle des feuilles, la forme du tronc et des branches se confondent dans un seul et même ensemble. Ainsi le peintre saura, même dans le fond d'un paysage, distinguer des hêtres les sapins et les palmiers; mais il ne pourra discerner les ormes des autres arbres analogues.

Parmi les différentes formes de végétaux qui déterminent principalement l'aspect des pays, le caractère des climats, la physionomie de la nature, M. de Humboldt n'en a spécialement observé que *dix-neuf;* et c'est à cel-

les-là qu'il borne son intéressant mémoire. Dans une suite de petits tableaux pleins de vigueur et de grâce, l'auteur fait passer sous nos yeux les nobles palmiers, dont les tiges élancées n'étalent toute leur beauté que sous les climats équatoriaux ; les *aloès,* dont la roideur et l'immobilité contrastent avec la légèreté, la mobilité, la souplesse des graminées arborescentes qui, dans l'Inde, surpassent en hauteur nos chênes ; les innombrables tribus des *érica* ou bruyères, qui, rampantes dans les landes de l'Europe septentrionale, s'élancent avec grâce dans les régions australes de l'Afrique, et ne se montrent point du tout dans l'hémisphère entier où s'étendent les deux Amériques ; les *cactus* qui, peu répandus dans l'ancien continent, s'élèvent en forme de colonnes ou de candélabres au milieu des plaines les plus arides de l'Amérique méridionale, et cachent sous une cuirasse de piquans des sucs aussi rafraîchissans qu'abondans ; ce qui les a fait nommer, par M. Bernardin de Saint-Pierre, les sources végétales du désert; les vanilliers, sur le sommet desquels on voit flotter une fleur semblable à un insecte ailé, et les pins, qui, au contraire, par leur forme pyramidale, se rapprochent des minéraux cristallisés. Mais qui pourra suivre la nature dans toute la profusion de ses richesses, dans ses fantaisies, dans ses caprices ? *Qui* pourra suivre, dans ses effets innombrables, dans ses lois à la fois simples et compliquées, dans ses principes occultes, cette force vitale qui, sous le pôle, couvre d'un tapis de mousse le froid rocher ; qui, sous l'équateur, fait sortir des fleurs délicates de l'écorce même du *gustavia,* à moitié réduite en charbon ; qui peuple les forêts de la Guyane d'insectes lumineux, et les abîmes de l'Océan de mollusques phosphorescens ? M. de Humboldt s'arrête sagement à des vues générales, et laisse au temps et à l'esprit observateur le soin d'achever dans ses diverses parties le tableau qu'il a ébauché.

Il se demande avec raison : « Comment oser mettre » des bornes à l'inépuisable variété de la nature, lorsque » nous ne connaissons point encore l'intérieur de l'Afri- » que, de l'Asie et de la Nouvelle-Hollande, sous les rap- » ports de leurs productions? » Il avoue aussi que le secours de la peinture est indispensable pour rendre d'une manière claire les impressions que laisse dans une âme sensible aux beautés de la nature cette *physionomie végétale* de chaque pays : aveu plein de modestie sous la plume d'un écrivain qui, parmi tous les modernes, serait le plus digne d'être comparé à Buffon, si l'extrême abondance de ses pensées, en l'engageant à vouloir exprimer trop d'idées à la fois, ne nuisait quelquefois à la clarté de son style. Ce caractère platonique, si je peux m'exprimer ainsi, rendra les écrits de M. de Humboldt d'autant plus intéressans aux yeux d'une nation éclairée, spirituelle, et depuis long-temps fatiguée de l'élégante nullité et de la stérile clarté des discoureurs académiques.

(11 juillet 1808.)

§ 2. Nous allons suivre M. de Humboldt dans ses *Considérations sur les déserts.*

Les grands déserts qui occupent l'intérieur de tous les continens connus de notre globe intéressent également la géographie naturelle et l'histoire du genre humain. C'est certainement un des phénomènes physiques les plus remarquables que ces vastes plaines, la plupart dénuées d'arbres, d'eau et d'habitans, qui forment, pour ainsi dire, l'immense dos de la terre, et qui en couvrent plus d'une cinquième partie ; c'est un phénomène aussi remarquable au moins que ces chaînes de montagnes dont les auteurs des systèmes géologiques ont tant parlé, et sur lesquelles ils ont exclusivement fondé toutes leurs théories. Mais c'est encore un point important dans l'histoire du genre

humain, que la position et l'étendue de ces *mers de sable* qui, en interrompant les communications des peuples, arrêtent la marche de la civilisation et des lumières. Autant la mer Méditerranée a contribué à hâter la culture physique et morale de l'Europe, autant le grand désert de Sahara, en Afrique, a prolongé la barbarie des peuples qu'il isole du monde civilisé.

Ces déserts d'Afrique occupent un espace deux fois plus grand que la mer Méditerranée. Les vents alizés, en parcourant une si vaste étendue de sable qu'échauffe un soleil vertical, perdent leur fraîcheur, leur humidité, et deviennent à la fin aussi brûlans que les vapeurs enflammées qui s'élèvent de ce sol embrasé. De légers troupeaux d'autruches et de gazelles, des hordes altérées de lions et de panthères remplissent cet espace immense de leurs combats trop inégaux. Quelques groupes d'îles, riches en sources, et nouvellement découvertes dans cette mer de sable, voient leurs rives verdoyantes fréquentées par des essaims nomades. Le reste du désert de l'Afrique ne peut être considéré comme habitable. Les peuples civilisés qui l'avoisinent ne se hasardent à y pénétrer qu'à certaines époques périodiques. C'est en suivant des routes fixées depuis des milliers d'années d'une manière invariable par les relations de commerce, que la longue caravane marche de Tafilet à Tombut, ou du Fezzan au Darfour : entreprises hardies dont la possibilité repose sur l'existence du chameau, appelé si justement le navire du désert.

Au nord de ce grand désert, la fertile vallée de l'Egypte, les rians coteaux où fut Carthage, et les hauteurs même du mont Atlas ont joui des bienfaits de la civilisation européenne; et peut-être ces contrées retourneront-elles encore sous ce joug salutaire. Au sud du désert, les innombrables tribus des nègres, séparées très-anciennement du reste du genre humain, ont vieilli dans la plus profonde barbarie, et attendront encore long-

temps la présence bienfaisante d'une colonie européenne.

Sous la zone tempérée, l'Asie offre un autre grand désert qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'au nord de la grande muraille, et depuis les montagnes qui bornent la Sibérie jusqu'aux Alpes du Tibet et de l'Indostan septentrional. Une partie seulement de ces déserts est hérissée de rochers ou inondée d'un sable noir et empreint de fer. Quelques-unes sont des plaines couvertes d'herbes; d'autres se parent de plantes salines toujours vertes, grasses et articulées. Un grand nombre brillent au loin d'efflorescences muriatiques qui se cristallisent en forme de *lichens*, et qui couvrent le sol glaiseux de taches éparses semblables à de la neige nouvellement tombée.

Ces steppes tatares et mongoles séparent, des peuples encore grossiers du nord de l'Asie, la race des hommes anciennement civilisés, qui, depuis un temps immémorial, habitent le Tibet et l'Indostan. Elles ont exercé aussi de l'influence sur les diverses destinées de l'espèce humaine. Elles ont refoulé la population vers le sud, intercepté les rapports des nations bien plus que les cimes glacées de Sirinagor et de Gorka, et dans le nord ont opposé des barrières insurmontables à l'introduction de mœurs plus douces et d'une législation plus stable. De ces déserts se sont échappées plus d'une fois les tempêtes soudaines qui ont ravagé sur les bords du Hoango et du Gange, comme sur ceux du Tibre et de la Loire, la fleur délicate des sciences, des lettres et des arts, cultivée avec tant de soins pendant une longue suite de siècles.

L'Europe et les deux Amériques, moins larges et plus entrecoupées que l'Afrique et l'Asie, n'offrent rien qui ressemble à ces grands déserts. Partout les souffles rafraîchissans des vents de mer ont un libre essor; presque partout les rivières ne trouvent aucun obstacle pour s'écouler dans l'Océan. Ce mouvement libre de l'air et de l'eau se reproduit dans la vie végétale. Les savannes de l'Améri-

que septentrionale présentent une mer de verdure, une immense prairie naturelle qui surpasse l'Europe en étendue, et où de superbes forêts attestent la fertilité du sol, tandis que les plus beaux fleuves y appellent le commerce et les arts. L'Amérique méridionale renferme deux grandes plaines d'une nature plus rapprochée de celle des véritables déserts : l'une est la Pampa de Buénos-Ayres, où, dans une étendue égale à celle de la France et de l'Espagne réunies, on voit des troupes de bœufs, de chevaux et de chiens sauvages, errer dans une plaine parfaitement unie, dénuée d'arbres, faiblement arrosée, et pourtant couverte d'herbes. L'autre désert de l'Amérique méridionale est celui que les Espagnols nomment les *Llanos;* c'est-à-dire les plaines. C'est de ces *Llanos* que parle principalement M. de Humboldt.

Cette plaine déserte s'étend depuis la chaîne côtière des montagnes de Caraccas jusqu'aux forêts de la Guayana; depuis les monts de Mérida, où des sources sulfureuses et bouillantes sortent de dessous des neiges éternelles, jusqu'au grand Delta que l'Orénoque forme à son embouchure. Elle se prolonge au sud-ouest comme un bras de mer, au-delà des rives du Metz et du Vichada, jusqu'aux sources non visitées du Guaviare, ou même jusqu'à ce groupe de montagnes isolées, que les guerriers espagnols, par un jeu de leur active imagination, appelèrent le *Paramo de la summa paz*, comme s'il était l'heureux séjour d'une paix perpétuelle.

Ainsi que le désert de Sahara, les Llanos de l'Amérique du Sud sont situées dans la zone torride. Deux fois chaque année leur aspect change totalement; tantôt nues comme la mer de sable de Lybie, tantôt couvertes d'un tapis de verdure comme les steppes élevées de l'Asie moyenne. Mais la fertilité temporelle des Llanos n'a pu engager les peuples primitifs de l'Amérique à y étendre leurs habitations. Ces peuples ne connaissent pas la vie

pastorale ; l'art d'élever les bestiaux, cet art si simple, était en général ignoré dans le Nouveau-Monde, aussi bien que la culture du blé et de tous les grains.

Les Llanos étaient absolument inhabitées avant l'arrivée des Européens : « Aussi, dit M. de Humboldt, est-ce » avec une liberté entière que l'énergie de la nature s'y » est développée dans une si grande variété de formes or- » ganiques. Elle n'y a connu de bornes que celles qu'elle » s'est données ; ainsi que dans la vie qu'elle prodigue aux » végétaux au sein des forêts de l'Orénoque, l'*himenea* et » le laurier à tige gigantesque ne redoutent pas la main » destructive de l'homme, mais seulement les circonvolu- » tions vigoureuses des plantes grimpantes qui les étouf- » fent. Les agoutis, les petits cerfs mouchetés, les tatous » cuirassés, qui, semblables aux rats, se glissent dans la » retraite souterraine du lièvre effrayé, des troupeaux de » cabiais indolens, de chinches agréablement rayés par » bandes, mais dont l'odeur empeste l'air, le grand lion » sans crinière, les tigres du Brésil, assez robustes pour » traîner au haut d'une colline le jeune taureau qu'ils ont » tué ; tous ces animaux et une multitude d'autres parcou- » rent la plaine dénuée d'arbres. »

Habitable en quelque sorte pour eux seuls, elle n'aurait pu fixer aucune des hordes nomades qui, de même que les Hindous, préfèrent la nourriture végétale, si des palmiers en éventail, les *mauritia*, n'y étaient pas dispersés çà et là. On connaît partout les qualités bienfaisantes de cet arbre de vie. Seul il nourrit, à l'embouchure de l'Orénoque, la nation indomptée des Guaranis, qui tendent avec art, d'un tronc à l'autre, des nattes tissues avec la nervure des feuilles du mauritia, et, durant la saison des pluies, où le Delta est inondé, semblables à des singes, vivent au sommet des arbres. Leurs habitations aériennes sont en partie couvertes avec de la glaise. Les femmes allument sur cette couche humide le feu nécessaire aux besoins

du ménage; et le voyageur qui, pendant la nuit, navigue sur le fleuve, aperçoit des flammes à une grande hauteur.

L'aspect de ces plaines, pendant la saison sèche, offre peut-être un spectacle plus affreux que celui des déserts d'Afrique. Les flaques d'eau que protégeait le palmier dont le soleil a fané la verdure disparaissent peu à peu. De même que dans les glaces du Nord les animaux s'engourdissent, de même ici le crocodile et le boa, profondément enfoncés dans la glaise desséchée, s'endorment sans mouvement. Partout l'aridité annonce la mort; partout elle poursuit le voyageur altéré, déçu par le jeu des rayons de lumière réfractés, qui lui présentent le fantôme d'une mer ou d'un lac. Tourmentés par la faim et par une soif ardente, les bestiaux et les chevaux errent au milieu des nuages de poussière. Le col tendu dans une direction contraire à celle du vent, les chevaux aspirent fortement l'air pour découvrir, par la moiteur de son courant, le voisinage d'une flaque d'eau non entièrement évaporée. Les mulets, plus rusés, cherchent à apaiser leur soif d'une autre manière. Un végétal de forme sphérique, et portant de nombreuses cannelures, le mélocactus, renferme, sous son enveloppe hérissée, une moelle très-aqueuse. Le mulet, à l'aide de ses pieds de devant, écarte les piquans, approche ses lèvres avec précaution, et se hasarde à boire le suc rafraîchissant. Mais ce n'est pas toujours sans danger qu'il peut puiser à cette source végétale vivante. On voit souvent des animaux dont le sabot a été estropié par le piquant du cactus.

A la chaleur brûlante du jour succède la fraîcheur d'une nuit qui égale le jour en durée; mais les bestiaux et les chevaux ne goûtent encore aucun repos: des chauves-souris monstrueuses les poursuivent pendant leur sommeil, se cramponnent sur leur dos comme des vampires, leur sucent le sang, et leur occasionent des plaies purulentes,

où s'établissent les hippobosques, les mosquites, et une foule d'autres insectes à aiguillon.

La saison pluvieuse fait tout-à-coup changer cette scène.

A peine la surface de la terre est-elle humectée, que le désert, couvert de vapeurs, se revêt d'une infinité de graminées. La sensitive herbacée développe ses feuilles endormies, et salue le soleil levant; les plantes aquatiques ouvrent leurs fleurs délicates, et les oiseaux commencent des chants harmonieux. Les chevaux et les bestiaux bondissent dans la plaine, et jouissent de la vie. Le jaguar, agréablement moucheté, se cache dans l'herbe haute et touffue; par un saut léger, à la manière des chats, il s'élance comme le tigre d'Asie, pour saisir les animaux au passage. Bientôt la surabondance des pluies, après avoir ranimé cette triste contrée, en fait de nouveau un désert. D'abord, les plaines les plus basses présentent l'image de plusieurs grands golfes d'une mer intérieure. Les jumens se retirent avec leurs poulains sur les bancs élevés qui sortent de la surface des eaux comme de longues îles. Chaque jour l'espace non inondé se rétrécit. Les animaux, pressés les uns contre les autres et privés de pâturage, nagent long-temps çà et là, et trouvent une nourriture chétive dans les panicules fleuries des graminées qui s'élèvent au-dessus d'une eau brunâtre et en fermentation. Beaucoup de jeunes chevaux se noient; beaucoup sont surpris par le crocodile, qui, de sa queue armée d'une crête dentelée, leur fracasse les os et puis les dévore. Ces animaux trouvent encore un ennemi redoutable dans l'anguille électrique; ce poisson donne des commotions électriques assez fortes pour tuer les animaux les plus robustes; l'homme même n'en est pas à l'abri; et souvent la ligne qui guette le poisson, communique au pêcheur un engourdissement qui peut devenir mortel.

Telles sont les grandes scènes que notre savant voyageur

fait passer sous les yeux de ses lecteurs. Il remarquera peut-être lui-même qu'en donnant une entière confiance à ses *observations*, nous ne partageons pas indistinctement toutes ses *idées*. Nous croyons que M. de Humboldt généralise trop les expressions dans lesquelles il décrit les steppes de l'Asie; nous ne voyons nullement la nécessité d'une irruption de l'Océan pour enlever toute espèce de terre végétale dans le désert de Sahara; la nature et la direction des vents donnent des explications plus faciles de la manière dont ce désert, de jour en jour, a vu croître son étendue et son aridité. Nous regrettons aussi d'entendre M. de Humboldt parler de l'irruption de l'Océan dans la Méditerranée comme d'un fait historique, tandis que ce n'est qu'un rêve géologique des anciens, renouvelé par les modernes. Il est juste de dire que ce savant historien de la nature n'emploie guère ce genre de fables qu'en passant et pour servir d'ornement à ses Tableaux, tandis que d'autres écrivains célèbres en ont fait la base même de leurs brillantes et chimériques *théories*.

(20 juillet 1808.)

§ 3. Nous aurions encore besoin de plusieurs articles, si nous voulions analyser tout ce qui, dans les Tableaux de la Nature, est d'un intérêt général. Le Mémoire sur les cataractes de l'Orénoque fournirait matière à un extrait étendu; mais, pour réduire dans les bornes d'un extrait ce tableau achevé dans toutes ses parties, il faudrait presque autant d'art et de talent qu'il en a fallu pour le composer. Nous nous bornerons à parler d'une partie accessoire de l'ouvrage de M. de Humboldt, de ces *notes*, sans doute trop accumulées, qui accompagnent le Mémoire sur les déserts et celui sur la physionomie des végétaux. Il y en a qui formeraient de petits mémoires, et que nous engageons fortement l'auteur, pour son intérêt et pour le

plaisir des lecteurs, à donner comme tels dans une édition suivante. Parmi ces notes extrêmement curieuses, celle sur les peuples qui mangent de la terre a déjà été répétée par plusieurs journaux français : nous extrairons celle qui a pour objet *la lueur des eaux marines;* phénomène très-intéressant en lui-même, et qui a récemment été agité par quelques voyageurs.

La lueur de l'Océan est un des plus beaux phénomènes naturels qui excitent l'étonnement, quoique pendant des mois entiers on la voie renaître chaque nuit. La mer est phosphorescente sous toutes les zones; mais celui qui n'a pas été témoin de ce phénomène dans la zone torride, et surtout dans le grand Océan, ne peut se faire qu'une idée imparfaite de la majesté de ce spectacle. Voici la peinture animée qu'en trace M. Péron dans son *Voyage aux Terres-Australes :*

« Ici la surface de l'Océan étincelle et brille dans toute » son étendue comme une étoffe d'argent électrisée dans » l'ombre ; là se déploient les vagues en nappes immen- » ses de soufre et de bitume embrasés ; ailleurs, on croit » voir une mer de lait, dont on n'aperçoit pas les extré- » mités. Tous les détails de ce grand phénomène ne sont » pas moins dignes d'admiration que leur ensemble. Ber- » nardin de Saint-Pierre a décrit avec enthousiasme ces » étoiles brillantes qui semblent jaillir par milliers du » fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de » nos feux d'artifice ne sont qu'une bien faible image. » D'autres ont parlé de ces masses embrasées qui rou- » lent sous les vagues comme autant d'énormes boulets » rouges, et nous en avons vu nous-même qui ne pa- » raissaient pas avoir moins de 20 pieds de diamètre. » Plusieurs marins ont observé des parallélogrammes » incandescens et des cônes de lumière pirouettant sur » eux-mêmes... Dans quelques lieux des mers on voit » souvent s'élancer au-dessus de leur surface des jets de

» feu étincelans ; ailleurs on a vu comme des nuages de » lumière et de phosphore errer sur les flots au milieu » des ténèbres... »

Il est peu de points d'histoire naturelle sur lesquels on ait autant et aussi long-temps disputé que sur la lueur de l'eau de la mer. Le grand Newton l'attribuait au fluide lumineux qui se dégage des molécules de tous les corps solides, échauffés par une cause quelconque. Le Gentil et Forster le père l'expliquaient en partie par le frottement électrique de l'eau contre le corps du navire qui avançait. Mais, d'après nos connaissances physiques actuelles, ces explications ne sont plus admissibles. On s'est généralement déclaré pour l'opinion de Valisnéri et de Dicquemare, appuyée des observations de Dagelet, d'Adanson, de Smith, de Lœfling et d'autres; on a cherché la cause du phénomène dans les parties phosphoriques qui se dégagent de plusieurs animaux marins, soit vivans, soit morts. Mais encore cette hypothèse admet beaucoup de distinctions, et par conséquent beaucoup de disputes.

Ce que l'on en sait de plus précis se réduit, selon M. de Humboldt, aux faits suivans : « Il y a plusieurs » mollusques luisans, qui, pendant leur vie, répandent à » leur gré une lumière phosphorique assez faible, et gé- » néralement d'une couleur bleuâtre : c'est ce qu'on ob- » serve dans le *nereis noctiluca*, le *medusa pelagica* et le » *monophora noctiluca*, que M. Bory-Saint-Vincent (1) a » découverts récemment, lors de l'expédition du capitaine » Baudin. De ce nombre sont aussi les animaux micros- » copiques, qui jusqu'à présent n'ont pas été *déterminés*, » et que Forster vit nager en multitudes innombrables sur » la mer, près du cap de Bonne-Espérance. La lueur de » l'eau de la mer est quelquefois occasionée par ces por- » te-lumières vivans; je dis quelquefois, car le plus sou-

(1) *Voyage aux îles d'Afrique*, t. I, p. 107, pl. 6.

» vent, malgré tous les verres grossissans, on n'aperçoit au-
» cun animal dans l'eau lumineuse; et cependant, toutes
» les fois que la lame vient frapper un corps dur et se
» brise en écumant, partout où l'eau est fortement agi-
» tée, on voit briller une lumière semblable à celle de
» l'éclair. Ce phénomène a probablement pour principe
» les fibrilles décomposées des mollusques morts, qui
» sont en quantité infinie dans la profondeur des eaux.
» Lorsque l'on fait passer cette eau lumineuse à tra-
» vers un tissu serré, ces fibrilles en sont quelquefois dé-
» tachées sous la forme de points lumineux. Quand nous
» nous baignions le soir dans le golfe de Cariaco, près de
» Cumana, quelques parties de notre corps restaient lu-
» mineuses au sortir de l'eau. Les fibrilles lumineuses s'at-
» tachent à la peau. D'après l'immense quantité de mol-
» lusques dispersés dans toutes les mers de la zone torride,
» on ne doit pas s'étonner que l'eau de la mer soit lumi-
» neuse, lors même qu'on n'en peut point détacher de
» matière organique. La division à l'infini de tous les
» corps morts des dagyses et des méduses peut faire con-
» sidérer la mer entière comme un fluide gélatineux, et
» qui par conséquent est lumineux, a un goût nauséa-
» bonde, ne peut être bu par l'homme, mais est nourris-
» sant pour plusieurs poissons. Si l'on a frotté une plan-
» che avec une partie du corps de la méduse hysocelle,
» l'endroit frotté redevient lumineux toutes les fois qu'on
» passe dessus le doigt bien sec. Durant ma traversée pour
» aller à l'Amérique du Sud, je mettais quelquefois une
» méduse sur une assiette d'étain; si je frappais l'assiette
» avec un autre métal, les moindres vibrations de l'étain
» suffisaient pour faire luire l'animal. Comment, dans ce
» cas, le choc et la vibration agissent-ils? Eleve-t-on in-
» stantanément la température? Découvre-t-on de nou-
» velles surfaces, ou bien le choc fait-il sortir le gaz hy-
» drogène phosphoré, de sorte que se trouvant en contact

» avec l'oxigène de l'atmosphère ou de l'eau de la mer,
» il vienne à brûler? Cet effet du choc qui excite la lu-
» mière est surtout étonnant dans une mer clapoteuse,
» lorsque les lames s'entrechoquent en tous sens. Entre
» les tropiques, j'ai vu la mer lumineuse à toutes les tem-
» pératures; mais elle l'était davantage à l'approche des
» tempêtes, ou lorsque le ciel était bas, nuageux et très-
» couvert. Le froid et la chaleur paraissent avoir peu
» d'influence sur ce phénomène; car, sur le banc de
» Terre-Neuve, la phosphorescence est souvent très-forte
» dans le moment le plus rigoureux de l'hiver. Quelque-
» fois, toutes les circonstances étant d'ailleurs égales, au
» moins en apparence, la phosphorescence est considé-
» rable pendant une nuit, et la nuit suivante elle est pres-
» que nulle. L'atmosphère favorise-t-elle ce dégagement
» de lumière, cette combustion de l'hydrogène phosphoré?
» ou ces différences ne dépendent-elles que du hasard
» qui conduit le navigateur dans une mer plus ou moins
» remplie de gélatine de mollusques? Peut-être aussi les
» animalcules luisans ne viennent-ils à la surface de la
» mer que lorsque l'atmosphère est dans un certain état.
» M. Bory-Saint-Vincent demande avec raison pourquoi
» nos eaux douces marécageuses remplies de polypes ne
» sont pas lumineuses. Il paraîtrait en effet qu'il faut un
» mélange particulier de particules organiques pour fa-
» voriser ce dégagement de lumière; aussi le bois du saule
» est-il plus fréquemment phosphorescent que celui du
» chêne. En Angleterre on a réussi à rendre l'eau salée
» lumineuse en y jetant de la saumure de hareng. On
» peut au reste se convaincre, par les expériences galva-
» niques, que l'état lumineux des animaux vivans dépend
» d'une irritation des nerfs. J'ai vu un *elater noctilucus*
» qui se mourait, répandre une forte lueur lorsque je
» touchais avec de l'étain et de l'argent ses extrémités an-
» térieures. »

Si MM. de Humboldt, Bory-Saint-Vincent et Péron continuent cette intéressante discussion, nous les engageons, pour le bien de la science, à embrasser les phénomènes lumineux de la mer dans toute leur généralité et dans leur vaste ensemble. Les *couleurs diverses* que prend la mer pourraient bien, du moins en grande partie, tenir aux mêmes causes qui produisent la lueur marine. Si la mer paraît noire aux environs des Maldives, blanche près de Vera-Cruz; si l'on a vu la Méditerranée se colorer en pourpre, et les mers de la Nouvelle-Guinée en jaune et en blanc de lait, ces phénomènes, comme Bergmann l'a remarqué dans sa *Géographie-Physique*, doivent sans doute leur cause aux variations que subit la mer dans la composition chimique de ses parties, propres ou étrangères; et la recherche de ces variations ne peut manquer de nous apprendre quelque chose sur la cause de la phosphorescence proprement dite.

Toutes les notes de M. de Humboldt ne sont pas relatives à des discussions aussi savantes; il y en a qui renferment des traits historiques extrêmement curieux; par exemple celle-ci :

« Au sud de la rivière de Gyla, qui se jette dans le golfe » de Californie avec le Rio Colorado, on trouve, dans » une steppe solitaire, les ruines du palais des Aztèques, » que les Espagnols appellent les *Casas grandes*. Lorsque » environ vers l'an 1160, les Aztèques, ancêtres des Mexi- » cains, sortant du pays inconnu d'Aztlan, parurent dans » l'Anahuak (1), ils se fixèrent pendant quelque temps » sur les bords du Gyla. Garcès et Font, deux moines » franciscains, sont les derniers qui, en 1773, aient visité » les Casas grandes. Ils racontent que ces ruines occupent » une étendue de plus d'un mille carré. Toute la plaine » est en outre couverte de têts de vases de terre peints

(1) C'est ainsi que les indigènes nomment la partie centrale du Mexique.

» avec art. Le palais principal, si une maison bâtie en » briques non cuites peut mériter ce nom, a quatre cent » vingt pieds de long et deux cent soixante de large. »

M. de Humboldt cite pour autorité l'ouvrage rare imprimé à Mexico, intitulé *Cronica serafica del Collegio Propaganda fede de Queretaro por Fray Domingo Arricivita.* Ce n'est pas la seule fois que notre savant voyageur rend un éclatant hommage aux travaux des missionnaires et des autres religieux. En voici un exemple dont sans doute aucun philosophe ne se formalisera, attendu qu'il y est question d'un genre de mérite souvent exalté par ceux qui, en France, se croient en possession exclusive de la philosophie.

« Dans le couvent des Franciscains de Quito, on con- » serve précieusement, comme une relique, le vase de » terre qui renfermait le premier froment dont *Fray Jo-* » *doco Rixi de Gante*, moine franciscain, natif de Gand, fit » des semis dans la ville. On le cultiva d'abord dans le » couvent, sur la place appelée *Plasuella de San-Francisco,* » après qu'on eut abattu la forêt qui s'étendait de là jus- » qu'au pied du grand volcan Pichincha. Les moines, que » je visitais souvent durant mon séjour à Quito, me prié- » rent de leur expliquer l'inscription tracée sur le vase de » terre, et dont ils supposaient que le sens avait quelque » rapport caché avec le froment. Mais je n'y trouvai que » la sentence écrite en vieux dialecte allemand : *Que celui* » *qui me vide n'oublie pas le Seigneur!* Cet antique vase al- » lemand avait pour moi quelque chose de respectable. » Que n'a-t-on conservé partout dans le nouveau conti- » nent le nom de ceux qui, au lieu de le ravager, l'ont » enrichi les premiers des présens de Cérès ! »

Cette élévation de sentimens, cette absence de tout préjugé, cette noble et courageuse impartialité qui distinguent M. de Humboldt, devraient, il nous semble, être considérées comme les premières qualités d'un vrai sa-

vant, d'un interprète de la nature, d'un disciple de la raison. Il ne faut qu'une témérité vulgaire pour échanger un préjugé contre un autre; il faut un rare courage pour se placer également au-dessus de toutes les préventions et de tous les genres d'esprit de parti. Cependant ce n'est qu'avec une âme libre de toutes ces chaînes que l'homme peut s'élever assez haut pour embrasser quelques parties du merveilleux ensemble de la nature.

Voyage à l'île d'Elbe; par M. Arsenne Thiébaud de Berneaud, de l'Académie italienne, etc.

(6 octobre 1808.)

§ 1er. Pendant deux ou trois siècles, l'Italie a été le rendez-vous commun de tous les voyageurs. Du nord, de l'occident et des extrémités orientales de l'Europe, on voyait tous les ans un essaim de curieux passer les Alpes et les Apennins; ici, des lords dévorés de spleen et d'ennui venaient respirer un air plus doux que celui de leur nébuleuse patrie, et oublier, à l'aspect de tant de sites romantiques, les tourmens de l'ambition ou les peines de l'amour; là, des artistes aussi peu chargés de souci que d'argent arrivaient dans un équipage souvent plus que modeste; mais l'espoir de l'immortalité conduisait leurs pas; ils venaient étudier les principes des beaux-arts dans les augustes monumens de l'antiquité et de ce siècle de Léon X, déjà devenu antique; beaucoup d'oisifs allaient machinalement en Italie afin de pouvoir se vanter d'avoir vu l'église de Saint-Pierre et les cascades de Tivoli. De ce goût général pour les voyages en Italie, il est résulté un nombre immense de relations sur ce pays; et dans le nombre il y en a d'excellentes. Les Anglais Ad-

disson, Swinburne et Moore ont observé avec talent, mais non pas avec impartialité, les mœurs, les lois, les institutions des Italiens modernes. Un Allemand, le comte de Stolberg, alors protestant, a vengé le caractère des Italiens, si indignement outragé par les Anglais et leurs copistes. Deux Français, Cochin et de Lalande, ont laissé peu à faire pour la description historique des monumens des beaux-arts. Deux Danois, Zoëga et Adler, ont achevé la topographie de la *ville éternelle*. Un Suédois, Biærnstahl, a fouillé presque toutes les bibliothèques. Enfin, on peut dire avec raison qu'il y a certaines parties de la description de l'Italie si bien connues, qu'il serait scandaleux d'en faire encore le sujet d'un nouvel ouvrage. Du moins, pour tracer un nouveau tableau politique et moral de l'Italie, il faut attendre que le temps ait développé les suites de la grande métamorphose que cette célèbre nation vient de subir, et dont le dénoûment est encore réservé à la main puissante qui conduit les nouvelles destinées de l'Europe.

Mais il n'en est pas de même de la *description physique et topographique* de ces belles contrées que l'Apennin partage, que la Méditerranée baigne, et que les Alpes garantissent du souffle de Borée. Cette partie de nos connaissances sur l'Italie est extrêmement incomplète; j'ose dire qu'après l'Espagne et la Grèce, c'est en Italie qu'un voyageur naturaliste peut espérer la plus belle récolte d'observations neuves, inattendues, de véritables découvertes, surtout en géographie physique et en géologie. Il est difficile de dire à quel point les cantons de l'Italie éloignés des grandes routes sont restés inconnus, même aux voyageurs les plus entreprenans; la grande célébrité dont jouissaient le Vésuve et l'Etna a détourné l'attention des observateurs d'autres objets non moins importans, et qu'ils avaient pour ainsi dire devant les yeux, sans s'en apercevoir. Pour ne citer qu'un seul exemple,

depuis la naissance des siècles, le mont Rosa, rival du fameux mont Blanc, élevait jusque dans les nues sa cime, formée d'un immense cirque, sans que personne daignât le visiter, et sans que son nom brillât à côté des autres merveilles de l'Italie; ce ne fut qu'en 1790 que Robillant et Saussure en donnèrent une idée encore imparfaite.

Il faut pourtant rendre justice au zèle patriotique de plusieurs Italiens qui ont éclairci divers points de la géographie physique de leur superbe patrie, et de quelques étrangers qui ont suivi la même carrière. Le nom de Spallanzani jouit en France d'une grande célébrité, due en partie aux agrémens de son style; mais pour la valeur intrinsèque, ses relations n'ont pas toujours rempli les vœux et l'espoir des savans. Dolomieu, bien autrement savant en géologie, s'est borné, comme Spallanzani, à observer les fameux foyers volcaniques de l'Italie méridionale. Les voyages de Scipione Breislak embrassent toute la contrée volcanique qui s'étend de Naples à Rome. En remontant au nord, les professeurs Santi et Targione Tozzetti nous ont fait connaître le sol de l'Etrurie. Le savant Viviani, professeur à Gênes, travaille à un ouvrage sur la ci-devant Ligurie, ouvrage important, qui embrassera toutes les branches de l'histoire naturelle, et dont l'auteur vient de publier un fragment curieux, intitulé Voyage des Apennins. Combien d'autres morceaux précieux ne trouve-t-on pas dans les diverses collections publiées par les nombreuses académies d'Italie : collections malheureusement peu répandues dans le reste de l'Europe! Je ne citerai qu'un exemple, celui de la savante dissertation de Cagnoli sur l'ancienne embouchure de la mer Adriatique, que ce naturaliste place dans le golfe de Tarente, en appuyant cette hypothèse de beaucoup de recherches topographiques. Combien d'autres remarques importantes restent ensevelies dans les porte-feuilles des savans italiens, trop modestes ou trop paresseux pour en faire jouir le

public ! Combien de choses intéressantes sur la Sicile ne doivent pas être contenues dans les papiers du chevalier Landolina de Syracuse, à en juger d'après les notes que ce savant a communiquées à divers voyageurs! Dans toutes les classes, l'Italie possède des hommes zélés pour le perfectionnement de la géographie physique, et qui désirent vivement trouver des voyageurs impartiaux, instruits et loyaux, à qui ils puissent communiquer leurs connaissances. Monseigneur Capèce-Latro, archevêque de Tarente, en offre un exemple illustre : ce prélat a fourni au comte de Stolberg la plupart des matériaux de son intéressante Relation sur l'ancienne Apulie, traduite dans les Annales des Voyages.

Ce n'est pas uniquement les curiosités naturelles de l'Italie qui ont été mal observées par des voyageurs exclusivement occupés d'admirer les objets que la renommée leur désignait d'avance. En Italie, comme dans la Grèce, la Suisse, la France méridionale, l'Ecosse et la Scandivanie, enfin comme dans toutes les contrées coupées par des bras de mer, des lacs, des fleuves et des montagnes, il existe une grande diversité de mœurs et d'usages ; chaque vallée cache dans son sein une petite nation isolée du reste de l'univers, et qui, dans son langage, son habillement, ses manières, conserve une originalité piquante. Ce sont ces peuplades qui fournissent des sujets intéressans à la plume d'un voyageur spirituel et sensible. L'Italie renferme beaucoup de ces cantons presque sauvages : par exemple, l'intérieur de la Calabre, découvert en quelque sorte par Bartels; le centre de la Sardaigne, presque entièrement inconnu ; les montagnes de Gargano, et celles de l'Abruzze, qui attendent encore un observateur habile ; les vallées centrales de la Sicile, où le prince Biscari a découvert une ville ancienne, taillée tout entière dans un rocher ; plusieurs cantons situés dans les Alpes au nord de Bergame, de Brescie et de Trévise.

Il existe sur des cantons semblables plusieurs ouvrages italiens dont un écrivain habile pourrait nous donner des extraits intéressans: je citerai pour exemple celui du chevalier Delfico sur la république de San-Marino, et celui de M. Appiani sur l'état de Raguse.

D'après cet exposé rapide de l'état de nos connaissances sur l'Italie, le public doit apprendre avec intérêt qu'un voyageur français a consacré plusieurs années à nous procurer une relation authentique sur plusieurs parties presque inconnues de la patrie des César et des Virgile. M. Thiébault de Berneaud a parcouru l'Italie dans la société des naturalistes du pays; il a soumis ses observations aux jugemens des académies italiennes; enfin, il a profité d'un grand nombre d'ouvrages italiens, encore inconnus en France. Le Voyage à l'île d'Elbe est une espèce de ballon d'essai que M. Thiébault lance pour s'assurer de l'état de l'atmosphère littéraire; le succès de cette partie de son Voyage décidera si nous devons jouir du reste. Nous ne doutons pas que M. Thiébault n'obtienne le suffrage de tous les juges éclairés; nous en dirons les raisons dans un article suivant.

(14 octobre 1808.)

§ 2. Du sein de la mer Tyrrhénienne s'élèvent plusieurs groupes d'îles, parmi lesquelles la Corse et la Sardaigne se distinguent par leur étendue. Entre la première de ces terres et le continent italien, la surface des eaux est parsemée de petites îles variées d'aspect et de formes: là, Gorgona s'élance dans les nues; ici, Pianosa étend presqu'au niveau des flots ses plaines fertiles; plus loin, Capraïa porte sur ses flancs déchirés les marques des éruptions du feu souterrain, tandis que Giglio et Monte-Christo, dans les découpures de leur sol, ne montrent que de beaux quartiers de marbre couronnés d'oliviers et de vignes. Au

centre de ce petit archipel, dont les rochers de Formiche et de Gianuti font encore partie, Elbe, s'élevant avec majesté et avec grâce, s'annonce au loin comme la métropole et la reine de ces contrées insulaires.

Deux chaînes de montagnes forment la charpente de cette île : l'une, dirigée de l'ouest à l'orient, élève ses rochers granitiques jusqu'à une hauteur de 500 toises; elle ne cache dans ses flancs aucun métal. Le mont Capanna, qui en est le sommet, donne naissance à de nombreuses sources, dont les eaux limpides et salubres vont arroser les vastes plantations de châtaigniers qui occupent les coteaux et les plaines. L'autre chaîne, composée de schistes argileux, et de rochers de serpentine, est placée du nord au sud. C'est dans son centre que depuis l'aurore de l'histoire on exploite des mines inépuisables de ce métal qui sert également la guerre et les arts de la paix. Ce canton des mines se termine au nord par les monts Giove et Grosso, agréablement couronnés de lauriers, d'oliviers, d'yeuses et de romarins, tandis qu'au sud les rochers nus et stériles du mont Calamita ne produisent guère que de l'aimant. Les rivages de l'île, composés de débris de rochers mêlés de terres légères, présentent un grand nombre de promontoires, de baies et de ports. Parmi ceux-ci, Porto-Ferraïo, sur les côtes septentrionales, et Porto-Longone, sur celles du levant, ont offert un emplacement commode aux deux seules villes que renferme l'île : la première, placée dans un îlot, comme Tyr et Syracuse, réunit tous les avantages que l'on puisse désirer dans un port de commerce et dans une place de guerre.

Quoique dans l'île d'Elbe une température très-douce promette au cultivateur une riche récompense du plus léger travail, l'agriculture n'y fleurit point; on y importe les grains nécessaires à l'entretien des habitans. L'art n'y remplace pas les pâturages que la nature n'y a semés que d'une main avare. L'industrie si aimable du jardinier n'y

perfectionne point les arbres fruitiers, dont il ne manque à l'île aucune espèce, excepté le pommier; ni les citrons, ni les oranges, n'offrent ici le goût et le parfum qui les distinguent ailleurs; les figues et les châtaignes abondent. Le meilleur produit végétal de l'île c'est son vin. Quoique les habitans, comme tous les Italiens, ignorent la science de nos vignerons, l'excellente qualité du raisin leur permet de produire, d'après leur méthode grossière, deux espèces de très-bons vins de liqueur, le vermouth et l'aliatico.

La mer, cette prodigue nourricière de tous les peuples insulaires, fournit aux habitans d'Elbe leur ample part dans cette antique et fameuse pêche du thon, qui, deux fois par an, anime et enrichit presque tous les rivages des îles italiennes. Cette pêche offre ici, comme partout ailleurs, une véritable fête populaire; mais c'est au seul pinceau des Vernet à retracer le spectacle varié que présentent le rivage couvert d'un essaim de barques et de gondoles, la joyeuse activité des pêcheurs, la barbare curiosité des spectateurs, et la mer tantôt rougie du sang des poissons qui expirent, tantôt blanchie d'écume sous les coups violens de ceux qui opposent à la perfidie de l'homme une résistance inutile.

Les flots de la mer, en déposant sur les rivages d'Elbe, le sel dont ils sont chargés, ouvrent encore une carrière lucrative à l'industrie des habitans. Mais c'est la célèbre mine de fer de Rio qui fait la principale richesse de cette île : une montagne, haute de 500 pieds, et qui, selon le minéralogiste Chevalier, a 2,000 toises de longueur sur 400 de largeur, voilà le vaste dépôt exploité depuis un temps immémorial par les divers peuples qui ont été successivement maîtres de l'île d'Elbe. Une avidité insatiable et peu éclairée a tellement dévasté les forêts d'Elbe, qu'on s'est vu obligé d'établir en Corse et en Toscane les usines et les forges qui jadis se trouvaient dans l'île même. Cent

vingt bâtimens de 40 à 100 tonneaux sont occupés à transporter en Corse le fer de Rio.

Le minerai le plus curieux de l'île est le fer cristallisé; il brille souvent des couleurs les plus agréables et les plus variées. Je regrette de ne pouvoir rapporter ici l'ingénieuse explication de la formation de ce fer, communiquée à M. Thiébault par le savant Fabroni, de Florence, ni les autres détails curieux que notre auteur a recueillis, soit sur les mines de fer, soit sur celles de cuivre et d'aimant. Ces dernières n'étaient point connues des anciens.

Les indigènes d'Elbe, race robuste, mais douée de peu de charmes, doivent à leur civilisation moins parfaite, à leur peu de richesses, à leur isolement, l'avantage d'avoir conservé des mœurs simples et une grande énergie de caractère. La danse, mais peu gracieuse, la course, la nage et les autres jeux gymnastique leur tiennent lieu de ce que nous appelons les plaisirs de la société.

Pour compléter ce résumé du *Voyage à l'île d'Elbe* il nous faudrait encore parler des médailles intéressantes que M. Thiébault y a trouvées; il faudrait abréger un chapitre historique, un peu surchargé d'érudition; il faudrait critiquer les raisonnemens inutiles de l'auteur sur la manière dont cette île s'est formée; mais, en abandonnant à ceux qui liront l'ouvrage le soin de juger par eux-mêmes ces chapitres, nous nous bornerons à engager M. Thiébault à faire promptement jouir le public du fruit des savantes recherches qu'il a faites dans d'autres parties de l'Italie.

Voyage de MM. Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland. Troisième partie, contenant : Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne ; accompagné d'un Atlas géographique et physique du royaume de la Nouvelle-Espagne. Par M. de Humboldt. Ire et IIe livraison.

(27 octobre 1808.)

§ 1er. Tandis que les ouvrages de simple littérature ne méritent des éloges, et n'obtiennent du succès qu'autant qu'ils se rapprochent de la perfection, soit absolue, soit relative, les observations qui ont pour objet des faits physiques ou historiques, pour attirer sur leur auteur la considération du monde savant, ne demandent que d'être neuves, vraies et fécondes en résultats. Le vaste édifice des siences physiques et historiques s'élève, s'agrandit, s'embellit même par des essais imparfaits qui fraient le chemin à des travaux plus approfondis, par des systèmes qui, en se détruisant les uns les autres, fertilisent par leurs débris même le champ de la science ; mais surtout par des observations qui, même en se contredisant, peuvent servir à faire entrevoir la vérité aux esprits propres à la démêler.

La connaissance des pays et des peuples éloignés du centre de la civilisation exige, plus qu'aucune autre branche des sciences, un concours de recherches et d'observations qu'on ne saurait trop multiplier, et dans l'appréciation desquelles un véritable ami des sciences doit apporter autant d'indulgence que de patience. Le voyageur le plus superficiel peut quelquefois apercevoir ce qui a échappé à de plus habiles ; la relation la plus mal rédigée peut contenir des parcelles d'or que les savans doivent recueillir ; enfin, les esprits ordinaires qui, aujourd'hui plus que jamais, encombrent la littérature de

productions faibles, pourraient, dans la carrière des recherches historiques et géographiques, devenir des citoyens estimables et utiles, soit en pénétrant avec courage dans des régions inconnues, soit en analysant avec patience les matériaux que divers peuples de l'Europe ont amassés.

Si, d'après ces principes, nous montrons une indulgence bienveillante à tout observateur qui se rend tant soit peu utile, il doit nous être permis d'admirer et d'applaudir celui que la voix unanime de l'Europe désigne comme le modèle des voyageurs modernes. Un homme, appelé par sa naissance à passer dans le faste des cours une vie brillante et oisive, s'est arraché du sein de l'Europe civilisée pour parcourir les solitudes du Nouveau-Monde, pour étudier la nature dans toute sa majesté sauvage, et l'homme dans toute sa simplicité primitive. Accompagné d'un seul ami, il a franchi les mers les plus vastes et les montagnes les plus élevées du globe; sans armes, ce conquérant pacifique a pénétré au milieu des hordes barbares; il a fait flotter son pavillon près des sources inconnues des plus magnifiques fleuves du monde; jeune encore, il a agrandi les trois règnes de la nature de plus de découvertes qu'il n'en fallait pour illustrer la vie de plusieurs savans; chargé de ce riche butin, il est revenu avec la seule ambition d'en faire l'héritage commun de l'Europe savante; simple particulier, il a entrepris la publication d'un ouvrage égal à tout ce que la munificence des gouvernemens a fait paraître de plus magnifique; né dans les froides régions du nord, il a su peindre la nature des contrées équatoriales avec le coloris brillant, riche et varié qu'exigeait ce grand tableau; enfin, au milieu des applaudissemens du public et de ceux plus flatteurs encore des premières sociétés savantes, seul, il semble douter de sa gloire, se méfier de ses lumières, appeler sur ses travaux l'examen sévère des tribunaux de

la science ; et dans le siècle de la vanité la plus effrénée, il n'aspire à d'autres récompenses, à d'autres honneurs que celui d'aller sur les bords de l'Oxus et sur les sommets d'Imaüs, affronter de nouveaux périls pour l'avancement des connaissances humaines.

En lisant ce portrait de M. de Humboldt, sans doute on nous demandera pourquoi nous ne nous sommes pas empressés, il y a long-temps, d'annoncer et d'analyser son Voyage? La réponse est facile. Quant aux résultats généraux de ce Voyage, divers rapports, composés au nom des sociétés savantes, et répétés dans une foule de journaux, leur ont donné une extrême publicité. Quant aux résultats particuliers, quant aux détails des découvertes dont M. Humboldt a enrichi presque toutes les sciences physiques et historiques, il faut, pour les louer avec discernement, une universalité de connaissances que nous avons assez de bon sens pour ne pas nous attribuer. Nous n'entreprendrons certainement point d'analyser cette superbe *Flore*, où des milliers de plantes équinoxiales, jusqu'à présent inconnues, étalent leurs formes élégantes et leurs couleurs éclatantes ; nous ne saurions nous mêler des savantes discussions par lesquelles MM. de Humbold et Bonpland cherchent à discerner les nouveaux genres, les espèces nouvelles qui doivent se trouver parmi six mille plantes qu'ils ont rapportées d'Amérique. Sans doute, nous aurions pu répéter en toute conscience les éloges avec lesquels les Cuvier, les Biot ont annoncé la partie de ce Voyage qui traite de la zoologie et de l'anatomie comparée d'un grand nombre de singes, d'oiseaux, de poissons et d'amphibies inconnus ; ainsi que celle où M. de Humboldt, aidé de son digne ami Oltmanns, a consigné ses nombreux travaux astronomiques, auxquels la géographie du Nouveau-Monde devra des cartes aussi neuves que précieuses. Nous aurions pu, en toute conscience, présumer le même mé-

rite dans la partie qui doit être consacrée aux recherches sur le magnétisme; mais quelle adresse de style, quelle magie des formes n'aurait-il pas fallu pour exposer d'aussi hautes spéculations d'une manière agréable et instructive pour les nombreux lecteurs d'un journal!

A la vérité, ces ouvrages importans pour la science renferment aussi des réflexions morales, justes et profondes, des descriptions pleines d'intérêt; enfin, des morceaux qui, transcrits dans cette feuille, auraient certainement satisfait les hommes d'un goût sain et impartial. Nous reviendrons peut-être un jour sur ces morceaux; car c'est en appréciant la manière de M. de Humboldt qu'on pourrait établir quelques principes non moins utiles aux sciences qu'aux lettres, et démasquer l'absurde système de certains littérateurs modernes qui voudraient introduire dans les écrits savans une recherche puérile des formes oratoires, tandis que le véritable goût reconnaît pour beautés du premier ordre, dans ce genre de composition, la vérité et la nouveauté des aperçus, la justesse, la force et la profondeur des pensées, l'élévation des sentimens et l'étendue des résultats.

Nous aurions peut-être eu des droits mieux fondés pour nous croire en état d'analyser la partie du Voyage de M. de Humboldt qui renferme le *Tableau physique des régions équatoriales*, et l'*Essai sur la géographie des plantes*; mais cette partie très-intéressante pour toutes les classes des lecteurs tant soit peu instruits, a été publiée avant que nous eussions entrepris la tâche difficile de coopérer à ce journal.

Nous nous bornerons donc à l'analyse de l'Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne ou du Mexique, dont il a déjà paru deux livraisons, et que l'on annonce devoir être entièrement publié avant la fin de cette année. Les livraisons qui paraissent offrent déjà matière à des considérations que la situation actuelle du

Mexique rendra plus intéressantes, et qui feront le sujet d'un article prochain.

(10 novembre 1808.)

§ 2. Les contrées du Nouveau-Monde où règnent la langue, les mœurs et les lois espagnoles, ont une étendue plus grande que toute l'Europe, et, à quelques exceptions près, elles jouissent d'une température heureuse; elles possèdent un sol riche en productions précieuses, utiles ou nécessaires. Leur position, en rendant difficile toute attaque hostile, leur ouvre des communications promptes avec le reste du globe. Enfin elles réunissent tous les avantages de localité que puisse désirer un peuple avide de gloire et de puissance. Rome, au faîte de sa grandeur, ne posséda pas un plus bel empire. Pourtant (telle est l'influence des mauvaises lois, des institutions féodales et des réglemens fiscaux) cette immense Espagne transatlantique, où 120,000,000 d'hommes pourraient vivre dans l'abondance, n'en nourrit à peine que 13,000,000. De cette population, 6,000,000 se trouvent réunis dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, plus connue sous le nom de Mexique. Aussi, quoiqu'on vante le luxe et les goûts littéraires des habitans de Lima, l'industrie commerciale de Buénos-Ayres et la riche culture de la côte de Caracas, ce n'est que dans le Mexique que l'on trouve réunis tous les élémens d'un état civilisé; c'est du sort de ce pays que dépendent les destinées du Nouveau-Monde: destinées brillantes, si, fidèles à leurs vrais intérêts, et profitant de leurs lumières, de leurs forces, de leur position, les Mexicains repoussent le joug que les tyrans de l'Océan voudraient leur imposer.

Le Mexique, bien que situé principalement dans la zone torride, offre un abrégé du globe entier. En s'élevant comme une immense digue entre les deux océans qui em-

brassent le monde, et en se soutenant généralement à une hauteur de 2,000 mètres, le plateau mexicain, dans ses plaines nues et médiocrement fertiles, réunit, sous un climat aussi tempéré que celui de la France, les productions du nord de l'Amérique à celles de l'Europe méridionale, tandis que, placés sur ce large piédestal, des volcans d'une dimension colossale portent jusqu'à la hauteur de 5,400 mètres leurs cimes couronnées d'éternels feux et de neiges éternelles. Les flancs de cette énorme montagne aplatie, en descendant jusqu'au niveau de l'océan Pacifique et du golfe Mexicain, présentent successivement toutes les nuances de la zone tempérée et de la torride; aux forêts de pins succèdent les forêts de chênes; puis, dans des vergers favorisés par un printemps perpétuel, on voit mûrir tous les fruits de l'Europe; enfin, sur les bords de la mer, s'étendent des collines et des plaines où abondent le sucre, l'indigo, le coton et les bananes, mais où la terrible maladie connue sous le nom de *vomissement noir* exerce des ravages perpétuels.

Placé de manière à pouvoir communiquer en cinq semaines avec l'Europe, et en six avec l'Asie, le Mexique n'a de ports sûrs et profonds que du côté de la mer Pacifique, tandis que du côté du golfe Mexicain le navigateur ne trouve que des mouillages dangereux, où, à chaque instant, les vents furieux menacent de briser son vaisseau sur des rochers, ou de l'échouer sur les sables : circonstance qui, en défendant le Mexique contre une invasion européenne, lui assigne le vaste océan Oriental comme la véritable sphère de sa domination.

Bien cultivé, le Mexique non-seulement produirait en abondance le sucre, le café, le cacao, enfin toutes les productions qui enrichissent les îles des Indes occidentales, mais il se fournirait soi-même de tout ce qui est nécessaire, soit au maintien d'un état, soit aux agrémens de la vie. Une administration plus vigilante ferait naître des forêts

auprès de ces mines inépuisables dont le milieu du plateau est parsemé, et qui, bien plus accessibles que celles du Pérou, sont aussi bien plus lucratives. La somme de 22,000,000 de piastres qu'elles envoient en Europe pourrait encore être augmentée si le combustible ne manquait point. C'est la difficulté des communications entre Mexico et le port de Véra-Cruz qui seule empêche les farines du Mexique d'entrer en concurrence avec celles de Philadelphie dans les marchés de l'Europe. Nul doute non plus que les vins les plus généreux, les huiles les plus fines, les fruits les plus délicieux ne récompensassent ici les soins des cultivateurs instruits et entreprenans. Mais tous les avantages de ce beau pays étaient perdus pour un gouvernement qui voyait avec effroi les accroissemens de ses propres colonies, et qui croyait, à force de réglemens, retenir une moitié du monde dans un état inculte et sauvage. Les principes plus libéraux proclamés par le roi Joseph Napoléon, semblent devoir faire aimer son nom dans ces contrées éloignées, si la voix de la raison y a pu arriver avant le cri des passions.

Toutefois, la nature, qui n'a voulu vendre à chaque peuple sa portion de bonheur et de gloire qu'au prix de travaux assidus, oppose à la culture de la Nouvelle-Espagne précisément le même obstacle qui arrête celle de l'Espagne ancienne, savoir, le défaut de rivières navigables. On conçoit que les flancs escarpés du plateau mexicain n'admettent que des torrens d'un cours rapide et momentané; d'ailleurs les sources sont rares, parce que les eaux s'infiltrent partout à travers les fentes du porphyre et les pores de la roche amygdaloïde; mais, sur le plateau même, de grands, de nombreux lacs offraient à l'industrieuse sagacité de l'homme les élémens d'une navigation artificielle. Malheureusement les inondations causées par ces amas d'eau ont engagé les colons à les dessécher; opération qui a entraîné à sa suite un autre inconvénient: le

muriate de soude et de chaux, le nitrate de potasse et d'autres substances salines se sont répandus sur ce sol desséché avec une rapidité que les chimistes auront de la peine à expliquer. Par cette abondance de sels, par ces efflorescences contraires à la culture, le plateau du Mexique ressemble en plusieurs endroits à celui de l'Asie centrale.

A cet aperçu de la géographie naturelle du Mexique, nous ferons succéder l'esquisse des peuples qui l'habitent et de leur civilisation. Ils se divisent en quatre castes : les blancs, les nègres, les Indiens et les hommes de race mixte ; mais on peut encore subdiviser les blancs en deux classes : ceux qui sont nés en Europe, et qu'on appelle vulgairement *Chapetons* ou *Gachupines*, et ceux qui, nés dans le pays même, portent ici, comme dans toutes les colonies, le nom de *Créoles*. Il est encore essentiel de distinguer, dans la race mixte, les *Métis* ou *Mestizos*, nés de blancs et d'Indiens ; les *Mulâtres*, descendans de blancs et de nègres ; et les *Zambos*, qui sont la progéniture des nègres et des Indiens.

Le nombre des blancs peut être estimé à 1,200,000. Une mauvaise politique en a fait, pour ainsi dire, deux nations ennemies. L'ancien gouvernement espagnol donnait, ou, pour parler plus exactement, vendait à des individus nés en Europe toutes les places et jusqu'aux plus petits emplois. Les Espagnols nés au Mexique, quelles que fussent leur naissance, leur éducation ou leur fortune, se voyaient exclus de l'administration de leur pays natal ; la loi qui garantissait l'égalité de tous les blancs devant les tribunaux était mal exécutée par des juges intéressés. Cette malheureuse division peut encore être effacée par les efforts d'un gouvernement impartial et vraiment paternel.

Il était d'autant plus impolitique de blesser l'orgueil des créoles, qu'ils sont peut-être plus avancés que les Espagnols d'Europe dans plusieurs branches de la civilisation. Le goût des sciences physiques et mathématiques est singu-

lièrement répandu au Mexique. C'est dans la capitale de ce pays qu'a été imprimé le meilleur ouvrage de minéralogie que possède la nation espagnole, le *Manuel d'oryctognosie*, par del Rio; c'est encore à Mexico qu'on a publié la première traduction espagnole des *Elémens de chimie*, de Lavoisier. Les hautes mathématiques sont cultivées avec le plus grand soin dans l'école des mines; on ne manque ni de géomètres ni d'astronomes qui feraient honneur à une nation européenne. L'étude des plantes compte aussi des disciples distingués; le palais même du vice-roi renferme dans son enceinte un jardin botanique. Tous les établissemens de Mexico sont dotés avec munificence et pourvus de bons instrumens. Après les sciences, c'est aux beaux-arts que les Mexicains se livrent avec le plus d'ardeur et de succès. L'académie des beaux-arts possède une superbe collection de modèles en plâtre; les belles formes de l'Apollon du Belvéder, les grâces inexprimables de la Vénus de Médicis, la sublime composition du groupe de Laocoon, sont tous les jours des objets d'étude pour une jeunesse nombreuse. M. Tolsa, professeur de sculpture, est parvenu à fondre, à Mexico, une statue équestre du roi Charles IV : ouvrage, dit M. de Humboldt, qui, à l'exception du Marc-Aurèle de Rome, surpasse en beauté et en pureté de style tout ce qui nous est resté de ce genre en Europe. C'est surtout dans l'architecture que les Mexicains ont fait des progrès étonnans; ils montrent la plus rare intelligence dans l'ordonnance des bâtimens, dans l'exécution des ornemens, des chapiteaux, des reliefs, enfin dans la coupe des pierres. Les édifices qui ornent les rues de Mexico seraient remarqués même dans les plus belles villes de l'Europe.

A côté de ces rapides progrès des sciences et des arts, on s'étonne peut-être de trouver les études littéraires négligées; mais cet étonnement diminuera si l'on considère la monotonie, le calme et l'isolement que l'aversion mu-

tuelle des castes d'une couleur ou d'un rang différent produit dans les relations sociales. Partout où il n'existe point d'union sociale entre une grande masse d'hommes libres, égaux et bien élevés, les sentimens et les passions, ces premiers élémens de toute la littérature, ne sauraient prendre ni un grand développement ni un caractère noble.

Si les richesses, le faste et le luxe suffisaient pour faire fleurir les lettres, Mexico devrait être une autre Athènes. Des fortunes immenses s'y acquièrent et s'y dispersent avec une égale rapidité; il y a des familles particulières qui ont 2,000,000 de revenu par an; il y en a qui, en six mois, ont retiré 20,000,000 d'une mine, et qui les ont dépensés. A côté de ces hommes qui se jouent des métaux précieux, les amassant et les jetant tour à tour, comme font les enfans avec leurs hochets, on aperçoit des milliers de lazaroni qui ne connaissent guère la propriété, et qui jour et nuit végètent au sein de la misère, étendus en plein air et presque nus, dans les rues et sur les places publiques. Cependant un malheureux de cette classe est très-vain de la qualité et du titre d'Espagnol, ou, ce qui à Mexico est synonyme, de blanc; il voit avec dédain le mulâtre le plus riche; et s'il se croit blessé par un homme du plus haut rang, il lui dit avec fierté : Est-ce que par hasard vous vous croiriez plus *blanc* que moi ?

Les hommes de couleur, pour peu qu'ils soient en état de dédommager les juges de leur peine, obtiennent facilement une sentence qui les déclare blancs. Le peuple appelle cela *se faire blanchir.*

Le mélange des races offre plusieurs bizarreries remarquables : un métis, ou descendant de blancs et d'Indiens, est ordinairement un être faible et timide; un *Zamba,* né de nègres et d'Indiens, se distingue par sa force, son audace, son intelligence. Les gens de couleur forment un total de 2,400,000 individus.

Les nègres sont extrêmement rares au Mexique : à

peine en voit-on dans la capitale, même dans les cantons les plus chauds. Le sucre et l'indigo croissent très-bien, sans être arrosés par la sueur des esclaves africains; ce qui doit singulièrement fâcher les hommes ignares ou intéressés qui prétendent qu'on ne peut fonder une colonie sur d'autre base que sur l'esclavage : raisonnement parfaitement semblable à celui que faisaient certaines gens, il y a vingt ou trente ans, pour prouver que l'Europe deviendrait inculte si on abolissait la servitude du paysan. La culture du sucre fait de grands progrès sur les côtes de l'Amérique espagnole; il y a peu d'années, on connaissait à peine de nom le sucre mexicain; aujourd'hui Véra-Cruz en exporte déjà 120,000 quintaux; peu à peu on verra arriver l'époque prévue par Page, dans son excellent Traité du commerce des colonies; les colonies à esclaves ne pourront maintenir la concurrence avec les colonies libres. En attendant, les Espagnols, aussi bien que les Portugais, se conduisent envers leurs nègres avec une bonté vraiment paternelle; et, même dans les colonies espagnoles où les nègres sont en nombre considérable (comme à la Havane, à Lima et à Caraccas), on ne redoute nullement ces explosions du désespoir qui autre part ont causé tant d'irréparables désastres.

(11 novembre 1808.)

§ 3. Il nous reste à considérer l'état des Indiens ou descendans des anciens Mexicains. On sera peut-être étonné d'apprendre qu'après toutes les cruautés que les premiers conquérans espagnols ont commises envers ces peuples sans défense, il en survit encore une population de plus de 2,500,000 individus. Ils demeurent presque tous dans la partie centrale du vieux Mexique, et non pas dans les vastes régions du Nouveau-Mexique, de Tékas, de la nouvelle Biscaye et de la Californie, où il y a même plus

d'Espagnols que d'Indiens; fait assez peu connu, et d'où il résulte que le Nouveau-Mexique n'est pas une conquête aussi facile que les Anglo-Américains le pensent. Ces peuples, après avoir été réduits en état de servitude par les premiers conquérans, ont vu leur sort s'adoucir un peu par l'effet des divers réglemens qui fixent la quotité des corvées et des impositions auxquelles ils sont soumis. En lisant les *priviléges* accordés aux Indiens, on les estimerait heureux d'être devenus sujets de l'Espagne, surtout si on se rappelle que sous les anciens empereurs mexicains le peuple vivait dans la plus grande oppression, était presque sans propriété, et faisait à peu près le service des bêtes de somme.

Cependant leur condition est encore très-digne de pitié; M. de Humboldt nous en révèle jusqu'aux causes les moins connues, en donnant un extrait du mémoire présenté au roi d'Espagne, en 1799, par l'évêque et le clergé de Méchoacan. Dans ce mémoire, qui respire les idées les plus libérales, on voit un vénérable prélat, âgé de 80 ans, s'élever avec autant de force que de dignité contre les divers genres de tyrannie qui pèsent sur les Indiens.

La première source des maux qu'éprouvent les Indiens, c'est d'être pour ainsi dire dépouillés de toute propriété territoriale: chaque village indien ne peut posséder en propre qu'une très-petite portion de terrain; les biens dits de communauté ne sont dans le fait que de grandes fermes que les Indiens sont obligés de cultiver, et dont les revenus, versés dans la caisse des communautés, ne sont jamais employés au soulagement de ceux qui, par leurs travaux, ont contribué à les amasser. Les fonctionnaires éludent à cet égard les dispositions les plus formelles de la loi: ce qui est bon à prendre est bon à garder; il y a tant d'honnêtes gens qui savent mieux employer l'argent que ces grossiers paysans! enfin, pour masquer leurs brigandages, les administrateurs de ces caisses,

dans le Méchoacan, en prirent, en 1798, une somme de 1,000,000, qu'ils envoyèrent à Madrid, comme un *don patriotique* offert au monarque par les Indiens de cette province.

Les villages indiens sont gouvernés immédiatement par des caciques ou seigneurs, descendans de l'ancienne noblesse mexicaine, et qui continuent, comme du temps des empereurs du Mexique, de vivre dans l'oisiveté aux dépens du peuple qu'ils vexent, pillent et maltraitent. Les caciques sont à leur tour tyrannisés par les subdélégués, espèce de baillis, juges et administrateurs à la fois, qu'on a depuis quelques années substitués aux alcades-majors ou juges provinciaux.

Les alcades, dit l'évêque de Méchoacan, se considéraient comme des négocians qui avaient acquis un privilége exclusif d'acheter et de vendre dans les provinces soumises à leur juridiction; ils se faisaient de cette manière un revenu de 30,000 à 200,000 piastres. Ces magistrats usuriers forcèrent les Indiens à recevoir de leurs mains, à des prix arbitraires, un certain nombre de bestiaux. Ensuite, sous prétexte de se faire payer le capital et l'usure, l'alcade disposait toute l'année des Indiens comme de véritables serfs. Ainsi ces malheureux avaient sacrifié leur liberté pour avoir un cheval ou un mulet avec lequel ils étaient obligés de travailler au profit de celui qui le leur avait vendu. Mais au moins les exactions des alcades tournaient au profit de la culture du pays, et ces magistrats rendaient justice impartiale chaque fois qu'il ne s'agissait pas de leurs propres intérêts. Les subdélégués n'ayant d'autres revenus que le casuel, croyaient tous les moyens permis pour gagner de l'argent. « De là, dit l'é-» vêque, ces vexations perpétuelles, ces abus d'autorité » vis-à-vis des pauvres; de là cette indulgence envers les » riches, ce trafic honteux de la justice. Les intendans » trouvent de grandes difficultés dans le choix des sub-

» délégués, desquels les Indiens, dans l'état actuel des » choses, peuvent rarement attendre de la protection et » de l'appui. Ils cherchent cet appui auprès de leurs cu- » rés. Par conséquent, le clergé et les subdélégués vi- » vent dans une opposition constante..... Qu'on ne dise » point à votre Majesté, continue l'auteur de ce Mémoire, » qu'on ne dise point que la crainte seule des châtimens » doit suffire pour conserver la tranquillité dans ces pays; » il faut d'autres motifs, il en faut de plus puissans. Si la » nouvelle législation *que l'Espagne attend avec impatience,* » ne s'occupe pas du sort des Indiens et des gens de cou- » leur, l'influence du clergé, quelque grande qu'elle soit » sur le cœur de ces malheureux, ne le sera pas assez pour » les retenir dans la soumission et dans le respect dû à » leur souverain. »

Ce passage important confirme une observation faite par M. le sénateur Grégoire, dans son dernier ouvrage sur les nègres, savoir, que le clergé catholique s'est partout opposé avec vigueur à toutes les mesures tendantes à réduire les hommes en esclavage. Le clergé ne fait en cela que suivre les maximes claires et positives de la religion chrétienne. Il y a pourtant, dans les missions espagnoles, des moines qui se permettent de faire enlever par force les enfans des Indiens non convertis, qu'*ils* baptisent et qu'ils tiennent en *esclavage jusqu'à ce qu'ils* puissent se marier.

Pour en revenir à l'évêque de Méchoacan, il propose au roi d'Espagne des mesures très-propres à faire du Mexique le royaume le plus florissant du monde. Il voudrait qu'on affermât aux Indiens et aux gens de couleur les terres de la couronne qui sont généralement incultes; qu'on les déclarât capables d'occuper tous les emplois, et qu'on abolît la capitation, à laquelle il s'attache une idée d'infamie, pour soumettre les Indiens aux mêmes impôts indirects que paient les autres classes d'habitans. Il résul-

terait de ces mesures une augmentation du revenu public, un grand avancement de la culture du pays, et une meilleure distribution de la population. Cette dernière amélioration est d'autant plus importante que l'on ne voit nulle part, dans le monde, la population plus mal distribuée qu'au Mexique. Le tableau suivant, dressé par M. de Humboldt, va mettre cette vérité en évidence.

	Habitans.	Par lieue carrée.
Intendance de Mexico	1,511,800	255
— de Puebla	813,300	301
— de Guadalaxara . .	630,500	66
— d'Oxaca	534,800	120
— de Guanaxuato . .	517,300	568
— de Valladolid . . .	476,400	273
— de Mérida	465,700	81
— de San-Luis-Potosi.	331,900	12
— de Durango	159,700	10
— de Vera-Cruz. . .	156,000	38
— de Zacatecas. . . .	153,300	65
— de Sonora	121,400	6

Depuis Mexico jusqu'à Puebla, d'un côté, et jusqu'à Guanaxuato, de l'autre, dit M. de Humboldt, les villages se suivent de très-près, comme dans la Lombardie, tandis que dans les provinces du Nouveau-Mexique et de Californie, on peut errer long-temps sur un sol fertile, sous un climat salubre, sans apercevoir la trace d'un homme.

Il est impossible d'apprécier les talens, le caractère et l'esprit d'une nation conquise, opprimée et avilie; on risque à prendre pour l'ouvrage de la nature ce qui n'est que l'effet de mauvaises institutions sociales. Mais en rassemblant le peu de fragmens qui nous restent de l'ancienne histoire du Mexique, nous n'apercevons partout que le spectacle affligeant du despotisme, de la superstition et de l'esclavage; le sang humain arrosait les autels de ces divinités, dont il est impossible de retenir les noms aussi

barbares que leurs images étaient affreuses; le monarque se faisait adorer comme un dieu visible; dans ses palais régnait un luxe sauvage qui contrastait avec l'extrême misère du peuple; une foule de petits tyrans imitaient l'exemple du souverain. Un empire aussi mal constitué n'avait pas assez de force pour subjuguer la petite république de Tlascala, qui se maintenait indépendante presque en face de la ville de Mexico, et qui elle-même n'offrait guère une civilisation plus parfaite que l'empire mexicain. En un mot, les pays subjugués par Cortez ne paraissent pas avoir à regretter leurs anciennes institutions.

Les mœurs et les institutions des Aztèques ou anciens Mexicains paraissent assez favorables à l'opinion de M. de Humboldt, qui les croit descendans des Mongoux, des Huns, ou de quelque autre nation de l'Asie septentrionale. Plusieurs traits de leur constitution physique semblent confirmer cette conjecture; la position oblique de leurs yeux, et le peu d'épaisseur de leur barbe, rappellent la race mogole; mais, d'un autre côté, la couleur jaune de cette race est absolument différente de la teinte rouge-cuivrée des Américains; ceux-ci ont aussi une taille et des formes infiniment plus avantageuses. Toutefois, je me garderai bien de discuter cette question avant que M. de Humboldt ait publié l'ensemble des recherches qu'il a faites à cet égard. Il a, par exemple, trouvé à Santa-Fé de Bogota les preuves complètes de l'existence d'un empire gouverné précisément comme le Japon, par un souverain temporel et une espèce de pape ou daïri. Il paraît que M. de Humboldt réserve tous les détails de cette nature pour sa *Relation historique*.

Peut-être dans quelques parties du Mexique, surtout dans la province d'Oaxaca, il existait des nations moins fameuses par leurs conquêtes que les Aztèques, mais plus avancées dans les arts de la véritable civilisation. Partout,

et dans tous les siècles, c'est dans de petits états que se développent les premiers germes de la civilisation, des sciences, des lettres et des arts.

Aux yeux d'un observateur impartial, les bicoques de la Grèce valaient mieux que les superbes capitales de l'empire persan. Mais en combien d'endroits du monde un destin inflexible n'a-t-il pas étouffé une Grèce naissante, sans que seulement l'histoire puisse en démêler les traces obscures, et en déterrer les monumens ensevelis sous les débris d'autres siècles et d'autres générations?

(9 novembre 1809.)

§ 4. Les monumens mexicains offrent des rapports frappans avec ceux de l'Egypte et de plusieurs contrées de l'Asie.

Le *téocalli*, ou temple de Mexico, dont Cortez admira l'ordonnance, était un monument pyramidal, situé au milieu d'une vaste enceinte de murailles, et élevé de 37 mètres: on y distinguait cinq assises ou étages, comme dans plusieurs pyramides de Sacara en Egypte, surtout dans celle de Mehedun. Le téocalli mexicain, exactement orienté comme toutes les pyramides égyptiennes et asiatiques, avait 97 mètres de base: il formait une pyramide si tronquée, que, vu de loin, le monument paraissait un cube énorme, sur la cime duquel s'élevaient de petits autels couverts de coupoles construites en bois. La pointe par laquelle se terminaient ces coupoles était élevée de 54 mètres au-dessus de la base de l'édifice ou du pavé de l'enceinte. On voit par ces détails que le téocalli avait une grande analogie de forme avec le monument antique de Babylone, que Strabon nomme le mausolée de Bélus, et qui n'était qu'une pyramide dédiée à Jupiter-Bélus. Ni le téocalli, ni l'édifice babylonien, n'étaient des temples dans le sens que nous attachons à ce mot, d'après

les idées que les Grecs et les Romains nous ont transmises. Tous les édifices consacrés aux divinités mexicaines formaient des pyramides tronquées : les grands monumens de Téotihuacan, de Cholula et Papantla, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, confirment cette idée; ils indiquent ce qu'ont été les temples moins considérables, construits dans les villes de Ténochtitlan et de Tezcuco. Des autels couverts étaient placés au sommet du téocalli; ces édifices rentrent par là dans une même classe avec les monumens pyramidaux de l'Asie, dont anciennement on trouvait des traces jusqu'en Europe : car le mausolée conique de Callistus, en Arcadie, servait de base à un petit temple consacré à Diane.

C'était sur le sommet de ces pyramides tronquées que les Mexicains plaçaient les statues de leurs divinités, couvertes de minces lames d'or, et dont les figures gigantesques et monstrueuses rappellent, de la manière la plus frappante, les idoles de l'Inde et de la Tartarie. Il existe à Mexico une collection de manuscrits hiéroglyphiques, tracés sur du papier fait des fibres d'agave, et contenant l'affreuse mythologie de ce peuple. M. de Humboldt se propose d'en publier une copie dans l'*Atlas* qui doit accompagner la *Relation générale et historique* de son voyage. En comparant ces dessins avec ceux que Pallas a donnés dans son Voyage de Sibérie, on remarque le même style; les têtes, les bras et les pieds sont multipliés pour marquer les divers attributs d'une divinité; le visage et l'attitude expriment tantôt ce repos stupide qui, aux yeux des nations asiatiques, est le suprême bonheur; tantôt cette rage, ce courroux destructeur, cette soif de sang que l'homme sauvage attribue aux dieux qu'il se crée d'après sa propre image. Ces traits affreux ont fait croire à quelques missionnaires ignorans et crédules que les nations sauvages adoraient le *diable*. Si les dessins des divinités mexicaines eussent paru dans un siècle moins éclairé que le nôtre,

on eût certainement accusé les sujets de Montézuma d'adresser leurs vœux au prince des anges tombés. La seule chose par où les divinités mexicaines diffèrent de notre diable, c'est une variété étonnante de couleurs ; il y en a, parmi ces idoles, de bleues, de rouges, de jaunes, et ces teintes différentes semblent dénoter les caractères des élémens dont ces divinités étaient censées posséder l'empire.

L'origine asiatique des Mexicains paraît à peu près démontrée à M. de Humboldt. Il adopte même les hypothèses historiques des savans mexicains, entre autres de l'historien Clavigero, qui fixent au VIIe siècle l'arrivée des Toultèques, prédécesseurs des Aztèques, dont l'établissement au Mexique date du XIIIe siècle. Clavigero, dont l'ouvrage curieux, mais prolixe, mériterait d'être traduit en abrégé, avait annoncé l'existence d'une ville ou plutôt d'un assemblage d'édifices nommés les *casas grandes*, c'est-à-dire les grandes maisons ; on considérait ces monumens, situés dans la Nouvelle-Biscaye, et semblables à ceux du Mexique, comme une preuve de l'ancien séjour des Mexicains dans les parties septentrionales de l'Amérique ; on y voyait la dernière des trois *stations* ou points de repos de la tribu des Aztèques, depuis sa sortie d'un pays nommé Aztlan ; nom dans lequel il serait aussi facile de retrouver l'Atlantide que l'Asie. M. de Humboldt, qui a souvent cité Clavigero et beaucoup d'autres ouvrages mexicains non moins rares et intéressans, nous donne un extrait de la *Chronique séraphique du collége de la Propagande de Quérétaro*, imprimée à Mexico, et d'après laquelle des missionnaires ont assez récemment découvert, sur les bords de la rivière Gila, une autre ruine semblable, et qui nous paraît être la deuxième station des Aztèques. La troisième doit se trouver près d'un lac nommé Teguayo, et de la fameuse ville de Quivira, qui est l'Eldorado de l'Amérique septentrionale. Mais il y a encore loin de là à l'endroit où, selon l'idée très-juste

de M. de Humboldt, la chaîne des îles Aleutiennes a offert aux nations asiatiques le passage le plus naturel pour arriver en Amérique. C'est en apprenant à connaître à fond les traditions historiques et mythologiques des tribus disséminées sur les côtes nord-ouest du continent américain, que l'on parviendra à décider cette question intéressante.

On se trompe souvent en jugeant de la civilisation d'un peuple d'après le caractère barbare et sanguinaire de ses institutions religieuses. Les Grecs et les Romains connaissaient les sacrifices humains; il y a même dans Homère une allusion très-claire au goût qu'avaient dans l'origine les dieux de l'Olympe pour les victimes humaines; Junon est accusée de vouloir *manger tout crus* Priam et ses enfans. La statue de Saturne, ou plutôt de Moloch, auquel on immolait des enfans, n'empêcha pas les Carthaginois d'être un peuple très-civilisé. Les Scandinaves ont pu boire dans les crânes de leurs ennemis, et néanmoins la mythologie de l'Edda est, après celle des Grecs, la seule où il y ait un ensemble très-poétique et très-philosophique. De même les Mexicains, malgré leurs autels arrosés du sang humain, paraissent avoir fait d'assez grands progrès dans quelques arts. Ils travaillaient, sculptaient et polissaient les pierres les plus dures, telles que le feldspath et le porphyre. Lorsqu'on a pavé récemment la place autour de la cathédrale, des pierres sculptées ont été trouvées jusqu'à 10 et 12 mètres de profondeur. Peu de nations ont remué de plus grandes masses que les Mexicains. La pierre calendaire et celle des sacrifices, exposées à la vue du public sur la grande place, ont de 8 à 10 mètres cubes. La statue colossale de Teogaomiqui, chargée d'hiéroglyphes, et couchée dans un des vestibules de l'Université, a 2 mètres de long sur 3 de large. En fouillant vis-à-vis de la chapelle du Sagrario, on a trouvé, parmi une immense quantité d'idoles appartenant au téocalli,

une roche sculptée qui avait 7 mètres de long, 6 de large et 3 de haut. On a travaillé en vain pour la retirer.

La majeure partie des légumes que l'on consomme à Mexico est cultivée sur les *chinampas*, que les Européens désignent par le nom de *jardins flottans*. Il y en a deux sortes, dont les uns sont mobiles, poussés çà et là par le vent; les autres, attachés et unis au rivage. Les premiers seuls méritent la dénomination de jardins flottans; mais leur nombre diminue de jour en jour.

L'invention ingénieuse des chinampas paraît remonter à la fin du XIVe siècle. Il est probable que la nature même a suggéré aux Aztèques la première idée des jardins flottans. Sur les rivages marécageux des lacs de Xochimilco et de Chalco, l'eau agitée dans la saison des grandes crues, enlève des mottes de terre couvertes d'herbes et entrelacées de racines. Ces masses, voguant long-temps çà et là au gré des vents, se réunissent quelquefois en petits îlots. Une tribu d'hommes, trop faible pour se maintenir sur le continent, crut devoir profiter de ces portions de terrain que le hasard lui offrait, et dont aucun ennemi ne lui disputait la propriété. Les plus anciens chinampas n'étaient que des mottes de gazon réunies artificiellement, piochées et ensemencées par les Aztèques. Ces îles flottantes se forment sous toutes les zones. M. de Humbold en a vu au royaume de Quito, dans la rivière de Guayaquil; elles avaient 8 à 9 mètres de long, nageaient au milieu du courant, et portaient de jeunes tiges de *bambusa*, de *pistia stratiotes*, de *ponederia*, et une foule d'autres végétaux dont les racines s'entrelacent facilement. On en trouve aussi en Italie dans le petit lac dit *Lago di aqua solfa* de Tivoli, près des thermes d'Agrippa; elles sont formées de soufre, de carbonate de chaux, et de feuilles de l'*ulva thermalis;* elles changent de place au moindre souffle du vent.

De simples mottes de terre enlevées du rivage ont donné

lieu à l'invention des chinampas ; mais l'industrie de la nation aztèque a peu à peu perfectionné ce système de culture. Les jardins flottans que les Espagnols trouvèrent déjà très-multipliés, et dont plusieurs existent encore dans le lac de Chalco, étaient des radeaux formés de roseaux, de joncs, de racines et de branches de broussailles. Les Indiens couvrent ces matières légères et enlacées les unes dans les autres, de terreau noir, qui est naturellement imprégné de muriate de soude. On enlève peu à peu ce sel en arrosant le sol avec l'eau du lac : le terrain devient d'autant plus fertile, que l'on répète plus souvent cette lixiviation. Ce procédé réussit même à l'eau salée du lac de Tezcuco, parce que, très-éloignée du point de sa saturation, cette eau est encore propre à dissoudre le sel, à mesure qu'elle filtre à travers le terreau. Les chinampas renferment quelquefois jusqu'à la cabane de l'Indien qui sert de garde pour un groupe de jardins flottans. On les toue ou on les pousse avec de longues perches pour les transporter à volonté d'un rivage à l'autre.

A mesure que le lac d'eau douce s'est éloigné du lac salé, les chinampas mobiles se sont fixés. On en voit de cette dernière classe tout le long du canal de la Viga, dans le terrain marécageux contenu entre le lac de Chalco et le lac de Tezcuco. Chaque chinampa forme un parallélogramme de 100 mètres de long et de 5 à 6 mètres de large. Des fossés étroits, et communiquant symétriquement entre eux, séparent ces carrés. Le terreau propre à la culture, dessalé par de fréquentes irrigations, s'élève de près d'un mètre au dessus de la surface de l'eau environnante. C'est sur ces chinampas que se cultivent les féves, les petits pois, le piment, les pommes-de-terre, les artichauts, les choux-fleurs, et une grande variété d'autres légumes. Les bords de ces carrés sont généralement garnis de fleurs, quelquefois même d'une haie de

rosiers. La promenade que l'on fait en bateaux autour des chinampas d'Istacalco est une des plus agréables dont on puisse jouir dans les environs de Mexico. La végétation est très-vigoureuse sur un sol constamment arrosé.

Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808, par M. Ange de Gardane.

(28 novembre 1808.)

Les voyages écrits en forme d'itinéraire sont d'une grande utilité pour la géographie, lorsque les distances y sont indiquées d'une manière positive et sans lacune. C'est en comparant les itinéraires modernes avec ceux que les anciens nous ont laissés, que l'on découvre la position des lieux dont la connaissance est indispensable pour l'intelligence de l'histoire. C'est un genre d'utilité que les esprits vulgaires même accordent à la géographie comparée; mais pour les esprits philosophiques, dignes d'apprécier cette science en soi-même, c'est un spectacle intéressant que de voir renaître, pour ainsi dire, sur une carte géographique, ces royaumes, ces républiques, dont nous savons par cœur les annales, dont nous admirons les législateurs et les héros, mais que l'histoire ne nous fait pas connaître avec assez de détails sous les rapports de l'étendue, des ressources physiques, du commerce et des revenus. Pour nous en tenir aux pays que que M. Gardane a parcourus, n'est-il pas beaucoup plus intéressant de connaître les moyens que la nature des lieux fournit au grand Mithridate pour résister si longtemps aux vainqueurs du monde, que de savoir la date précise de tous les combats qui se livrèrent entre lui et les Romains? Comment peut-on oser écrire l'histoire des guerres entre les Parthes et Rome, sans avoir étudié la

géographie physique de ces montagnes affreuses du Curdistan, où tant de généraux romains, depuis Antoine jusqu'à l'empereur Julien, virent échouer leurs efforts et se ternir leur gloire?

L'Asie mineure, l'Arménie, la Babylonie et la Perse, berceaux de tant d'antiques empires, ont donné beaucoup d'occupation aux géographes. D'Anville a le premier débrouillé le chaos dans lequel se trouvait la description de ces pays : c'est un de ses meilleurs travaux; même les erreurs systématiques dans lesquelles ce grand géographe est tombé sont de nature à prouver l'immensité de ses recherches. Ce que d'Anville avait ébauché a été achevé par M. Mannert, géographe allemand, qui ne possède pas le génie et le talent critique de notre Gosselin, mais qui réunit à la patience et à la sagacité de d'Anville une érudition historique vraiment étonnante, même dans un Allemand. M. Mannert a tracé en quatre volumes (qui font partie de sa *Géographie ancienne*) un tableau géographique, physique, politique et historique de l'Asie, le plus instructif et le plus complet que je connaisse.

Telle est pourtant la nature des sciences qui se composent de faits matériels : en avançant toujours, elles n'atteignent jamais à une perfection absolue; le vaste tableau, si savamment tracé par d'Anville et Mannert, peut être dérangé, changé et perfectionné en détail par tout homme qui, une toise et une lunette à la main, ira faire des observations sur les lieux; car une seule distance mieux déterminée entraîne ordinairement le changement de toutes celles qui l'environnent. Nous croyons que les itinéraires donnés par M. Gardane, dans l'ancienne Phrygie, engageront les géographes à changer quelques positions; mais la discussion de ce point exigerait des citations grecques et latines qui ne seraient peut-être pas du goût de tout le monde.

Nous nous bornerons donc à indiquer aux savans ce

mérite de l'Itinéraire de M. Gardane ; mais nous croyons devoir faire remarquer au public en général un autre genre d'intérêt qui distingue avantageusement la relation de ce voyageur. Nous voulons parler de ces aperçus rapides par lesquels M. Gardane nous fait connaître les mœurs et l'état actuel de l'Orient.

Les individus composant l'ambassade française entrent-ils chez le pacha de Nicomédie, les premiers objets qui frappent leurs regards sont les cadavres d'un pendu et d'un décapité, étendus sur le seuil de la porte ; arrivent-ils à Erzeroum, résidence du célèbre Joussouf-Pacha, on présente aux ambassadeurs de France et de Perse des chevaux couverts d'or et de perles, pour faire leur entrée dans la ville. Ici, c'est une horde de Curdes qui cherche à piller la caravane ; là, des pasteurs, dignes de l'ancienne Arcadie, ramènent ceux de nos voyageurs qui s'étaient égarés. Au centre de l'Asie mineure, Chapan-Ouglou lève en son propre nom d'énormes contributions, et se fait regarder par les habitans comme leur souverain, tandis que la Porte n'ose ni le punir, ni seulement le blâmer ; à Bagdad, le pacha Soliman reçoit avec respect les queues de cheval que la Porte lui envoie ; mais il y a cent vingt ans que ses ancêtres et lui ont occupé ce même gouvernement sans que les ordres du grand-seigneur aient pu les transférer à un autre poste ; ce qui veut à peu près dire que ces pachas sont des monarques héréditaires qui, par politesse, font savoir à la Porte leur avénement au trône. En un mot, la Turquie d'Asie est dans un état d'anarchie qui présage à l'empire des Ottomans le même sort qu'éprouva jadis celui des Califes. La condition du peuple varie selon le caractère des pachas, et les contrées les plus heureuses sont celles où ces satrapes sont parvenus à posséder un pouvoir héréditaire. Mais, au milieu de la barbarie qui règne dans cette partie du monde, on aperçoit encore quelques traces brillantes de l'ancienne civilisa-

tion; le peuple paraît très-susceptible d'une bonne législation; partout où il y a un peu d'ordre et de tranquillité, les habitans montrent un caractère loyal et hospitalier.

La Perse offre un spectacle tout différent; c'est aujourd'hui un empire régulièrement organisé et infiniment mieux civilisé que la Turquie. La cour est brillante; l'or et les diamans éclatent sur les vêtemens; on n'y marche que sur des tapis couverts de broderies en or, ou sur des mosaïques superbes; les parfums précieux brûlent dans des vases de pierres fines; les appartemens sont rafraîchis par des jets d'eau limpide qui jaillissent dans des bassins de marbre et de porphyre. Le peuple, très-soumis, se livre à des travaux utiles, paie ses impôts et fournit des recrues à l'armée. Seulement M. Gardane observe que les Persans mettent beaucoup de lenteur dans les affaires même les moins importantes; qu'ils n'ont aucune espèce d'égard pour les femmes; que, dans les audiences données par le grand-visir de Perse, les seigneurs même se tiennent à genoux sur le seuil de la porte; qu'on voit, comme en Turquie, des cadavres mutilés, étendus devant le palais royal; que les officiers de l'armée ne savent pas lire; en un mot, il a trouvé dans les Persans des Orientaux, et non pas des Européens : au surplus, dit-il, la différence des caractères et des mœurs n'empêche pas les Persans et les Français de s'estimer, de s'aimer, et d'unir leurs intérêts politiques. Le nom de l'Empereur y est l'objet de la plus haute vénération; les portraits, les médaillons de Napoléon paraissent aux Asiatiques des présens d'une valeur inestimable; le monarque de Téhéran attache un si grand intérêt à avoir des nouvelles de la France, qu'il a su la bataille d'Austerlitz le quarante-cinquième jour après qu'elle eut été livrée.

La politesse des Persans est d'un genre tout-à-fait oriental. Un grand seigneur arriva un jour chez l'ambas-

sadeur de France « pour lui demander pardon de ce qu'il faisait mauvais temps en Perse. »

Les conférences diplomatiques à Téhéran se tiennent comme à la Comédie française : elles ont lieu à portes ouvertes, et en présence d'une foule de curieux. Les Orientaux ne peuvent pas concevoir la nécessité du mystère dans les conventions entre les états.

Les femmes sont aussi esclaves en Perse que dans tout le reste de l'Orient. Un Français de la suite de l'ambassadeur excita beaucoup de rumeur à Téhéran, pour avoir porté des regards curieux sur le jardin d'un sérail. A la vue d'un homme, les femmes jetèrent des cris d'effroi ; quelques-unes même prirent les armes et se disposèrent à riposter à des œillades par des coups de fusil. Il paraît que les femmes d'Asie ne ressemblent que de loin à celles de l'Europe.

M. Gardane demanda un jour à un seigneur persan combien il avait d'enfans : « Je l'ignore, répondit-il ; de» mandez-le à mon secrétaire. » Le secrétaire regarde sur son registre, et répond que son maître a dix-sept enfans.

Il est fâcheux que l'ouvrage de M. Gardane soit écrit d'un style extrêmement négligé : ce ne sont que des notes jetées sur le papier. L'imprimeur a fait de son mieux pour estropier les noms propres. Toutefois, ces défauts ne doivent pas nous empêcher de rendre justice au zèle et aux lumières de l'auteur.

Voyage à Péking, Manille et l'Ile-de-France ; par M. de Guignes.

(20 janvier 1809.)

§ 1er. En parlant de l'imperfection des connaissances géographiques avant les expéditions des Romains et

d'Alexandre le Grand, le judicieux Polybe en indique la principale cause à peu près en ces mots : « Trop de » dangers attendaient jadis celui qui eût voulu pénétrer » aux extrémités de la terre. Y parvînt-il même, il lui » était bien difficile de faire soi-même des observations » au milieu des déserts ou des peuples sauvages ; il l'était » encore plus d'apprendre quelque chose de gens dont on » n'entendait pas la langue. Etant enfin de retour, une » nouvelle lutte attendait le voyageur ; il fallait résister » à l'esprit général, et se respecter assez soi-même pour » ne pas débiter des fables que tout le monde était prêt » à accueillir. » Ce que Polybe disait alors d'un voyage en Espagne ou dans les Gaules peut encore aujourd'hui s'appliquer aux voyages dans certaines parties de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie. Il y a des pays, dans le centre de l'Afrique, dans lesquels on ne doit chercher à faire des découvertes que les armes à la main ; l'individu qui, plein d'une généreuse, mais aveugle confiance, oserait s'y rendre seul, est à peu près sûr d'y périr sans fruit et sans gloire. Il y a d'autres pays qui, bien que jouissant d'une sorte de civilisation, n'en sont pas moins inaccessibles aux voyageurs européens, parce que la politique puérilement ombrageuse qui en dirige le gouvernement s'imagine pouvoir dérober aux yeux du monde les côtés faibles d'un empire dont on sait pourtant qu'il a été conquis autant de fois qu'attaqué. A ces traits, on reconnaît facilement la Chine, « ce pays peuplé de sages » et gouverné par la philosophie, » comme le dit l'auteur de l'Histoire philosophique des deux Indes. Cet empire, inaccessible aux voyageurs ordinaires, a été le sujet de tant de fables amusantes, de tant de déclamations pompeuses, de tant de discussions savamment oiseuses, qu'une relation écrite avec de la simplicité, avec du sang-froid, devient en quelque sorte un phénomène dans le monde savant, dès que cette relation a la Chine pour

objet. Qu'un voyageur nous dise des choses vulgaires et croyables sur la Russie, sur la Turquie, rien ne nous paraît plus naturel : nous poussons même quelquefois le doute un peu trop loin dans ce qui regarde les pays voisins de l'Europe, et nous négligeons des choses extraordinaires qui sont près de nous ; mais qu'un homme revienne de la Chine sans nous raconter des merveilles, c'est ce qui surpasse l'intelligence de beaucoup de lecteurs de voyages. Ils s'en fâchent même, et tandis qu'on admire les Anglais Macartney, Staunton et Barrow, lorsqu'ils donnent à la Chine 333,333,333 habitans, 1,800,000 soldats et 2,000,000,000 de revenus, on ne fera peut-être pas grande attention au véridique et impartial Français qui, après un séjour de dix-sept ans, vient nous assurer que l'empire colossal de la Chine ne possède ni une population ni des richesses proportionnées à sa vaste étendue ; qu'il n'est pas d'une très-haute antiquité ; que ce *peuple de sages* dont il devait être peuplé, n'est qu'une tourbe d'esclaves et de fripons ; enfin, que ce gouvernement paternel, proposé comme un modèle par les philanthropes d'Europe, ressemble singulièrement au système des Turcs et des autres peuples orientaux.

Les plus anciens voyageurs dont nous ayons des relations sur la Chine, sont les deux Mahométans dont le voyage a été publié par Renaudot, et qui visitèrent ce pays dans le IXe siècle. Le tableau qu'ils en tracent n'est pas trop brillant ; ils traitent les Chinois d'anthropophages. Marc-Paul, qui fit un long séjour en Chine, dans le XIIIe siècle, laisse apercevoir, malgré lui, combien le gouvernement était despotique, le peuple malheureux, et la civilisation imparfaite, pour ne pas dire nulle. Les relations des ambassadeurs des sultans de Khorasan, dans le XVe siècle, publiées par M. Langlès, nous donnent une idée de l'orgueil et de la vanité des monarques chinois, mais ne contiennent rien qui pût nous conduire à placer

les Chinois au-dessus des autres peuples d'Asie. Ce sont les missionnaires qui les premiers ont commencé à exagérer la puissance et la civilisation de la Chine. Le P. Mendoza, Augustin, a ouvert cette carrière, parcourue dans la suite par tant d'autres moines, plus zélés pour les intérêts de la religion que pour ceux de la science. Ces bons pères aimaient à exagérer l'importance d'un pays où ils se flattaient déjà, quoique en vain, d'avoir établi le christianisme. Cependant il y eut des hommes d'esprit qui s'expliquèrent avec franchise sur ces merveilles chinoises; le Dominicain Navarète publia, en 1676, le commencement d'un Traité historique de la Chine, où il releva plusieurs fausses assertions de ses confrères; mais la très-sainte Inquisition eut soin de supprimer cet ouvrage.

C'est dans le XVIIIe siècle, et en France, que la *chinomanie* prit un caractère pour ainsi dire contagieux et épidémique. Par un hasard singulier, deux partis très-puissans, et d'ailleurs très-mal ensemble, se trouvèrent d'accord sur les affaires de la Chine. Les Jésuites dépeignirent dans les termes les plus pompeux la sagesse d'un gouvernement qui leur accordait une sorte de tolérance; ils admiraient surtout le caractère humble et docile d'un peuple né pour vivre sous le despotisme. D'un autre côté, les philosophes français furent bien contens de pouvoir citer dans leurs déclamations philanthropiques l'exemple de ce *peuple de sages* qui, selon eux, se passait de toute espèce de religion : le pouvoir absolu même n'effrayait pas la pensée de ces grands prôneurs de la liberté, et le despote tartare de Péking était regardé comme un *philosophe couronné*, parce qu'une fois par an il guidait de sa main impériale une charrue et une herse.

Cependant la saine critique d'un Pauw et d'un Sonnerat, en s'appuyant des relations mêmes des missionnaires éclairés et véridiques, avait déjà commencé à décréditer

un peu les fables jésuitico-philosophiques sur la Chine, lorsque du sein d'une nation, d'ailleurs peu crédule, il s'éleva tout-à-coup une voix imposante, et qui, en répétant les éloges de la puissance chinoise, renchérissait encore, à quelques égards, sur tout ce que les missionnaires avaient dit de plus extravagant. Le lord Macartney se rendit, comme ambassadeur du roi d'Angleterre, auprès de l'empereur de la Chine. Son secrétaire d'ambassade, M. Staunton, publia la relation de son voyage à Péking; et, comme le gouvernement anglais n'avait obtenu qu'un refus humiliant de toutes ses demandes orgueilleuses, mais que cependant il se proposait et se propose probablement encore de revenir à la charge, il fut convenu que la relation de M. Staunton présenterait l'empire chinois comme très-formidable, afin de diminuer un peu la honte que le gouvernement britannique venait d'essuyer, et afin de préparer l'esprit de la nation à de nouvelles entreprises. Cette prolixe et lourde relation de M. Staunton, qui n'est franche sur aucun point, et qui, en grande partie, est copiée dans les mémoires des missionnaires, dut cependant à l'anglomanie française un grand succès en Europe, et c'est encore un livre admiré par beaucoup de prétendus connaisseurs de voyages. Un ouvrage plus spirituel de M. Barrow, qui avait accompagné le lord Macartney, n'est pas moins rempli d'exagérations, quoique souvent elles soient dans un sens très-défavorables aux Chinois. Il y a lieu de croire que le Voyage à la Chine de cet auteur a, aussi bien que ceux à la Cochinchine et au cap de Bonne-Espérance, un but plutôt politique que scientifique.

D'après cet exposé, on doit sentir l'importance d'une relation sur la Chine, écrite par un témoin oculaire, par un homme versé dans la langue du pays, fondée sur de longues recherches et sur des études profondes des ouvrages chinois, étrangère à tout esprit de parti et de système,

à tout intérêt commercial et politique, ne respirant que l'amour de la vérité et le zèle de la science. Telle est la relation que nous annonçons, et par laquelle M. de Guignes fils vient de se montrer digne du nom illustre qu'il porte. Nous en donnerons les principaux résultats dans nos extraits suivans.

(25 janvier 1809.)

§ 2. Il y a dans l'ouvrage de M. de Guignes quatre parties relatives à la Chine : un tableau de l'histoire ancienne de cet empire, extrait des écrivains nationaux; une relation du voyage que fit l'auteur de Canton à Péking, dans la compagnie des ambassadeurs hollandais; des observations sur les Chinois, leurs usages, leurs lois, leur état politique et militaire; observations recueillies, soit pendant le voyage, soit pendant le séjour que M. de Guignes a fait à Canton, comme résident de France; enfin, une magnifique collection de dessins, représentant des vues, des édifices, des costumes, des fêtes, et jusqu'à de la musique chinoise. A l'exception de la relation proprement dite, que l'auteur ne donne lui-même que comme une pièce justificative, et qui renferme nécessairement quelques détails stériles, tout l'ouvrage de M. de Guignes n'est qu'une analyse faite avec beaucoup de précision, de clarté et d'ordre; de sorte qu'il devient souvent impossible de réduire davantage son récit, et que le journaliste chargé de l'analyser se voit obligé de choisir parmi les résultats, tous également intéressans, ceux qui se laissent le mieux resserrer dans le cadre d'un journal.

L'histoire ancienne de la Chine, d'après les auteurs du pays, est presque absolument dépourvue de faits, remplie d'incertitudes, et n'offre pour ainsi dire qu'une suite de discours sur la morale et les lois du pays. Cependant elle présente à l'œil d'un critique habile assez d'in-

dices pour réfuter les assertions des Chinois sur la haute antiquité de leur empire. C'est en rapportant les paroles même des *Chou-King*, ou livres sacrés des Chinois, que M. de Guignes prouve que leur empire, au lieu d'avoir été fondé 3,000 ans avant Jésus-Christ, n'a été réuni d'une manière stable et sous un seul gouvernement que depuis *cinq cent vingt-neuf ans*. Les savans Chinois eux-mêmes conviennent que leur histoire n'offre aucune date déterminée avant le règne d'Yao, qu'ils fixent à l'an 2357 avant Jésus-Christ. Mais comment les époques qui suivent ce règne ont-elles été déterminées? D'après des livres d'astrologie, qui marquent d'une manière obscure quelques éclipses du soleil et de la lune; éclipses dont les savans de l'Europe ont été obligés de refaire le calcul, et qu'il ne leur a pas été possible de faire remonter à plus de dix siècles avant Jésus-Christ. Les probabilités morales sont toutes contraires à l'authenticité de l'histoire chinoise. On y voit, à l'an 722 et à l'an 2357, les mêmes peuples barbares civilisés par les Chinois et incorporés à l'empire, sans qu'on sache nous dire pourquoi cet événement revient deux fois avec les mêmes détails. On y entend nommer vaguement, à une époque reculée, toutes les provinces actuelles de la Chine; et plusieurs siècles après, une histoire plus certaine ne dit plus le mot sur ces divisions, et ne nous fait connaître que trois ou quatre royaumes très-resserrés, et dont la situation reste incertaine.

D'autres fois on nous représente l'état primitif du pays inondé en grande partie, couvert de forêts et rempli d'animaux sauvages; immédiatement après, et sous le même règne, on nous fait voir un empire vaste, florissant et bien peuplé : comme si les villes et les hommes croissaient avec la même rapidité que les champignons! Dès que l'histoire prend un caractère plus positif, elle nous présente la Chine ordinairement partagée en plusieurs

états, et conquise tour à tour par divers peuples sortis de la Tartarie ; ce qui doit naturellement nous faire présumer que la prétendue puissance de la Chine dans les temps fabuleux a tout au plus eu de l'analogie avec celle des empires assyriens, babyloniens et égyptiens ; empires dont une saine critique nous a depuis long-temps démontré le peu de durée et le peu d'étendue.

Le *Tchun-Tsieou*, livre attribué à Confucius, est le premier monument historique de la Chine auquel on puisse se fier : il commence à l'an 722 avant Jésus-Christ. Mais la chronologie de Confucius, bien que débarrassée de rêveries mythologiques et astrologiques, présente des contradictions que les savans n'ont pas pu résoudre complètement. A cette époque, sur quinze provinces de la Chine, dix étaient occupées par des barbares qui n'avaient pas encore été soumis ; des cinq autres, une très-grande partie était encore possédée par d'autres barbares qui vivaient en nomades. De petits territoires cultivés, où il y avait quelques villages, portaient le titre de royaumes.

Un ancien auteur chinois, Tsay-Tchong, en parlant de cette époque, fait la remarque suivante : « Si la ville » capitale excède 100 *tchy* (mesure de 10 pieds), le » royaume est en danger. Dans l'ancien gouvernement, » la capitale n'excédait pas un tiers du pays, la seconde » ville un cinquième, et la petite un neuvième ; à pré- » sent il n'y a plus de bornes. » On peut juger, d'après cela, de la grandeur de ces villes et de celle de ces royaumes : ces villes étaient plutôt des habitations ou des espèces de camps, autour desquels les sujets étaient répandus dans la campagne qu'ils cultivaient ; ce qui est assez vraisemblable, d'après la transmigration de différens princes avec tous leurs sujets dans d'autres cantons : transmigration qu'ils n'auraient pu exécuter aussi facilement s'ils eussent habité dans des villes murées et bien bâties.

L'époque dont nous parlons correspond à peu près à celle de la fondation de Rome. Les républiques d'Athènes et de Lacédémone avaient déjà posé les fondemens de leur constitution ; Carthage s'élevait, et se préparait à succéder aux Tyriens dans l'empire de la mer ; plusieurs grandes monarchies s'étaient déjà écroulées sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Ainsi, l'histoire ancienne de la Chine, en tant qu'elle a quelque chose d'authentique, ne nous donne aucune raison pour chercher le berceau du genre humain et la patrie des arts et des sciences sur les rives du Hoangho.

Il serait même possible que les Chinois eussent reçu des peuples occidentaux, et à une époque comparativement très-moderne, les véritables germes de leur civilisation. M. de Guignes pense qu'ils ont eu des relations avec les Indiens, les Perses et les Arabes dès l'an 206 avant Jésus-Christ. Vers l'année 164 de Jésus-Christ, ils parcouraient les pays qui s'étendent depuis la Chine jusqu'à la mer Caspienne, et ils profitèrent à cette époque d'un traité d'astronomie venu du *Ta-Tzin*, c'est-à-dire du pays des Romains, selon l'explication commune, que M. de Guignes paraît adopter ; peut-être n'est-il question que de la Bactriane, aujourd'hui nommée la grande Bucharie. En l'an 440 de Jésus-Christ, ils eurent recours à un prêtre indien pour observer et calculer les solstices, n'ayant pas eux-mêmes de méthode exacte. En 719, le roi de Samarcande envoya à l'empereur de la Chine un traité d'astronomie. En 721, les Chinois voulurent calculer une éclipse, mais le calcul se trouva faux. En 1290, le mahométan Dgemaleddin composa pour eux un livre d'astronomie. Il y avait 300 ans que les Arabes avaient la direction du calendrier, lorsque le P. Adam Schaal en fut chargé ; mais ce missionnaire ayant été mis en prison en 1664, de nouvelles erreurs remplirent tellement le calendrier, que le P. Verbiest, auquel la cour or-

donna de le corriger en 1669, se vit forcé d'en retrancher un mois entier. Depuis cette époque, les missionnaires ont la direction du calendrier; mais actuellement même ces pères ne s'occupent que de la partie astronomique des trois almanachs qui se publient tous les ans; les Chinois continuent de rédiger la partie astrologique.

Cet aperçu historique des progrès de la science favorite des Chinois ne conduit-il pas un esprit impartial à regarder ce peuple comme le disciple des nations anciennement civilisées de l'Asie occidentale et peut-être même indirectement des Grecs? On sait que les germes du savoir et des études ont été semés dans la Bactriane, pendant la durée assez considérable du royaume que les Grecs y fondèrent deux siècles avant Jésus-Christ. Les rois de Bactres soumirent l'Indostan septentrional et la Sérique, qui comprenait le petit Tibet et une partie de la petite Bucharie.

Des peuples sortis de la Tartarie firent de longues guerres aux rois de Bactres : peut-être ces mêmes Tartares régnaient-ils alors sur des contrées voisines de la Chine, ou même sur une partie de ce pays; d'ailleurs, si les Chinois, deux siècles plus tard, pénétrèrent dans la Bactriane, comme ils l'affirment eux-mêmes, ils ont dû y trouver encore les restes de cette civilisation grecque que, même neuf siècles après, on voit renaître dans ces mêmes lieux, l'empire du mahométisme. La fameuse école de Samarcande devint alors un foyer de lumières pour toute l'Asie, et probablement aussi pour la Chine.

Voici une autre circonstance remarquable : la poudre à canon et les armes à feu paraissent avoir été connues dans le Tonkin et la Cochinchine avant qu'elles le fussent dans l'empire de la Chine, où l'on sait qu'elles n'étaient point en usage avant l'an 960 de l'ère vulgaire. Serait-il possible que l'invention de la poudre, attribuée jusqu'à présent aux Chinois, qui, cependant, savent à

peine s'en servir, fût due aux Arabes ou aux Grecs du Bas-Empire, et que ce funeste secret ait été porté en Chine par les navigateurs arabes des IXe et Xe siècles? C'est une simple question que je fais; ce n'est pas même une conjecture; mais j'ai pensé qu'il pouvait être utile d'exciter l'attention des savans sur les circonstances rapportées par M. de Guignes.

On n'a pas besoin des conjectures pour prouver que la civilisation des Chinois est d'une origine moins ancienne qu'on ne pense communément. Considérons seulement les élémens de cette civilisation: nous verrons que la Chine n'offre, ni dans ses mœurs ni dans ses institutions, rien qui porte de caractère d'une haute antiquité. C'est ce que nous prouverons dans un extrait suivant.

(2 février 1809.

§ 3. Les institutions et les lois des Chinois ont été mieux appréciées par M. de Guignes que par M. Staunton et les autres compagnons du lord Macartney. Ceux-ci ignoraient la langue du pays; M. de Guignes en avait fait une étude approfondie. L'ambassade anglaise traversa rapidement la Chine, toujours surveillée avec rigueur, et la plupart du temps renfermée dans des bateaux impériaux qu'on leur avait donnés pour prison. M. de Guignes, après avoir fait un séjour de plusieurs années à Canton, déjà au fait de tous les usages chinois, traverse l'empire par deux routes différentes, tantôt en palanquin, tantôt en charrette, quelquefois à pied, et toujours avec plus de liberté que les Chinois n'en accordèrent aux Anglais. Les observations de M. de Guignes portent donc un grand caractère d'authenticité; et quoiqu'elles laissent encore un vaste champ ouvert aux voyageurs futurs, nous devons nous empresser de rectifier, d'après elles, plusieurs de nos idées sur la Chine.

Nous nous figurons les Chinois comme des gens d'une taille très-courte, avec de grosses têtes : notre erreur est excusable ; elle vient des peintres chinois, qui toujours font leurs figures trop courtes. Ces peintres sont des Adrien Van-Ostade pour le dessin, mais non pas pour l'invention et le fini. M. de Guignes, qui a vu les Chinois autrement qu'en peinture, affirme qu'en général ils sont d'une taille ordinaire, et plutôt grands que petits ; il y en a de bien faits, et dans la classe des porte-faix il y en a de très-vigoureux. Il nous paraît que les voyageurs, en jugeant les Chinois très-faibles, ont été trompés par l'air gauche que leurs vêtemens leur donnent. Toutefois, les belles expériences que M. Péron a faites à Timor, au moyen de l'instrument qu'il nomme dynamomètre, semblent prouver qu'en général les peuples de l'Asie orientale ont moins de force que les Européens. Nous regrettons que M. de Guigues n'ait pas eu les moyens nécessaires pour donner à ses observations une précision mathématique.

Les idées sur la beauté diffèrent selon le goût des peuples. Nyendal rapporte que les nègres de Benin, malgré leur jalousie, permettaient aux Européens toute sorte de libertés auprès de leurs femmes, en disant : « Il est impos» sible qu'elles soient d'assez mauvais goût pour aimer » un blanc. » On n'est pas mieux d'accord sur les traits du visage et les formes de la tête : un Chinois a ordinairement la figure large et carrée, le front découvert ; ses yeux alongés, placés à fleur de tête, sont assez saillans pour être aperçus tous les deux à la fois quand on le regarde ; son nez est petit et sans élévation entre les yeux ; sa bouche est de médiocre grandeur, mais il est bien pourvu d'oreilles : elles sont si larges, que les gens du peuple s'en servent pour y placer leurs cigarres : ce sont, en un mot, des oreilles capables de résister même au fracas de la musique des opéras modernes.

Tous ces traits établissent une grande ressemblance entre les Chinois et les Mongoux, les Kalmouks et ces autres peuples du plateau d'Asie, de qui on fait si absurdement descendre les Européens eux-mêmes. Mais ce qui achève de prouver l'identité de race entre les Chinois et les nations mongoliques, c'est la faiblesse de la barbe et la nature des cheveux, qui sont très-noirs et très-rudes. Ce même contraste entre la barbe et les cheveux se fait remarquer chez beaucoup de nations américaines, et peut servir à confirmer l'opinion commune, d'après laquelle le Nouveau-Monde a été en partie peuplé, je dirais plutôt conquis par des nations de race mongolique.

La taille, pour être belle aux yeux des Chinois, ne doit pas être svelte et bien proportionnée ; il faut dans ce pays, pour obtenir de la considération, être gros et replet, et pouvoir remplir un large fauteuil. « Pendant que je voya-» geais, dit M. de Guignes, avec l'envoyé hollandais, » M. Vanbraam, j'ai vu plus d'une fois les mandarins s'ex-» tasier sur sa forte corpulence, et lui faire des compli-» mens sur les talens et les richesses qu'ils lui supposaient » en conséquence. Un homme, avec le simple bon sens, » mais remarquable par son embonpoint, fait beau-» coup plus d'impression sur les Chinois qu'un homme » doué de beaucoup d'esprit, mais maigre et de petite » stature. »

Cette remarque ne laisse pas d'être utile en politique : quand on pensera un jour à établir une école de diplomates, il faudra y attacher M. Grimod de la R., pour enseigner aux futurs ambassadeurs à la Chine la théorie de l'art d'engraisser : je dis la théorie, attendu que cet illustre gastronome, à l'instar de nos professeurs de littérature, se dispense de joindre l'exemple au précepte.

Les gens riches, les lettrés et les mandarins sont dans l'usage de laisser croître un peu les ongles de la main gauche, surtout celui du petit doigt ; cet ongle a ordinaire-

ment quelques lignes. C'est une mode établie, et qui distingue les gens comme il faut; car un ouvrier ne pourrait avoir des ongles longs, puisqu'un travail continuel l'aurait bientôt privé de cet agrément. M. de Guignes reçut un jour la visite d'un médecin chinois dont l'ongle le plus long avoit douze pouces et demi, et les autres neuf et dix pouces; son petit doigt n'était plus de rang. « Ce Chinois » nous le dit avec douleur, en nous apprenant qu'il avait » été cassé. Qu'on se figure la peine que cet homme avait » prise pour que ses ongles parvinssent à cette excessive » longueur, la gêne continuelle dans laquelle il vivait, » obligé de tenir sans cesse ses doigts renfermés dans de » petits tubes de bambou, dont l'usage lui avait extrêmement aminci la peau. Mais s'il avait souffert avec tant » de constance, il s'était acquis en retour une grande con» sidération : qu'il eût été conduit, par exemple, pour » quelque dispute, devant un mandarin, celui-ci lui au» rait donné gain de cause. Un homme doué d'une telle » patience, aurait dit le mandarin, un homme assez rai» sonnable pour veiller constamment sur lui même, n'est » point querelleur; il est incapable de s'immiscer dans » une mauvaise affaire. »

On rira sans doute de la logique du mandarin chinois; mais nos mandarins d'Europe raisonnent-ils mieux? Ne jugent-ils pas tous les jours le mérite d'un médecin, d'un savant quelconque, d'après sa voiture, sa canne à pomme d'or, ses vêtemens et sa tournure? Tous ces objets extérieurs ont-ils un rapport plus intime avec le savoir et le talent, que ne l'a la dimension des ongles?

La fameuse politesse des Chinois n'est, selon M. de Guignes, qu'un cérémonial fastidieux, qui semble dicté par le despotisme, pour empêcher, autant que possible, les particuliers d'avoir des liaisons d'amitié et de familiarité. Une visite à rendre entre deux Chinois est une affaire aussi épineuse et aussi importante que l'est dans les

cours d'Europe la réception d'un prince étranger. Aussi les Chinois ne connaissent point du tout les plaisirs de la société; il n'y a de réunions que dans le sein des familles ou en des occasions solennelles. Mais les grands dîners politiques donnés par l'empereur de la Chine aux ambassadeurs hollandais, et auxquels M. de Guignes assista, paraissent n'offrir d'amusant que le cérémonial qu'on observe avant de toucher aux plats : comme ils sont censés venir de la main du monarque, on fait beaucoup de salutations et de génuflexions avant d'y porter les mains. Un jour, on apporta à nos voyageurs un grand et bel esturgeon : ils avaient un appétit très-fort; mais, avant de le couper, ils furent obligés de complimenter cet auguste poisson pendant un quart d'heure.

Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de rapporter beaucoup d'autres traits sur les usages des Chinois, leurs fêtes, leurs mariages, leurs funérailles. M. de Guignes sème partout des remarques nouvelles; il rectifie des erreurs, il décide des disputes qui se sont élevées entre les voyageurs antérieurs. Mais il serait trop long d'indiquer et d'apprécier en détail chacune de ses observations.

Le théâtre chinois, beaucoup loué par le lord Macartney, ne paraît pas avoir plu à M. de Guignes. Les Shakespeare de Péking n'observent jamais l'unité de temps et de lieu, règle qui semble peu essentielle en elle-même, mais qui découle immédiatement d'une règle dont aucune nation n'a osé nier l'importance, de celle qui prescrit à toute production de l'esprit humain l'unité d'intérêt et de pensée, comme une condition indispensable, et fondée dans la nature de notre être moral et intelligent. Dans une tragédie chinoise, l'acteur est souvent censé parcourir en un clin d'œil des distances très-considérables, et souvent aussi un personnage,

Enfant au premier acte, et barbon au dernier.

Dans les opéras chinois, les esprits apparaissent sur la scène ; les oiseaux, les animaux y parlent et s'y promènent. « A notre retour de Péking, dit M. de Guignes, » les mandarins nous firent la galanterie de faire repré- » senter devant nous *la Tour de Sy-Hou*, pièce ainsi inti- » tulée du nom de cette même tour qui existe sur les » bords d'un lac, près de la ville de Hang-Thieou-Fou, » dans la province de Tchekiang. Des génies, montés sur » des serpens, et se promenant auprès du lac, ouvrirent » la scène. Un bonze du voisinage devint ensuite amou- » reux d'une des déesses, lui fit la cour ; et celle-ci, malgré » les représentations de sa sœur, écouta le jeune homme, » l'épousa, devint grosse, et accoucha, sur le théâtre, » d'un enfant qui bientôt se trouva en état de marcher. » Furieux de cette conduite scandaleuse, les génies chas- » sèrent le bonze, et finirent par foudroyer la tour et la » mettre dans l'état délabré où elle est maintenant. »

A ces scènes bizarres, si l'on ajoute qu'un acteur est à côté d'un autre acteur sans le savoir ; que, pour indiquer qu'on entre dans un appartement, il suffit de faire le simulacre d'ouvrir une porte et de lever le pied pour en franchir le seuil, quoique cependant il n'y en ait pas le moindre vestige ; enfin qu'un homme qui tient une houssine à la main est censé être à cheval, on aura une idée de l'art dramatique chez les Chinois. Mais il faut leur rendre justice sur un point ; ils se contentent d'être amusés à leur manière ; ils ne font ni dissertations ni épigrammes pour prouver que leur théâtre vaut mieux que celui des Japonais ; ils ne jugeraient point le comique d'Aristophane d'après une traduction en langue mandarine et d'après la morale de Confucius ; peut-être pardonneraient-ils aux héros d'Homère de ne point observer les règles de la politesse chinoise, et il ne paraît pas que les mauvais poètes de Péking déclament en mauvaise prose, pour prouver que les Tonquinois ou les Siamois sont des barbares.

Voyages dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, depuis 1781 jusqu'en 1801; publiés d'après le manuscrit de l'auteur, avec une Notice sur sa vie et ses écrits, par M. C.-A. Walckenaer; enrichis de notes par M. Cuvier, de l'Institut; suivis de l'Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de la Plata, par le même auteur; traduits et augmentés d'un grand nombre de notes, par M. Sonnini; accompagnés d'un atlas.

(27 juin 1809.)

§ 1er. Le nom de M. de Azara, connu par une *Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, jouit déjà d'une trop juste célébrité parmi les naturalistes, pour qu'il soit nécessaire de recommander à l'attention de cette classe de lecteurs la partie qui les regarde plus particulièrement dans cet important ouvrage. On sent d'ailleurs que si les observations du voyageur espagnol n'avaient pas réuni l'attrait de la nouveauté au mérite d'une grande précision, d'un entier éloignement de tout système et d'un amour ardent de la vérité, elles n'auraient pas eu pour éditeur un Walckenaer, pour annotateur un Cuvier, et pour traducteur un Sonnini. Mais peut-être les noms réunis de tant de savans n'excitent-ils pas chez les gens frivoles l'idée d'un livre agréable, amusant et intéressant pour toutes les classes de lecteurs; et telle est pourtant l'idée qu'on doit se former de ce Voyage. Pour contribuer, autant qu'il est en notre pouvoir, au succès d'un ouvrage qui en est aussi digne, nous donnerons dans ce premier extrait quelques détails sur les mœurs et usages des peuples sauvages que M. de Azara a visités.

Les Américains, ou, comme on dit par abus, les Indiens de Paraguay, présentent, comme ceux de la Louisiane et du Nouveau-Mexique, le spectacle singulier et

presque inexplicable d'un très-grand nombre de tribus, la plupart extrêmement faibles, parlant des langues très-différentes les unes des autres. Ici, c'est la douceur et l'harmonie des idiomes européens les plus agréables; là, c'est l'odieux sifflement de sons gutturaux ou la bizarre réunion de consonnes peu faites pour se trouver ensemble. Ceux-ci parlent à voix basse et sourde; ceux-là chantent les paroles avec une sauvage énergie : on croit entendre tour à tour le gazouillement des oiseaux, les cris des singes, le hurlement des tigres ou le coassement des grenouilles. La taille, les formes des membres, les traits du visage, la couleur de la peau, offrent des différences non moins frappantes.

Comment supposer que tant de nations évidemment étrangères les unes aux autres aient pu successivement passer dans un continent séparé du reste du monde par de vastes mers ou des détroits dangereux? On se trouve dans l'alternative, ou de supposer que la dispersion du genre humain ait eu lieu à une époque où il n'existait pas encore de langues formées, ou d'admettre plusieurs races primitives d'hommes.

Des mœurs extrêmement sauvages et féroces rapprochent quelques-uns de ces peuples de l'état des brutes. Comme les animaux, l'Indien ne connaît guère les pleurs ni le rire, ces deux priviléges des êtres doués d'une âme sensible; il se sert peu de la voix, et les sons qu'il prononce sont rarement articulés. Il mange, comme le singe, assis sur ses talons, et ne boit point pendant son dîner, mais seulement après l'avoir terminé. Ce dernier trait nous rappelle certaines tribus africaines qui, après avoir supporté long-temps la soif, se rendent en troupe, comme les animaux, auprès de quelque source, s'en approchent en beuglant et en boivent en commun.

Le courage de ces Indiens est extrême; mais il tient plutôt à l'absence de tout jugement qu'à la véritable force

et élévation de l'âme. Le trait suivant peut en donner une idée. Dans une bataille, on avait fait prisonniers cinq *pampas;* on les mit sur un vaisseau de guerre de 74 canons et de six cent cinquante hommes d'équipage, pour les conduire en Espagne. Au bout de cinq jours de navigation le capitaine leur permit de se promener dans le vaisseau, et dès l'instant même ils résolurent de s'emparer du bâtiment en tuant tout l'équipage. Pour cet effet, l'un d'eux s'approcha d'un caporal de marine; et, voyant qu'il était peu sur ses gardes, il lui enleva le sabre, et dans un instant tua deux pilotes et quatorze matelots ou soldats. Les quatre autres Indiens se jetèrent sur les armes; et comme la garde les défendait, ils se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent, ainsi que le premier, qui les imita sur-le-champ.

Une autre nation réduite à quatre cents guerriers, et qui se nomme les *Charruas*, fait trembler les Espagnols, et, par l'extrême rapidité de ses mouvemens, brave et rend inutiles les armes à feu. Leur manière de faire la guerre est aussi ingénieuse dans son genre que celle des Croates, des Cosaques et des autres troupes irrégulières connues en Europe. Quand ils ont résolu de faire une expédition militaire, ils cachent leurs familles dans un bois, et envoient à la découverte, au moins six lieues en avant, des éclaireurs bien montés. Ceux-ci s'avancent avec les plus grandes précautions, étendus tout de leur long sur leurs chevaux. Ils vont lentement, et s'arrêtent de temps en temps pour les laisser paître. C'est à cause de cela qu'ils ne les brident pas, et qu'ils se contentent de leur attacher la mâchoire inférieure avec une petite courroie à laquelle ils en attachent deux autres qui leur servent de rênes. A ces précautions, ajoutez l'avantage de voir avant d'être vus dans ces immenses plaines, parce que leur vue est bien supérieure à la nôtre. Quand ils sont assez près, c'est-à-dire à la distance d'une ou deux

lieues, ils s'arrêtent; et, au coucher du soleil, ils mettent des entraves à leurs chevaux : ils s'approchent à pied, ils se courbent et se cachent dans les herbes, jusqu'à ce qu'ils aient bien reconnu la situation du camp ennemi ou de la maison qu'ils veulent attaquer, ainsi que de ses postes avancés, de ses sentinelles et de sa cavalerie. Les éclaireurs, après avoir pris leurs renseignemens, partent à toute bride pour en donner avis aux leurs; mais s'ils ont été découverts, ils s'échappent du côté tout opposé à celui de leur troupe, et il ne faut pas penser à les rejoindre, parce qu'ils ont des chevaux supérieurs en vitesse. Lorsqu'au contraire ils s'imaginent pouvoir obtenir l'avantage, après le rapport fait, ils se distribuent vers les points qu'ils ont choisis pour l'attaque, et marchent lentement; mais aussitôt qu'ils sont à portée, ils poussent de grands cris, se frappent sur la bouche à coups redoublés, se précipitent sur l'ennemi comme la foudre, et tuent tout ce qu'ils rencontrent, ne conservant que les femmes et les enfans au-dessous de douze ans. Ils emmènent leurs prisonniers, et les laissent jouir de leur liberté parmi eux : la plupart s'y marient, et s'accoutument tellement à ce genre de vie, qu'il est rare qu'ils veuillent le quitter pour retourner chez leurs compatriotes. Ils font ces expéditions avant la pointe du jour, mais ils attaquent aussi en plein midi, s'ils s'aperçoivent que le commandant ennemi a peur, ou qu'il y a du désordre dans sa troupe. Ils savent, outre cela, faire de fausses attaques, des fuites simulées, et dresser des embuscades; et on peut être sûr qu'aucun de ceux qui prennent la fuite ne leur échappe, à cause de la supériorité de leurs chevaux et de l'adresse avec laquelle ils les manient.

Les *Mbayas* ne sont pas moins redoutables; ils attaquent les Européens sans autre arme qu'une longue lance : si les troupes font une décharge générale sur eux, elles sont perdues; car alors les *Mbayas* se précipitent sur eux

avec la rapidité de la foudre, et avec la résolution de périr ou de tuer tout ce qui leur résiste. Cette nation ne vit que de rapines. « Dieu créa, disent-ils, au commencement, toutes les nations en aussi grand nombre qu'elles » sont aujourd'hui, ne se contentant pas de ne créer qu'un » homme et qu'une femme; il les distribua sur toute la » surface de la terre. Postérieurement, il s'avisa de créer » un *Mbaya* avec sa femme; et, comme il avait déjà » donné toute la terre aux autres nations, de manière » qu'il n'en restait plus à distribuer, il ordonna à l'oiseau » nommé *caracara* de leur aller dire de sa part qu'il était » bien fâché de n'avoir point de terrain à leur donner; » que c'était pour cela qu'il n'avait créé que deux *Mbayas;* » mais que, pour y remédier, il leur ordonnait d'être tou- » jours errans sur le territoire des autres, et de ne pas » cesser de faire la guerre à toutes les nations, de tuer » tous les mâles adultes, et d'adopter les enfans et les » femmes pour augmenter leur nombre. »

Cette dernière institution pouvait seule conserver la nation des *Mbayas;* car leurs femmes, dignes épouses de ces monstres, ont la coutume de tuer leurs enfans, excepté un seul qu'elles conservent.

Les *Guanas* consolent un peu le voyageur fatigué de la barbarie aussi dégoûtante que monotone de ces sauvages. Chez les Guanas, on retrouve quelques arts, quelques usages bienfaisans, et même une ombre de la galanterie européenne. Les femmes n'accordent leur main qu'à celui qui dans la lutte a terrassé ses rivaux; elles exigent encore de leurs adorateurs un certain luxe de vêtemens, qui se réduit à un manteau et quelques plumages. Outre cela, aucune femme ne consent à se marier sans avoir fait ses stipulations préliminaires très-détaillées, avec son prétendu, et avec son père et ses parens, à l'égard de leur genre de vie réciproque, qui n'est pas le même dans tous les ménages. Il s'agit ordinairement de savoir si la femme

fabriquera des couvertures pour le mari; si elle l'aidera, et de quelle manière, à construire la case et à cultiver la terre; si elle ira chercher le bois, si elle préparera tous les alimens, ou seulement les légumes; si le mari n'aura qu'une femme, et si la femme aura plusieurs maris, et combien; et, dans ce dernier cas, combien de nuits ils passeront ensemble; enfin, elle demande des explications jusque sur les plus petites choses.

Je suis pourtant fâché de ne pouvoir cacher à mes lecteurs que ces petites-maîtresses du Paraguay tuent un certain nombre d'enfans femelles, afin de rendre les femmes plus rares et d'un plus grand prix.

M. de Azara a tort de s'étonner d'entendre les *Guanas* désigner leur nation par un nom qui, dans leur langue, signifie simplement *hommes;* c'est au contraire l'usage de beaucoup de peuples primitifs, et peut-être de tous. Les Groënlandais s'appellent eux-mêmes *Innuit*, c'est-à-dire hommes; les Kamtchadales, *Itelmen,* c'est-à-dire habitans; les Aorsi de Strabon étaient probablement des Scythes; et, selon Hérodote, *aior* signifiait homme en langue scythique. Le nom des *Teutons* vient probablement de l'ancien mot gothique *thiod* ou *théot*, qui signifie nation (1). De même, les hommes primitifs ont souvent désigné leur canton sous le nom de la *terre*, ce qui, dans l'histoire des déluges, a occasioné beaucoup d'obscurité et de confusion.

On lira encore dans l'ouvrage de M. de Azara des détails très-intéressans sur les *Guarani*, les *Payaguas*, les *Abipons* et autres tribus du Paraguay; il se montre partout observateur véridique, calme et étranger aux idées systématiques.

(1) Ihre, Glossar. sviogoth., p. 883.

(19 août 1809.)

§ 2. Nous avons fait connaître la partie de cet ouvrage où l'auteur retrace les mœurs des peuples sauvages qui errent sur les rivages de la Plata ou du Paraguay. Les renseignemens qu'il nous donne sur les colons espagnols et les mulâtres ne sont pas moins intéressans : ils forment un contraste frappant avec les notions que M. de Humboldt nous a procurées sur le Mexique et le Pérou. Dans la ville de Mexico, la nation espagnole est à son plus haut point de civilisation ; il y a plus de lumières et moins de corruption dans cette colonie que dans l'Espagne. Lima ne présente, sous le rapport des sciences, que des commencemens louables : même à l'égard du luxe et des beaux-arts, cette capitale est inférieure à Mexico ; cependant c'est encore une ville presque européenne. La Havane est sur le même rang ; mais la plupart des autres villes espagnoles d'Amérique se ressentent encore de l'âge où elles furent fondées ; leurs habitans conservent encore en partie la rudesse, la simplicité, les idées superstitieuses et le caractère indolent qui chez les premiers conquérans s'allièrent d'une façon si singulière à la bravoure, au goût des aventures et à la soif de l'or.

Buénos-Ayres, malgré ses pompeux édifices, n'offre point l'image des mœurs européennes. Les Espagnols qui l'habitent se regardent, à la vérité, comme une caste très-supérieure à celles des Indiens, des nègres et des gens de couleur ; mais il règne entre ces mêmes Espagnols la plus parfaite égalité, sans distinction de nobles ni de plébéiens. On ne connaît parmi eux ni fiefs, ni substitutions, ni majorats : la seule distinction qui existe est purement personnelle, et n'est due qu'à l'exercice des fonctions publiques, au plus ou moins de fortune, ou bien à la réputation de talens et de probité. Il est vrai que quelques-uns

d'entre eux se glorifient de descendre des conquérans de l'Amérique, des chefs ou même de simples soldats; mais ils n'en sont pas plus considérés pour cela, et dans l'occasion ils épousent la première femme venue, pourvu qu'elle ait de l'argent, sans s'embarrasser de ce qu'elle était auparavant. « Ils ont une telle idée de leur égalité, » dit M. de Azara, que je crois que, quand bien même le » roi accorderait des lettres de noblesse à quelques particuliers, personne ne les regarderait comme nobles, et » qu'ils n'obtiendraient ni distinctions ni services de plus » que les autres. » Le même principe d'égalité fait que, dans les villes, aucun blanc n'en veut servir un autre, et que le vice-roi lui-même ne saurait trouver un cocher ou un laquais espagnol; ainsi tout le monde est obligé d'employer des nègres, des gens de couleur ou des Indiens.

Les lois, dit M. de Azara, ont peu d'empire dans le gouvernement de Buénos-Ayres; et cependant, ajoute-t-il dans un autre passage, les avocats y sont nombreux et considérés. Ces deux remarques, loin de se contredire, se prêtent un mutuel appui; c'est précisément le même cas que celui où se trouvent les Etats-Unis: nulle part les lois sont moins gênantes, mais aussi nulle part l'influence, la rapacité et la mauvaise foi des gens de loi ne sont-elles plus oppressives. On ne peut pas même, en s'enfonçant dans les provinces les plus incultes, éviter les procès sur la légitimité de possession. A Buénos-Ayres, les avocats se distinguent par leur aveugle haine contre les Espagnols d'Europe, et ils ont pour associés les banqueroutiers frauduleux.

Outre les avocats, la ville de Buénos-Ayres éprouve le fléau de la passion du jeu; passion qui semble être innée aux créoles ou Européens nés en Amérique, et qui, en effet, n'a rien que de naturel chez des gens qui, occupés de faire fortune, ont pourtant beaucoup de loi-

sirs, et peu de moyens de s'amuser d'une manière plus noble.

Il n'y a que cinq à six villes principales du gouvernement de Buénos-Ayres qui offrent l'image d'une société réunie et civilisée. Ce qu'on appelle ici villages ou communes de campagne sont plutôt de vastes cantons semés de quelques métairies, et ayant au centre une église, à côté de laquelle demeurent le curé, le maréchal-ferrant, l'épicier et le cabaretier. Dans la province du Paraguay, on ne parle pas même espagnol dans les campagnes. Les bergers, qui occupent presque toute la province de Buénos-Ayres, mènent une vie plus sauvage que les Kalmoucks. Dans leurs cabanes, on trouve, au lieu de chaises, des crânes de bœufs; et, au lieu d'un lit, une peau étendue par terre. Comme les cabanes de ces bergers sont éloignées de quatre, de dix, et quelquefois même de trente lieues les unes des autres, les chapelles ou églises ne sont pas en grand nombre; par conséquent ils ne vont que rarement ou jamais à la messe: quand ils s'y rendent, ils se tiennent à cheval hors de l'église. Ils baptisent souvent eux-mêmes leurs enfans, et quelquefois même ils remettent cette cérémonie à l'époque de leur mariage, parce qu'alors on l'exige. M. de Azara s'est vu quelquefois prié de baptiser leurs enfans, qu'ils lui montraient galoppant à cheval dans la plaine. Ils ont cependant tous un violent désir d'être enterrés en terre sainte, et les parens et les amis ne manquent pas de rendre ce service aux défunts. Mais comme quelques-uns d'entre eux sont très-éloignés des églises, ils laissent ordinairement pourrir les cadavres dans les champs, après les avoir couverts de pierres ou de branches sans les enterrer; et quand il ne reste plus que les os, ils les portent au curé pour qu'il leur donne la sépulture. D'autres dépècent les morts et leur décharnent bien les os avec un couteau, et ils les portent au curé après avoir jeté ou enterré les chairs. Si la distance n'excède

pas vingt lieues, ils habillent le mort comme s'il était en vie; ils le placent à cheval, les pieds sur les étriers, et ils l'assujétissent avec deux bâtons attachés en forme de croix de Saint-André; de sorte qu'à le voir on croirait qu'il est en vie, et c'est ainsi qu'ils le portent au curé.

Ces Espagnols sauvages ressemblent encore aux Indiens originaires par le calme extérieur avec lequel ils satisfont à leurs passions les plus brutales et les plus violentes : « Lorsque, dit M. de Azara, je me trouvai dans ces plai- » nes, il arriva qu'un mulâtre, fâché des propos qu'un » métis avait tenus en son absence, alla le chercher, et » l'ayant trouvé à déjeûner, il lui dit, sans descendre de » cheval : Mon ami, je suis fâché contre vous, et je viens » vous tuer. Le métis ne bougea pas, et lui demanda pour- » quoi. Ils continuèrent de s'expliquer flegmatiquement et » sans élever la voix, jusqu'à ce que le mulâtre descendit » de cheval et tua le métis. Il y avait pour spectateurs » douze autres habitans du pays; mais, d'après leur cou- » tume invariable, personne ne se mêla de la dispute. »

Outre les bergers, il y a dans ces plaines beaucoup d'hommes qui ne veulent absolument ni travailler, ni servir les autres, à quelque titre et à quelque prix que ce soit. M. de Azara en a rencontré plusieurs presque nus, et quand il leur demandait s'ils voulaient se mettre à son service pour avoir soin de ses chevaux, ou pour toute autre chose, ils lui répondaient avec le plus grand sang-froid du monde : « Je cherche aussi quelqu'un qui veuille » me servir; voulez-vous le faire? — As-tu de quoi me » payer? répliqua-t-il. — Pas une obole, répondait-il; » mais c'était pour voir si par hasard vous auriez envie » de me servir *gratis*. » Ces hommes sont presque tous voleurs; ils enlèvent même des femmes. Ils les emmènent au fond des bois déserts, où ils leur construisent une petite hutte semblable à celle des Charricas, et ils les nourrissent à la viande des vaches sauvages qu'il y a dans

les environs. Quand le ménage se trouve absolument dénué de vêtemens, ou quand ils sont pressés par quelque autre besoin urgent, l'homme part tout seul, et va voler des chevaux dans les pâturages espagnols : il va les vendre au Brésil, et en rapporte ce dont il a besoin. M. de Azara a découvert et arrêté plusieurs de ces voleurs, et retrouvé les femmes qu'ils avaient volées. Une de ces femmes, Espagnole, jeune et jolie, et qui depuis dix ans vivait avec cette espèce de gens, ne voulait pas retourner chez ses parens, et voyait avec peine que M. de Azara la ramenât à la maison paternelle. Elle lui conta qu'elle avait été enlevée par un nommé *Cuenca*, qui fut tué par un autre ; que celui-ci le fut par un troisième, auquel un quatrième, son dernier mari, avait fait éprouver le même sort. Jamais elle ne prononçait le nom de ce *Cuenca* sans pleurer, et sans répéter que c'était le premier des hommes, et que sa naissance devait avoir coûté la vie à sa mère, pour qu'il fût l'unique dans le monde.

A ce tableau de l'anarchie qui règne dans les vastes régions qu'arrose la Plata, notre voyageur a joint des recherches très-curieuses sur l'histoire naturelle de ce pays, dont il fait connaître en détail toutes les productions. Il en avait décrit les quadrupèdes dans un ouvrage particulier dont nous devons la traduction au zèle de M. Moreau de Saint-Méry. Un autre ouvrage, qu'il avait consacré à la description des oiseaux, a été traduit par M. Sonnini, et considérablement enrichi par des notes dans lesquelles ce savant naturaliste montre non-seulement de vastes connaissances, mais un caractère très-noble, en répondant avec modération aux critiques injustes que M. de Azara s'était permises contre lui. Une notice de M. Walckenaer nous fait connaître les diverses persécutions qu'a éprouvées ce voyageur, dont le caractère inflexible et le zèle pour le service public s'accordaient mal avec le despotisme des gouverneurs espagnols

et leur insouciance pour le bien-être de leurs administrés.

L'espace nous manque pour indiquer tout ce que les naturalistes trouveront de neuf, d'utile ou de curieux, soit dans l'ouvrage même de M. de Azara, soit dans les savantes notes de MM. Cuvier, Sonnini et Walckenaer. Nous nous sommes donc bornés à l'analyse des chapitres qui regardent l'histoire morale des peuples; cette partie suffirait seule pour placer l'ouvrage de M. de Azara au rang des voyages les plus intéressans et les plus instructifs.

Relation de Doury-Effendy, ambassadeur de la Porte-Ottomane auprès du roi de Perse; publiée par M. Langlès, de l'Institut.

(30 mai 1810.)

L'ambassadeur turc qui, en 1720, se rendit auprès du sophi de la Perse, était un homme d'esprit, autant qu'un Turc peut l'être, et dans sa relation il se montre comme tel, autant que le permet la double gravité d'un diplomate et d'un Musulman. La Relation, *il est vrai, roule*, comme beaucoup de dépêches de nos diplomates d'Europe, sur des détails d'étiquette et de présentation; détails plus propres à être consignés dans une gazette de cour qu'à figurer dans les fastes de l'histoire. Aussi cette Relation est adressée officiellement au sultan Achmet III, et destinée à faire connaître à ce monarque combien son représentant a su maintenir vis-à-vis du trône de Perse la prétendue supériorité du trône de Constantinople. C'est précisément ce caractère officiel qui rend cette Relation précieuse; on croit assister aux conférences de l'ambassadeur turc et du premier ministre persan; on croit voir la grave colère du premier lorsque le Persan lui reproche

les secrets desseins d'un ancien visir turc contre le sophi, reproche que M. l'ambassadeur trouve contraire aux *règles de la politesse;* on suit avec plaisir tous les petits manéges et détours de l'orgueil turco-diplomatique, employés par Doury-Effendy pour maintenir la dignité du « *très-haut empire,* qui accorde gracieusement la paix aux » princes chrétiens à condition de recevoir d'eux des en- » voyés chargés d'apporter des présens *à l'étrier impérial.* » Tout cela ressemble beaucoup à ce ton de vanité et de jactance que Philippe II avait introduit dans la diplomatie européenne, et que Louis XIV ne contribua pas à rabaisser. Quelle différence de ce langage diplomatique avec le style simple et noble dans lequel s'exprimaient les Thémistocle, les Agésilas, les Périclès, et même les Romains, lorsque, déjà maîtres du monde civilisé, ils pouvaient se livrer à un juste orgueil! Il nous paraît que ce ridicule style des Orientaux doit son origine à un sentiment de faiblesse et d'inquiétude, naturel à des gouvernemens aussi éphémères que le sont en général ceux de l'Asie. Un sultan qui d'un moment à l'autre peut être la victime de ses janissaires, un visir qui chaque matin doit remercier Dieu et son prophète de ne pas avoir reçu dans la nuit le cordon fatal, peuvent avoir d'excellentes raisons pour chercher à étourdir leurs propres craintes, et éblouir la foule de leurs esclaves par un insignifiant étalage de titres orgueilleux. Croirait-on cependant que notre ambassadeur turc pousse l'insolence jusqu'à écrire dans son rapport officiel que « le sophi de Perse n'est qu'un esclave » à la porte du grand-seigneur. »

Parmi les traits les plus plaisans de la diplomatie orientale, nous citerons l'usage qu'ont les souverains de faire aux ambassadeurs qui se présentent devant eux la question suivante : *Le sultan, votre maître, a-t-il le cerveau sain?* ce qui pourtant veut simplement dire : Se porte-t-il bien?

On se tromperait si on ne regardait la Relation de Doury-Effendy que comme un tableau des cours orientales; il s'y trouve de très-justes aperçus de politique et d'histoire. Nous y lisons que la Perse renfermait plus d'artisans et de manufacturiers que de laboureurs, et que cette disproportion entre la classe qui produit et la classe qui consomme était la cause de la cherté du blé et des vivres. Si cette remarque de l'ambassadeur turc est juste, et elle paraît l'être, nous connaîtrions une des principales causes qui, depuis plusieurs siècles, retiennent la Perse dans un état de langueur d'où le génie de quelques-uns de ses souverains modernes n'a pu l'arracher.

Doury-Effendy nous fait connaître divers symptômes qui marquaient la décadence de cette dynastie des sophis, si long-temps soutenue par d'heureux hasards sur un trône chancelant et qui devait s'écrouler à la première secousse, dirigée par une main vigoureuse. Déjà le fameux Myrveis avait fondé un état indépendant dans la Perse orientale; peu de temps après l'ambassade de Doury-Effendy, les indomptables Afghans, sous la conduite d'un chef féroce, mais habile, descendirent de leurs montagnes, et renversèrent ce trône dont l'envoyé turc nous retrace la splendeur prête à s'éteindre. La cause principale de ces éternelles révolutions de la Perse nous semble devoir être cherchée dans un fait de géographie-physique; le vaste territoire compris sous le nom de Perse est partagé par un désert des plus affreux en deux régions distinctes, trop étendues et trop éloignées pour pouvoir rester long temps unies sous le même gouvernement. Hispahan et Candahar, comme jadis Suse et Bactres, semblent destinées à être des capitales de deux états indépendans. Les hommes ont souvent changé cet ordre des choses; la nature l'a toujours rétabli.

L'extrait des Voyages de Petis de la Croix nous fournirait beaucoup d'observations saines et utiles sur la géo-

graphie, l'histoire et les mœurs de l'Orient; mais ses remarques géographiques et historiques sont un peu trop isolées pour offrir matière à un extrait intéressant; ce qu'il dit sur les mœurs des peuples orientaux présente une lecture agréable, mais moins de traits piquans et neufs que la Relation de Doury-Effendy. Nous nous bornerons donc à recommander l'une et l'autre relations à l'attention des amateurs de voyages, qui sauront gré à M. Langlès d'avoir tiré ces morceaux curieux de la poussière des bibliothèques.

Nous ne terminerons point cet extrait sans relever une expression fort scandaleuse de S. Exc. M. Doury-Effendy. On sait qu'il y a des vérités suffisamment démontrées qu'il est absurde de vouloir ébranler, ou, pour parler avec Leibnitz, des *établissemens* qui doivent mettre un terme à toute dispute. Ainsi c'est une vérité reconnue et établie qu'il n'y a qu'un Parisien qui puisse avoir de la grâce et de l'amabilité. Tout bourgeois de la rue Saint-Denis transmet à ses enfans cette croyance qu'il a reçue de ses aïeux; tous les instituteurs et toutes les maîtresses de pension font de cette vérité la base de leurs cours de morale; tous les jours le théâtre du Vaudeville, ce théâtre si éminemment historique, nous remet sous les yeux le contraste de la grâce parisienne avec la gaucherie de tout autre Européen; que dis-je? le plus fidèle peintre des mœurs, le professeur de morale le plus accrédité, *Brunet* enfin, puisqu'il faut le nommer, nous montre souvent, dans ses véridiques tableaux, combien tout homme né sur les bords du Tibre ou du Danube est lourd, pesant, ridicule et grotesque en comparaison de ceux qui, dès leur enfance, ont bu l'eau clarifiée de la Seine. Peut-on douter d'une vérité historique démontrée aux théâtres du Vaudeville et des Variétés? *Solem quis dicere falsum Audeat?*

Aussi les étrangers, dans la fureur de leur jalousie, n'ont jamais osé disputer aux Français cet avantage. Sous

tous les autres rapports, la supériorité des Français, quoique incontestable, a été contestée. Tout Portugais trouve que la langue française, sourde et pleine de consonnes, déchire ses oreilles accoutumées à un idiome plus harmonieux; tout Espagnol prétend que les auteurs dramatiques français manquent d'originalité dans l'invention de leurs canevas; tout Italien préfère Saint-Pierre au Louvre, et le marbre de Carrare aux pierres de Saint-Leu. On a vu des Anglais soutenir que les philosophes français, depuis Montaigne et Pascal, ont rarement pensé par eux-mêmes, et qu'ils n'ont jamais connu la dignité et le calme de la vraie sagesse; nous avons entendu de jeunes *magisters* westphaliens avancer que les académies de France devraient envoyer leurs professeurs d'histoire à Gottingue pour apprendre la science qu'ils sont chargés d'enseigner; enfin, nous avons vu des érudits saxons manquer de respect à l'oracle de la littérature française, au demi-dieu de l'Athénée, à M. de La Harpe, parce que, à ce qu'ils prétendent, cet illustre professeur a dénigré, sans les comprendre, Pindare et Aristophane. L'opinion de l'Europe, ébranlée par les efforts des nations jalouses de la France, a pu quelquefois rester incertaine sur ces divers points. Mais la *grâce!* mais l'*amabilité!* jamais les étrangers, en vantant leur Newton, leur Leibnitz, leur Raphaël, et leur vin de Tokai, n'avaient osé se comparer aux Français sous ces deux rapports. Cet excès d'audace, d'insolence et d'extravagance était réservé à M. Doury-Effendy, ambassadeur de la Sublime Porte. Ce Turc ne s'est point du tout gêné pour avancer la thèse suivante : *Les autres nations peuvent avoir de la beauté, mais il n'y a qu'un Turc, né à Constantinople, qui puisse avoir de la grâce et de l'amabilité.*

La *grâce* d'un Turc! l'*amabilité* d'un Turc! voilà sans doute des mots bien étonnés de se trouver ensemble; voilà l'association d'idées la plus monstrueuse peut-être

que se soit permise aucun faiseur de relations. Les voyageurs anglais seront désespérés de se voir enlever un trait aussi original et aussi digne de leur génie. Au surplus, une pareille hérésie ne mérite pas qu'on la discute; il suffit de la signaler comme une de ces extravagances dictées par la vanité nationale, et dont le bon sens, commun à tous les peuples, fait prompte et bonne justice; les habitans d'Ispahan et de Paris, ceux de Pékin et de Philadelphie, seront d'accord pour siffler S. Exc. M. Doury-Effendy, et pour regarder les prétentions des Turcs à *la grâce* et à *l'amabilité* comme les rêves chimériques d'un orgueil délirant, tandis que la bonne opinion que les Français ont d'eux-mêmes se trouve fondée sur l'exacte vérité, conforme à la saine raison, et justifiée par les aveux unanimes de leurs rivaux eux-mêmes.

Voyage des capitaines Lewis et Clarke, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la Colombia, dans l'océan Pacifique; fait dans les années 1804, 1805 et 1806, par ordre du gouvernement des Etats-Unis; contenant le journal authentique des événemens les plus remarquables du voyage, ainsi que la description des habitans, du sol, du climat, et des productions animales et végétales des pays situés à l'ouest de l'Amérique septentrionale; rédigé en anglais par Patrice Gass, employé dans l'expédition, et traduit en français par M. Lallemant, l'un des secrétaires de la marine; avec des notes, deux lettres du capitaine Clarke, et une carte gravée par J.-B. Tardieu.

(27 août 1810.)

Le titre de ce livre, que nous avons à dessein transcrit en entier, apprend assez à un lecteur instruit et at-

tentif ce qu'il doit chercher dans l'ouvrage. Ce n'est point la relation de MM. Lewis et Clarke eux-mêmes qu'on nous donne, relation dont la publication est retardée par cette vaine recherche de luxe typographique dans lequel le gouvernement américain veut imiter les puissances européennes; c'est une notice provisoire publiée par un des employés dans l'expédition, notice nécessairement circonscrite dans la sphère d'observation qu'a pu parcourir un seul individu, mais que néanmoins l'importance du voyage et des découvertes qui en ont été le fruit fera accueillir avec un vif intérêt par tous ceux qui aiment à suivre les progrès des connaissances géographiques.

Le nord-ouest de l'Amérique septentrionale est resté long-temps une terre inconnue. Cependant Cortez avait déjà ouvert la carrière, en faisant découvrir la Californie, que l'on avait reconnue dès lors pour une péninsule, quoiqu'un siècle plus tard les Hollandais, sur leurs cartes, s'obstinassent à en faire une île. Les voyages de Cabrillo, de Gali, de Vizcaino, et quelques autres Espagnols, avaient, dans le XVIe siècle, fait connaître la côte au nord de la Californie jusqu'au 57e degré de latitude, où Gali, en 1582, admira plusieurs cimes colossales qui restaient couvertes de neiges éternelles, tandis qu'à leurs pieds les plaines se revêtaient d'une verdure éclatante. C'étaient les montagnes de la *Nouvelle-Géorgie* et du *Nouveau-Cornouailles* que les Anglais crurent découvrir pour la première fois, il y a vingt ans. Les recherches des navigateurs espagnols restèrent ensevelies dans les archives de Mexico. L'Anglais Drake put donc se vanter d'avoir découvert au nord de la Californie une grande côte qu'il appela *Nouvelle-Albion,* et dont il prit possession au nom de la reine Elisabeth. L'Angleterre et l'Espagne négligèrent également ces terres où rien n'annonçait la présence des métaux précieux objet de leurs vœux avides. Les géographes du XVIe et du XVIIe siècle étaient donc réduits

à arranger, comme ils pouvaient, des matériaux incomplets et informes. En adoptant les calculs toujours exagérés des navigateurs d'alors, ils transportèrent à quelques centaines de lieues trop à l'ouest le détroit d'Hudson, découvert en 1500 par le portugais Corteréal, et qu'il avait nommé *détroit d'Anian*. En même temps, ils surent vaguement que l'Asie est bornée à l'est et au nord par de vastes mers; comme en même temps, toutes les parties de l'Asie anciennement connues étaient portées trop à l'est, ils n'eurent qu'à y joindre le *Cathay* et le *Xipangu*, ou la Chine et le Japon, nouvellement découverts, pour arriver jusqu'aux confins supposés de l'Amérique, où le détroit d'Anian se trouvait figuré. Voilà comment se forma l'idée mère de toutes les cartes du XVIe siècle, où le détroit d'Anian est représenté comme séparant l'Asie de l'Amérique. C'est une combinaison d'erreurs et d'hypothèses, et non pas une suite de découvertes, qui a donné naissance à cette manière de tracer les régions dont il s'agit.

Lorsque dans le XVIIe siècle on eut commencé à chercher un passage pour se rendre d'Europe à la Chine par le nord de l'Amérique, on vit tout-à-coup se répandre des relations merveilleuses sur de prétendus voyages exécutés par Jean de Fuca, Jean de Fonte, Maldonado et autres personnages dont l'existence personnelle même n'est pas encore suffisamment prouvée. De vastes lacs et de magnifiques détroits devaient ouvrir une navigation facile depuis la baie d'Hudson jusqu'à la mer Pacifique. Ce système, entièrement anéanti par les découvertes modernes, a long-temps eu des partisans parmi les géographes français; mais on paraît aujourd'hui convenir qu'il n'existe, ni en Europe ni au Mexique, aucune relation tant soit peu authentique de ces prétendus voyages. On attend, pour décider à jamais cette question, que M. Amoretti de Milan ait publié le manuscrit relatif

au voyage de Maldonado, qu'il assure avoir découvert, mais qui même, en le supposant authentique, ne saurait mériter de confiance qu'autant qu'il s'y trouvera des observations plus positives et plus conformes à l'état connu des lieux, que celles qu'un journal savant a données comme en étant extraites.

Le XVIIIe siècle nous a dispensé de chercher dans des hypothèses arbitraires et des relations suspectes une idée de ces régions. Tchirikow et Bering, l'un Russe, l'autre Danois, au service de la Russie, firent connaître les extrémités orientales de l'Asie et les parties voisines de l'Amérique. Cook, et plus encore Quadra et Vancouver, prouvèrent que les terres découvertes par les Russes tiennent sans interruption au reste du continent américain. Hearne et Mackenzie, en traversant les régions intérieures depuis les postes anglais sur la baie d'Hudson jusqu'à la mer Pacifique d'un côté, et jusqu'à la 70e parallèle de latitude nord, ont mis hors de doute que depuis le Mexique jusqu'au-delà du cercle polaire l'Amérique septentrionale forme une masse contiguë de terres, et que, s'il existe dans cette partie du globe un passage de l'océan Oriental à l'océan Atlantique, il ne peut avoir lieu qu'à travers cette mer Glaciale, d'où une mort certaine et le spectacle d'une désolation totale repoussent les navigateurs les plus intrépides.

Il restait à connaître le cours des fleuves qui, du dos de ce vaste continent, s'écoulent dans les deux Océans, et qui, par le voisinage de leurs sources ou par le rapprochement de leurs cours, peuvent offrir les commencemens d'une route commerciale à travers ces régions peuplées d'animaux à fourrure, et susceptibles de plus d'un genre de culture. Déjà les courses audacieuses de quelques Français avaient fait connaître que le cours du Missouri s'étendait à une très-grande distance; on savait, par les rapports de plusieurs sauvages, que les sources de ce grand

fleuve, dont le Mississipi n'est en effet qu'un vassal, se trouvaient dans le plateau montagneux au nord de la Californie et du Nouveau-Mexique. D'après les lois de la géographie physique, il était hors de doute que d'autres rivières devaient descendre de ce plateau dans une direction opposée. La *Colombia*, dont l'embouchure dans l'océan Pacifique avait été découverte il y a une vingtaine d'années, paraissait devoir le plus se rapprocher des sources du Missouri. C'est pour vérifier cette conjecture, et pour examiner en détail le cours de ces deux fleuves, que le gouvernement américain envoya sur les lieux une expédition commandée par les capitaines Lewis et Clarke. Ces voyageurs, bien pourvus d'armes et de vivres, n'ont eu besoin que de patience pour franchir tous les obstacles, et pour démontrer par l'exemple qu'un voyage des Etats-Unis à la mer Pacifique par terre n'est pas une entreprise au-dessus des forces d'une troupe assez peu nombreuse, et que même, au moyen de cinq à six forts établis dans des positions convenables, on peut rendre cette route praticable à des voyageurs isolés. La température du pays, variant depuis le froid vif du Canada jusqu'à la chaleur modérée des régions sur l'Ohio, permet de croire qu'une colonie européenne, transportée dans ces déserts, les aurait bientôt peuplés de nombreux descendans. De vastes pâturages, d'innombrables troupeaux de buffles sauvages, une grande abondance de gibier, la variété d'arbrisseaux à baies, et la pêche dans tant de larges rivières, fourniraient aux premiers colons de quoi mener une vie moins frugale et moins triste que celle des paysans de l'Europe. Bientôt la charrue féconderait cette terre dont la fertilité est attestée par ses forêts indigènes; bientôt d'inépuisables mines de cuivre et de plomb donneraient à la colonie des moyens de défense, et de précieux objets d'échange avec les états de Kentucky et de la Nouvelle-Orléans, et même avec l'Europe, tandis que des bâtimens

partis de l'embouchure de la Colombia porteraient rapidement à Canton ces fourrures dans lesquelles la stupide gravité des mandarins chinois aime à s'envelopper. Les tribus indiennes, parmi lesquelles les *Mandanes,* les *Palotepallor* et les *Chinooks* tiennent le premier rang, sont trop faibles pour opposer aucune résistance à une troupe munie d'armes européennes.

Tels sont les résultats importans que nous fournit la relation de M. Patrice Gass. Ce voyageur y a réuni quelques traits sur les mœurs des Indiens et les détails sur la manière de voyager, qui ne se lisent pas sans intérêt. M. Lallemant mérite donc la reconnaissance du public, pour les soins qu'il a mis à traduire ce livre presque ignoré des savans de l'Europe, et qui peut tenir provisoirement lieu de la relation officielle de MM. Lewis et Clarke. Nous aurions désiré qu'une carte plus soignée eût pu nous aider à résoudre les contradictions et les obscurités qui règnent dans les passages où l'auteur américain parle des distances itinéraires.

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne ; par M. de Chateaubriand.

(4 mars 1811.)

§ 1er. Le public n'exige pas de tous les voyageurs les mêmes qualités, les mêmes talens. Celui-ci, navigateur intrépide, a bravé les flots, les vents et les glaces du pôle, pour découvrir des terres inconnues ; on lui pardonne un récit peu orné, peu soigné même : celui-là, savant infatigable, a examiné la nature et les hommes ; on lui demande des aperçus nouveaux, des observations utiles, des

pensées profondes ; on ne s'étonne point de ne pas trouver dans ses relations l'intérêt d'un roman ou d'un drame. Il y a des voyageurs dont tout le mérite consiste dans la singularité des aventures qu'ils ont éprouvées ; il y en a d'autres qui, en se promenant à leur aise, nous charment par des réflexions ingénieuses, ou nous attachent par une douce sensibilité : quelquefois, et malheureusement trop souvent, la malignité humaine s'intéresse à la peinture des vices et des ridicules qu'un voyageur croit avoir observés chez des peuples dont il entendait à peine la langue. Si un seul de ces genres d'intérêt suffit pour assurer le succès d'un voyage, avec quel enthousiasme le public ne recevra-t-il pas une relation où il trouvera en même temps des aventures piquantes, des aperçus neufs, des observations intéressantes, des tableaux pleins de grâce, des scènes de deuil et de désolation ? une relation où l'on passe en revue les vieux monumens du génie des Grecs, les trophées modernes de la valeur française, les tombeaux égyptiens, qui seuls ont survécu à tant d'empires, et cet autre tombeau « qui seul à la fin des siècles n'aura rien » à rendre. » Mais ce qui surtout jette de l'intérêt sur le pélerinage de M. de Chateaubriand, c'est le pélerin lui-même ; ce sont ses sentimens élevés, ses opinions généreuses, sa juste célébrité, son talent original, ses ouvrages si vivement critiqués et si vivement admirés : ouvrages dont on ne saurait séparer le souvenir de cette nouvelle production, puisque le but de l'auteur, en voyageant, était principalement d'examiner par lui-même les lieux où il voulait placer les scènes de ses *Martyrs*, et puisque, dans son voyage, il rappelle partout les grandes idées poétiques et morales qui forment la base du *Génie du Christianisme*.

Peu d'écrivains en effet ont autant de droits à exciter un intérêt général que l'auteur des deux célèbres ouvrages que je viens de nommer. Si *le Génie du Christianisme*, par

ses formes, paraît une composition irrégulière et incohérente, le fond n'en offre pas moins la plus imposante unité. L'idée de démontrer que la religion chrétienne ne blesse point le goût, n'étouffe point la sensibilité, n'est point ennemie des lettres, des sciences et des arts; qu'au contraire elle a fait naître, avec une nouvelle civilisation, une poésie et une littérature nouvelles, dignes de notre admiration : cette idée présente certainement un très-beau sujet de philosophie et de littérature ; ce *fond* ne saurait paraître *vicieux*, même à des hommes qui ne croient pas à la religion de Racine et de Fénelon. Peut-être l'imagination vive et ardente de l'auteur s'égare-t-elle dans les brillans accessoires dont il a environné l'idée principale de son ouvrage : l'imagination est une magicienne qui souvent éprouve elle-même le trouble et l'ivresse que son pouvoir excite ; Armide se perd elle-même dans les labyrinthes de ses jardins enchantés. Il me semble que M. de Chateaubriand se trompe quand il compte la *poésie descriptive* parmi les avantages que le christianisme nous a procurés : cet avantage me paraît fort douteux; je ne pense pas que la mythologie païenne rapetisse la nature, et je pense qu'elle agrandit l'homme : il me paraît aussi que le christianisme a un peu moins changé les rapports des passions humaines, que ne le veut son ingénieux panégyriste. Au lieu de chercher minutieusement les taches qui peuvent déparer un des ouvrages les plus intéressans de notre littérature, la critique rendrait un plus grand service en approfondissant les causes de la vive et constante admiration que cet ouvrage a obtenue : elle trouverait ces causes dans l'empire irrésistible qu'exerce même sur des âmes corrompues toute grande idée morale, et dans la magie non moins irrésistible d'un talent supérieur et original, quoique, dans *le Génie du Christianisme*, ce talent ne se montre pas dans toute la maturité qu'il a depuis acquise. Mais quelques images bizarres, quelques tour-

nures affectées, quelques phrases ambitieuses ne sont-elles pas amplement rachetées par tant d'heureuses expressions, tant de pages touchantes, tant de tableaux tour à tour sublimes ou gracieux : tableaux dont M. de Humboldt avoue l'exactitude, et dont Homère eût avoué le mérite poétique !

Je me laisse entraîner au plaisir de rappeler les titres littéraires de M. de Chateaubriand. Pourrais-je ne pas payer un tribut de reconnaissance à celui de ses ouvrages qui est la cause directe de son voyage à Jérusalem ? J'ai lu *les Martyrs* à l'époque ou un littérateur consommé, non moins estimable par la dignité de son caractère que recommandable par l'étendue de ses lumières, en fit, dans ce même journal, un examen sévère, mais dans lequel cependant il n'avait pas manqué de rendre justice aux talens de l'auteur. J'ai relu *les Martyrs* à l'occasion de l'*Itinéraire de Jérusalem ;* et qui ne les relira point ? Sans prétendre énoncer une opinion littéraire, oserai-je peindre ici les impressions que cette lecture m'a laissées : impressions qui ont toujours été les mêmes, et que j'ai toujours avouées ? Il me semble que la critique a eu raison à l'égard des détails qu'elle a relevés, et dont quelques-uns ont été heureusement corrigés dans la troisième édition de cet ouvrage ; mais il me semble aussi, et je ne crains point de le dire, que ce même ouvrage, imparfait sans doute, comme le sont toutes les œuvres de l'homme, vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne. On voudrait, il est vrai, que l'auteur, en sacrifiant l'invocation aux *Muses* qui, dans ses principes, ne sont que d'*élégans fantômes,* en effaçant quelques allusions à des souvenirs récens et pénibles, en supprimant le morceau, d'ailleurs très-beau, sur ses voyages et ses malheurs, donnât à son ouvrage cette couleur entièrement antique, religieuse et locale qui lui manque dans les passages que je viens d'indiquer. Homère, dans la vaste composition

de son *Iliade*, n'a pas une seule fois montré ni ses contemporains ni lui-même. On désirerait surtout qu'un ouvrage qui d'ailleurs offre non-seulement le coloris et l'intérêt, mais même la disposition et les combinaisons d'un poème, fût revêtu de la pompe des beaux vers. Ces vœux ou ces regrets n'empêchent pourtant aucun lecteur de goût d'apprécier et le style et la composition des *Martyrs*. Le tableau des mœurs de la famille d'Homère, la bataille des Francs, les harangues de Symmaque et d'Eudore, l'assemblée des démons, les peintures de la Laconie et de la Judée, l'excommunication et la tentation d'Eudore, le chant du cygne de Cymodocée, quels morceaux supérieurs, en ne les considérant même que sous le rapport du style! M. de Chateaubriand a dû se livrer à un travail immense pour châtier et épurer à ce point sa manière et surtout sa diction. L'arbre sauvage du désert est devenu l'ornement de nos jardins, et le superbe tulipier des bords de l'Ohio conserve encore sa vigueur et sa sève après que le fer salutaire du jardinier l'a débarrasse de ses branches parasites. Peut-être ce travail de correction n'est pas encore achevé; mais certainement les beautés couvrent déjà le peu de défauts qui restent. Sont-ils nombreux aujourd'hui? ont-ils été nombreux les écrivains qui unissent tant de force à tant d'harmonie, et une expression de sensibilité aussi profonde à une imagination aussi vive? Quant à la composition des *Martyrs*, je conçois l'opinion de l'illustre littérateur qui semble presque la préférer à celle du *Télémaque*: il est vrai que plusieurs personnages épisodiques de Fénelon arrivent sur la scène, et disparaissent sans se rattacher intimement à l'action principale; il est vrai qu'il y a dans l'ouvrage de M. de Chateaubriand un développement de caractères, un enchaînement de causes et d'effets qui ne pouvaient se trouver dans les aventures du fils d'Ulysse; mais je pense aussi que l'on ne doit point comparer ces deux ou-

vrages, attendu qu'ils appartiennent à deux genres différens. Le *Télémaque* serait un morceau d'histoire si les événemens étaient vrais ; *les Martyrs* seraient un poème s'ils étaient écrits en vers.

C'est pour recueillir les images dont il voulut orner *les Martyrs* que M. de Chateaubriand entreprit le voyage de Jérusalem ; mais il ne s'est pas uniquement borné à étudier le tableau de la nature : c'est un homme familier avec les antiquités de la Grèce, qu'il a visitées ; les ruines de Sparte, jusqu'ici à peu près inconnues ; c'est en voyageur curieux qu'il a traversé une partie peu fréquentée de l'Asie mineure, où il nous fait connaître la ville de Kirk-Agach, ville importante, omise sur la plupart des cartes géographiques. Historien, il pleure sur les ruines de Carthage ; homme du monde, il rit de la gravité boursouflée des Turcs ; pélerin chrétien auprès du tombeau de Jésus-Christ, il se montre en Egypte chevalier français. « Je ne trouvais digne, dit-il, de ces plaines magnifiques, » que les souvenirs de la gloire de ma patrie ; je voyais » les restes des monumens (1) d'une civilisation nouvelle, » apportée par le *Génie de la France* sur les bords du Nil ; » je songeais en même temps que les lances de nos che- » valiers et les baïonnettes de nos soldats avaient renvoyé » deux fois la lumière d'un si brillant soleil : avec cette » différence que les chevaliers, malheureux à la journée » de Massoure, furent vengés par les soldats à la bataille » des Pyramides. » Ce n'est pas la seule fois que l'éloge de la France vient se placer naturellement sous la plume de M. de Chateaubriand ; partout où notre voyageur porta ses pas, il entendit encore, pour ainsi dire, retentir l'écho de l'immortelle expédition d'Egypte ; partout la voix des nations asiatiques lui répéta le glorieux nom du prince qui régit les destinées de l'Europe. L'Arabe parle encore du

(1) On voit encore en Egypte plusieurs fabriques élevées par ordre de l'Empereur. (*Note de M. de Chateaubriand.*

vainqueur des Mamelouks; les enfans des Bédouins imitent dans leurs jeux les exercices de nos soldats, et ces mots : *En avant, marche!* frappèrent les oreilles du voyageur dans les montagnes de la Judée. Quelques soldats français, enrôlés parmi les Mamelouks, étaient presque les maîtres au Caire, lorsque M. de Chateaubriand passa dans cette ville. « Mahamed-Pacha, voyant un jeune sol-» dat charger un gros d'ennemis, s'écria : Quel est cet » homme? ce ne peut être qu'un Français, et c'était en » effet un Français. » Ces éloges sont d'autant plus flatteurs, que M. de Chateaubriand, fidèle historien, ne fait que nous rapporter l'opinion de l'Afrique et de l'Asie, et que ces hommages, rendus à un grand homme, se trouvent à côté des opinions les plus franches et des sentimens les plus généreux.

Nous sommes persuadés que cet Itinéraire aura non-seulement un succès mérité, mais aussi beaucoup de vogue : il renferme des choses propres à satisfaire les goûts les plus différens; il y a dans cette relation du rire et des pleurs, de la gloire et du deuil, des souvenirs de civilisation et des tableaux de barbarie. L'auteur a fait preuve d'une grande flexibilité de talent en peignant tour à tour des aventures comiques et des scènes dignes de la gravité des *Martyrs :* il règne en général dans ses récits une simplicité ornée ; et obligé souvent de parler de lui-même, il se tire de ce pas glissant avec une grâce particulière. Il nous semble pourtant qu'il tombe quelquefois. Par exemple, nous n'aimons pas à voir un pélerin dévot *sangler un coup de fouet à travers le visage d'un Turc ;* cela n'est ni charitable, ni surtout prudent. On a vu des gens empalés pour moins; et il eût été fâcheux pour la littérature qu'en allant recueillir des images pour les *Martyrs*, l'auteur eût été martyrisé lui-même. J'avoue que j'aime mieux la tristesse que la gaîté de M. de Chateanbriand ; il est plus lui-même lorsqu'il pleure que lorsqu'il rit. Les Turcs

même, qui ne sont pas dans ses bonnes grâces, lui ont fourni la matière d'un tableau plein de cette rêverie mélancolique, apanage de toutes les âmes élevées, et à laquelle notre voyageur doit une partie de son talent. « J'avais, dit-il, une consolation en regardant les tombes » des Turcs; elles me rappelaient que les barbares con» quérans de la Grèce avaient aussi trouvé leur dernier » jour dans cette terre ravagée par eux. Au reste, ces » tombeaux étaient fort agréables : le laurier rose y croissait au pied des cyprès, qui ressemblaient à de grands » obélisques noirs ; des tourterelles blanches et des pi» geons bleus voltigeaient et roucoulaient dans ces arbres; » l'herbe flottait autour des petites colonnes funèbres, que » surmontait un turban ; une fontaine, bâtie par un chérif, répandait son eau dans le chemin pour le voyageur: » on se serait volontiers arrêté dans ce cimetière, où le » laurier de la Grèce, dominé par le cyprès de l'Orient, » semblait rappeler la mémoire de deux peuples dont la » poussière reposait en ce lieu. »

Le charme de cette peinture en égale l'exactitude; et ceux qui considèreront, dans les excellentes *Lettres sur la Grèce*, par M. Castellan, la vue d'un cimetière turc, éprouveront les mêmes impressions que les lecteurs de M. de Chateaubriand. Le crayon du peintre n'a pas été plus fidèle que la plume du voyageur. L'*Itinéraire à Jérusalem* est plein de morceaux bien supérieurs au passage que nous venons de citer : nous en ferons connaître quelques-uns dans l'extrait ou plutôt dans les extraits suivans; car nos lecteurs penseront sans doute avec nous qu'on ne saurait trop les entretenir d'un auteur qu'ils aiment.

(13 mars 1811.)

§ 2. C'est un don magnifique, mais dangereux, que celui d'une imagination vive, riche et forte : c'est elle qui, dans la littérature, enfante les chefs-d'œuvre du génie ou les monstres du faux goût; c'est elle qui, dans les sciences, orne de son éclat, de ses charmes, tantôt la vérité et tantôt l'erreur. Libre et indépendante de l'univers, tandis que la raison et la mémoire sont esclaves des rapports réels des choses, l'imagination se forme en quelque sorte un monde où elle donne la loi, et qu'elle peuple d'êtres de sa création. Si, dans ce monde des brillantes illusions, elle reproduit une image trompeuse du monde réel; si, dans ses créations, elle prend pour guides la vraisemblance, le sentiment et le goût, elle est le génie de la vraie poésie; si, en s'interdisant la faculté d'inventer, elle se borne à combiner ingénieusement les rapports des choses dont elle a saisi rapidement l'ensemble, et dont elle se retrace instantanément la vivante image, alors c'est elle qui conduit le savant aux grandes découvertes; c'est elle qui, animant de son feu les grands ouvrages, les élève à l'immortalité. Tels sont les priviléges d'une belle imagination, nourrie par l'étude, élevée par la raison, et que le goût dirige et accompagne. Mais malheur à ceux qui, dédaignant et la froide raison et la patiente mémoire, prennent pour de l'imagination une vivacité pétulante, une ardeur indiscrète à juger sans examiner, et à tout entreprendre sans avoir rien appris! Ces hommes, il est vrai, peuvent un instant imposer à la multitude; ils ont des avantages momentanés sur la justice et la sagesse : ils parlent avec empire, ils disputent avec confiance; leur mine, le son de leur voix, la fierté de leur attitude, tout en eux annonce au vulgaire étonné l'homme sûr de son infaillibilité; le monde écoute avec

respect leurs oracles littéraires et scientifiques. Savent-ils la langue de Milton, du Tasse ou de Klopstock? Non; mais ils ont jugé, sur une traduction, que des poètes admirés des nations entières n'ont pas eu une ombre de génie. Connaissent-ils seulement les noms des hellénistes, des critiques, des philologues que l'Europe savante respecte? Non; mais ils déclarent, avec un ton d'inspiré, que toute cette érudition germanique est superflue pour des gens comme eux, et pour un siècle comme le nôtre. Hélas! quand ces hommes si pleins d'enthousiasme veulent enfin produire quelque ouvrage, on est étonné de n'y trouver ni verve, ni chaleur, ni force, ni justesse : les fausses lueurs de leur imagination disparaissent comme ces feux passagers qu'allume une jeunesse folâtre, et qui, lorsque la paille légère qui les nourrit est consumée, ne laissent que de profondes ténèbres dans les lieux mêmes qu'ils venaient d'effrayer de l'image soudaine d'un vaste incendie. Ces exemples trop fréquens de la ridicule impuissance d'une imagination peu nourrie et mal dirigée ont fait naître chez quelques hommes sages, mais froids, mais faibles, une sorte d'aversion pour toutes les productions où l'imagination se montre en première ligne : de là un grand nombre de faux jugemens, non moins dangereux par leur perfide air de sagesse que les oracles de cet ignare enthousiasme que nous venons de peindre. Ces jugemens égarent aujourd'hui l'art de la critique. En littérature, cette faction de la nullité ne parle que de goût, de raison, d'élégance, de pureté; comme si la faculté qui produit, qui colore, qui anime tout, était la dernière condition d'un ouvrage littéraire. En matière de sciences, ce même esprit repousse, avec un injuste dédain, les grands aperçus, les vues ingénieuses, les descriptions qui attachent, les réflexions qui intéressent, les ouvrages où la science se fait chérir, et où elle réduit en brillans tableaux les résultats de ses recherches. Ces deux sectes ennemies de l'ima-

gination, vont sans doute disputer à l'auteur de l'*Itinéraire de Jérusalem*, non pas le succès, mais le mérite de son ouvrage. Il peut sourire aux attaques littéraires; mais peut-être nous permettra-t-il de le défendre contre ceux qui n'apprécient pas l'utilité d'une belle imagination dans la recherche même de la vérité matérielle.

Commençons par déclarer que personne ne respecte plus que nous ces observateurs infatigables qui cherchent dans les entrailles de la mort les secrets de la vie; qui, dans le germe d'une plante, découvrent une organisation aussi étonnante que celle du corps humain; qui, mesurant les angles d'un cristal, se rapprochent, par la pensée, de l'éternel géomètre, ou qui, poursuivant les profondeurs de la création jusque dans les objets qui échappent à la simple vue, nous font admirer ces mondes d'êtres vivans que nous foulons sous nos pieds. Nous avons souvent applaudi aux efforts des voyageurs qui, parcourant des régions barbares, augmentent les richesses positives de la science. Mais ces esprits, livrés à l'étude des détails immenses, ne méconnaissent point d'autres esprits qui saisissent avec vérité les formes générales et extérieures, l'aspect des montagnes, des forêts, des déserts, en un mot le tableau du monde physique. Ce genre d'observation ne saurait être le produit que d'une vive imagination qui aperçoit avec rapidité, et rend avec vérité, avec force, les impressions qu'elle a reçues. La nature vivante surtout refuse ses secrets à l'observateur dépourvu d'imagination. Comment saurait-il saisir ces phénomènes rapides, ces indices obscurs par lesquels l'instinct ou l'intelligence des animaux se découvre à nos yeux? L'homme, ce noble objet de sa propre étude, ne peut être apprécié que par un esprit propre à le considérer sous tous les rapports de son existence. Combien de fois les mœurs du sauvage n'ont-elles pas offert à des voyageurs dépourvus d'imagination une énigme inexplicable, que des esprits plus vifs, plus ar-

dens, eussent facilement devinée? Et comment rendre compte de nos impressions si nous ne savons parler qu'un langage dépourvu des couleurs qui peignent les objets? Nous pensons donc que le voyage d'un poète peut non-seulement amuser et intéresser, mais même quelquefois instruire le géographe, le physicien, le naturaliste. Par exemple, nous croyons que l'immortel Buffon n'eût pas dédaigné de citer le portrait que M. de Chateaubriand trace de ces enfans des déserts d'Orient, dont il a vu les tribus errer dans les lieux même où erraient les troupeaux d'Abraham et d'Isaac.

« Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en » Egypte et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille » plutôt grande que petite; leur démarche est fière; ils » sont bien faits et légers; ils ont la tête ovale, le front » haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés » en amandes, le regard humide et singulièrement doux. » Rien n'annoncerait chez eux le sauvage, s'ils avaient » toujours la bouche fermée; mais aussitôt qu'ils viennent » à parler on entend une langue bruyante et fortement » aspirée; on aperçoit de longues dents, éblouissantes de » blancheur, comme celles des chacals et des onces; dif- » férens en cela du sauvage américain, dont la férocité » est dans le regard, et l'expression humaine est dans la » bouche.... On ne met point les chevaux à l'ombre; on » les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, attachés en » terre à des piquets par les quatre pieds, de manière à » les rendre immobiles; on ne leur ôte jamais la selle; » souvent ils ne boivent qu'une seule fois, et ne mangent » qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures: un traitement » si rude, loin de les faire dépérir, leur donne la sobriété, » la patience et la vitesse. J'ai souvent admiré un cheval » arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les crins » descendans épars, la tête baissée entre ses jambes pour » trouver un peu d'ombre, et laissant tomber de son œil

» sauvage un regard oblique sur son maître. Avez-vous » dégagé ses pieds des entraves? Vous êtes-vous élancé sur » son dos? *il écume, il frémit, il dévore la terre; la trompette* » *sonne; il dit : Allons!* et vous reconnaissez le cheval de » Job... Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les » contes est vrai, et je vais en citer un exemple : Pendant » la nuit que nous venions de passer sur la grève de la » mer Morte, nos Bethléémites étaient assis autour de » leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, » les chevaux attachés à des piquets, formant un second » cercle en dehors. Après avoir bu le café, et parlé beau- » coup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, » à l'exception du cheik. Je voyais à la lueur du feu ses » gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les » diverses formes qu'il donnait à son vêtement en conti- » nuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une » attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur » la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt » répétant avec emphase les gestes du conteur; quelques » têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe, » et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner » à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lors- » qu'on y joignait un coin du paysage de la mer Morte » et des montagnes de la Judée.... Ce qui distingue sur- » tout les Arabes des peuples du Nouveau-Monde, c'est qu'à » travers la rudesse des premiers, on sent pourtant quel- » que chose de délicat dans leurs mœurs; on sent qu'ils sont » nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, toutes les » sciences, toutes les religions. Caché aux extrémités de » l'Occident, dans un canton détourné de l'univers, le Ca- » nadien habite des vallées ombragées par des forêts éter- » nelles et arrosées par des fleuves immenses; l'Arabe, » pour ainsi dire, jeté sur le grand chemin du monde, » entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions » de l'aurore, sur un sol sans arbres et sans eau. Il faut,

» parmi les tribus des descendans d'Ismael, des maîtres, » des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté sou » mise à des lois. Chez les hordes américaines, l'homme » est encore tout seul avec sa fière et cruelle indépen- » dance : au lieu de la couverture de laine, il a la peau » d'ours ; au lieu de la lance, la flèche ; au lieu du poi- » gnard, la massue : il ne connaît point et il dédaignerait » la datte, la pastèque, le lait du chameau ; il veut à ses » festins de la chair et du sang. Il n'a point tissu le poil » pour se mettre à l'abri sous des tentes ; l'orme tombé » de vétusté fournit l'écorce à sa hutte. Il n'a point dompté » le cheval pour poursuivre la gazelle ; il prend lui-même » l'orignal à la course. Il ne tient point par son origine à » de grandes nations civilisées ; on ne rencontre point le » nom de ses ancêtres dans les fastes des empires ; les » contemporains de ses aïeux sont de vieux chênes encore » debout. Monumens de la nature et non de l'histoire, » les tombeaux de ses pères s'élèvent inconnus dans des » forêts ignorées. En un mot, tout annonce chez l'Amé- » ricain le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état » de civilisation ; tout indique chez l'Arabe l'homme ci- » vilisé retombé dans l'état sauvage. »

Ces tableaux si pleins de naturel et de simplicité, si brillans de coloris, si habilement contrastés, ne laissent-ils pas dans l'esprit plus d'idées positives, vraies et justes, que n'en aurait fait naître une froide dissertation? Les traits vifs et rapides par lesquels un homme d'une belle imagination peint ses impressions, jettent souvent une clarté nouvelle sur les objets qu'un grand nombre de froids observateurs ont patiemment examinés de plusieurs côtés, sans pouvoir toutefois garantir que rien ne soit échappé à leur attention. Puisque la conquête de la vérité est si difficile, il faut la tenter par plus d'une route, et par différentes espèces d'armes. L'imagination nous trompe en riant, dit-on, mais la raison ne nous trompe-

t-elle jamais d'un air triste et grave? Hélas! nous n'avons peut-être que le choix des illusions. Du moins, quand une imagination riche et forte se trouve unie, comme chez M. de Chateaubriand, à une sensibilité vive et profonde, quand ces deux précieuses qualités, mûries et épurées dans l'école de la vie, sont encore dirigées par la franchise et l'amour de la vérité, le public certainement ne peut que gagner à la fois sous le rapport du plaisir et sous celui de l'instruction, en entendant décrire par un semblable voyageur les impressions qu'il a éprouvées et qu'il sait si bien communiquer. L'éclat qu'une semblable imagination jette sur les tableaux du voyageur n'est point une lueur trompeuse; c'est la clarté d'un beau jour d'Italie, ou d'une nuit de la Grèce, répandant un charme inexprimable sur un paysage riche et varié.

(1er avril 1811.)

§ 3. Nous allons suivre le célèbre voyageur dans cette *Terre-Sainte*, qui a été l'objet de tant de recherches et de tant de disputes. Les uns y ont vu une contrée vouée à une désolation surnaturelle par l'effet de la colère divine; les autres y ont cherché *les torrens de miel et de lait* dont la poésie hébraïque l'avait enrichie. M. de Chateaubriand semble pencher pour la première opinion : il est vrai qu'il ne juge que la Judée proprement dite; il n'a point foulé ni les hauteurs embaumées de Carmel et de Thabor, ni les riantes collines de la Galilée et les bords du lac Génézareth, couronnés d'orangers et de dattiers. Cependant la Judée même n'est pas un pays aussi stérile qu'il le paraît dans certaines saisons, et en le jugeant d'après les environs de Jérusalem. Nous avons comparé d'autres témoignages avec ceux de M. de Chateaubriand, et nous croyons qu'il est facile de réconcilier les opinions à ce sujet.

La Judée, proprement dite, comprend aujourd'hui le district de Gaza, ou l'ancien pays des Philistins; celui de Khalil, ou Hébron, et celui d'El-Kods, ou de Jérusalem. Dans le premier, on remarque, outre le chef-lieu du même nom, le célèbre port de Jafa, qu'on devrait écrire Iafa, et qui répond à l'ancienne Joppe. Tour à tour fortifiée ou démantelée, dévastée et rebâtie, cette ville change continuellement de face dans les relations des voyageurs. C'est ici que débarquent les pélerins de Jérusalem. Le sol, composé d'un terreau sablonneux, s'élève de Jafa vers les montagnes de la Judée, en formant quatre terrasses, comme l'observe M. de Chateaubriand. Les bords de la mer se couronnent de lentisques, de palmiers et de nopals; plus haut, les vignes, les oliviers, les sycomores répondent au soin du jardinier; les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, d'andrachnes et de térébinthiers; la terre se couvre de romarins, de cistes et de tubéreuses. Pierre Belon compare la végétation de ces montagnes à celle de l'Ida en Crète (1). D'autres voyageurs ont dîné à l'ombre d'un citronnier grand comme un de nos chênes : ils ont vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux (2). Le vin de Saint-Jean, près Bethléem, est délicieux. Les oliviers sauvages, près Jéricho, donnent de très-grands fruits et une huile très-fine (3). Dans les lieux arrosés, le même champ, après avoir donné des blés au mois de mai, produit des légumes à l'automne; plusieurs arbres fruitiers sont continuellement chargés, en même temps, de fleurs et de fruits mûrs; des branches de vigne enlacent les mû-

(1) Pierre Belon, *Observations de plusieurs singularités*, p. 140. — Hasselquist, *Voyage en Palestine*, p. 535, 550, 558, etc. (en all.).

(2) Schulze, dans *Paulus, Collection des Voyages*, t. VI, p. 278, VII, 34.

(3) *Id.*, *Voyages*, ou *les Voies du Très-Haut*, etc., t. II, p. 86, 135 (en allem.).

riers, plantés en ligne dans les campagnes (1). Si, dans les chaleurs, cette végétation semble languir et même s'éteindre, si dans les montagnes elle est en toutes les saisons clair semée, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la nature de tous les climats chauds et secs, mais encore à l'état de barbarie où sont plongés les habitans actuels. On aperçoit encore les restes des murs par lesquels les anciens habitans soutenaient les terres, ceux des citernes où ils recueillaient les eaux de pluies, et les traces des canaux par lesquels ces eaux se distribuaient dans les campagnes. Quels prodiges de fertilité ces soins n'ont-ils pu produire sous un soleil ardent où il ne faut qu'un peu d'eau pour vivifier les germes des végétaux! Les rapports des anciens sur la fertilité de la Judée, recueillis par l'abbé Guénée, ne présentent donc aucune contradiction avec l'état présent des choses. « C'est précisément, dit Belon, le cas des » îles de l'archipel ; l'espace où à présent on voit languir » une centaine d'individus en nourrissait autrefois des » milliers. » Moïse a pu dire que dans le Canaan il coulait du lait et du miel ; les troupeaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulens, et les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel qu'on voit quelquefois en découler. D'un autre côté, les anciens, et surtout les Hébreux, n'ont pas négligé de remarquer l'aridité de la chaîne centrale de la Judée, et les déserts qui s'étendent à l'est de ces montagnes vers la mer Morte. Des pierres, du sable, des cendres, quelques arbustes épineux, voilà ce que les anciens et les modernes y ont vu. Belon avait déjà remarqué ce contraste entre les deux versans de la chaîne de Judée.

« En s'approchant du centre de la Judée, dit M. de » Chateaubriand, les flancs des monts s'élargissent et » prennent à la fois un air plus grand et plus stérile ; peu

(1) Korte, *Voyage en Palestine*, p. 187 (en allem.). Hasselquist *passim*.

» à peu la végétation se retire et meurt, les mousses même » disparaissent, une teinte rouge et ardente succède à la » pâleur des rochers... Au centre de ces montagnes se » trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des » sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ou- » vrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer » Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au mi- » lieu de ce paysage de pierres, dans l'enceinte d'un mur, » on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des » buissons d'aloès et de nopal; quelques masures arabes, » pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas » de ruines : c'est la triste Jérusalem (1). » Cette admirable peinture de la ville sainte, dans le IIIe siècle, lui convient encore à peu de chose près. Quoique peuplée de 20 à 30,000 habitans, selon les estimations incertaines des voyageurs, cette ville ne présente à la vue que de tristes masures qui ressemblent plutôt à des prisons qu'à des habitations; cependant l'intérieur est plus élégant et plus riche que ne l'annoncent les dehors. Trois couvens appartenant aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens, ressemblent à des châteaux forts. La mosquée élevée sur l'emplacement du temple de Salomon domine avec éclat une belle place; mais les chrétiens n'ont pas la permission d'en approcher, encore moins d'y entrer. L'église du *Saint-Sépulcre* enfermait dans son enceinte magnifique, mais irrégulière, la place où fut élevée la croix de Jésus-Christ, et la grotte où son enveloppe visible fut déposée. Une garde turque lève des droits d'entrée sur le pieux pélerin qui visite les endroits mémorables où le premier fondateur du christianisme confirma par sa mort sa morale divine. Tel est néanmoins l'empire de la vérité; le Mahométan même, s'arrêtant avec respect devant ces lieux, s'écrie : « Ici mourut un ami de l'humanité, un

(1) De Chateaubriand, *les Martyrs*, ou *le Triomphe de la Religion chrétienne*, livre 17, vol. III, p. 99. Troisième édition.

» martyr de la vertu ! » Un incendie vient de réduire en un monceau de ruines ce sanctuaire commun des nations chrétiennes : le cénotaphe qui couvre l'entrée du tombeau a résisté, comme par un miracle, à la chute de la coupole enflammée.

Peu de villes ont éprouvé autant de révolutions que Jérusalem. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit les cèdres du Liban et l'or d'Ophir orner ses temples. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Machabées et les Hérodes : l'architecture grecque s'y introduisit, comme le démontrent les sépulcres royaux au nord de la ville. Elle comptait alors plusieurs centaines de milliers d'habitans ; mais une vengeance céleste l'attendit, et, dans l'an 70, Titus la détruisit de fond en comble. Adrien bâtit à sa place la ville d'*Ælia Capitolina;* mais, depuis Constantin, le nom de Jérusalem fut rétabli par l'usage. Hélène, mère de cet empereur, orna la ville sainte de plusieurs monumens. Dans le VIIe siècle, elle tomba au pouvoir des Persans et des Arabes ; ceux-ci l'appelèrent El-Kods (la Sainte), et quelquefois El-Chérif (la Noble). Les chevaliers de l'Europe chrétienne vinrent la délivrer des mains des infidèles en l'an 1098. Le trône des Godefroi et de Balduin jeta un éclat momentané que les discordes effacèrent. En 1187, Saladin replanta le croissant sur les cimes de Sion. Depuis cette époque, conquise tour à tour par les sultans de Damas, de Bagdad et d'Égypte, elle changea pour la dix-septième fois de maître, en devenant, en l'an 1517, une ville turque.

Bethléem, où naquit Jésus-Christ, est un gros village habité par des chrétiens et des musulmans, qui s'accordent dans leur penchant à la révolte. La crêche où naquit le Sauveur du monde est recouverte d'une église magnifique, ornée par les dons pieux de toute l'Europe. La ville de Hébron, nommée en arabe Khalil, se vante de

posséder le tombeau d'Abraham, vénéré des musulmans comme des chrétiens : ce qui est plus certain, c'est que Hébron, situé au sud de Jérusalem, dans une contrée moins aride, compte 1000 à 1200 habitans, produit de belles verreries, et exporte une grande quantité de *dibsé*, espèce de sucre de raisin (1). Au nord-est de Jérusalem, dans la grande et fertile plaine nommée El-Gor, et qu'arrose le Jourdain, on visite le village de Rihha, l'ancienne Jéricho, que Moïse appelle la cité des Palmiers; elle mérite encore ce nom ; mais les plantations d'*opobalsamum*, ou baumier de la Mecque, ont disparu, et les environs ne se couronnent plus de ces fleurs qu'on a, par une erreur superstitieuse, nommées *roses de Jéricho*.

A l'orient de la Judée, deux âpres et arides chaînes de montagnes enferment, entre leurs murailles noirâtres, un long bassin creusé dans des terres argileuses, mêlées de vastes couches de bitume et de sel gemme. Les eaux qui recouvrent cet enfoncement, imprégnées de sel, se chargent encore d'acide marin et d'acide sulfurique; ces eaux tiennent en dissolution une quantité de sulfate de chaux et de muriate de chaux, de magnésie et de soude, égale au quart de leur poids (2). L'asphalte, ou bitume de Judée, s'élève de temps à autre du fond du lac, flotte sur sa surface, et est recueilli sur les rivages. Autrefois on allait en nacelle ou en radeau le chercher au milieu du lac ; aucun voyageur n'a pensé à y naviguer, ce qui pourtant serait le meilleur moyen de l'explorer. D'après la plupart des témoignages, il ne vit dans ce lac ni poissons ni coquillages ; une vapeur malsaine s'en élève quelquefois, et ses rives, affreusement stériles, ne retentissent des chants d'aucun oiseau. Il paraît que le bassin de la mer Morte était jadis une vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de

(1) Shaw, *Voyage en Barbarie, Palestine*, etc.

(2) Gordon, *Bibliothèque britannique*.

couches de bitume : le feu du ciel alluma ces matières combustibles; les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abîme souterrain; les villes de *Sodome*, de *Gomorre* et autres, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie de ce vaste incendie. C'est ainsi que la géographie physique aime à concevoir les révolutions dont ces lieux, selon Moïse, ont dû être le théâtre.

Tel est le tableau que nous nous sommes formé de la Judée, en comparant les relations les plus accréditées, et surtout en étudiant, avec le plus vif intérêt, celle de M. de Chateaubriand. Si les couleurs sous lesquelles ce grand écrivain peint la Terre-Sainte sont plus rembrunies, il faut en chercher la cause dans les dispositions particulières du voyageur; c'est en pélerin qu'il visite ces lieux. Les terreurs religieuses l'environnent, un saint effroi le pénètre, et l'ange de prophéties vient inspirer ce talent étonnant qui, peu de pages plus loin, trace avec tant d'éclat et de grâce le tableau de la Grèce et de l'Asie mineure.

Nous ne croyons pas devoir étendre notre analyse de cet *Itinéraire* à la partie où le voyageur retrace ses sensations à la vue des Pyramides, et sur les ruines de Carthage, où il a reconnu, ce nous semble, la vraie situation de ce port, d'où sortaient jadis des flottes dominatrices de toutes les mers connues. Nous aurions pu en tirer deux articles très-intéressans; nous n'aurions eu besoin que de transcrire une partie des passages tour à tour gracieux ou sublimes que le riche talent du voyageur y a semés. Mais depuis long-temps d'autres ouvrages réclament notre attention, et le public a trop hautement confirmé l'opinion que nous avons émise sur les talens supérieurs de M. de Chateaubriand, sur l'intérêt et le charme répandus dans son *Itinéraire*, pour qu'il fût nécessaire de revenir sur une question qui n'est plus contestée que par l'injustice que rien ne touche, ou par l'envie que rien ne désarme.

Nommer M. Lapie comme auteur de la carte jointe à

cet Itinéraire, c'est garantir au public qu'elle est non-seulement dessinée avec soin, mais encore dressée d'après les observations les plus récentes et les plus authentiques. Plusieurs parties de la côte occidentale de la Grèce sont tracées d'après des matériaux entièrement neufs. Il est seulement à regretter que la gravure de cette carte semble avoir été terminée à la hâte.

Voyage du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient; enrichi d'un grand nombre de belles figures en taille douce, représentant les antiquités et les choses remarquables du pays. Nouvelle édition, augmentée d'une notice de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, de notes, etc.; par M. Langlès, membre de l'Institut, etc.

(22 juillet 1811.)

§ 1er. Un voyage fait il y a un siècle ou deux, dans un pays européen, n'offrirait plus qu'un intérêt historique; la curiosité pourrait être piquée de voir comment *Lister* retraça l'aspect de Paris en 1698, ou comment *Heinsler* peignit la cour de la reine Elisabeth; mais ces tableaux ne présenteraient que peu de traits applicables à l'état actuel de la France ou de l'Angleterre: il n'en est pas ainsi d'un voyage parmi les nations orientales. L'Européen, livré à un mouvement moral et politique, dont la progression semble incalculable, change continuellement de besoins, d'idées et d'opinions; il abat, il reconstruit, il cherche à perfectionner l'édifice social: un *mieux* idéal est le but vers lequel tendent ses vœux et ses efforts. L'Oriental, ou, pour parler avec plus de précision, l'Asiatique méridional, amolli par les bienfaits d'un climat plus doux et d'un sol plus riche, privé des moyens de commu-

niquer ses idées au public, plié sous le joug des habitudes d'indolence et de repos, ne connaît d'autres révolutions sociales que celles qui résultent des invasions étrangères faites les armes à la main. Mais, dans ces révolutions, il y a deux cas possibles : ou le peuple conquérant se fond dans celui qu'il a subjugué, en adopte les lois, en imite les mœurs, ou il se conserve sans mélange comme une tribu dominante, et continue à vivre selon les institutions et les usages de ses ancêtres; de sorte que dans les deux seules suppositions possibles, l'homme instruit retrouve toujours dans le même pays de l'Asie les restes plus ou moins imposans des mœurs et des lois anciennes.

Ces considérations générales font sentir combien il est utile et même nécessaire de relire les anciennes relations des voyages en Asie. Celle du chevalier Chardin n'a pas besoin de cette recommandation ; l'intérêt direct qu'inspire une narration pleine de candeur, d'esprit et de grâce, semée d'anecdotes et d'aventures très-piquantes, maintiendra toujours ce livre au rang de ceux que toutes les classes de lecteurs reliront avec plaisir; mais un coup d'œil jeté sur les ressemblances entre les mœurs des Persans du temps des Darius et des Sapor, du temps de Chardin et du nôtre, démontrera encore que cette relation doit être étudiée par les historiens avec autant de soin qu'une relation très-moderne.

Les manufactures de cuir, de chagrin et de maroquin, encore florissantes en Perse, remontent aux temps des rois parthes et peut-être à celui de Cyrus, ainsi qu'il résulte des passages cités par M. Mongez, dans son savant Mémoire sur le costume des Perses (1). L'état de cette branche d'industrie est décrit à peu près de la même manière par Chardin et par M. Olivier. Les arcs, les sabres, les tapis de Perse, étaient aussi renommés dans l'antiquité

(1) *Mém. de l'Institut*, classe de littérature et beaux-arts, t. IV, p. 86 et 152.

que de nos jours. La porcelaine qui se fabrique à Kerman, renommée par sa légèreté, est encore très-remarquable sous le point de vue des antiquités classiques. Pline dit formellement (1) que les fameux vases murrhins étaient apportés en partie de cette province, nommée alors Caramanie. Nous pensons toujours que les vases murrhins étaient une espèce particulière de porcelaine fabriquée d'après des procédés aujourd'hui oubliés ou peut-être seulement négligés, et dont un voyageur instruit pourrait retrouver les traces.

Le luxe des Persans modernes rappelle sur plusieurs points celui des anciens Perses : de vastes jardins offrent une promenade solitaire aux femmes des grands, qu'une jalousie extrême dérobe à la vue des étrangers; les harems sont peuplés de belles esclaves, qui, par une dépense énorme en parures frivoles, ruinent les seigneurs les plus riches. Outre le goût efféminé pour les bijoux et les pierreries, le Persan conserve encore l'ancien usage de se peindre en noir les sourcils et la barbe. Xénophon et M. Olivier (2) parlent de la même manière de l'importance qu'on attache ici à une barbe bien noire. Les parasols, les chaises à porteur, les tapis de pied et bien d'autres usages de luxe et de commodité nous sont venus de l'ancienne Perse par l'intermédiaire des Grecs et surtout des Macédoniens. Les monarques et les satrapes persans dînaient et soupaient au bruit d'un concert vocal et instrumental, exécuté par des danseuses que les Grecs appelaient *musurgues,* que nous nommons *bayadères*. Tout ce qu'en disent Athénée et Suidas convient aux Persans modernes, et semblerait copié dans Chardin : « Les unes » jouaient de la flûte, les autres du *psalterion* à cinq ou à » sept cordes. La musique n'accompagnait pas le chant,

(1) Plin., XXXVII, cap. 2.

(2) Olivier, *Voyages dans l'Empire ottoman*, t. V, p. 271. — Xenophon, *Cyropæd*, t. I et VIII.

» comme chez les Grecs ; elle en formait le prélude (1). » Ces bayadères étaient nommés βαρσα, selon Suidas; nom qui semble avoir du rapport avec le mot sanscrit *barja*, qui, selon Paulin de Saint-Barthołomé, dénote épouse, mais qui paraît à la cour de Perse avoir signifié concubine royale. C'est une remarque que je soumets à l'examen du savant commentateur de Chardin.

Le goût des Persans pour les fleurs est de très-ancienne origine. Il est vrai que M. Langlès a savamment démontré (2) que la découverte de l'essence de rose ne date que de l'an 1612; mais la fête de *Gulryzah*, c'est-à-dire de la profusion des roses, paraît indiquée par Hérodote et Quinte-Curce comme un ancien usage, lors de l'entrée solennelle des monarques dans une ville. Un beau climat et une riche végétation doivent rendre cette fête éternelle.

C'est une triste gloire pour les anciens Perses d'avoir inventé une opération qui, en produisant des êtres sans sexe, donnent aux sérails des gardiens sans pitié. Les témoignages de plusieurs anciens sont formels à ce sujet (3). Il est du moins certain que les eunuques étaient aussi nombreux et aussi puissans à l'ancienne cour de Persépolis que dans les cours modernes d'Ispahan et de Téhéran. L'éducation des princes, admirée par Platon, était, comme chez les Persans modernes, confiée à ces hommes mutilés (4). Ce n'est pas la seule trace d'ancienne barbarie qui s'est conservée. Plusieurs punitions atroces, encore aujourd'hui usitées, sont d'ancienne institution; on écorchait vifs les rebelles, on les sciait en deux ; on crevait les

(1) Suidas, *in voce*, μουσουργος. — Chardin, t. IV, p. 305, etc.

(2) Langlès, *Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, 1804.

(3) Hérod., t. VI. — Joseph, *Ant. Jud.*, t. X, p. 16. — Steph., *in voce Spadâ.*

(4) Plat., *de Leg.*, t. III. — Lucian., *in Eunucha.*

yeux aux victimes de la politique. Depuis Hérodote, au ve siècle avant Jésus-Christ, jusqu'à Procope, au IVe siècle de notre ère, l'histoire est attristée par de fameux exemples de ces atrocités. Faire couper les oreilles, le nez, les mains, était un jeu pour les anciens comme pour les modernes souverains de ce pays. Les Perses anciens, comme les modernes, après avoir passé par les verges, ou reçu la bastonnade par ordre du roi, venaient remercier à genoux le monarque de ce qu'il avait bien voulu se souvenir d'eux (1). Les marques de la servitude la plus abjecte ne révoltaient pas plus les anciens que les modernes grands seigneurs de la Perse. Si, comme aujourd'hui, du temps de Chardin, les courtisans se donnaient et recevaient sans honte l'épithète de *chiens* du roi, les satrapes du temps de la dynastie des Arsacides allaient encore plus loin, et, fidèles à cette expression allégorique, se couchaient au bas de la table royale pour manger avec respect les restes d'alimens que le monarque leur jetait.

Ces traits d'un parallèle à établir entre les anciens et les modernes habitans de la Perse (2) indiquent aux gens instruits et curieux une manière intéressante de lire la relation de Chardin; partout le récit simple et naïf de cet Hérodote moderne, comparé à ceux qui l'ont précédé et suivi dans la même carrière, fournit quelque preuve nouvelle de la constante conservation des mêmes usages et des mêmes habitudes chez les peuples de cette contrée.

La partie de la relation de Chardin qui concerne l'état physique du pays, son climat et ses productions, ne présente pas un tableau aussi complet; elle porte l'empreinte du XVIIe siècle, où l'observation de la nature n'était pas encore devenue le premier devoir d'un voyageur. D'ailleurs Chardin n'avait pas la prétention de se connaître

(1) Nicol. Damasc., ap. Strabon, t. XII.

(2) Ce qu'on vient de lire est tiré du tome III du *Precis Géographie universelle.*

en histoire naturelle : ses remarques sur l'agriculture des Persans, sur leurs jardins et leurs vergers, objets à la portée de tout homme instruit, nous paraissent excellentes. Les notes de M. Langlès, pleines d'une érudition variée et profonde, ont suppléé à la plupart des lacunes que présentait la description physique de la Perse dans les éditions précédentes de Chardin. Un seul objet a été passé sous silence par le voyageur et par son habile commentateur, c'est la culture de la canne à sucre dans le Mazendéran : les circonstances politiques où se trouve l'Europe nous ont engagé à réunir ici quelques observations à ce sujet ; observations qui, bien que très-incomplètes, pourront éclairer l'opinion publique sur la facilité avec laquelle, avant dix ans, notre continent pourrait se pourvoir lui-même de cette denrée.

La canne à sucre croît, tant cultivée que spontanée, dans le Mazendéran, province de la Perse septentrionale située sous le 37e parallèle de latitude, au midi de la mer Caspienne. Cette province, qui reçoit les vents du nord, tempérés, il est vrai, par leur passage par-dessus la mer, est bornée au sud par une chaîne de montagnes calcaires, nommée les *Alpons*, et dont un sommet, le *Damavend*, s'élève probablement à 1500 ou 1600 toises de niveau absolu. Ces montagnes, couvertes de forêts, conservent les neiges jusqu'aux mois de mai et de juin, peut-être même plus long-temps. Dans une exposition aussi peu favorable, MM. Gmelin, Forster, Olivier et Tresel ont vu la canne à sucre couvrir des champs très-vastes ; elle y mûrit quatre mois plus tôt qu'aux Indes occidentales : elle donne beaucoup de suc ; mais les habitans l'expriment et le travaillent sans art et sans soin ; ils n'en tirent qu'un sirop grossier ou une pâte épaisse et de mauvais goût. Cependant ces produits suffisent à leur consommation. Il est très-probable que des hommes habitués à la manipulation de la canne feraient venir, dans les vastes plaines

du Mazendéran, une très-grande quantité de bon sucre. Mais ce qui présente encore une espérance plus intéressante, c'est la certitude de voir réussir la canne de Perse dans une grande étendue de l'Asie occidentale et de l'Europe méridionale. Le climat d'une province située comme le Mazendéran ne peut absolument pas offrir le même degré de chaleur constante ou moyenne qu'offrent les provinces placées sous le même parallèle, mais exposées au midi. Ainsi, la côte méridionale de l'Asie mineure, les îles de Chypre, de Rhodes, de Candie et de Sicile, ainsi que la Morée, ont certainement la température beaucoup plus élevée que le Mazendéran. Le climat de cette province persanne doit s'étendre en Europe jusqu'au 39e ou 40e parallèle. La Calabre, entre autres, doit pouvoir produire tout ce que produit le Mazendéran : la canne de Perse, transplantée dans cette extrémité de l'Italie, s'améliorerait très-probablement par les soins vigilans d'une culture éclairée.

Cet espoir de naturaliser la canne à sucre en Europe ne paraîtra rien moins que téméraire à ceux qui savent que c'est de l'Europe que ce végétal précieux a été porté aux îles Canaries, et de là aux îles de l'Amérique. Ce n'est pas qu'aucun homme instruit ait regardé la Sicile comme la patrie de la canne à sucre, quoi qu'en dise certain compilateur anglais (1). La canne est probablement indigène des Indes orientales, où le sucre grossièrement extrait est assez commun pour servir d'ingrédient dans une espèce de mortier ou plutôt de stuc (2). Le sucre de canne était très-rare chez les anciens ; Galien et Pline en parlent sous le nom de *saccharon* comme d'une gomme blanche et cristalline, tirée d'une canne des Indes : on ne l'employait qu'en médecine, et on l'apportait à Rome

(1) Pinkerton, *Géographie*, trad. franç., t. III, p. 561.

(2) Pyke, dans les *Transact. philosoph.*, n° 422, art. 3. — Vincent-le-Blanc, *Voyages*, t. I, p. 201, 226, etc., etc.

en morceaux de la grandeur d'une noix (1). Un passage vague du poète Stace semble dire qu'on exploitait la canne dans l'île d'Iviça; mais elle n'était certainement pas abondante en Europe avant les croisades. Ce fut en débarquant sur les rivages de la Syrie, que les croisés virent avec étonnement ces *roseaux mielleux* dont le suc s'appelait *zucra*.(2). De la Syrie la culture de la canne se répandit en Chypre, en Candie et en Morée, où elle croissait en abondance du temps de Sanudo, en 1300. Un siècle plus tard, elle était répandue en Sicile; ce fut de là que l'infant don Henri fit transporter à l'île de Madère les premiers plants (3). C'est de Madère et des îles Canaries que les Espagnols et les Portugais, dans le XVIe siècle, portèrent la canne à sucre aux Indes occidentales (4). L'Europe n'est donc pas la patrie de ce végétal précieux; mais il est démontré, par l'expérience, qu'elle peut en produire en abondance. Si jadis la canne, venue des côtes brûlantes de la Syrie, a réussi en Sicile, où, selon Baptels, elle est encore cultivée avec succès, peut-on douter que la canne certainement plus robuste de la Perse septentrionale ne réussît dans la Calabre et dans la Morée?

Ainsi, pour nous rendre indépendans des plantations américaines, pour rendre inutiles et onéreuses à l'Angleterre toutes ses conquêtes coloniales, pour étouffer son crédit au milieu de ses magasins de sucre, ne nous bornons plus aux espérances, quoique très-certaines, de la chimie : osons ramener la canne à sucre dans des climats où jadis elle abondait; enrichissons de ce présent des na-

(1) Plin., t. XII, cap. 8.

(2) Albert d'Aix, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. I, p. 270, édit. Hanov. — Guill. de Tyr, p. 635.

(3) Cadomosto, dans Ramusio, *Collection des Voyages*, t. I, p. 106.

(4) Dalrymple, *Oriental Repertory*, t. I, p. 2. — Clemente, *Tabulas chronologicas*.

tions voisines et amies, et plaçons nos nouvelles colonies hors de l'atteinte du trident qui n'est plus le sceptre du monde.

(18 décembre 1811.)

§ 2. Le nouvel an approche ; l'amitié, la flatterie, la vanité préparent déjà les présens par lesquels elles se proposent ou d'exprimer un sentiment sincère, ou d'afficher un hommage intéressé, ou de remplir une simple cérémonie. Les bons livres figurent aussi sur la liste de ces présens : il est vrai qu'il existe des maisons très-distinguées, très-brillantes, où les suisses ont déjà reçu ordre de ne laisser entrer vers le jour de l'an aucun individu qui paraîtra suspect d'apporter un livre, fût-ce même un almanach ou une étrenne lyrique. L'aversion pour la lecture, du moins à l'égard de tout livre nouveau, passe dans quelques beaux quartiers de la ville pour un signe de bon ton, pour une marque d'un esprit supérieur. On serait honteux d'avoir l'air d'apprendre quelque chose ; on naît aujourd'hui politique, administrateur, diplomate, comme on naît poète ; tous les talens et toutes les connaissances viennent comme par inspiration à celui que la fortune favorise. Mais il est des gens qui ne lisent jamais un livre, et qui pourtant en achètent ; ils considèrent un ouvrage comme un meuble ; et pourvu qu'un livre offre avec des dimensions respectables une apparence de grandeur et de magnificence, ils lui accordent une place sur les rayons d'acajou de leur bibliothèque.

En ne jugeant la présente édition de Chardin que sous le rapport matériel, nous osons affirmer que ces dix volumes, imprimés en beaux caractères, sur du papier vélin, reliés en maroquin, et accompagnés d'un atlas magnifique, forment un très-joli présent du nouvel an, un présent qui n'a d'autre défaut que de coûter de douze à

quinze napoléons d'or. Mais ce défaut diminue de moitié en prenant un exemplaire sur papier ordinaire, qui est encore très-présentable. Nous conseillerons donc fortement à tous les faiseurs de présens d'aller demander à M. Le Normand des *Voyages de Chardin*; c'est un livre qu'on peut très-honnêtement offrir comme étrennes, et qui figurera également bien dans les bibliothèques des gens qui ne le liront point, et dans celles des gens qui le liront. Ceux-ci connaissent sans doute déjà le mérite de Chardin, peut-être même ont-ils lu avec quelque indulgence un précédent article, dans lequel nous nous sommes occupé des avantages particuliers de cette nouvelle édition, tant sous le rapport du texte que sous celui des notes savantes dont elle est enrichie. Nous nous arrêtons aujourd'hui sur les passages où Chardin décrit les usages des Persans relatifs au nouvel an.

La fête du nouvel an, la seule fête civile que les Persans connaissent, est célébrée avec beaucoup de pompe. Le sultan Djéladeddin, instituteur d'un calendrier qu'on dit préférable au calendrier grégorien (1), a fixé la fête du renouvellement de l'année solaire au jour de l'équinoxe du printemps, tandis que l'année mahométane et lunaire commence à une époque variable. « On annonce » la fête au peuple, dit Chardin, par des décharges d'ar» tillerie et de mousqueterie dans les lieux où il y en a... » Les astrologues, magnifiquement vêtus, se rendent au » palais royal ou chez le gouverneur du lieu, une heure » ou deux avant l'équinoxe, pour en observer le mo» ment... A l'instant qu'ils en donnent le signal, on fait » des décharges, et les instrumens de musique, les timba» les, les cors et les trompettes font retentir l'air de leurs » sons. Ce ne sont que chants et qu'allégresse chez tous

(1) M. Langlès rapporte à ce sujet l'opinion du philosophe Wolf; mais les astronomes ne seront pas tout-à-fait de cet avis, à ce qu'il nous semble.

» les grands et riches du royaume. A Ispahan on sonne » des instrumens tous les huit jours de la fête devant la » porte du roi, avec des danses, des feux et des comédies, » comme à une foire, et chacun passe la huitaine dans » une joie qui ne se peut représenter. Les Persans, entre » autres noms qu'ils donnent à cette fête, la nomment la » *fête des habits neufs*, parce qu'il n'y a homme si pauvre » et si misérable qui n'en mette un, et ceux qui en ont le » moyen en mettent tous les jours de la fête. C'est le vrai » *temps* de voir la cour; car elle est plus pompeuse et » plus magnifique qu'en aucun autre *temps*... Chacun » *s'envoie* des présens, et dès la veille on *s'entr'envoie* des » œufs peints et dorés. Il y a de ces œufs qui coûtent jus- » qu'à trois ducats d'or la pièce. Le roi en donne *comme* » *cela* quelque cinq cents dans son sérail, dans de beaux » bassins, aux principales dames. J'en ai rapporté quel- » ques-uns de cette sorte. L'œuf est couvert d'or, avec » quatre petites figures ou miniatures fort finies aux côtés. » On dit que de tout temps les Persans se sont donné » des œufs *comme cela* au nouvel an, parce que l'œuf mar- » que le commencement des choses. » Ici l'éditeur nous fait remarquer le rôle que joue, dans les cosmogonies orientales, l'*œuf mythologique*, symbole du chaos et de l'état primitif du monde. « Après le moment de l'équi- » noxe, continue Chardin, les grands vont souhaiter la » bonne fête au roi, leur *tadje* ou bonnet royal en tête, » chargé de pierreries, dans l'équipage le plus leste qu'ils » se peuvent mettre, et chacun lui fait son présent, con- » sistant en bijoux et en pierreries, ou en étoffes, ou en » parfums, ou en des raretés, ou en chevaux, ou en argent, » chacun selon son emploi et selon ses biens. La plupart » donnent de l'or, s'excusant sur ce que l'on ne trouve » plus rien dans le monde qui soit assez beau pour entrer » dans la garde-robe de Sa Majesté. On lui donne ordi- » nairement depuis cinq cents ducats jusqu'à quatre mille.

» Les grands qui sont en emploi dans les provinces font » aussi faire leurs complimens et leurs présens. Nul ne » s'en exempte, et c'est à qui se passera, les autres et soi- » même, à l'égard de ce qu'il a fait les années précéden- » tes ; de manière que le roi reçoit de grandes richesses » en cette fête, dont ensuite il dépense une partie dans le » sérail à donner les étrennes à tout ce grand monde qui » le compose.... Les grands passent le reste du jour à » recevoir les visites et aussi les présens de ceux qui sont » sous leur dépendance ; car c'est l'invariable coutume de » l'Orient, l'inférieur *donnant* au supérieur, et le pauvre » *donnant* au riche, depuis le laboureur jusqu'au roi. »

Cet usage remonte à la plus haute antiquité, et probablement aux temps du gouvernement patriarcal. Quand les anciens rois de Perse passaient dans un village, on leur offrait des bœufs, du fromage, du blé ; le roi Artaxerxès Mnémon ayant un jour rencontré à l'improviste un nommé Sénétas, celui-ci, qui n'avait rien sous la main qu'il pût offrir au monarque, courut chercher dans la paume de sa main un peu d'eau limpide, et ce don si simple, accompagné d'un discours plein de dévoûment, lui valut l'accueil le plus gracieux. Plutarque et Ælien racontent encore un autre trait de ce même prince. Un certain Mégisthès lui offrit en présent une pomme d'une grandeur démesurée ; il en conclut que ce particulier saurait faire prospérer tout ce que l'on confierait à ses soins, et lui donna une grande place. Cela est tout-à-fait dans l'esprit de l'Orient, esprit qui n'a jamais changé

Mais reprenons la description de la fête du nouvel an. « Les gens dévots, continue Chardin, passent s'ils le peu- » vent tout le premier jour de la fête en dévotion dans » leur logis. Ils se purifient au point du jour, en se lavant » tout le corps dans l'eau, puis ils se vêtent d'habits bien » nets, s'abstiennent de femmes, font leurs prières ordi- » naires et les extraordinaires du jour, lisent l'Alcoran et

» leurs bons livres ; tout cela à dessein de se procurer, par » cette dévotion, une heureuse année. D'autres gens, qui » sont adorateurs du siècle, font toute autre chose, car ils » étalent leurs richesses et leurs biens, et se mettent au » milieu, passant le jour à les compter et à les admirer, » à se réjouir et à prendre toutes sortes de plaisirs, dans » la pensée que c'est un bon augure pour une douce et » abondante année. Une chose aide fort à rendre cette fête » solennelle, c'est qu'on y fait aussi commémoration de » l'inauguration d'Aly à la succession de Mahomet. » Les Persans, qui sont schiites, prétendent que ce fut au jour de l'équinoxe que le Prophète remit le khalifat entre les mains d'Aly ; ce qui fait que de toutes les fêtes religieuses, celle-ci est la seule qui ne soit pas mobile, étant réglée d'après l'année solaire.

Il paraît que cette fête du nouvel an, chez les Persans, remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Le roi Djemchid, qui, d'après la conjecture bien appuyée de M. Wahl, est le même que l'*Achœménès* des historiens grecs, régla le premier le calendrier, et établit la fête de *New-rouz* ou de la nouvelle année ; mais l'ordre des mois persans a subi plusieurs changemens, vraisemblablement dus à une irrégularité primitive du calendrier. M. Langlès a remarqué cette circonstance ; mais voici un fait que je viens de lire, et qui semble pouvoir conduire à calculer, du moins à peu près, la marche progressive de cette irrégularité. Strabon dit que les mariages des Perses se concluaient à l'équinoxe du printemps ; d'après le calendrier de Djélaleddin, expliqué par M. Langlès, le jour spécialement consacré aux mariages était le 5 du mois d'*isfendarmudz*, qui répond au 26 ou au 27 février : il paraîtrait donc que depuis le temps de Strabon jusqu'au siècle de Djélaleddin, c'est-à-dire pendant onze cents ans, le dérangement du calendrier ne montait pas tout-à-fait à un mois. Si donc le mois *adzer*, qui, selon Djélaleddin, répond à novembre,

occupait autrefois la place du *ferverdyn*, ou mars, il faudrait, pour expliquer ce changement par l'effet d'une irrégularité progressive, faire remonter l'origine du calendrier de Djemchid et de l'empire persan à plus de 3,500 ans avant Jésus-Christ.

Toutes ces choses resteront encore long-temps enveloppées d'épaisses ténèbres. Je ne saurais pourtant passer sous silence une analogie frappante que la mythologie adoptée dans le calendrier persan de Djélaleddin offre avec la mythologie scandinave. *Tyr* est, chez les Persans, l'ange gardien des troupeaux et du mois de juin ; *Tyr* est, selon l'Edda, le dieu de l'aveugle force ; c'était le dieu de la guerre avant *Thor* et *Odin ;* le nom de *Tyr* signifie encore, en danois et en suédois, *taureau.* C'était donc évidemment cette divinité que les Cimbres adoraient sous l'emblème d'un taureau de cuivre. Ce rapprochement peut être ajouté à tant d'autres indices d'une ancienne parenté entre les Persans et les peuples de race gothique. Nous reviendrons incessamment sur les traits de ressemblance qu'offrent les langues du Nord avec celles de la Perse.

Extrait d'un Voyage inédit, agricole, botanique et pittoresque dans les Landes ; par M. de Saint-Amans.

(22 janvier 1812.)

« ... Plusieurs sortes de pêches sont journellement pratiquées à la Teste et sur les bords du bassin d'Arcachon ; celle du *peugue,* du *palet,* de la *traîne,* de la grande seine, de la sardine et divers coquillages. Les marins exercés, les matelots novices, les femmes, les enfans, s'occupent de celle qui leur convient le mieux ; il y en a pour tout le monde.

» Celle du *peugue*, dont la dénomination paraît dérivée de *pelagus*, est celle de la haute mer : cette pêche est pénible et dangereuse. Les matelots qui la pratiquent s'associent un pilote expérimenté, se réunissent sous certaines conditions, et souvent agissent pour le compte d'un entrepreneur qui fournit le bâtiment et se charge de tous les frais. Les bateaux qui servent à la pêche du *peugue* sont construits comme les chasse-marées, et du port de dix tonneaux au moins ; ils ne sont pas pontés, mais seulement traversés par des baux ou solives un peu arquées où s'asseyent les rameurs ; une petite tille est à l'arrière, où se tiennent le compas, le pain, la chandelle ; le pilote en a la clef. Ce bateau est en outre pourvu de deux mâts avec leurs voiles, de deux ancres, d'un câble, etc. ; enfin, douze matelots devraient former son équipage, mais ils sont souvent moins nombreux, ce qui n'est pas toujours sans inconvénient. Au reste, chaque bateau pêcheur a sa pinasse. J'ai déjà parlé de ces petites embarcations construites en planches de pin, refendues et chevillées en bois. Chaque pinasse a son petit mât, sa petite voile, sa petite ancre, quatre avirons et deux hommes appelés *pescaïres*, qui doivent être à peu près considérés comme les valets de l'équipage.

» Les deux bâtimens étant gréés et montés, les filets sont mis en état par les matelots. Ce n'est pas un petit travail ; quarante filets sont au moins nécessaires, et il en faut de rechange pour parer aux accidens de toute espèce auxquels ils sont exposés. Ces filets, de 45 à 50 brasses de longueur, sur une de largeur, sont garnis de liége dans le haut, de pierres et de plomb par le bas : ils sont triples dans leur épaisseur ; celui du centre, dont les mailles n'ont guère qu'un pouce en carré, flotte entre les deux autres, dont les ouvertures sont de 8 à 10 pouces ; le tout est fixé sur un grelin ou petite corde de la grosseur du doigt. On se munit enfin de quatre

pieux garnis de crochets de fer et de quatre bouées de liége, de 3 pieds de hauteur sur un pied de diamètre. Le pilote et chaque matelot étant pourvus d'une paire de bottes, d'une paire de sabots et d'une espèce de surtout fait de peau de mouton, la laine en dehors comme celui des bergers, on embarque une barrique de vin, on met de la paille dans le bâtiment, et lorsque le ciel sourit, on va tenter la fortune. Cette capricieuse déesse, ainsi qu'on va le voir, fait acheter cher ses faveurs aux marins de la Teste. Dès que le bâtiment a gagné le large, ils mettent d'abord à la mer une de leurs bouées qui tient à un grelin de 40 à 50 brasses; ensuite ils jettent successivement les filets ajustés bout à bout, et dont le dernier est amarré à bord par un autre grelin; puis ils mouillent une de leurs ancres, baissent les mâts, sur lesquels ils étendent les voiles, ce qu'on appelle mettre *à la cape*. Ces opérations préliminaires étant terminées, ils se couchent sur la paille; la nuit arrive, ils soupent et attendent le lendemain. Dans cet intervalle il survient quelquefois des événemens qui dérangent toutes les dispositions de la veille; souvent la mer grossit assez pour interdire aux matelots la levée des filets pendant deux ou trois jours consécutifs. Les filets, quoique situés à la profondeur de dix à douze brasses, et chargés d'un poids de plus de 200 livres, sont alors, pour l'ordinaire, ballottés, déplacés, roulés, déchirés et transportés en lambeaux à plusieurs lieues de distance. Si donc le temps est mauvais le lendemain, on prend patience; s'il est orageux, on se désespère; et s'il est favorable, on lève les filets. Cette opération, quelque beaux que soient et le ciel et la mer, ne laisse pas d'être toujours longue et pénible. Les mâts sont alors hissés, le pilote est au gouvernail, la moitié des matelots à ses avirons; l'un d'eux soulève le filet, deux autres, placés à côté de lui, avec les pieux armés de fer se rendent maîtres des gros poissons; et deux autres, dans

le fond du bateau, achèvent de dégager du filet le produit de la pêche. Il faut considérer que pendant ce travail le vent est quelquefois violent, la mer houleuse et très-agitée; que les matelots sont toujours en chemise, en simple culotte de toile, pieds nus et tête nue. Dans l'hiver, surtout, les rigueurs de cette matinée laborieuse et de la nuit qui l'a précédée ne peuvent se décrire ni s'apprécier. Ce n'est pas tout encore : la pêche terminée, il faut rentrer; et si le temps est mauvais, c'est souvent le plus difficile. Écoutons Beaurein, qui nous peint le retour des pêcheurs du *peugue* par un gros temps, avec ce ton de bonhomie qui caractérise tous ses écrits : « Les voiles, » dans cette circonstance, sont baissées, dit-il, cha- » que matelot est à son poste, ayant le dos tourné vers » l'endroit où il doit aller; c'est pour lors que le pilote » seul a le visage tourné vers l'avant. C'est sur cet homme » expérimenté que tout l'équipage se repose; il observe » les balises jusqu'à ce qu'il les voie vis-à-vis l'une de » l'autre. (Ce sont des pins élevés sur les dunes, et qui » indiquent l'entrée de la passe.) Le pilote crie, à chaque » vague qu'il voit venir : *Gare la lame.* Alors chaque ma- » telot s'accroche avec son aviron au bois sur lequel il » est assis, et passe son aviron par-dessous. Le pilote » même est attaché au bateau avec une corde, crainte » que la vague ne l'enlève, ce qui n'est pas sans exemple. » Si, avec toutes ces précautions, le pilote manque la » lame, ou qu'elle crève en dehors (c'est-à-dire vers la » mer), dans ce cas la chaloupe périt, corps et bien; si » au contraire la lame crève en dedans, la seule force du » courant fait avancer le bateau de plus d'une demi-lieue » dans le bassin, sans voile ni rame, et on chante, ajoute- » t-il, les litanies. » Tout se passe encore à peu près de même dans les mêmes circonstances, lors de la rentrée d'un bateau pêcheur; à la vérité, plus de litanies : on chante autre chose, ou l'on ne chante rien.

» Qu'on juge maintenant de ce qu'il en coûte de peines, et combien l'on court de dangers pour faire manger aux Bordelais des turbots, des grondines et des soles.

» ... En partant de Heins, où l'on a recueilli des médailles romaines, entre autres celle bien connue de Vespasien, qui consacre la conquête de la Judée, et qui porte cette légende : *Judæa capta*, on se rapproche du Médoc, qu'on a d'abord sur la gauche, et dans lequel on se trouve bientôt. Cette langue de terre, située entre la mer et la Garonne, et qui se rétrécit toujours jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, fut la patrie des Meduli, peuples de l'Aquitaine. Ce pays est en général très-plat, offre beaucoup de marais, très-peu de sources et d'eaux courantes. Des pluies l'inondent, des brouillards le couvrent presque continuellement pendant l'hiver, et, par l'effet d'une imperturbable alternative d'une désolante compensation, de longues sécheresses, d'excessives chaleurs y font de l'été une saison intolérable. Avec cette température habituelle, le Médoc ne saurait être que très-malsain. Les fièvres les plus rebelles y sont endémiques ; et les habitans, à la réserve de ceux de quelques communes riveraines, y sont tous d'une complexion faible, d'une débilité remarquable, et ne vivent pas long-temps. Là se trouve en défaut la maxime du savant comte de Stolberg, sur l'analogie qui doit régner en général, dit-il, partout entre la constitution physique du peuple des campagnes et celle du bétail : dans le Médoc, les bœufs sont grands et forts, l'espèce humaine petite et misérable. Ce principe néanmoins se justifie le plus souvent, et notamment, comme nous l'avons déjà vu, dans les Landes.

» Le Médoc offre quelques anciens usages remarquables que le caractère apathique des habitans, peu enclins au changement, ne fût-ce que par nonchalance, a conservés. Parmi ces usages, celui qui se pratique lors de leurs mariages est l'un des plus singuliers : je le dois, ainsi que

tout ce que je vais dire sur ce pays, à un Mémoire manuscrit très-bien fait, que M. Bergeron a lu en l'an VIII à la Société des sciences de Bordeaux, et qu'il a bien voulu me communiquer.

» Le jour de la célébration de la noce, le plus proche parent de la future reçoit d'elle un mouchoir. Il l'attache au bout d'une perche, l'orne de rubans, et marche devant le cortége lorsqu'il se rend à l'église. Un autre parent tient à la main un balai de petit houx, *ruscus aculeatus*. Ce balai fut-il employé dans l'origine, dit M. Bergeron, pour éloigner les sorciers et se délivrer de leurs maléfices? Cela peut être, chez un peuple jadis très-superstitieux, et qui l'est encore. Quoi qu'il en soit, ce n'est plus aujourd'hui la seule fonction du porte-balai; il doit aider le porte-enseigne à déblayer le chemin de tous les obstacles et des embarras de tout genre qui pourraient retarder le cortége. On se doute bien qu'à cet égard les voisins s'amusent à lui donner de l'occupation, et qu'ils jettent, qu'ils portent sur la route tout ce qui peut la salir et l'encombrer. Cette espèce de plaisanterie, cependant, n'est pas la dernière ni la meilleure : la voici : Le lendemain de la noce, les convives de la veille se rendent encore chez les époux; ils mangent et dansent avec eux : jusque là tout se passe à merveille; mais vers midi, au moment où l'on y pense le moins, le porte-enseigne allume tout-à-coup le balai, tombe sur les convives avec cette espèce de torche enflammée, les chasse de la maison, les poursuit, en leur disant : « Retirez-vous, gens de la noce, cha» cun chez vous; la mariée n'a plus besoin de vous. » C'est ainsi qu'on congédie poliment les voisins, les amis, les parens, et qu'on termine la fête.

» Je ne m'arrêterai point sur mille détails de cette sorte, consignés dans le Mémoire ci-dessus cité; je mentionnerai seulement une foire qui ne se tient que la nuit, et où l'on ne vend que des animaux éreintés, estropiés ou

malades, ainsi qu'une autre foire où l'on ne trouve que de l'ail; ce qui doit donner en passant un aperçu de la délicatesse et du goût que les Médoquins apportent à leur cuisine. Ils ne sont au reste pas mieux logés que nourris, au moins dans la partie occidentale ou maritime : la pierre, l'argile même y sont très-rares; la chaux et la tuile n'y existent point. On construit les habitations avec des gazons taillés en cubes, et nommés *queyrous*, du latin *quadratus*, sans doute; on les couvre avec les feuilles du roseau des sables, *arundo arenaria*, qu'on appelle *gourbet*, et qui croît abondamment sur les côtes. Si ces bâtimens ne sont pas fort solides, s'ils exigent des réparations fréquentes, leur couverture très-légère, impénétrable à la pluie et à l'air extérieur, lorsqu'elle est bien faite, dure vingt ans au moins.

» Ce sont les habitans à demi sauvages de ces misérables huttes qui parcourent les bords de la mer dans les gros temps, et qui guettent, avec l'œil affamé, l'œil criminel de l'envie, le moment où les vaisseaux viendront se briser sur le rivage. La nuit la plus affreuse n'est pas celle où ces espèces de barbares se rassemblent le moins sur ces bords malheureux. Là, pendant la tempête, les hommes, les femmes, les enfans réunis, appellent le naufrage. Si le jour leur montre des débris jetés à la côte, ils poussent à l'envi des cris de joie; leurs vœux sont accomplis. *Avarech! avarech!* est le mot de ralliement, le signal du pillage. Ce mot, à l'instant répété de bouche en bouche, est proclamé dans les communes voisines; on accourt, on arrive de toutes parts, et chacun s'approprie avec allégresse la proie que lui présente un sort aveugle et cruel..... Mais l'humanité frémit sur les scènes déplorables qu'offrent trop souvent ces heures de douleur : je ne saurais les retracer ici, ma plume s'y refuse. »

Le Voyage inédit de M. de Saint-Amans m'a été communiqué pour être inséré en entier dans la collection des

Annales des Voyages, où il paraîtra sous peu, accompagné de quelques gravures. Cette relation est si pleine de détails intéressans, que je n'ai pas hésité d'en détacher les fragmens qu'on vient de lire.

Voyage pittoresque du nord de l'Italie, par M. T.-C. Bruun-Néergaard; les dessins par M. Naudet, la gravure par M. Dubucourt. Ire livraison.

(23 mars 1812.)

La belle Italie, tant de fois célébrée par les voyageurs, leur offre encore une ample moisson d'observations et de jouissances. Trop pressés de voir Florence, Rome et Naples, la plupart de nos voyageurs ordinaires ont à peine consacré quelques instans à la contemplation de ces paysages tour à tour sauvages et romantiques, ou riches et magnifiques : les uns cachés dans les vallées de l'Apennin, les autres baignés des flots de la Méditerranée. Le bon Lalande n'est pas le seul qui n'ait vu en Italie que des statues, des tableaux et des bibliothèques. Peu à peu cependant les naturalistes, les agronomes et les hommes de lettres ont abandonné cette route battue. Spallanzani, Pini, Breislack, descendus dans les cavernes ou grimpés sur la cime des montagnes; Arthur Young derrière la charrue ; Lasteyrie parmi ses moutons, n'ont plus pensé à ces éternels musées et galeries ; les peintres et les dessinateurs, sur les traces des Houel et des Denon, sont allés à la découverte des belles vues; les poètes enfin, comme, par exemple, le comte de Stolberg, ont oublié, du moins pour quelque temps, toutes les cours et toutes les grandes villes pour n'admirer que la nature, pour errer, Virgile à la main, sous la voûte verdoyante des vignes mariées à l'orme, ou dans la fraîcheur des grottes tapis-

sées de mousse odorante, et pour retrouver avec joie Tityre assis à l'ombre du large hêtre, ou Mélibée guidant ses chèvres parmi les roches buissonneuses. Ainsi, à la connaissance des villes de l'Italie, nous avons peu à peu joint celle du pays. La naïveté et l'originalité piquante qui distinguent, de canton à canton, les mœurs du peuple italien des campagnes, ont fait une heureuse diversion à ces tableaux satiriques qu'on nous traçait des habitans des villes; tableaux dans lesquels figuraient éternellement les lazzaronis et les abbés, les sigisbés et les *conversazioni*. Toutefois, il reste encore beaucoup à faire; et si un nouveau Barthels ne trouvait plus la Calabre entière à découvrir, du moins beaucoup de petites topographies intéressantes attendent la plume et le crayon de M. Castellan, dont les notices sur Valombrosa et Pratolino ornent les *Annales des voyages*.

Le nord de l'Italie offre un grand nombre de ces sortes de lacunes à remplir. C'est là qu'à un niveau peu élevé au-dessus de la riche et monotone plaine de Lombardie, s'étendent de grands lacs dont les eaux réfléchissent d'un côté les neiges éternelles des Alpes, et de l'autre la verdure des collines où fleurissent les lauriers, les myrtes et même les oliviers; ce rapprochement de tout ce que la nature présente de plus riant et de plus imposant produit nécessairement des paysages très-variés que la pente rapide du terrain rend pittoresques, et auxquels une vaste plaine d'eau sert d'avant-scène. Cette réunion des trois conditions qui constituent un pays pittoresque aurait depuis long-temps dû rendre célèbre la côte italienne des Alpes; elle avait frappé les regards de Virgile, qui désigne ces contrées parmi celles que l'Italie peut opposer avec orgueil à l'univers entier:

> Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin:
> Ici, le Lare étend son enceinte profonde;
> Là, tel que l'Océan, le Benac s'enfle et gronde.

Ce n'est donc pas une entreprise superflue que celle d'un voyage pittoresque du nord de l'Italie, et M. Néergaard, en l'exécutant avec le noble zèle qu'on lui connaît pour les beaux-arts, peut compter sur la reconnaissance des amateurs des voyages. Le goût exquis du dessinateur qui l'a accompagné, et le talent très-original du graveur qu'il emploie, garantissent la beauté de la partie purement pittoresque de cet ouvrage. La relation qui est jointe aux planches ne pourra être jugée que lorsque l'auteur en aura publié des morceaux plus étendus que ceux qui font partie de cette première livraison. Si c'est l'intention invariable de l'auteur de circonscrire son texte dans les bornes étroites qu'il a marquées pour la livraison actuellement publiée, nous serons obligés de considérer la partie typographique comme un simple accessoire, comme une notice destinée à faciliter l'intelligence des gravures. La modestie de l'auteur ne lui aurait-elle pas donné un mauvais conseil, et les amateurs les plus déterminés des voyages pittoresques n'aimeraient-ils pas avoir, à côté de ces jolies vues, une description complète des lieux qu'elles retracent, une description digne par l'éclat, la richesse et la variété du style, de la magnifique scène dont les arts du dessin ne peuvent rendre qu'une simple image? Il faut, au surplus, recevoir avec gratitude ce que l'auteur veut bien nous donner; il faut reconnaître que, dans la relation un peu brève et un peu sèche de M. Néergaard on rencontre plusieurs observations neuves et utiles.

Les *îles Borromées*, qui forment le principal sujet de cette livraison, méritent une place parmi les merveilles de l'Europe moderne. Saussure, qui sortait pour ainsi dire du temple majestueux et éternel de la nature, et Rousseau, dont la philosophie fuyait l'éclat des palais, ont tous les deux été saisis d'une admiration involontaire à l'aspect de ces jardins d'Armide, de ces châteaux de fées, sortant comme par magie du milieu du lac Majeur,

et contrastant de la manière la plus frappante avec les Alpes, que leur grande élévation en fait paraître voisines. Mais à cette première sensation que produit l'aspect de l'*Isola-Bella*, succèdent bientôt des réflexions contraires; on regrette que tant et de si prodigieux efforts de l'art n'aient pas été dirigés par un goût plus éclairé. Ce ne sont pas précisément les lignes régulières ni les terrasses, entassées l'une au-dessus de l'autre, qui blessent l'œil de l'homme sensible à la beauté pittoresque ; mais on voudrait que ces alignemens réguliers présentassent des coupes plus savamment variées; que ces terrasses ne fussent pas écrasées et défigurées par des obélisques mesquins; enfin, que l'île entière n'eût pas disparu sous l'étendue et la masse des constructions, mais que celles-ci, distribuées plus habilement, et disséminées dans des points de vue bien choisis, eussent laissé un peu plus de place à des bois, à des gazons. L'accumulation des statues à l'extérieur sert aussi à donner à toute cette construction un air lourd et bizarre. Telles sont les critiques qu'on a généralement faites de l'*Isola-Bella* : elles ne tombent point sur la grande et sublime idée de l'illustre fondateur de ce monument; elles ne tombent que sur le goût de son siècle. Il nous semble même, en considérant le dessin publié par M. Néergaard, que les défauts qu'on vient de signaler pourraient en partie être supprimés à peu de frais.

L'*Isola-Madre*, plus agreste et plus véritablement pittoresque, a été dessinée avec beaucoup de goût par M. Cassas, qui a aussi fourni à l'auteur de ce Voyage le dessin de l'*Isola-Bella*. Mais une autre île dont les voyageurs ont peu parlé, et qui plaît presque autant que l'*Isola-Madre*, c'est celle qui est habitée par des pêcheurs, et qu'on nomme assez communément *Isola-Superiore*. M. Néergaard l'a fait dessiner; mais il aurait dû nous donner quelques détails sur cette tribu insulaire, composée de plus de 400 individus qui vivent resserrés dans l'espace d'un

mille carré italien, et dont la vie rappelle une des plus jolies idylles de Théocrite. Un bateau et un filet forment la principale richesse de chaque famille; ils y joignent une petite maison dans l'île avec un petit jardin: les riches possèdent quelques champs ou quelques vignobles sur le continent; mais ils ne couchent point sur l'algue et le varech, comme les pêcheurs de Théocrite, qui n'ont, dit-il, ni pot ni chien; le premier leur étant inutile, parce qu'ils n'ont rien à faire cuire, et le second superflu, puisqu'il n'y a rien à garder dans leur cabane. Les pêcheurs des îles Borromées ressemblent plus à ces heureux pêcheurs imaginés par un poète allemand ou suisse, M. Bronner, imitateur de Gessner. Leur petite ville offre un aspect gracieux et élégant. Ils doivent leur modeste aisance à la bienfaisante et indulgente administration de la famille de Borromée. M. Néergaard aurait peut-être dû emprunter, au sujet de ces pêcheurs, quelques détails qui se trouvent dans le *Voyage aux trois Lacs*, publié en 1806 par le savant M. Amoretti, de Milan, et dont M. Depping a donné une analyse dans les *Annales des Voyages*.

L'entreprise de M. Néergaard mérite l'attention et la faveur du public : les sujets qui doivent entrer dans les livraisons suivantes n'offrent pas moins d'intérêt que ceux dont nous venons de parler; on y distinguera surtout quelques *intérieurs de Venise*, qui donnent de cette ville singulière une idée plus complète et plus satisfaisante qu'aucune relation écrite. Ce qui nous permet de préjuger ainsi le mérite de l'ouvrage, c'est la franchise avec laquelle l'auteur fait voir chez lui, tous les vendredis, la belle collection des dessins qu'il a rapportée de son voyage en Italie, et dont ce recueil doit contenir l'élite. Cette collection elle-même fait partie d'un riche musée formé par M. Néergaard, et dont la partie minéralogique a mérité les éloges des savans les plus célèbres. Il est beau de consacrer les loisirs de la jeunesse et les dons de la

fortune à des objets à la fois si nobles et si utiles ; mais, en glanant des vues pittoresques dans l'Italie, M. Néergaard n'a-t-il pas éprouvé quelques remords en se rappelant sa patrie où tant d'îles riantes, tant de superbes lacs et golfes, tant de forêts, de cascades, de glaciers et d'Alpes, présentent aux peintres et aux dessinateurs une mine neuve et presque inépuisable? C'est là que M. Néergaard aurait pu faire un voyage encore plus intéressant que celui du nord de l'Italie.

Voyage pittoresque à l'Ile-de-France, au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe, par M. J. Milbert.

(26 mars 1812.)

§ 1er. Les malheurs qui poursuivirent l'expédition aux terres Australes, commandée par Baudin, et illustrée par la plume éloquente de l'infortuné Péron, atteignirent, parmi d'autres victimes, M. Milbert, peintre embarqué sur la corvette *le Géographe*. Une longue maladie, suite de la mauvaise nourriture à laquelle, malgré les ordres du gouvernement, on avait réduit les voyageurs, retint à l'Ile-de-France cet artiste, qu'une soif ardente de connaissances et de sensations nouvelles avait arraché du sein de sa patrie. Quels durent être ses regrets, sa douleur, son abattement, lorsque, enchaîné sur le lit de la souffrance, il entendit de loin les cris joyeux des matelots qui allaient lever l'ancre et livrer la voile aux vents; lorsque, se traînant à une des croisées de l'hôpital, il vit s'éloigner peu à peu et disparaître enfin ces vaisseaux qui portaient vers des rivages inconnus ses amis et ses compagnons de voyage, dont il eût voulu partager les travaux, les périls et la gloire. Lorsque, long-temps après, l'opi-

niâtreté de la maladie eut cédé à des soins généreux, le convalescent se trouva, quoiqu'au sein d'une possession française, comme exilé et banni de sa patrie; en vain les doux sons de la langue maternelle retentissaient à ses oreilles; en vain l'hospitalité des colons s'efforçait d'adoucir ses chagrins, de suppléer à ses ressources : il était privé de ces occupations qui seules consolent un esprit actif; il se voyait arraché à une destination honorable, et qu'il avait embrassée avec enthousiasme; semblable à un vaisseau qui ayant, par un retard imprévu, manqué la mousson favorable, erre sur les mers de l'Inde dans la saison des orages, incertain de la route qu'il doit suivre, et du sort que lui réserve la fortune.

C'est dans ces dispositions que notre voyageur porta ses pas incertains vers l'intérieur de la colonie, et, Bernardin de Saint-Pierre pour guide, chercha les lieux immortalisés par les amours de Paul et Virginie. Il parcourt ces riantes plantations où le cotonnier orne les hauteurs, où la canne à sucre en fleur se balance, verdoyante et argentée, sur le gras sol des plaines, où le caféyer, sur le penchant des collines, nourrit ses grains de l'haleine d'une atmosphère pure et aromatique; il traversa ces champs plus modestes où la patate-sucrée prospère dans un terrain uni et sec, où les marécages fournissent au riz son humide aliment, tandis que les giraumons, les courges et les concombres aiment à grimper le long des roches, toujours échauffées des rayons du soleil. Bientôt il abandonne les parties cultivées de l'île : le bruit confus des nègres travaillant, et les bêlemens des troupeaux cessent peu à peu de frapper son oreille; la solitude le reçoit, le silence l'environne; il pénètre dans l'épaisseur des forêts : les mimoses et les cassies, armées d'épines acérées, lui barrent le chemin; il se voit emprisonné parmi les lianes qui s'élèvent autour du tronc des arbres comme d'énormes serpens, se ramifient le long

des branches, redescendent en ligne droite à terre, y prennent de nouveau racine, et remontent encore une fois, étouffant presque les arbres sous leurs élégans festons de verdure. L'ébénier et le tamarinier, grâce à leur taille majestueuse, franchissent cette multitude de plantes rampantes, qui est comme la populace des forêts : le palmier se balance dans les airs ; mais ce qui surprend surtout l'œil du peintre européen, c'est l'aspect des fougères-arbres et des bambous, ces roseaux gigantesques de l'Inde ; aspect que l'on peut en quelque sorte se figurer, lorsque, couché dans une prairie fleurie, ou dans un parterre, ou enfin près d'une touffe de roseaux, on s'imaginerait voir toutes nos plantes, agrandies dans des dimensions colossales, élancer leurs têtes dans les airs, comme autant de grands arbres. Pendant que notre voyageur étonné se frayait un sentier à travers ces forêts singulières, les animaux, éveillés par le bruit de ses pas, sortaient de leurs frais et verdoyans asiles ; les merles siffleurs, les bengales au doux ramage, les perruches vertes, les cardinaux, ainsi nommés à cause de leur robe de feu, quittaient leurs buissons ; les singes couraient de branches en branches, où, se suspendant à leur longue queue, se balançaient sans crainte à une grande élévation ; tous exprimaient par divers sons, par divers gestes, leur joie, leur peine ou leur crainte ; tous ces bruits étaient dominés par le mugissement des torrens qui descendaient en cascades écumantes par-dessus les noirs basaltes. Souvent une clairière ouvrant au voyageur un horizon libre, lui faisait apercevoir, au-dessus de ces forêts, la cime des montagnes, découpées en *pitons* ou pointes et flèches bizarres, ou taillées à pic comme des remparts, ou sillonnées de longues crevasses ; sur leurs sommets reposaient les nuages, et l'arc-en-ciel, s'étendant de cime en cime, semblait le portail d'une céleste demeure de paix et de gloire ; sur les escarpemens des monts, le roide aloès, le cierge épi-

neux et la raquette à fleurs jaunes, mariaient leurs formes aiguës à celles des rochers. Ce spectacle variait encore du matin au soir, et, pour ainsi dire, d'heure en heure. Le voyageur dessinateur trouvait à chaque moment un nouveau ciel à étudier. Tantôt il éprouvait un doux ravissement à la vue du soleil se levant au-dessus des flots mollement agités de la mer immense, avec un éclat soudain dont l'habitant de nos sombres contrées ne saurait se faire une idée ; tantôt, fuyant les ardeurs de cet astre, vers le milieu du jour, il se reposait à l'ombre des orangers et des citronniers qui parfumaient l'air de leurs douces exhalaisons, ou des bananiers qui semblaient, pour ainsi dire, présenter à sa bouche leurs longs et savoureux régimes ; alors le repas champêtre lui était servi avec une gaîté cordiale ; la calebasse pleine de lait, quelques œufs frais, un gâteau de riz sur une feuille de bananier, des mangues, des grenades, des oranges, des ananas, arrangés avec grâce, quoique sans art, dans une simple corbeille, offraient en même temps au voyageur fatigué les alimens les plus sains, les rafraîchissemens les plus doux, et le coup d'œil le plus agréable. D'autres fois, attiré par la tranquillité de la nuit, il suivait les pêcheurs sur leurs frêles pirogues ou sur leurs nacelles agiles ; il voyait la lune répandre une teinte de vert argenté sur la cime des monts et des forêts lointaines, tandis qu'autour du bateau la mer, animée par des millions d'insectes phosphoriques, semblait ne rouler que des lames de feu et des flots de lumière.

Telles furent les scènes qui tour à tour frappèrent les regards de M. Milbert ; peu à peu la sensation forte et profonde qu'elles dûrent faire sur un esprit imbu des principes des beaux-arts, prit la place de la mélancolie dont il était consumé ; l'image de sa patrie, qui d'abord ne s'était offerte qu'à travers des larmes, se présentait dans un avenir lointain, mais tranquille. « Profitons, se

» dit-il, des caprices du sort, saisissons nos fidèles crayons, » et transmettons à la France l'image de tous ces sites » pittoresques que renferme une de ses colonies. » Les bons créoles applaudirent à ce projet ; ils avaient bien reçu le compatriote infortuné ; ils comblèrent de politesses et de prévenances l'artiste qui allait consacrer ses talens à accroître la célébrité de leur île. M. Milbert trouva donc toutes les facilités imaginables pour exécuter son plan ; il s'y livra tout entier, et lorsque les circonstances, enfin, lui permirent de retourner en France, il put se dire qu'il emportait en quelque sorte l'île entière dans son porte-feuille.

A Paris, M. Milbert, chargé par le gouvernement de la direction des gravures de l'Atlas historique du *Voyage aux terres Australes*, n'a pu consacrer tous ses momens à la mise en ordre et à la rédaction des nombreux et excellens matériaux qu'il avait recueillis pour son propre compte à l'Ile-de-France. Mais si ce retard, en faisant reculer la publication de l'ouvrage à une époque où les communications avec l'Ile-de-France n'existent plus, doit paraître nuisible à son débit, il n'en a pas moins accru le mérite intrinsèque ; il a permis à l'auteur de donner à son texte des développemens intéressans, et de recevoir de ses amis et compagnons de voyage des mémoires précieux que nous ferons connaître dans un second article.

(30 mars 1812.)

§ 2. En peignant les scènes qui s'offrirent à la vue de M. Milbert et qui lui mirent le crayon à la main, j'ai donné une idée générale de son *Atlas pittoresque*, noyau primitif de son ouvrage, et qui en est toujours la partie la plus originale et la plus précieuse. Dresserai-je maintenant le procès-verbal de quarante-cinq vues contenues dans cette

collection? Cela ne serait pas, je le pense, du goût de nos lecteurs : je me bornerai donc à dire que la plupart de ces vues représentent des sites vraiment remarquables ; qu'elles ont été dessinées avec esprit, et, qu'à l'exception de trois ou quatre qui n'ont pas été bien terminées, elles plaisent à l'œil et peuvent, à tous égards, aller de pair avec d'autres bons ouvrages de ce genre. Un peu plus de luxe eût fait considérablement renchérir l'ouvrage et l'eût mis hors de la portée de la plupart de ceux qui aujourd'hui achètent des livres. D'ailleurs, telle est la nature même du *paysage* en général, et surtout du paysage des contrées tropiques, que la gravure plus ou moins délicate, plus ou moins finie, ne saurait jamais en rendre qu'une image faible et incomplète.

Comment le burin rendrait-il les effets du soleil levant dont les rayons, réfléchis par les innombrables gouttes de la rosée abondante de ces climats, semble couvrir la terre d'un réseau de perles et de diamans ? Comment l'art reproduirait-il ces illusions d'optique qui, doublant les flots et les rivages, font apercevoir des promontoires inconnus, de vastes côtes qui semblent s'être soulevés du sein de l'Océan, tandis qu'à côté de ce pays imaginaire on voit les canots et les bâtimens se perdre dans une vapeur embrasée ou naviguer dans une mer aérienne ? Si la gravure distingue et contraste avec succès les larges feuilles du bananier d'avec l'élégant et léger *plumage* des bambous ; si elle peut faire sentir combien le frangipanier, avec ses gros rameaux en forme de bois de cerf, diffère du palmier ou du laurier, elle ne saurait reproduire ces nuances de verdure, fortement marquées, et qui s'étendent ici depuis le velouté blanc-argenté de la *tournefortia* jusqu'au vert noirâtre des pins dégénérés ; nuances auxquelles se joignent encore et la variété des fleurs les plus éclatantes, et le mélange continuel des arbres qui voient jaunir leur feuillage au moment même où d'autres espè-

ces voient renaître le leur? car la culture a mêlé dans cette colonie les vergers de l'Europe et les bosquets de l'Inde aux forêts africaines. Mais surtout que la gravure ose nous représenter cet océan qui, tantôt paisible et transparent, laisse comme saisir à l'œil les coraux, les mousses et les coquillages qui couvrent son fond, quoiqu'à une profondeur immense; tantôt soulevé par l'ouragan, déchaîné par la disparition de l'équilibre atmosphérique qui le comprimait, semble vouloir engloutir la terre et éteindre sous ses flots la foudre qui sillonne les nuages.

Il n'y a que la peinture et surtout la poésie qui puissent rendre la nature dans toute sa majesté : la gravure ne pouvant viser à ces grands effets, doit se circonscrire dans une élégance simple et modeste.

Après avoir apprécié l'Atlas qui forme proprement le *Voyage pittoresque*, annoncé par le titre, nous devons dire que le lecteur sera agréablement surpris en trouvant dans la relation qui l'accompagne une description géographique, physique, politique et civile de l'Ile-de-France, plus complète qu'aucune de celles que nous en avions, et qui renferme des choses neuves et importantes. Parmi les chapitres qui composent cette description il y en a trois qui ne sont pas de M. Milbert, mais qui lui ont été fournis par deux de ses savans compagnons de voyage. M. Louis Freycinet, capitaine de frégate, a donné les deux chapitres qui contiennent les détails de géographie-mathématique et nautique; on y trouve des renseignemens précieux qui rectifient ou complètent, sur quelques points importans, *le Neptune oriental* et *l'Hydrographie française*. M. Freycinet a surveillé la belle carte de l'île qui orne l'Atlas; on lui doit aussi le plan du port Napoléon, poste principal de l'île, mais qui peut-être devrait céder cet honneur au port Impérial. Le chapitre qui traite de la géologie est de M. Bailly; on y apprend un certain nombre de

faits intéressans; mais les hypothèses de l'auteur sont celles d'un volcaniste exclusif et outré. Dans tout le reste de la description de l'Ile-de-France, M. Milbert s'est aidé de ses propres observations et des lumières que lui ont fournies, soit les habitans de l'île, soit les voyageurs antérieurs. La partie la plus complète est celle qui traite des végétaux; on y retrouve avec plaisir les noms de tous ceux qui ont enrichi la colonie de quelque plante utile ou agréable: on voit briller dans cette liste les noms de Commerson, de Poivre, du savant Rochon, de l'infatigable du Petit-Thouars et de l'ardent Cossigny. Les conquêtes paisibles de ces célèbres voyageurs ont trouvé dans M. Céré un digne conservateur.

C'est la peinture des mœurs et des usages qui ordinairement intéresse le plus vivement les lecteurs d'une relation de voyage. La nature inanimée nous remplit d'un mystérieux effroi ou d'une langueur voluptueuse; les recherches scientifiques amusent notre esprit ou flattent notre cupidité; l'homme seul a des droits sur le cœur de ses semblables. Telle est néanmoins sur la plupart des esprits la puissance de la vanité; nous sommes flattés d'entendre un voyageur abaisser les peuples qu'il a visités. Les bons habitans de l'Ile-de-France n'ont pas échappé à ce système de calomnie. L'abbé Raynal avait introduit la mode d'admirer les nègres, de chérir les mulâtres et d'abhorrer les colons; de sorte que, selon certains voyageurs, il semblerait que la noirceur de l'âme augmente en raison inverse de celle de la peau; mais du moins les colons n'auront pas à se plaindre de M. Milbert. Ce voyageur n'a pas dissimulé les bonnes qualités des races indiennes et africaines dont l'Ile-de-France est peuplée; il loue la propreté, l'industrie, le maintien décent et la noble physionomie des Malabares qui s'y sont établis; il rend justice à l'esprit actif et audacieux des nègres Yolofs; il ne refuse pas aux Malgaches ou noirs de Madagascar beaucoup

d'intelligence et d'adresse ; mais il ne peut pas non plus se refuser à peindre les vices qui abrutissent ces deux races africaines, et qui sont le résultat de l'état barbare où se trouve leur patrie, et non pas de l'état relativement civilisé où les place l'esclavage. Il raconte un trait curieux sur un nègre qui avait obtenu sa liberté, et que, par mégarde, il appela *papa ;* ce qui dans le langage colonial signifie *esclave.* « *Moussié,* répondit le nègre, moi ne pas » être papa ; moi être libre comme vous, Moussié. » Ensuite, pour faire preuve de sa qualité, il appelle un nègre esclave qui lui appartenait : il lui donne des ordres qui ne furent pas compris sur-le-champ ; aussitôt il prend le bâton et en frappe l'esclave, en disant : *Moussié, c'est une* espèce *bien bornée que ces gens-là !* Ce trait rappelle certain cordonnier qui voulait qu'il y eût une religion pour les savetiers et autres gens du peuple.

Les colons blancs ont paru à M. Milbert des hommes pleins des qualités les plus estimables et doués du caractère le plus loyal et le plus aimable, possédant et cultivant tous les talens et toutes les connaissances que la position isolée de leur pays ne leur rend pas inaccessibles. Une politesse franche, une hospitalité cordiale, charment l'étranger qui s'arrête parmi eux, et lui font souvent oublier sa patrie pour se fixer dans cette île enchanteresse. J'ai vu des hommes de toutes les nations se rappeler avec émotion les momens délicieux qu'ils avaient passés parmi les colons de l'Ile-de-France ; moi-même, quoique séparé d'eux par tant de vastes mers, j'ai eu avec eux des relations qui m'en ont donné une haute idée.

Voyage en Abyssinie; par M. Salt; traduit de l'anglais, et extrait du Voyage du lord Valentia.

(15 septembre 1812.)

§ 1er. Tandis que nos lunettes nous apprennent à distinguer les deux anneaux de Saturne, la partie de notre globe la plus voisine de nous se dérobe à la curiosité des savans et à l'audace des voyageurs. En prolongeant la méridienne de l'Observatoire de Paris seulement de 20 degrés, ou 500 lieues droit au sud, nous rencontrons la limite de nos connaissances géographiques; et pendant un espace égal dans la même direction, nous ne savons pas si nous rencontrerions des lacs, des fleuves, ou des déserts et des sables. Les dernières années ont pourtant vu naître beaucoup d'entreprises pour faire la découverte de l'intérieur de l'Afrique. Sans parler des désastres de Mungo-Park, de la disparition d'Hornemann, de l'incertitude où l'on est à l'égard de M. Rontgen, Allemand, qui voulait aller de Mogador à Tombouctou, dans la compagnie des perfides et intolérans Maures, nous attendons en vain des nouvelles de M. Seetzen, qui, de Moka où il était en 1810, espérait pouvoir visiter les colonies arabes semées sur la côte de Zanguebar, et y recueillir des notions sur l'intérieur de l'Afrique australe, comme il en avait recueilli au Caire sur les pays de Darfour, de Mobbâ et de Bornou. Le gouverneur anglais du Cap, lord Caledon, avait envoyé un parti armé sous la conduite du docteur Cowa, vers le haut Monomotapa; il paraît que M. Cowon a visité les Barrolous, nation avancée dans plusieurs arts, et qui demeure sur les bords d'un fleuve nommé Melippo. Il a ensuite découvert un autre fleuve, nommé Bampoura, probablement une branche du Zambèze; et, en descendant cette rivière en 1809

pour atteindre les établissemens portugais, il a eu le malheur de tomber entre les mains d'un roi africain qui fait un grand commerce d'esclaves. On n'a pu obtenir aucun renseignement sur sa destinée ultérieure. La jalousie des Portugais jette un voile épais sur leurs courses depuis Pedras-Negras, ou Congo, jusqu'au fort Chicova, dans le Monomotapa ; courses qui, à ce qu'on sait, deviennent plus fréquentes d'année en année. Un frère morave, nommé Oldandorp, a tiré de la bouche des nègres des colonies danoises quelques renseignemens qui semblent indiquer des communications faciles entre la côte de Benin et les pays voisins de l'Abyssinie et du Darfour. Enfin, le consul anglais Jackson a appris des Maures de Mogador que, depuis peu d'années, une troupe de nègres mahométans, partie de Tombouctou sur le Niger, est arrivée au Caire en Égypte, après un voyage de plus d'un an, fait principalement sur eau ; voyage qui, s'il était mieux connu, renverserait ou modifierait les idées reçues sur le Niger, et pourraît même nous ramener à l'ingénieuse hypothèse sur l'identité de ce fleuve avec le Nil, hypothèse développée avec beaucoup de talent par M. Hoffmann.

Telles sont les dernières nouvelles de l'Afrique ; elles piquent la curiosité sur tous les points sans la satisfaire sur aucun. Le moindre accroissement positif de nos connaissances est donc reçu avec enthousiasme, et un voyage dans l'Abyssinie ne peut pas manquer d'intérêt.

Dans les parties centrales de l'Afrique, vers les sources encore si mal connues du Nil, s'étendent des pays qui, par l'élévation de leurs montagnes, par l'abondance des rivières qui les arrosent, par la fertilité du sol et la température de l'air, présentent le plus heureux contraste avec les immenses déserts qui les séparent de l'Afrique septentrionale. C'est là que, dans des siècles antérieurs à l'histoire, la superstition et le commerce se réunissaient

pour faire fleurir l'empire de Méroé; empire dont la constitution théocratique, les temples, les pyramides, paraissent avoir servi de modèle aux institutions et aux édifices de l'Égypte. C'est là que Cambyse voulait en vain aller chercher, à la tête de son armée, les Macrobiens, qui, après avoir pendant leur vie mangé à des tables d'or, étaient ensevelis dans des sarcophages de cristal. Lorsque les Ptolémées et les Romains, maîtres de l'Égypte métamorphosée en province grecque, eurent rendu le golfe Arabique une des grandes routes commerciales entre l'Inde et l'Europe, il n'y avait plus de prêtres souverains à Méroé; on cherchait en vain l'or et le cristal des Macrobiens; les tribus africaines, affranchies du joug de la superstition, avaient repris leur barbare indépendance; leur civilisation, ébauchée avant d'avoir porté des fruits mûrs, s'était flétrie comme le palmier du désert brûlé par le vent du midi : cependant quelques germes végétaient encore; de nouveaux législateurs fondèrent le royaume d'*Axum* ou *Auxuma*, berceau de la monarchie abyssinienne. L'époque de l'origine de cet état reste incertaine; elle pourrait très-bien être antérieure à Strabon, quoique ce géographe ne prononce pas le nom d'Auxuma; mais quel faible argument que le silence d'un ancien! Combien d'autres noms ont été passés sous silence par le géographe grec, « parce qu'ils étaient trop » barbares, trop difficiles à exprimer en caractères grecs!» Probablement cette ville était très-ancienne; elle a dû être la capitale de la nation *Gaza*, nommée dans l'inscription d'Adulis, du temps des Ptolémées, et identique avec les Aghaz ou Abyssiniens modernes : elle était, dans le IIe siècle, selon Arrien, l'auteur du périple de la mer Érythréenne, le siége d'un grand commerce en ivoire. Les témoignages de Procope, d'Étienne de Byzance, de Cosmas, de Nonnosus, prouvent que les siècles suivans virent se perpétuer et s'accroître la prospérité de cette

ville. Les Axumites, convertis au christianisme à une époque très-reculée, devinrent, sous Justinien, les alliés de l'empire romain. Ce fut l'époque de la plus grande splendeur de l'Abyssinie, et peut-être ce royaume égalait-il alors, dans tous les arts de la civilisation, la plupart des pays européens soumis aux Romains.

Séparée peu après de toute autre nation chrétienne, isolée au milieu de peuples ennemis et barbares, pressée d'un côté par les conquêtes du mahométisme, de l'autre par les incursions des féroces Gallas, l'infortunée Abyssinie a pourtant su conserver jusqu'à nos jours une indépendance précaire, quelques tristes restes de sa civilisation, quelques principes à demi obscurcis, quelques rites défigurés du christianisme. Cette nation mérite donc plus qu'aucune autre de l'Afrique une attention bienveillante de la part des Européens; la politique, le commerce, les sciences, pourront espérer de grands avantages d'une communication plus suivie avec un royaume que sa religion, ses souvenirs et ses dangers rattachent au monde chrétien; c'est une étincelle précieuse au milieu des ténèbres qui couvrent le vaste continent africain; ce feu prêt à s'éteindre, s'il était rallumé par des mains habiles, pourrait éclairer jusqu'à des régions où le nom de l'Europe est ignoré.

Nous n'avons que peu de notions sûres et authentiques sur ce pays. Ce qu'en disent les géographes arabes Bakoui, Édrisi et Macrizi, prouve que les Mahométans ont eu peu de relations avec ce royaume chrétien. La géographie moderne de ce pays est due presqu'en entier aux voyages des Portugais Alvarez, Bermudez, Payz, Almeida, Lobo, soigneusement extraits par leur compatriote Tellez, et savamment commentés par l'allemand Ludolf, dont l'*Histoire éthiopienne* est encore, après le laps de deux siècles, la source la plus pure et la plus abondante d'où l'on puisse tirer des notions sur l'Abyssinie.

Thévenot et Poncet n'y ont presque rien ajouté : mais il a existé et peut-être existe-t-il encore, à la bibliothèque de Leyde, une relation manuscrite, par le savant Petis de la Croix, relation datée de 1700, et qui contient les renseignemens donnés à l'auteur par des Abyssiniens, pendant son séjour en Égypte (1). Ce manuscrit a fourni à M. Bruns quelques notes instructives pour son excellente description de l'Afrique ; mais il ne fait rien connaître en détail. Ainsi, nous n'avions guère, au milieu du XVIIIe siècle, d'autres notions que celles que les Portugais possédaient au milieu du XVIe, et nos descriptions de l'Abyssinie auraient dû paraître bien surannées à la cour de Gondar, si elles y fussent parvenues.

Cette obscurité ne fut pas dissipée par l'apparition du fameux Voyage de M. Bruce. Les exagérations et les fausselés que ce voyageur a semées dans le récit de quelques aventures vraies et intéressantes en elles-mêmes, mais surtout le déplorable mélange de ce qu'il a vu par lui-même avec ce qu'il a copié dans les voyageurs précédens, circonscrit l'utilité de sa fastueuse relation dans des bornes bien étroites. Une comparaison scrupuleuse de Bruce avec Tellez et Ludolf nous a appris que le premier n'a peut-être pas fait une *seule* observation géographique ou physique qui n'eût été faite avant lui ; on sait que d'Anville, sans être jamais allé en Abyssinie, démontra au voyageur anglais qu'il n'avait pas vu les sources du Nil, qu'il prétendait avoir découvertes, quoique sa relation soit copiée littéralement de celle du P. Payz. Quant aux remarques sur l'état moral, civil et politique du pays, il est plus difficile de fixer le degré de confiance qu'on doit accorder à Bruce ; on n'ose guère adopter ceux de ses récits qui présentent un trop grand contraste avec ceux du XVIe siècle. Mémorable exemple de la charlata-

(1) Biærnstahl, *Voyage*, t. V, p. 391 (en allem.). Bruns's, *Afrika*, t. II, p. 65.

nerie des voyageurs, et que devraient se rappeler quelques critiques aussi incompétens qu'impertinens, et qui s'imaginent embarrasser bien les géographes en leur demandant : Comment pouvez-vous décrire les pays que vous n'avez pas vus? On pourrait souvent demander avec plus de raison, comment certains voyageurs peuvent décrire les pays qu'ils ont *vus*, lorsqu'ils ne les ont pas examinés et qu'ils ne possèdent pas même les qualités nécessaires pour examiner? Je pourrais ici citer bien des exemples des voyageurs qui n'ont rien vu, et dont les relations, les itinéraires, les tableaux, etc., etc., ne sont que des extraits, souvent inexacts, des ouvrages imprimés dans la langue des pays qu'ils prétendent avoir découverts. Cette confusion des genres ne vaut rien; le voyageur doit observer, faire des remarques neuves, rassembler des matériaux; le géographe historien doit analyser et juger ces renseignemens, et en former le tableau de l'univers; tableau plus difficile à écrire que mainte histoire moderne.

Les fatales incertitudes où l'on restait sur la véracité de Bruce devaient faire recevoir avec beaucoup de satisfaction la relation de M. Salt, secrétaire et compagnon de voyage du lord Valentia. On sait que ce jeune seigneur anglais, dévoué au noble culte des sciences, après avoir parcouru l'Indostan et les côtes de l'Arabie, voulait se rendre à la cour de Gondar; son secrétaire devait le précéder pour lui obtenir la permission nécessaire à tout envoyé qui veut pénétrer dans l'Abyssinie; mais cet envoyé ne put obtenir qu'une entrevue infructueuse avec le vice-roi d'une province frontière, le *raz* du royaume de Tigré, et ne parcourut ainsi qu'une très petite portion de l'empire abyssin, où le lord Valentia ne mit pas même le pied. Cependant ce rapide coup d'œil d'un homme instruit, d'un observateur habile et sincère, nous sert non-seulement à rectifier une partie de ce qu'il y a de faux, de dénaturé, d'exagéré dans la relation de Bruce, mais

encore à confirmer ce que ce voyageur suspect avait dit de vrai, de bon, d'utile. C'est donc une idée heureuse que d'avoir extrait de la relation un peu trop prolixe du lord Valentia, ce morceau particulièrement intéressant et instructif. Nous allons, dans un article suivant, l'apprécier en détail, et en examiner quelques-unes des remarques les plus curieuses.

(25 décembre 1813.)

§ 2. La mémoire des auteurs et des éditeurs varie beaucoup. Ont-ils obtenu tous les articles favorables qu'ils désirent; on ne les revoit plus jusqu'à nouvel ordre, et à peine lisent-ils le journal qui naguère leur faisait oublier le déjeûner : les a-t-on critiqués; ils ont une excellente mémoire, et, s'ils ne vous intentent pas un procès, du moins ils ne manquent pas de vous marquer, dans quelque pamphlet satirique, la reconnaissance dont ils sont pénétrés. Il est un cas particulier; c'est lorsque, après avoir commencé l'extrait d'un ouvrage, on s'est vu empêché d'en donner la continuation promise; tel est le cas où je me trouve à l'égard du Voyage en Abyssinie. J'en avais commencé l'analyse il y a plusieurs mois; j'avais retracé le progrès des connaissances géographiques sur ce pays, depuis les premiers voyageurs portugais jusqu'à M. Bruce : ce qui me restait, c'était d'apprécier M. Salt. Le public a certainement oublié ma promesse, mais le libraire a bonne mémoire; et, en vérité, puisque le lord Valentia a obtenu des éloges, il est de la plus rigoureuse justice que M. Salt obtienne une annonce; le secrétaire a certainement plus de mérite que le maître.

Le premier mérite de M. Salt consiste à nous avoir appris ce qu'il faut définitivement penser du fameux Bruce. Dès que la fastueuse relation de ce seigneur écossais eut paru, les hommes instruits dans toutes les contrées de l'Europe élevèrent des doutes sur la véracité du voyageur;

un géographe français qui n'était jamais sorti de son cabinet, démontra que le voyageur s'était trompé en prenant un fleuve de l'Abyssinie, l'Astapus des anciens, pour le vrai Nil; les critiques anglais allèrent jusqu'à mettre en question si M. Bruce avait réellement visité l'Abyssinie. Le jugement le plus sensé fut celui d'un critique allemand qui, après avoir examiné le pour et le contre, s'exprima à peu près dans ces termes : « M. Bruce a certainement » été à Gondar, et a vécu dans la société de quelques » Abyssiniens, mais il a fait très-peu d'observations neu- » ves; il a très-souvent copié Ludolf, Lobo, Tellez, en » donnant pour le fruit de ses recherches ce qu'il avait » lu dans ces anciens auteurs. Lorsqu'il parle d'après lui- » même, sa vanité et son désir d'éblouir les lecteurs su- » perficiels l'entraînent dans une exagération continuelle » et même dans des mensonges formels; ainsi, par exem- » ple, sa description de l'obélisque d'Axum est faite d'i- » magination. Il faut donc n'adopter le témoignage de ce » voyageur qu'avec une extrême circonspection (1). » Un savant danois, le respectable Niebuhr, ajouta à ce jugement sévère, « que M. Bruce paraissait avoir adopté » avec une confiance illimitée les observations astrono- » miques que lui, Niebuhr, avait faites dans le golfe » Arabique (2). » C'était dire, en termes honnêtes, que Bruce les avait copiées. Conformément à cette manière de voir, deux savans allemands, MM. Blumonbach et Tychsen, ont donné une édition critique des Voyages de Bruce, édition dans laquelle on a cherché à distinguer le vrai du faux, et le neuf du réchauffé.

Le jugement de ces critiques se trouve aujourd'hui complètement confirmé par M. Salt. Les Abyssiniens reconnaissent que *Yakoub*, c'est-à-dire James Bruce, a visité

(1) Zimmermann, *Annales de géographie et de statistique*, t. I, p. 250 et suiv. (en allem.).

(2) *Musæum allemand*, 1791, p. 537.

leur pays, et qu'il a été très-bien avec le roi alors régnant, et même avec plusieurs princesses du sang : les princesses de ce pays sont en grand nombre, et d'une humeur fort traitable. Mais Bruce n'a jamais assisté à des batailles ; il n'a jamais commandé un corps de cavalerie ; il n'a jamais gouverné une province, ni seulement un village. Ce sont de petits ornemens poétiques au moyen desquels M. Bruce a cherché à captiver la bienveillance de cette classe malheureusement trop nombreuse, qui, dans le choix de ses lectures, préfère l'amusement à l'instruction. La vanité des lecteurs de cette espèce se trouve flattée de ce qu'un grand personnage veut bien leur raconter son voyage ; ils reçoivent avec un aveugle respect tout ce qu'il lui plaît de leur faire accroire. Rien n'ébranle la patience de ces intrépides lecteurs ; Macartney leur décrira, avec l'exactitude d'un tailleur, ses habits galonnés ; ils le lisent avec plaisir : Valentia leur donnera le menu de ses déjeûners ; ils en sont ravis. Si, à ces récits ou trompeurs ou insignifians, un *illustre* voyageur ajoute quelques aventures romanesques, le tableau des dangers qu'il a courus, la peinture d'une tempête effroyable ou d'une montagne presque inaccessible, alors l'admiration est au comble ; la presse gémit, les libraires sont dans l'extase, et les doctes journalistes à genoux encensent la nouvelle idole.

L'*illustre* M. Bruce n'avait dédaigné aucune de ces ressources de la charlatanerie ; il avait surtout dépeint, avec les couleurs les plus sombres, les dangers que court un voyageur en pénétrant en Abyssinie. Il voulait peut-être effrayer ceux qui pouvaient être tentés d'aller vérifier sa relation. M. Salt a trouvé l'accès de l'Abyssinie infiniment moins difficile que le voyageur écossais ne l'avait dit. La nation est hospitalière, les vivres y abondent ; les routes, quoique mauvaises, y sont frayées et fréquentées. Quelques tribus nomades, qui habitent à l'entrée de l'Abyssinie, exigent une petite rétribution pour la permission

de traverser leur territoire. Mais l'Abyssinie elle-même est actuellement, par la suite des guerres civiles, partagée entre plusieurs princes qui ont presque toujours les armes à la main, et qui ne permettent pas au voyageur paisible de se rendre d'un territoire à l'autre. M. Salt, ayant visité le râz Selassé, maître de la province de Tigré, ne pouvait pas obtenir la permission d'aller à Gondar, où règne un roi titulaire sous la domination des sauvages Gallas. Cet état de guerre a circonscrit les observations de M. Salt dans une sphère étroite ; mais celles qu'il a été à même de faire portent le cachet d'un esprit très-judicieux et très-instruit.

Il n'adoucit que faiblement la sombre peinture que Bruce avait tracée des mœurs abyssines. Quoique chrétienne de nom, l'Abyssinie admet des superstitions grossières empruntées du judaïsme ou du paganisme. La bienfaisante influence de la religion se fait pourtant sentir dans la conduite morale de ce peuple ; elle l'a maintenu à un degré de civilisation supérieur à celui des autres Africains ; et, comme les Abyssins tiennent avec enthousiasme au titre de chrétien, la piété, l'humanité et la politique doivent engager les puissances européennes à employer tous les moyens en leur pouvoir pour empêcher que le flambeau languissant de la foi chrétienne ne s'éteigne pas entièrement dans ces contrées si intéressantes pour le commerce et pour les sciences.

Parmi les traits de barbarie qu'on avait attribués aux Abyssins, aucun ne révoltait plus notre sensibilité que le prétendu usage d'amener dans la salle du festin un bœuf vivant, de découper des tranches de la chair de ce pauvre animal, et de les dévorer crues, pendant que les mugissemens de la victime se mêlaient aux cris de joie des convives. M. Salt nie ce trait, en avouant toutefois que le mets favori des Abyssins est du *brinde* ou de la viande crue. Lui-même s'est trouvé bien de cette nourriture, et il en

recommande même l'usage à ceux qui, après lui, voyageront dans l'Abyssinie.

M. Salt confirme un autre récit de Bruce qui avait trouvé peu de croyance. On sait que chez beaucoup de nations il est d'usage, après une bataille, d'apporter les têtes de morts comme des trophées; mais une tête de femme peut, dans ces occasions, souvent passer pour une tête d'homme. Les Turcs sont accusés de couper la tête aux femmes qu'ils rencontrent près du champ de bataille, afin d'enfler le salaire auquel ces horribles trophées leur donnent droit. Les Abyssins ont rendu cette supercherie impossible. Leurs guerriers ont la dégoûtante coutume de découper du cadavre de l'ennemi une partie qui peut servir à prouver incontestablement qu'ils ont tué un homme. M. Salt a vu des soldats venir déposer aux pieds de leurs chefs ces sanglantes dépouilles. On dit, pour l'excuse des Abyssins, qu'ils ne font que conserver un usage probablement commun aux anciens Arabes et aux Hébreux. Le trophée en question paraît être désigné dans le vieux Testament, sous une expression adoucie (1). Mais lorsque Saül en demanda une centaine à David, il parut plutôt suivre les inspirations de son caractère féroce, ou l'exemple de quelque peuple voisin, que les usages de la nation israélite.

Les monumens d'Axum, mal vus et mal décrits par Bruce, fournissent à M. Salt le sujet de dissertations et de gravures très-intéressantes. Les inscriptions qu'il y a copiées semblent mettre hors de doute la véracité de Cosmas Indopleustes, moine du VIe siècle, qui, dans son curieux ouvrage, affirme en avoir lu une semblable sur un monument à Adulis, port de la côte d'Abyssinie. L'inscription de Cosmas a déplu à certains géographes systématiques qui craignaient d'y trouver la preuve de notions

(1) I. Samuel, 18, v. 25, II, 3, v. 14.

plus étendues que celles qu'ils accordent aux anciens, sur l'Afrique; ils ont décidé que Cosmas était un imbécille, comme, dans une autre occasion, ils ont décidé que Pythéas était un imposteur. Tout doit se plier à nos stades; si le texte des anciens y est contraire, nous le corrigeons. Mais voilà un petit malheur: les voyageurs retrouvent la preuve manifeste de l'authenticité des monumens que nous refusions d'admettre. Que feront nos érudits, nos critiques? Je ne le sais pas; c'est encore un secret académique.

La relation de M. Salt forme la partie la plus intéressante de celle du lord Valentia. L'auteur vient de mettre sous presse le récit d'un second voyage qu'il a fait dans ce pays: il n'a pas pénétré plus loin que la première fois; les mêmes obstacles l'ont arrêté. Mais un mécanicien anglais, resté lors du premier voyage auprès du prince de Tigré, a recueilli des notes dont M. Salt a tiré parti. Il a visité, en passant, les côtes orientales de l'Afrique, depuis Mozambique jusqu'à Quiloa. La traduction de cette nouvelle relation pourra se joindre à l'ouvrage que nous venons d'apprécier.

Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite, et dans diverses parties de Venezuela, dans l'Amérique méridionale; par M. Dauxion-Lavaysse.

(22 avril 1813.)

Les voyageurs suivent trop souvent les traces de leurs prédécesseurs, et fatiguent le public par des redites inutiles des choses qui souvent ne méritaient pas d'être dites une seule fois. M. Dauxion-Lavaysse n'est pas de cette race moutonnière qui pullule aujourd'hui en France comme en Angleterre. Quoiqu'il ait voyagé plutôt en

colon et en militaire qu'en observateur de profession, il a recueilli des notions neuves et importantes; nous lui devons ce que nous savons aujourd'hui de plus authentique sur les deux intéressantes colonies de Trinidad et de Tabago; ses courses dans quelques parties de la province de Venezuela nous ont valu nombre d'observations locales qui complètent ou rectifient le tableau que feu M. de Pons a tracé de cette grande et riche colonie; tableau très-estimable sans doute, mais plutôt puisé dans les archives de l'intendance de Caracas, que fondé sur les observations de M. de Pons: enfin, toutes les parties du Voyage de M. Dauxion-Lavaysse sont semées d'utiles aperçus, de traits instructifs et amusans, racontés avec une grande franchise, souvent avec beaucoup d'esprit, et dans un style plein de naturel. A côté de ces qualités recommandables, nous en avons remarqué d'autres qui le sont moins; une sorte de prolixité dans quelques récits, un peu de négligence dans la rédaction, des sorties trop fréquentes contre les ennemis de la France, enfin une tendance à morigéner et à chicaner tous ceux qui, avant lui, ont écrit sur les mêmes pays, et qui ont pu commettre des erreurs auxquelles sans doute M. Dauxion, à son tour, ne prétend pas avoir pu constamment échapper. Nous aurions aussi désiré de trouver dans la carte de l'île de Trinidad les détails physiques et topographiques dont l'échelle la rendait susceptible; celle de Tabago lui est très-supérieure, et fait beaucoup d'honneur à M. Poirson.

Tel est le jugement général que nous croyons devoir prononcer sur le présent Voyage. Nous allons en analyser quelques passages qui donneront, nous le pensons, envie de lire le reste.

Un Indien se faisait passer parmi ses compatriotes pour un grand sorcier; il avait des liaisons intimes avec le grand *Mabouya*, ou le diable; il faisait mourir par ses paroles ceux qui encouraient sa haine, et, s'humanisant parfois,

il faisait conduire chez lui toutes les jolies sauvages de son canton. M. Dauxion-Lavaysse, alors *corrégidor* d'un district de Trinidad, entreprit de dessiller les yeux des Indiens sur les fraudes de cet homme. Le *capitaine Sylvestre* (c'est ainsi que s'appelait le sorcier) était venu offrir au *corrégidor,* qu'il redoutait, de partager avec lui son autorité, en l'initiant aux mystères de sa science; il avait accepté une invitation à un dîner en tête à tête. Les principaux Indiens, placés dans un cabinet voisin, pouvaient tout voir et tout entendre. Après avoir égayé le sorcier par quelques verres de vin de Bordeaux et de Madère, M. Dauxion lui parla de son savoir magique. N'est-il pas vrai, compère Sylvestre, lui dit-il, que tu ne passerais pas pour un si grand sorcier si tes gens n'étaient pas si bêtes? Tu fais bien de profiter de la supériorité de ton esprit : il en est de même parmi nous; les gens d'esprit vivent partout aux dépens des sots. Encore un verre de Madère et une cigarre, répond Sylvestre, le rire de la ruse sur les lèvres, et je vais t'enseigner tout ce que je sais. Il fait ensuite un grand étalage de sa connaissance des plantes, et de son habileté dans l'art de les employer à la guérison des blessures et des maladies. — Est-ce donc là, compère Sylvestre, toute ta sorcellerie? — Ah! ma foi oui, compère corrégidor. — Comment donc as-tu pu faire accroire aux Indiens que tu savais tout, que tu voyais le grand Mabouya, et que, par son secours, tu pouvais les accabler de toute sorte de malheurs, et même leur donner la mort? Le magicien continue à fumer sa cigarre, et ne répond mot. — Comment t'y pris-tu pour faire périr l'autre sorcier, qui, sous prétexte de te guérir, te rendit aveugle? Ici, Sylvestre se mit à crier contre ce scélérat; et voyant M. le corrégidor applaudir à ses discours, il finit par dire franchement : Je le fis empoisonner. Ce n'est donc ni le diable ni le grand Mabouya qui le fit périr! C'est moi, dit-il en riant, qui suis le diable et

le grand Mabouya..... — Qui t'a appris cette profonde science? — Celui qui était chef du village avant moi; mais j'ai plus inventé qu'il ne m'en a appris. — Je sais que c'est toi qui empêche les Indiens de se faire chrétiens; dis-moi, que penses-tu des missionnaires? Parle franchement; je te donnerai une dame-jeanne de rum. — Ah! les *padres* sont de plus habiles sorciers que moi! Je ne serais plus rien s'il y avait ici un *padre* : tous ces prêtres sont des coquins; MM. *** me l'ont dit. — Sylvestre, ces messieurs parlent ainsi parce qu'ils sont de mauvais sujets, des libertins; ils ne pourraient pas débaucher les Indiennes et friponner les Indiens s'il y avait un *padre* dans le hameau. — Compère corrégidor, moi je n'aime pas les *padres*... Il allait faire un beau sermon philosophique contre les prêtres, lorsque tous les Indiens fondirent sur lui, l'accablant d'injures, et lui promettant bien qu'ils ne seraient plus ses dupes.

M. Dauxion ne peint pas avec moins d'intérêt cette race que le luxe européen a condamnée à un éternel esclavage, et que plusieurs écrivains ont représentée comme privée, jusqu'à un certain point, de la faculté intellectuelle. Il raconte plusieurs beaux traits des nègres, et se range sagement parmi le nombre, malheureusement très-petit, des colons éclairés qui réprouvent le maintien, plus impolitique encore qu'immoral, du système pur et simple de l'esclavage. Ici M. Dauxion, qui si souvent dénonce les crimes et les vices des Anglais, aurait dû rendre une généreuse justice à la sévérité avec laquelle ils font exécuter la loi qui défend la traite des nègres. L'autorité d'une nation commerçante est ici d'un grand poids, et il est permis de prendre une leçon même d'un ennemi.

Je voudrais pouvoir citer tout du long la scène entre M. Dauxion et les capucins d'Aragon, qu'il visita quelque part dans l'intérieur de la Guyane espagnole. Ces pères, à qui leur règle défend de parler à table, choquèrent no-

tre voyageur par une réception qui au fond n'avait pas le caractère de l'hospitalité : ils étaient à dîner ; M. Dauxion arrive, exténué par la fatigue et la faim; son enfant, ses nègres, étaient dans le même état : les pères capucins continuent à manger en silence; le voyageur prend la liberté grande de s'emparer d'une partie de leurs alimens et de leurs boissons en faveur de son enfant; lui-même, voyant que les capucins négligeaient de faire la lecture édifiante qui leur est prescrite, il ouvre une Bible, et leur lit la parabole du Samaritain; ce qui pouvait passer pour une épigramme. Rien ne dérange la gravité des pères; mais, quand ils eurent fini leur dîner, ils en firent apporter un autre excellent et abondant pour les voyageurs, qu'ils traitèrent de la manière la plus obligeante et la plus gracieuse. Le plus ancien des pères dit à M. Dauxion : *Z'entends lé francès, zé l'ai apprisé en Gascoungne;* et puis, pour montrer combien il était versé dans notre littérature, il apporte le Dictionnaire historique du Jésuite Ferrer, livre admirable selon lui, et dans lequel il obligea M. Dauxion de lire à haute voix un paragraphe très-injurieux contre Voltaire. A chaque injure, le capucin éclatait de rire; quelquefois il interrompait la lecture en s'écriant : *Quel couquin, quel infâmé couquin, cé Voltaire! Es damnado, es damnado, con todos los demonios. N'est-ce pas, signor francès, que cé Voltaïre était oun pìcoron muy infamé?* — M. Dauxion trouvait la table des capucins trop bonne pour contredire leurs opinions; c'est une politesse que peut exiger un père capucin aussi bien qu'un académicien lisant ses vers à ses *amis* qui ont dîné chez lui.

C'est assez nous arrêter à des anecdotes; l'ouvrage de M. Dauxion renferme des choses d'une utilité plus directe. Il nous apprend, par exemple, la différence physique qui existe entre les Antilles, qui sont les sommets d'une chaîne granitique, et les îles de Tabago et de Trinidad, dont les plaines et les collines schisteuses sont une

prolongation des côtes de l'Amérique méridionale. Les plantes diffèrent aussi. Les ouragans ne s'étendent point au sud du large détroit qui sépare les Antilles de Tabago, et qu'on pourrait appeler détroit de Colomb.

Un fait très-curieux, c'est que l'ancienne canne à sucre originaire des Canaries, ou plutôt venue des Indes par la Méditerranée, par les îles de Candie et de Sicile, n'est presque plus cultivée dans les colonies françaises. La canne d'Otaïti, transportée d'abord à l'Ile-de-France par feu M. le comte Bougainville, cultivée ensuite au jardin de l'Intendance à la Martinique, est depuis une dizaine d'années devenue commune dans toutes les plantations, et a justifié les espérances de ceux qui lui donnaient la préférence sur la canne ordinaire. Le produit en est plus abondant et d'aussi bonne qualité; la plante résiste mieux à toutes les variations de température; ce qui a engagé les colons de la Louisiane à la cultiver exclusivement. M. Dauxion pense qu'elle viendrait à maturité dans les départemens méridionaux de la France, après avoir été acclimatée aux îles Canaries. Ici la justice eût dû faire avouer à l'auteur que nous avons, dans ce journal, proposé une idée semblable (1) : la canne de Mazanderan, province de la Perse, croît dans un climat bien plus froid que celui de la Louisiane, et même que celui de l'Italie et de la Turquie d'Europe; elle pourrait probablement être transportée directement de son lieu natal sur les bords de la Méditerranée, où tant de cantons déserts attendent la main qui doit les défricher. Les côtes de Chypre et de Candie, celles de la Caramanie, la vallée de l'Eurotas en Péloponèse, le district dit *le Marchesato* en Calabre, les plaines de Pestum, les marais Pontins, et les côtes de la Corse, paraissent offrir un choix de localités parmi lesquelles un examen plus approfondi déterminerait celles qui méritent la préférence.

(1) *V.* p. 241.

M. Dauxion, qui accuse avec raison M. Pinkerton de transporter à son gré les montagnes et les vallées, s'exprime lui-même inexactement au sujet d'une province anglaise dont les géographes anglais ignorent l'existence. Voici le passage de M. Dauxion, tom. II, p. 455 : « La » forteresse, dit-il, du port de *Mosquito-Shore,* dans la *baie* » *de Honduras,* etc., etc. » Si M. Dauxion eût visité ces lieux dont il ne parle qu'en passant, ou s'il eût consulté l'atlas du Précis de la Géographie universelle, il eût senti la nécessité de substituer au langage incorrect et vague des marins et des contrebandiers, celui de l'histoire et de la science. Les envahissemens anglais sur la côte du Mexique se divisent en deux parties distinctes : 1° l'*Yucatan anglais,* qui s'étend sur 200 milles le long de la rivière de la Balise ; le chef-lieu, fortifié, muni d'un port et renfermant plus de 200 maisons, s'appelle *la Balise;* 2° la *côte de Mosquites,* en anglais *Mosquito-Shore,* où plusieurs tribus belliqueuses sont à la solde des Anglais, qui y entretiennent quelques postes militaires, et qui permettent aux mauvais sujets de la Jamaïque de s'y établir. Nos autorités sont la Relation du lieutenant Henderson, qui a commandé cette station ; le Routier du capitaine Earle, et les Notes et Cartes manuscrites d'un officier de marine français.

Voyage pittoresque de l'Oberland, district du canton de Berne.

(3 octobre 1813.)

L'aspect des plaines, des îles, des montagnes, produit des impressions différentes sur l'âme du voyageur.

Une plaine, couverte de moissons jaunissantes, entrecoupée de vertes prairies, et parsemée de rians villages, occupe agréablement les regards et la pensée de l'homme

instruit, et habitué aux méditations sérieuses. Il calcule combien de familles trouvent ici l'aisance par le travail; il se représente les cités populeuses que nourrit cette terre fertile. Sa raison est satisfaite, mais le sentiment et l'imagination ne sont pas fortement émus, et se lassent bientôt d'un spectacle uniforme.

C'est dans les îles pittoresques et peu étendues que le sentiment aime à se reposer. Ces coins de terre dont l'œil embrasse les limites, et que la nature elle-même a détachés du reste du monde, présentent l'image d'un asile tranquille, d'une propriété chérie. Une peuplade composée d'amis et de parens, qui met en commun ses travaux et ses plaisirs, qui circonscrit ses vœux dans l'enceinte de ses rivages; point de trésors corrupteurs qui troublent l'harmonie des mœurs simples et douces : telles sont les idées que l'aspect d'une île romantique éveille chez l'homme sensible. En laissant ses regards errer sur l'immensité des flots, l'insulaire semble contempler, du sein d'une retraite sûre, la mer agitée de la vie humaine; mer si trompeuse et si fertile en naufrages. Ces superbes vaisseaux qui passent devant ses yeux, en déployant le magnifique appareil de leurs voiles, amusent un instant son heureuse indifférence; il n'admire point leur marche orgueilleuse, il garde le soupir de la pitié pour le moment où les flots apporteront à ses pieds les débris de ces colosses.

Mais ce sont les hautes montagnes qui plaisent à l'imagination. Tout y favorise le libre essor de l'esprit. Un air plus pur et plus subtil, en donnant plus de légèreté au corps, donne plus de sérénité à l'âme. Nos idées, nos sensations y prennent un caractère grand, hardi et proportionné aux objets nouveaux, singuliers et gigantesques qui nous environnent. Les pics qui s'élancent vers les cieux, les précipices où semblent s'entr'ouvrir les voûtes infernales, l'aigle qui plane dans les régions de la lumière,

la cataracte dont les eaux paraissent jaillir d'un nuage pour s'écouler dans un autre; tout nous rappelle à la fois la fragilité de notre être matériel, atome perdu parmi ces masses colossales, et la sublimité de notre être intellectuel qui, dominant au-dessus de cet amas de matière, embrasse dans sa pensée libre et immortelle la naissance, les révolutions et les merveilles de ce monde périssable.

Cependant ce n'est pas l'imagination seule qui se trouve satisfaite par l'aspect des Alpes. Cette chaîne de montagnes, singulièrement favorisée par la nature, réunit les charmes divers de tous les genres de paysages. D'abord la raison, lorsqu'elle est éclairée par les lumières des sciences physiques, y découvre des objets bien propres à l'intéresser, mais en même temps à l'humilier, à la confondre. La structure de ces montagnes présente de toutes parts une vaste ruine. Nous voudrions reconstruire dans notre pensée cet édifice dont les débris nous étonnent. Le bouleversement de la plupart des couches dont se composent les montagnes, la succession irrégulière de celles qui semblent être restées en place, la bizarre variété qu'offrent la direction des veines métalliques et la configuration des cavernes, l'énorme étendue des blocs qui, étrangers au sol où ils se trouvent jetés, ont dû y être transportés par une force incalculable : tous ces phénomènes entraînent l'esprit méditatif dans la recherche des causes qui ont façonné et modelé notre globe. Mais en vain la patiente étude accumule-t-elle les observations; en vain la spéculation téméraire construit-elle des systèmes; à mesure que nous avançons, la lueur fallacieuse qui nous guide s'éloigne et nous fait entrevoir, en s'éloignant, un obstacle inattendu, ou nous conduit dans un nouveau labyrinthe; partout nous rencontrons une barrière insurmontable : à la seule pensée des catastrophes que ce monde a dû éprouver, l'effroi de la mort semble nous glacer, la ténébreuse horreur du chaos semble nous en-

velopper ; nous nous arrêtons sur les bords du précipice, et, dans notre main tremblante, le flambeau de la science pâlit devant les flammes de l'abîme.

L'homme sensible rencontre aussi parmi les Alpes ces asiles de la paix et de l'innocence où il aime à se réfugier. Les champs fertiles qui se penchent vers les lacs cristallins de Thoun et de Brientz, les vergers de Hasli qui fleurissent au milieu des glaciers ; ici les allées d'arbres fruitiers qui ombragent les flots impétueux de l'Aar ; là les clochers des villages qui confondent leurs pointes avec la cime des pins et des mélèses : telles sont les scènes douces et riantes que présente l'Oberland ou le haut pays du canton de Berne. La pyramide naturelle du mont Niesen forme le vestibule de ce pays qu'entourent des rochers et des glaciers immenses. Suspendues au-dessus des précipices, les ruines de quelques châteaux rappellent l'esprit indomptable de ces anciens chevaliers, rivaux de l'aigle et du chamois dont ils envahissaient le domaine ; mais ces monumens ne réveillent en général aucun souvenir de tyrannie féodale. Patriarches plutôt que seigneurs, ces chevaliers gouvernèrent avec justice et douceur une contrée qu'ils avaient conquise sur les glaces éternelles, une tribu de pasteurs qu'ils avaient arrachée à l'empire d'une ignorance sauvage. Les habitans de l'Oberland, et plus particulièrement ceux de Hasli, conservent dans leurs chants populaires une tradition d'après laquelle ils seraient sortis de la Scandinavie. Chassés de leurs antiques foyers par une famille cruelle, un oracle leur enseigna le chemin d'une nouvelle patrie où ils retrouveraient les rochers, les torrens et les forêts toujours vertes de leur demeure primitive. Mais à quelle époque cette migration se fit-elle ? Tous les monumens se taisent ; peut-être cependant un voyageur zélé découvrira quelques caractères runiques qui, gravés sur les rochers, attesteront ce fait ignoré. Un seul village, celui de

Brientz, a eu le malheur d'acquérir une place dans l'histoire véritable; ses habitans essayèrent de former un canton indépendant; mais le sort trompa leurs nobles espérances.

Un voyage pittoresque dans l'Oberland était depuis long-temps l'objet des vœux de tous ceux qui savent aimer la belle nature. Cette partie des Alpes est long-temps restée moins connue que la Savoie et le Valais. Les Alpes, en général, n'ont acquis leur juste célébrité que depuis un demi-siècle.

Les montagnes, aussi bien que les hommes, doivent toujours une partie de leur réputation moins à leur grandeur véritable qu'à la situation dans laquelle le sort les a placées. Le mont Olympe, le mont Athos, sont des collines en comparaison des colosses qui composent la chaîne des hautes Alpes; mais ces collines se détachent d'une manière pittoresque de tout ce qui les environne; elles se dessinent avec majesté sur la voûte azurée; elles projettent sur la vallée de Tempé, sur les flots de Lemnos, une ombre vaste et imposante Le mont Blanc, le mont Rosa, le sombre pic de la Terreur, la Vierge, si longtemps inaccessible, montagnes trois à quatre fois plus élevées et plus grandes que l'Olympe et l'Athos, frappent cependant moins les regards du spectateur, parce que les masses voisines, presque aussi colossales, en atténuent la grandeur relative, et même en cachent directement les parties moyennes et inférieures, ce qui empêche l'œil de mesurer la distance du sommet à la base. Mais lorsque, parvenu à travers mille périls sur la cime des Alpes, le voyageur calcule, le baromètre à la main, l'immense élévation à laquelle il respire; lorsque, d'un regard mal assuré, il sonde les abîmes qu'il a franchis, son esprit conçoit toute la grandeur de ces monumens d'une puissance éternelle; il rougit de s'être extasié devant ces vulgaires montagnes, qui, vues d'en haut, ne lui semblent

plus que des fourmilières, et qui désormais n'en imposeront plus à son œil exercé.

N'est-ce pas ainsi que, dans le monde moral et littéraire, de petits esprits, favorisés par la fortune, soutenus par un peu d'adresse, parviennent à usurper longtemps ces hommages d'admiration, cet éclat de gloire, ces honneurs suprêmes qui ne doivent appartenir qu'au génie? Mais la justice des siècles venge les Alpes et le génie.

Le *Voyage de l'Oberland* satisfait également les yeux et l'esprit. L'élégance du texte descriptif répond en général à celle des gravures et de l'impression; mais le mérite le plus frappant des descriptions, c'est de renfermer beaucoup de faits, beaucoup d'idées. Quelques locutions hasardées, quelques expressions qui portent l'empreinte de la philosophie allemande, n'effacent point à nos yeux le mérite d'un écrivain d'ailleurs très-éloquent. Ces *helvétismes* donnent en quelque sorte à ce livre un nouveau titre de confiance; car en trahissant la plume d'un des plus vertueux et des plus illustres citoyens de la Suisse, ils prouvent que la description de l'Oberland a été dictée par la double inspiration que font naître l'aspect des lieux et l'amour de la patrie.

Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale; par M. Leblond, correspondant de l'Institut impérial. Tome Ier.

(11 novembre 1813.)

Nous devons plusieurs voyages instructifs à des médecins. Aucune profession dans la société ne procure à ceux qui l'embrassent un accès aussi libre, aussi fréquent dans l'intérieur des familles. Chez les nations asiatiques, un

médecin, admis dans l'appartement des femmes, voit tomber le voile jaloux, et met à contribution ces redoutables pachas qui pillent toute une province soumise et tremblante. L'Espagnol américain dépose en faveur d'un médecin cette défiance intolérante et inhospitalière dont tous les voyageurs, antérieurs à M. de Humboldt, avaient éprouvé les fâcheux effets. Dans notre bonne ville de Paris, les médecins jouent un rôle extrêmement important dans toutes les affaires sociales; je ne parle pas de ces savans respectables qui doivent leur considération à des travaux connus; mais le docteur le plus léger de savoir égale souvent un procureur en activité, un notaire en adresse et un avocat en faconde : il devient souvent l'oracle des bourgeois qu'il guérit, et le conseiller des grands qu'il se garde bien de guérir, attendu qu'il est de leur dignité comme de son intérêt qu'ils soient toujours un peu indisposés. Quel talent, quel mérite peut égaler aux yeux des sybarites modernes les talens et le mérite de celui par les soins de qui nous nous flattons d'être, pendant quelque temps, mis à l'abri des deux choses que nous craignons le plus, la douleur et la mort ? Il n'y a pas de métier plus lucratif; les gens de loi même en sont justement jaloux : car, parmi les enfans d'Hippocrate comme parmi les suppôts de Thémis, on a vu des exemples d'une fortune rapide; on a vu, en peu d'années, les parasites s'élever au rang d'Amphitryons. Aussi, je voudrais qu'un de ces docteurs à la mode, après avoir fourni sa carrière brillante et lucrative, consacrât ses opulens loisirs à nous tracer un tableau moral de Paris. Personne ne connaît mieux que ces messieurs tous les dédales du monde.

Mais si les médecins deviennent, par leur situation sociale, de vrais observateurs de l'homme; si, forcés d'avoir au moins une teinture des sciences physiques, ils sont accoutumés à étudier les secrets de la nature, il arrive aussi très-souvent qu'ils s'attachent aux sinistres doctrines de

la nouvelle philosophie corpusculaire, qui, sans être précisément le matérialisme, en est certainement l'alliée intime. Il faut être en garde contre le témoignage de ces gens qui voient dans la pensée une sécrétion de l'estomac, et qui prétendent adoucir les caractères avec du sucre. Leurs doctrines influent facilement sur leurs observations, et je ne me fierais guère à un voyageur de cette école.

M. Leblond nous paraît un homme grave, sage et fort étranger à toutes les vanités, à tous les préjugés à la mode. Cette relation d'un voyage commencé en 1767, et terminé en 1802, est, pour ainsi dire, l'histoire entière de sa vie laborieuse et utile. Entraîné, par la lecture des ouvrages de Buffon, à l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement à celle de la géologie, M. Leblond partit jeune encore pour les Antilles, où l'exercice de la médecine lui procura bientôt une existence indépendante et agréable. Il habita successivement les îles de la Martinique, de Sainte-Lucie et de la Grenade. Ses observations sur ces colonies remplissent le premier volume de son ouvrage. Les plus intéressantes pour le commun des lecteurs ont rapport aux Caraïbes noirs de Saint-Vincent, tribu belliqueuse et sauvage, au milieu de laquelle M. Leblond a passé plusieurs jours. Quoique descendans des nègres, ils avaient adopté l'usage d'aplatir la tête des enfans nouveau-nés. Notre voyageur voudrait bien y attribuer leur courage supérieur à celui des nègres. M. Leblond n'affirme rien; d'autres affirmeront pour lui. Ne désespérons de rien : on se plaint de la disette de génies; mais patience, les médecins inventeront sûrement un moule au moyen duquel on aplatira, arrondira ou bossellera les têtes des enfans nouveau-nés jusqu'à ce que l'organe du génie se développe.

La peinture que fait M. Leblond de la vie des colons anglais et français se lit agréablement; elle est semée d'anecdotes intéressantes, mais elle aurait pu être abrégée.

Parmi les usages des colons anglais, il en est un qui nous a frappé comme étant un reste des mœurs anglo-saxonnes et scandinaves. On invite une demoiselle à boire un verre de vin, même sans la connaître ; elle ne peut refuser sans être malhonnête. Un domestique verse alors deux verres de vin de liqueur. Le verre à la main, on demande à la demoiselle : *Your sentiment, Miss?* Votre pensée, Mademoiselle ? Elle répond : *Love and friendship and your very good health!* Amour et amitié, et votre santé ! Ce *toast* est répété par le buveur, et les deux verres sont vidés d'un seul trait. Chez les anciens peuples du Nord, les filles des rois recevaient solennellement les princes et héros étrangers, en leur offrant la coupe hospitalière remplie d'hydromel. Lorsque les Anglo-Saxons entrèrent en Angleterre, leurs chefs, Hors et Hengist, avaient amené leur sœur, la belle Ravéna. Dans un festin, elle présenta au roi des Bretons, Vortigern, une coupe d'or remplie de vin, en disant : *Laward King, was heil!* Seigneur roi, votre santé ! Le roi demanda à un interprète le sens de ces mots ; on les lui expliqua, et on l'informa qu'il devrait répondre : *Drind heil!* Bois en bonne santé ! Ravéna but dans la coupe, Vortigern la prit de ses mains, et y but également ; puis, ravi de la beauté de l'Anglo-Saxonne, il lui fit une déclaration d'amour, l'embrassa, et la demanda en mariage. Les frères y consentirent, à condition qu'il cèderait aux Anglo-Saxons une partie de la province de Kent. Ainsi, la fameuse heptarchie anglaise commença par un toast. C'est aux médecins à juger le mérite des détails que notre docteur donne sur les diverses maladies des nègres. Ses aperçus sur la structure physique et géologique des Antilles seront reçus avec gratitude et avec confiance, même par ceux qui n'admettront pas dans toute leur étendue ses doctrines systématiques sur la formation des terrains d'alluvion.

C'est dans les volumes suivans que des courses plus pé-

rilleuses, des aventures plus variées, des observations plus neuves et plus piquantes, viendront intéresser vivement les lecteurs de toutes les classes. Après avoir habité l'île de la Trinité, et s'être fait naturaliser Espagnol, notre voyageur pénétra dans la Guyane espagnole, remonta l'Orénoque, et étendit ses courses à travers les Cordillières jusqu'à la province de Guayaquil, située sur les bords de la mer du Sud; il parcourut le bord de cette mer, plus justement nommée le Grand-Océan oriental, depuis la contrée de Choco, où fut découvert le platine, jusqu'au-delà de Lima, capitale du Pérou. Voici l'aperçu général que, dans sa préface, M. Leblond donne de cette partie de ses voyages; cette citation fera, en même temps, connaître son style.

« Mille obstacles de tout genre entravent la marche du voyageur dans ces immenses contrées. En plaine, il trouve des chemins que les pluies rendent souvent impraticables: lorsqu'il gravit les montagnes, la chute d'un rocher ou d'un arbre lui barre le passage et le force de rétrograder. Il est obligé de se munir de tentes pour se reposer la nuit, marchant souvent plusieurs jours de suite sans rencontrer ni habitations ni auberges, mais seulement quelques *tambos*, ou refuges que le gouvernement entretient dans les Andes du Pérou... Il faut souvent que, suspendu sur des cordes tendues d'une rive à l'autre, il franchisse des torrens qui roulent avec fracas dans des abîmes d'une profondeur épouvantable. Il faut enfin traverser quelques sommets des Cordillières, appelés *Paramos*, près desquels on se tient à l'abri, quelquefois pendant plusieurs jours, en attendant le moment favorable pour passer; car, si malheureusement on y est surpris par l'ouragan, les bêtes de charge et même les hommes courent le danger d'y mourir glacés par le froid, ou d'être jetés par le vent dans les précipices. »

C'est dans ce voyage que M. Leblond a été témoin des

principaux événemens d'une guerre dont l'objet et les détails, généralement ignorés, méritent toute notre attention. Cette guerre avait été suscitée, en 1780, par un descendant des Incas ou empereurs du Pérou, nommé Tupac-Amaro. Capitaine inhabile, politique maladroit, il prétendait avoir reçu quelques instructions dans un séminaire, et possédait une grande audace. Il fut reconnu Inca, et parut à la tête de la nation péruvienne, mal armée, il est vrai, mais pleine de courage. Tupac-Amaro marchait déjà sur Cuzco, ancienne capitale du royaume. Sept à huit cents hommes, sortis de cette ville pour le combattre, sont surpris et faits prisonniers. Tupac-Amaro a la cruauté de les faire égorger et brûler dans une église, alors même qu'ils lui tendaient les bras pour implorer sa clémence. Si, moins docile aux inspirations de son naturel féroce, il avait pardonné à ces infortunés, et qu'il les eût ramenés à leurs familles, tout le peuple de Cuzco l'aurait reçu avec enthousiasme et l'aurait placé sur le trône de ses ancêtres. La conquête du haut Pérou, assurée par les montagnes qui l'entourent, aurait entraîné celle de Lima et de toutes les contrées maritimes. Les Espagnols-Américains eux-mêmes, las des vexations qu'ils endurent de la part des Espagnols-Européens, auraient saisi avec empressement cette occasion pour s'affranchir d'un joug odieux, en reconnaissant l'empire des Péruviens.

Cet événement fut suivi d'une insurrection générale qui dura trois ans, et qui coûta la vie à 20,000 Espagnols et à 60,000 Indiens. Elle a laissé dans les cœurs un levain qui fermente encore, et qui concourt à redoubler les secousses révolutionnaires qu'éprouve dans ce moment l'Amérique espagnole.

M. Leblond n'a pas négligé l'histoire naturelle du Pérou : le premier, il a décrit les mines de platine ; le premier, il a observé que le plateau de Santa-Fé, grâce à

son extrême élévation, représentait par sa température et par ses végétaux une contrée européenne, jetée comme une île au milieu des régions équatoriales; observation consignée dans un mémoire imprimé en 1785, mais qui alors parut peu croyable : M. de Humboldt l'a depuis constatée et développée.

La dernière partie des Voyages de M. Leblond embrasse une contrée dont le nom seul excite l'intérêt le plus vif; c'est la Guyane française, cette colonie si mal famée, si mal administrée, et néanmoins si propre à devenir une mine de richesses. Envoyé à la recherche du quinquina, M. Leblond examina pendant dix-huit ans les productions naturelles de la Guyane, en remonta les rivières, vécut au milieu des tribus sauvages, et forma les projets les plus sensés pour la civilisation et la mise en culture de ces vastes et fertiles contrées. La révolution interrompit ses utiles travaux; une partie des collections de M. Leblond fut dispersée; mais il lui est resté des matériaux précieux. Nous avons vu et examiné une grande et belle carte de l'intérieur de la Guyane, dressée par l'habile M. Poirson, d'après les nombreux plans levés sur les lieux par M. Leblond. Cette carte, qui donne pour la première fois un aperçu détaillé et juste de la géographie physique de la Guyane, ornera un volume suivant du Voyage dont nous exposons ici le contenu général.

Vues des Cordillières et Monumens des peuples indigènes de l'Amérique, par M. Alexandre de Humboldt, formant l'Atlas destiné à accompagner la Relation historique du Voyage de MM. de Humboldt et Bonpland.

(12 février 1814.)

§ 1er. Le grand ouvrage qui doit renfermer les nombreux et variés résultats du voyage fait par M. de Hum-

boldt dans les deux Amériques, s'achève lentement au milieu des circonstances les plus difficiles, mais il s'achève. Nous possédons maintenant l'Atlas pittoresque complet, destiné à accompagner la première partie de la Relation historique que nous avons également vue imprimée, et qui sera rendue publique dès que le commerce aura repris sa marche ordinaire.

Déjà plus d'une fois nous avons entretenu nos lecteurs des découvertes intéressantes que la plupart des sciences historiques et physiques doivent, soit aux observations, soit aux recherches de M. de Humboldt. Le volume présent jette un jour absolument nouveau sur l'histoire des nations américaines les plus civilisées. « J'ai réuni dans » cet ouvrage, dit l'auteur, tout ce qui a rapport à l'ori» gine et aux premiers progrès des arts chez les peuples » indigènes de l'Amérique. Les deux tiers des planches » qu'il renferme offrent des restes d'architecture et de » sculpture, des tableaux historiques, des hiéroglyphes » relatifs à la division du temps et au système du calen» drier. A la représentation des monumens qui intéres» sent l'étude philosophique de l'homme, sont jointes les » vues pittoresques de différens sites, les plus remarqua» bles du continent.... La description de chaque planche » forme, autant que la nature du sujet l'a permis, un mé» moire particulier. J'ai donné plus de développement à » celles qui peuvent répandre quelque jour sur les analo» gies que l'on observe entre les habitans des deux hé» misphères. »

Ce passage de l'Introduction indique le genre d'intérêt que cet Atlas présente à tous les esprits éclairés. Depuis trois siècles nous n'avons étudié l'histoire primitive de l'homme que sous la dictée des écrivains grecs et romains; écrivains plus attentifs aux belles formes du style qu'à l'exactitude des recherches; écrivains qui d'ailleurs n'ont connu que les traditions conservées dans une très-petite

partie du monde, et qui même ont dédaigné de nous transmettre ces traditions dans toute leur pureté et dans tout leur ensemble. La Genèse, ce monument des plus anciennes notions historiques, fait sentir combien l'histoire primitive est rétrécie et défigurée dans le système des Grecs et des Romains; mais, destiné à un but plus élevé que celui de nous enseigner l'histoire, dénué d'une chronologie positive, et écrit dans le style poétique des peuples orientaux, le livre de Moïse offre à l'érudition et à la critique un champ de discussions interminables. Il est donc bien à désirer que des voyageurs savans et véridiques nous apportent de nouveaux matériaux pour cette branche des études historiques, la plus intéressante de toutes. M. de Humboldt nous paraît avoir laissé peu de choses à faire à ceux qui, après lui, iront parcourir le Pérou et le Mexique; ce n'est qu'en pénétrant au-delà du Rio-Colorado, ou en s'enfonçant dans les montagnes du Chili et dans les forêts du Brésil, que des voyageurs futurs pourront ajouter de nouvelles lumières à celles que nous donne M. de Humboldt. Il reste aussi de longues et pénibles recherches à faire sur les cent cinquante langues parlées dans les deux Amériques, recherches pour lesquelles il faudrait une réunion de plusieurs observateurs laborieux et intelligens.

Quelques lecteurs nous demanderont peut-être si les résultats auxquels est arrivé M. de Humboldt offrent une solution complète du problème de l'origine des Américains. Ces peuples sont-ils des restes d'une colonie carthaginoise, phénicienne, égyptienne, chinoise; ou sont-ce des tribus qui, à l'aurore du monde, sorties de l'ancien continent, perdirent, dans un autre hémisphère, leurs traits primitifs, et se créèrent des langues et des institutions particulières? Dans ce dernier cas, les Américains sont-ils un démembrement de la famille celtique, maîtresse de l'Europe occidentale, ou de la race mongole qui

erre dans les déserts de l'Asie orientale? ou bien sont-ce des nations expulsées de l'Afrique par les nègres? ou enfin le sol de l'Amérique a-t-il produit, sans aucun secours étranger, les êtres raisonnables qui l'habitent, comme il a incontestablement produit les plantes qui le couvrent et la plupart des espèces animales qui y séjournent.

Ce n'est pas l'objet de la critique historique de donner une réponse positive à ces questions; elle se borne modestement à indiquer le pour et le contre sur chacune d'elles.

M. de Humboldt divise avec raison ce problème en deux questions distinctes :

Quelle est l'origine des Américains? •

Quelle est la source de leur civilisation?

A l'égard de la première question, le savant voyageur se rapproche beaucoup d'une opinion que j'ai souvent énoncée, et qui consiste à considérer toutes les grandes races humaines comme originaires de la partie du monde qu'elles habitent. « Le problème de la première popula-» tion de l'Amérique, dit M. de Humboldt, n'est pas » plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'ori-» gine des plantes et des animaux et sur la distribution » des germes organiques ne sont du ressort des sciences » naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les » plus reculées, nous montre presque toutes les parties du » globe occupées par des tribus qui se croient *aborigènes*, » parce qu'elles ignorent leur filiation.» L'unité de l'espèce humaine n'est qu'une hypothèse appuyée, il est vrai, par toutes les analogies anatomiques et ostéologiques, mais non pas un fait démontré par l'histoire positive. Il n'est ni nécessaire ni utile de subordonner à cette hypothèse les libres et ingénieuses recherches qui ont pour but de lever quelques coins du voile sous lequel l'antiquité se dérobe à nos regards.

Il est toutefois constant que toutes les nations améri-

caines, à l'exception des Esquimaux, se ressemblent par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe, et par des cheveux plats, forts et lisses. La race américaine a donc des rapports très-sensibles avec la race mongole qui occupe le plateau central de l'Asie. Dans le système de l'unité du genre humain, il faudrait donc considérer les Américains comme descendans d'une souche asiatique. Mais la comparaison des langues n'a jusqu'ici produit aucun résultat décidément favorable à cette supposition ; le petit nombre de racines mongoles ou tartares qu'on a découvertes dans les langues américaines y ont pu être introduites par ces communications que les guerres et le commerce ouvrent entre les peuples les plus éloignés les uns des autres.

A l'égard de la seconde question, M. de Humboldt a démontré plus complètement et plus solidement que personne avant lui, que l'Amérique a reçu de l'Asie, du moins en très-grande partie, sa civilisation, ses lois, ses croyances religieuses, ses arts et ses notions astronomiques.

Le nouveau continent, de même que l'ancien, présente plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels, comme nous ignorons ceux de Méroë, du Thibet et de la Chine. Le Mexique a reçu sa culture d'un pays situé plus au nord ; dans l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco ont servi de modèles aux monumens que les Incas élevèrent à Couzco. Au milieu des vastes plaines du haut Canada, en Floride et sur les bords de l'Orénoque, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées annoncent l'ancien séjour de peuples industrieux dans ces mêmes contrées que traversent des hordes de chasseurs sauvages. Aucun autre monument ne donne le moindre éclaircissement sur l'existence et la disparition de ces peuples. Trois points lumi-

neux percent seuls à travers l'épaisse nuit des antiquités américaines ; ce sont les trois empires de *Tenochtitlan* ou Mexico, de *Condinamarca* et de *Couzco*. Tous les trois ils paraissent avoir été fondés par des hommes étrangers à la race américaine, par des hommes plus barbus et moins basanés que les indigènes. Grands-prêtres, législateurs, amis de la paix, et des arts qu'elle favorise, ils changent tout-à-coup l'état des nations turbulentes et féroces, qui les accueillent avec vénération et leur obéissent sans murmure. Manco-Capac, législateur des Péruviens, jouissait depuis long-temps d'une grande célébrité ; mais *Bochica*, qui civilisa les *Muyscas*, habitans de Condinamarca ou du plateau de Santa-Fé de Bogota, et *Quetzalcoatl*, qui fonda les institutions civiles et religieuses des *Aztèques*, conquérans du Mexique, nous étaient presque inconnus avant les savantes recherches de M. de Humboldt. Ces êtres mystérieux se ressemblent beaucoup par le caractère sacerdotal dont ils étaient revêtus, et par les miracles, les fictions mythologiques, les récits allégoriques dont leur histoire est remplie. Partout l'homme a voulu rattacher au ciel le premier anneau de la chaîne sociale et historique. Les institutions monastiques, le choix des symboles religieux, les traditions relatives à la cosmogonie ou l'origine du monde, les figures qui dans le calendrier mexicain marquaient les divisions de l'année, tout nous rappelle l'Asie, et spécialement le Thibet.

Nous consacrerons quelques articles au développement de cette thèse générale. Les Mémoires de M. de Humboldt demandent à être analysés en détail, parce qu'ils ne renferment pas uniquement les observations, les opinions, les pensées du voyageur, mais encore la discussion savante des passages d'auteurs anciens et modernes relatifs à chaque question.

Les bibliothèques de Mexico, de Rome, de Berlin et de Paris, ont fourni à M. de Humboldt des matériaux pré-

cieux, des documens qui jusqu'ici n'avaient pas été bien interprétés, bien appréciés, et qui reçoivent un nouveau jour par les observations correspondantes de notre voyageur. Entre autres, M. de Humboldt a démontré l'authenticité d'un extrait des Annales de l'empire mexicain, conservé à la Bibliothèque impériale. Ces Annales, qui paraissent remonter au VIe siècle de l'ère vulgaire, marquent en hiéroglyphes les migrations et les guerres de plusieurs nations antérieures aux Aztèques, dont l'histoire plus certaine commence à l'an 1091.

Ces sortes de discussions, nécessairement appuyées de citations, sont aujourd'hui décriées avec soin dans les journaux littéraires; ce sont, disent certains soi-disant *gens de lettres*, ce sont des compilations; terme qu'on applique actuellement à tout écrit qui n'est pas roman, drame ou discours académique. Au milieu de ces furibonds ennemis de l'érudition, nous n'osons qu'avec beaucoup d'art et de ménagement présenter au public des articles où l'appareil de l'érudition est inséparable de la nature du sujet. Mais pour prouver, si besoin il y a de preuve, qu'un savant et un érudit peut avoir des pensées très-ingénieuses, et les exprimer avec toute l'élégance convenable, nous citerons le passage suivant, qui termine l'Introduction aux Vues et Monumens d'Amérique.

« Les Mexicains et les Péruviens ne sauraient être ju-
» gés d'après des principes puisés dans l'histoire des peu-
» ples que nos études nous rappellent sans cesse. Ils
» s'éloignent autant des Grecs et des Romains qu'ils se
» rapprochent des Etrusques et des Thibétains. Chez les
» Péruviens, un gouvernement théocratique, tout en fa-
» vorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics,
» et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation
» en masse, entravait le développement des facultés indi-
» viduelles. Chez les Grecs au contraire, avant le temps
» de Périclès, ce développement si libre et si rapide ne

» répondait pas aux progrès lents de la civilisation en » masse. L'empire des Incas ressemblait à un grand éta- » blissement monastique dans lequel était prescrit à cha- » que membre de la congrégation ce qu'il devait faire » pour le bien commun. En étudiant sur les lieux ces Pé- » ruviens qui, à travers les siècles, ont conservé leur phy- » sionomie nationale, on apprend à apprécier à sa juste » valeur le code des lois de Manco-Capac et les effets » qu'il a produits sur les mœurs et sur la félicité publi- » que. Il y avait une aisance générale et peu de bonheur » privé, plus de résignation aux décrets du souverain que » d'amour pour la patrie, une obéissance passive sans » courage pour les entreprises hardies, un esprit d'ordre » qui réglait minutieusement les actions les plus indiffé- » rentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point » d'élévation dans le caractère. Les institutions politiques » les plus compliquées que présente l'histoire de la so- » ciété humaine avaient étouffé le germe de la liberté » individuelle; et le fondateur de l'empire de Couzco, en » se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, » les avait réduits à l'état de simples machines. »

Voilà, ce nous semble, le bon style de l'histoire philosophique.

(23 février 1814.)

§ 2. De toutes les analogies que M. de Humboldt nous fait remarquer entre les monumens et les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, la plus frappante est celle que présente la mythologie mexicaine dans ses fables sur les destructions et les régénérations de l'univers. Les livres sacrés des Hindous parlent des quatre âges du monde et des quatre grands déluges qui ont fait périr l'espèce humaine. D'après Géorgi, les Thibetains ont une tradition sur cinq âges du monde. Les cycles des Étruriens et

les quatre âges d'or, d'argent, de cuivre et de fer, chez les Grecs, se rattachent à la même idée fondamentale.

« Les peuples du Mexique, dit Gomara, écrivain du » XVIe siècle, croient qu'avant le soleil qui les éclaire main- » tenant, il y en a quatre qui se sont éteints les uns après » les autres. Ces cinq soleils marquent autant d'âges au » bout desquels notre espèce a été détruite par de grands » désastres. » Un dessin mexicain, conservé au Vatican, a fourni à M. de Humboldt la représentation hiéroglyphique de cette tradition mythologique, commune à toutes ces nations, qui, sous les noms de Toltèque, Aztèque et autres, se sont répandues du nord de l'Amérique dans les contrées mexicaines. Ce monument, autrefois mal expliqué, est le sujet d'une notice très-intéressante dont nous allons donner l'analyse.

Le premier âge du monde comprend 5,206 ans : il s'appelle âge de la terre. On vit paraître des nations de géans qui se détruisirent mutuellement, et dont l'existence paraît attestée aux yeux des Américains par ces énormes ossemens qui, d'après les savantes recherches de M. Cuvier, sont les débris de plusieurs espèces animales depuis long-temps éteintes, et qui vivaient probablement dans un ordre de choses différent de celui qui règne aujourd'hui sur notre planète. Ce premier âge des Mexicains répond à l'âge de la justice chez les Hindous, pendant lequel le dieu Rama vainquit l'empire des géans, établi dans l'île de Ceylan. Ce fut une cruelle famine qui, en faisant périr tout le genre humain, termina cet âge. Le génie qui, dans le dessin mexicain, représente la famine, porte un de ces chapelets qui depuis un temps immémorial sont en usage parmi les Chinois, les Thibetains et les Mongols, et qui, lors de l'invasion de ces derniers, furent adoptés en Europe.

Le deuxième âge est de 4,804 ; c'est celui du feu ou l'âge rouge. Le dieu du feu descend sur la terre ; un embrase-

ment universel suit les pas de ce génie destructeur; et comme les volatiles seuls pouvaient y échapper, la tradition porte que tous les hommes furent changés en oiseaux, à l'exception d'un seul couple qui se cacha dans une profonde caverne.

Le troisième cycle, ou celui de l'air, embrasse un espace de 4,010 ans. L'espèce humaine périt par la violence des ouragans; quelques-uns furent convertis en singes. Ces animaux parurent alors pour la première fois dans le Mexique. Comme ils sont encore aujourd'hui beaucoup plus fréquens dans l'Amérique méridionale qu'au nord de l'isthme, et qu'ils entreprennent souvent des émigrations lointaines lorsque la faim ou l'intempérie du climat les chasse de leur séjour primitif, il semble que cette tradition renferme un trait de l'histoire des animaux.

Le quatrième âge, ou celui de l'eau, dura 4,008 ans. Une grande inondation fit périr l'espèce humaine, ou, pour parler plus exactement, les hommes furent changés en poissons, à l'exception d'un seul couple qui se sauva dans le tronc d'un cyprès. C'est la dernière grande révolution que le monde ait subie. A la fin de chacune de ces périodes, on voit paraître des tigres dévorans qui rugissent de joie au milieu de la destruction universelle.

La durée de ces quatre âges est de 18,028 ans, calcul fort modeste, si on le compare aux millions d'années qu'entasse la mythologie hindoue. Mais on sait que tous ces nombres ne proviennent que des multiplications ou des divisions d'un nombre astronomique, souvent hypothétique.

Ces traditions sur l'origine du monde, celles sur la mère du genre humain, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'histoire d'un édifice pyramidal, élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; les cérémonies d'ablution pratiquées à la naissance des enfans; ces idoles faites avec de la farine de

maïs pétrie, et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples ; ces déclarations de péchés, faites par les pénitens; ces associations religieuses, ressemblant à nos couvens d'hommes et de femmes; cette croyance universellement répandue de l'arrivée de plusieurs réformateurs étrangers, distingués par leur teint blanc, leur longue barbe et la sainteté de leur vie, toutes ces circonstances avaient fait supposer aux religieux espagnols de la suite de Cortez que le christianisme avait déjà été prêché à ces peuples à une époque très-reculée. Il n'est pas absolument impossible que des idées chrétiennes soient parvenues dans le nord-ouest de l'Amérique par l'intermédiaire des Nestoriens, qui se sont certainement répandus jusque dans la Chine; mais il est facile de se passer de cette conjecture hardie, en se rappelant que tous ces traits du système religieux et mythologique des Mexicains se retrouvent dans le Thibet et l'Hindoustan.

Le système régulier du calendrier mexicain paraît une preuve ou d'une ancienne civilisation perdue au milieu des révolutions et des guerres, ou d'une communication avec les peuples civilisés de l'Asie. Les Mexicains avaient de petites périodes de cinq jours ou des demi-décades, des mois de vingt jours, des années civiles de dix-huit mois avec cinq jours complémentaires, comme dans le calendrier français républicain; des indictions de treize ans, de *grandes années* ou demi-siècles de cinquante-deux ans, et des siècles, ou *vieillesses*, de cent quatre ans. La période de sept jours ou la semaine, usitée parmi les Chinois, les Hindous et les peuples de l'Europe, était entièrement inconnue aux Mexicains de même qu'aux Japonais. M. de Humboldt indique beaucoup d'autres rapports entre les systèmes qui réglaient la division du temps chez ces deux peuples. Tous les deux, ils ne désignent pas l'année ou le jour par des chiffres, mais par des figures

astrologiques. Or, parmi les douze signes du zodiaque japonais, mantchou et thibetain, il y en a neuf qui sont précisément les mêmes que les figures hyéroglyphiques servant à désigner les vingt jours du mois chez les Mexicains. Il faut lire dans l'ouvrage même les savantes recherches et les ingénieuses conjectures auxquelles cette observation donne lieu. Sans conduire à une démonstration historique complète des anciennes communications entre l'Asie et l'Amérique, cette discussion présente aux amis de la bonne érudition des traits extrêmement curieux. Un des plus singuliers, c'est la tradition sur un Votan, Wodan ou Odin, qui a donné son nom à un des jours de la demi-décade mexicaine, comme à un jour de la semaine des Hindous et des Scandinaves. Nous avons été tenté de révoquer en doute cette analogie, parce que la mythologie scandinave offre dans tous ses traits, comme dans son ensemble, un caractère tout-à-fait local et national qui semble exclure toute idée de communication et de mélange. Nous avons été ramené par une réflexion très-judicieuse de M. de Humboldt : les peuples les plus éloignés peuvent avoir eu des communications avec un centre de civilisation commun, et ces émanations d'un foyer de lumières éteintes peuvent remonter à une époque si reculée, que l'effet des circonstances, des révolutions, des lois et des institutions nouvelles, a pu imprimer même aux traditions mythologiques de chacun de ces peuples un caractère particulier et original.

Le système du calendrier mexicain paraît, à l'époque de la conquête par Cortez, avoir répondu plus exactement à la marche du soleil que n'y répondait alors celui des Européens, auquel on n'avait pas encore appliqué la correction grégorienne. Le calendrier mexicain avait subi une réforme en l'an 1091 de notre ère.

Ce trait n'est pas le seul qui contrarie les systèmes de Pauw, et même les raisonnemens de Robertson sur le

degré de barbarie, d'ignorance et de faiblesse qu'ils attribuent aux nations indigènes du nouveau continent. Comme rien ne prouve que ce continent soit sorti plus tard que le nôtre des eaux de l'antique chaos, rien aussi ne démontre que l'intelligence humaine s'y soit développée avec moins de vigueur et de rapidité. Les trois nations historiques du Nouveau-Monde, les Aztèques, les Péruviens et les Muyscas, ou Moscas, ne le cédèrent point aux Japonais, aux Thibetains, aux Mongols, en habileté, en courage, en industrie : d'un autre côté, ils présentent de grandes analogies par leur attachement à des superstitions astrologiques et leur soumission à une autorité absolue qui prétendait tirer son origine du ciel. Le Mémoire où M. de Humboldt discute le calendrier des Moscas, gravé sur une pierre, renferme un grand nombre de traits qui peuvent intéresser nos lecteurs.

Sur le plateau fertile de Condinamarca qu'environnent les Cordillières, et que rafraîchissent constamment des vents salubres, vivaient les tribus sauvages des Moscas. Un fils du Soleil, ou plutôt le Soleil lui-même, revêtu d'une forme humaine, parut au milieu de ces simples enfans de la nature. *Bochica*, c'était son nom, ne respirait que le bonheur des humains; mais son épouse *Huyathéca*, quoique douée d'une éclatante beauté, nourrissait dans son cœur barbare la haine et la méchanceté; elle contrariait tous les projets bienfaisans de son divin époux; elle détruisait les fruits qu'il avait fait naître, et osa même déchaîner de nouveau les torrens dont il avait dompté la fureur. Lassé de cette lutte, Bochica relégua la belle Huyathéca dans les cieux, où elle devint la déesse de la lune. Se livrant alors sans obstacle à ses nobles travaux, il réunit les hordes errantes, leur enseigna les arts, leur donna des mœurs, féconda la terre, enchaîna les fleuves; et, pour faire écouler un lac qui couvrait une partie de Condinamarca, sépara d'un coup de baguette les deux ro-

chers qui servent aujourd'hui de portail à la magnifique cascade de Tequendama. Une cellule, bâtie près de cette cascade, devint l'asile de sa vieillesse, ou plutôt le lieu de son apothéose; ce fut là qu'au milieu de prières et de méditations pieuses, il abandonna le terrestre séjour. La forme de gouvernement établi par Bochica ressemble beaucoup à celui que suivent les Japonais et les Thibetains. Quatre chefs de tribus élisaient le grand-prêtre de Condinamarca, qui était présumé héritier des vertus, de la puissance et de l'âme de Bochica. La puissance temporelle était confiée à un autre chef, nommé *le Zaque*. Une ville sainte, respectée par les princes, inviolable au milieu des guerres les plus sanglantes, recevait tous les ans la visite d'un grand nombre de pélerins qui venaient adorer le pontife et le symbole du Soleil. Il est impossible de méconnaître ici le dalaï-lama du Thibet, et le daïri du Japon.

Les Moscas avaient aussi leur calendrier, entièrement différent de celui des Mexicains et de celui des Péruviens; seuls, parmi toutes les nations connues, ils avaient des semaines de trois jours. Cette singularité fournit à M. de Humboldt l'occasion de réfuter une assertion de Pauw, d'après laquelle les nations américaines ne savent pas compter au-delà du nombre trois. Il est vrai que ce nombre est le terme de l'arithmétique chez quelques tribus pauvres et isolées; mais parmi les quarante systèmes de numération que nous connaissons chez les diverses nations américaines, il y en a de très-compliqués, de très-étendus, et même de très-ingénieux. Notre savant voyageur en rapporte des exemples frappans. Les Péruviens n'étaient pas plus embarrassés que les Grecs et les Romains pour exprimer les grands nombres, tels que les millions et les milliards. Aucune de ces nations, d'ailleurs très-avancées en civilisation, n'a eu les idées simples et heureuses qui président à ce système de numération, ori-

ginaire de l'Inde, et introduit en Europe par les Arabes.

Les langues américaines n'offrent rien moins que des caractères de barbarie et de pauvreté d'idées; au contraire, elles sont très-riches en formes grammaticales, ce qui suppose qu'elles ont été inventées ou perfectionnées par des hommes instruits. Celle des anciens Péruviens, ou l'idiome *quichua*, est aujourd'hui presque généralement adoptée par les Espagnols qui habitent le Pérou; ils la trouvent plus harmonieuse, plus douce, plus gracieuse que le castillan, et cependant le castillan est une des plus belles langues européennes. Les dames de Lima en ont fait l'idiome exclusif de l'amour et de la galanterie. Le langage des Mexicains ou Aztèques a la réputation de rappeler par sa dureté et ses formes bizarres le caractère féroce et superstitieux du peuple qui le parlait. Cependant cette réputation n'est due en grande partie qu'à l'orthographe que les auteurs espagnols ont adoptée pour rendre les mots mexicains. Rien dans cette langue ne choque plus les Européens que l'excessive longueur des mots. Cette longueur ne tient pas toujours, comme quelques savans l'ont prétendu, à la circonstance que les mots sont composés comme en grec, en allemand et en sanscrit, mais à la manière de former le substantif, le pluriel ou le superlatif. Un baiser s'appelle *tetennamiquilitzli*, mot qui est formé du verbe *tennamiqui*, embrasser, et de deux particules additives. Il en résulte quelquefois des mots de douze syllabes. Mais les Grecs en avaient de huit et de neuf syllabes. Une trop grande étendue de mots est un défaut, mais n'est pas une preuve de barbarie. On trouverait plutôt cette preuve dans une langue trop monosyllabique, comme l'anglais et le chinois. Après tout, le hasard et le caprice ont eu une plus grande influence sur la formation des langues que ne l'admettent les philosophes, jaloux d'y trouver des traces de l'histoire primitive. Le Mexicain, comme le Basque et le Chinois, ne

connaît pas la lettre *R*. Cependant aucun autre trait de ressemblance ne rapproche ces langues. Ne faudrait-il pas chercher l'origine de ces singularités dans un défaut d'organes chez les familles isolées qui, les premières, parlèrent des espèces d'idiomes qui, devenus ensuite ceux d'une tribu plus nombreuse, formèrent par leur réunion les langues des nations? Cette idée, je le sais, est l'inverse de l'hypothèse commune; mais en fait d'histoire, une idée reçue n'est souvent qu'une fable convenue.

SUR L'EXPÉDITION AU PÔLE.

(20 mars 1818.)

§ 1er. L'attente de toute l'Angleterre et de toute l'Europe est vivement excitée par la nouvelle tentative que le gouvernement anglais a ordonnée pour explorer les régions voisines du pôle nord, et pour découvrir un passage à travers les mers glaciales, soit au nord de l'Amérique, soit au nord de la Sibérie. Les soins les plus prévoyans et les plus généreux ont assuré le succès de cette expédition, autant qu'il est dans la puissance humaine de le faire. Quatre vaisseaux, rendus aussi forts qu'il est possible de les rendre, en doublant les planches et en augmentant les pièces de fer qui les rejoignent, ont été chargés de tout ce qui est nécessaire pour hiverner au milieu même des glaces; ils sont pourvus d'un équipage choisi, et placé sous le commandement de quatre officiers de la plus grande distinction, le capitaine Buchan, accoutumé à parcourir les dangereuses mers de Terre-Neuve, et qui a visité la tribu sauvage demeurant dans le centre de cette île, et au sein de laquelle aucun Européen n'avait été admis; le capitaine Ross, qui a passé plusieurs années sur les côtes du Danemarck, et au milieu des glaces de la mer Baltique; le lieutenant Franklin, compagnon du

célèbre Flinders, et le lieutenant Parry, auteur d'une astronomie nautique. Les instructions que ces habiles et intrépides marins ont reçues leur assignent, comme but commun de leur voyage, le *détroit de Behring*, détroit auquel tout passage à travers les mers polaires doit aboutir. Mais deux vaisseaux, sous les ordres du capitaine Ross, doivent chercher ce passage par le détroit de Davis et la baie de Baffin, tandis que les deux autres, sous le commandement du capitaine Buchan, doivent se diriger droit au pôle nord par les mers de Spitzberg.

Déjà quelques écrivains anglais se livrent à des rêves brillans; ils nous peignent *l'ancien* Groënland sortant de sa barrière de glaces qu'ils prétendent entièrement rompue; ils répètent les traditions du XVIIe siècle sur quelques vaisseaux baleiniers qui auraient été jusqu'au pôle et même *au-delà*; ils effacent hardiment les terres au nord de la baie de Baffin, quoique Baffin fût un des marins anglais les plus instruits et les plus judicieux; ils se flattent même que le commerce suivra désormais la route directe de Londres à Canton, par le pôle, qui ne sera que de 2,600 lieues marines, tandis que, par le cap de Bonne Espérance, cette même route est de 5,500 lieues.

Cependant deux hommes d'une grande autorité ne partagent pas entièrement ces espérances exagérées. M. Scoresby, capitaine baleinier très-expérimenté, croit les mers polaires remplies de glaces fixes, et propose d'aller au pôle en traîneaux attelés de rennes. M. le capitaine Burney, un des compagnons de voyage de l'immortel Cook, a publié un Mémoire dont il vient de nous envoyer un exemplaire, et dans lequel il prouve clairement qu'il doit exister une grande terre au nord du détroit de Behring; il va trop loin en croyant que cette terre pourrait bien joindre ensemble les deux continens de l'Asie et de l'Amérique; mais toujours est-il certain que ses argumens sont très-contraires à l'existence d'une mer ouverte.

La profonde reconnaissance que le gouvernement anglais mérite de la part de tous les amis des sciences, ne doit pas nous empêcher d'examiner jusqu'à quel point sont fondées les espérances que cette grande entreprise fait naître. C'est même une justice provisoire à rendre aux commandans de l'expédition, que de montrer d'avance les immenses obstacles qu'ils auront à combattre.

Les glaces, ou fixes, ou mobiles, se présentent au premier rang parmi ces obstacles. En admettant pour un instant qu'il n'existe pas de continent polaire; que le Groënland, la Nouvelle-Sibérie, la terre au nord du détroit de Behring, et la terre vue et côtoyée par Baffin, ne sont que quatre grandes îles (ainsi que les mappemondes du XVIe siècle semblent les représenter), il serait encore très-probable que les mers étroites qui les sépareraient seraient habituellement obstruées de glaces. Le capitaine Scoresby a vu et observé la glace se former en pleine mer, à plus de 20 lieues des côtes de Spitzberg; l'eau se cristallisait devant ses yeux, et les cristaux de glace s'élevaient même des couches inférieures de la mer. Voilà donc le principal argument en faveur d'une mer ouverte singulièrement affaibli; en vain compterait-on sur la disparition d'un banc de glace ébranlé par un tremblement de terre ou brisé par l'action des courans. La mer elle-même gèle, quoi qu'en ait dit M. Daines-Barrington. Cette vérité une fois constatée, on comprend les éternelles variations dans l'état des mers polaires.

Dans les années 1660 à 1680, on eut souvent l'espoir de pénétrer jusqu'au pôle, et cependant toutes les tentatives, *authentiquement constatées*, aboutirent à faire rencontrer des glaces fixes qui arrêtaient les navigateurs, ou des glaces mobiles qui, menaçant de les enfermer, faisaient reculer leur courage. Le capitaine Wood, qui croyait fermement à la possibilité d'un passage au nord, se vit arrêté au 76e degré par un continent de glace qui réunis-

sait la Nouvelle-Zemble, le Spitzberg et le Groënland. Le capitaine Souter, au contraire, continua sa route jusqu'au 82e degré 6 m., dans un canal ouvert et tranquille ; mais les glaces fixes qui en formaient les deux bords, commençant à se détacher, il craignit de se voir fermer le chemin du retour, et abandonna son entreprise.

Si le courageux Baffin a pu faire une seule fois le tour de la mer qui porte son nom, on a vu plus souvent cette mer remplie d'îles de glaces fixes, qui avaient jusqu'à 100 lieues d'Allemagne de tour, et qui contenaient des montagnes de 400 pieds d'élévation. Peut-être l'île James, marquée dans plusieurs cartes, était-elle une semblable masse de glace. Le capitaine Wafer avoue franchement qu'il a pris des glaces fixes, hautes de 500 pieds, pour des îles véritables. Les glaces flottantes elles-mêmes sont assez souvent chargées de grosses pierres et d'arbres déracinés qui produisent l'illusion d'une terre semée de végétaux. Il est fort incertain si les Hollandais ont découvert, à l'est de Spitzberg, une côte de terre ou seulement une masse de glace. Dans un de leurs voyages au nord de la Nouvelle-Zemble, ils trouvèrent un banc de glace bleuâtre, couvert de terre, et sur lequel les oiseaux faisaient leurs nids. On a vu deux îles de glace se fixer depuis un demi-siècle dans la baie de *Disco*. Les baleiniers hollandais les ont visitées et leur ont imposé des noms. La même chose est arrivée aux environs d'Islande.

M. Scoresby nous apprend que l'eau des mers de Spitzberg ne contient que 5 onces 3/4 de sel dans un *gallon* de 231 pouces cubiques ; sa pesanteur spécifique est à l'eau pure comme 1,0260, et elle gèle à un froid de 2 degrés du thermomètre centigrade. Il est donc probable qu'à chaque nuit polaire, c'est-à-dire dans chacun de nos hivers, toute l'étendue des mers arctiques se couvre de glace. L'Histoire des voyages nous en fournira des preuves. Mais continuons d'abord la discussion physique.

Les masses de glace flottante provenant d'eau de mer, et qui se distinguent par leur contexture poreuse, due à la présence de quelques gaz qui n'ont pu se dégager, s'enfoncent généralement de 4/5 de leur épaisseur dans l'eau salée, celle-ci étant au point de congélation. Les masses formées d'eau douce ont plus de densité, plus de transparence, et M. Scoresby s'en est fait des *verres ardens*, au moyen desquels il allumait la pipe des matelots étonnés. Ces glaces s'enfoncent de 15/16 de leur épaisseur. Il paraît donc certain que les baies et les détroits des mers polaires, généralement peu profonds, doivent être très-souvent obstrués par des glaces échouées sur les bas-fonds.

Les glaces mobiles ne présentent pas des obstacles moins redoutables. Le choc de ces masses produit un craquement épouvantable qui annonce au navigateur avec quelle facilité son vaisseau serait brisé, s'il se trouvait entre deux de ces îles flottantes. On assure même que le bois que roule cette mer s'enflamme par le frottement violent que le mouvement des glaces leur fait éprouver; la flamme et la fumée s'élèvent du sein de l'hiver éternel. Ces bois flottans se trouvent du moins très-souvent brûlés aux deux extrémités. Dans l'hiver, l'intensité du froid fait continuellement fendre les montagnes de glace; on n'entend à chaque moment que les explosions de ces masses, qui s'ouvrent en crevasses énormes. Au printemps, le mouvement des glaces consiste plus souvent encore dans un simple renversement des masses qui perdent leur équilibre, parce qu'une partie s'est dissoute plus tôt que l'autre. Les brouillards qui enveloppent les glaces fondantes sont si épais, que d'une extrémité d'une frégate on n'aperçoit pas l'autre. Dans toutes les saisons, la glace cassée et accumulée dans les passages ou les golfes, arrête également et le piéton qu'elle engloutirait, et le vaisseau dont elle paralyse le mouvement.

Si, à toutes ces considérations, nous ajoutons que les

mouvemens *ordinaires* des glaces du pôle dépendent de deux causes constantes et éternelles, les saisons et les courans; que, par conséquent, la disparition des obstacles n'est que locale et momentanée, on conviendra que les mers polaires n'offriront jamais une route commerciale. Les immenses bénéfices de la pêche pourraient toutefois s'accroître à la suite des découvertes qu'on espère faire.

(27 mars 1818.)

§ 2. Le principal argument qu'on emploie pour démontrer que de grands changemens dans la position des glaces polaires peuvent ouvrir une route à travers ces régions désolées, c'est la prétendue révolution physique qui aurait fait changer de face l'ancien Groënland oriental. Une colonie florissante, dit-on, une colonie renfermant des villes, des couvens et une nombreuse population, s'est vue tout-à-coup séparée du monde entier par une barrière de glaces qui est venue couvrir ses rivages. Lors de cette terrible catastrophe, tout a probablement dû périr soudainement : hommes, animaux, végétaux, tous les êtres vivans ont dû être saisis au même instant d'un froid mortel. Si aujourd'hui cette barrière s'est déplacée, on retrouvera cette momie d'une nation, cet Herculanum glacé; qui sait si quelques restes des anciens colons scandinaves n'ont pu survivre? si on ne découvrirait pas, sur ces plages long-temps inaccessibles, une peuplade qui aura conservé le langage, les mœurs et le catholicisme du Nord dans le XVe siècle?

Cette perspective romanesque s'évanouit devant un examen critique des faits historiques recueillis dans les *sagas* islandais les plus rapprochés de l'époque où le Groënland fut découvert. Rien dans ces mémoires, conservés au sein des familles des premiers colons, ne prouve que le Groënland ait joui d'un climat plus doux. Les éta-

blissemens des Islandais n'y étaient évidemment point plus solides que ne l'ont été, depuis, ceux des Danois sur la côte occidentale, ou ceux des Anglais à la baie d'Hudson. On n'allait pas au Groënland aussi fréquemment, ni d'une manière aussi suivie qu'en Islande ou aux îles Féroer et Oreades : les voyages pour aller et revenir duraient quelquefois cinq ans. En 1383, un bâtiment arrivant en Norwége y apporta la première nouvelle de la mort de l'évêque de Groënland, décédé depuis six ans. On peut dire qu'il n'y avait guère que des aventuriers très-hardis qui entreprissent ces voyages. Par la même raison, le Groënland était le pays des prodiges; on en débitait les fables les plus incroyables. Par exemple, suivant Torfœus, un certain Norwégien, suivi d'une chèvre, alla de Norwége au Groënland sur la glace : il y avait dans ce dernier pays de grandes forêts dont les arbres produisaient des glands gros comme des pommes, et où l'on faisait la chasse aux ours de mer. On voyait dans la mer d'alentour des géans marins de chaque sexe, et des rochers de glace aussi merveilleux que ceux que les Argonautes avaient rencontrés à l'entrée de la mer Noire.

On reconnaît dans ces récits l'imagination poétique et chevaleresque de ces anciens Scandinaves qui, à l'instar des Jason et des Hercule, allaient chercher les dangers et défier les périls. Mais l'histoire est plus circonspecte. Le livre islandais intitulé *Miroir des rois*, donne de ces pays une idée plus juste (1). L'ancien Groënland ne différait presque en rien du Groënland moderne; la côte, même en été, était entourée de montagnes énormes de glace, telles que les Norwégiens n'en avaient jamais vu dans leur patrie. Les colons établis sur cette presqu'île ne connaissaient pas le pain, et n'exerçaient point l'agriculture; ils échangeaient des dents de walross et des peaux de

(1) *Speculum regale*, v. *Kong-Skugg-Sio*, p. 184, 188, 191, 200.

veaux marins contre le bois dont ils avaient besoin pour se chauffer et pour construire leurs habitations : ils avaient, il est vrai, du gros bétail et des brebis, tandis que les colons actuels, moins industrieux, n'ont que ces dernières. La côte n'était habitée que dans les endroits où la pêche était abondante ; l'intérieur du pays, rempli de montagnes et de vallées couvertes de neiges et de glaces, n'offrait pas un accès plus facile qu'aujourd'hui. Le nombre des colons était peu considérable : « Il n'égalait, dit-on, que le » tiers de celui d'une grande paroisse de Norwége. » On ne leur avait donné un évêque qu'à cause de leur grand éloignement de la mère-patrie. La colonie scandinave en Groënland était divisée en deux cantons : l'un occidental, où il n'y avait que quatre églises ; l'autre oriental, où se trouvaient deux villes ou plutôt villages. Cette division a fait naître une grave erreur en géographie ; on a cru que le canton oriental de l'ancien Groënland occupait la côte opposée à l'Islande ; et, appliquant à ces régions encore inconnues les descriptions pompeuses de l'*Austurbygd* ou du Groënland oriental, on y a tracé des golfes et des promontoires hypothétiques, et qui peut-être n'y existent point du tout. Cette géographie systématique d'Arngrim-Jonasow, de Torfœus, et d'autres Islandais du XVIIe siècle, a été renversée par un critique moderne (1).

En examinant les relations des premiers navigateurs, on voit qu'en partant de l'Islande pour aller au Groënland, ils se dirigeaient au *sud-ouest* (2), évitaient une côte entourée de glaces, et doublaient la pointe de *Hoarf* (c'est-à-dire le *Tournant*), située sur le continent, mais ayant devant elle une île avec une très-grande montagne qu'ils nommèrent *Hoidserk* ou *Chemise-Blanche*. En sui-

(1) Eggers, Mémoires sur l'ancienne position de l'ancien Groënland oriental, dans les *Mémoires de la Société économique de Copenhague*, t. IV, p. 239, 240.

(2) *Ut-sudur*, en islandais. C'est plutôt *sud-sud-ouest*.

vant cette route sur la carte moderne, on est porté à croire que le promontoire en question est le cap Farewell, la pointe méridionale du Groënland, actuellement connu. Les Islandais faisaient ensuite voile au *nord-ouest* pour arriver à la colonie (1).

D'autres navigateurs, en partant de Bergen en Norwége pour aller à cette pointe de Hvarf, se dirigeaient droit à l'ouest, reconnaissaient les îles Shetland et Féroer, et voyaient des oiseaux arriver de l'Islande (2). En suivant cette route sur une carte, et en ayant égard aux courans connus de ces mers, on reste persuadé que la pointe Hvarf est l'extrémité méridionale du Groënland. Par conséquent, l'ancien Groënland oriental n'aurait été que la portion la plus orientale et la plus méridionale de la côte d'ouest. En effet, c'est là seulement que, pendant le mois de juin, une brillante verdure, quelques bosquets de bouleaux, et le parfum des fleurs, justifient le nom de Terre-Verte que les Islandais donnèrent à cette contrée. Plus haut, directement vis-à-vis de l'Islande, les glaces accumulées par l'action constante du courant polaire, ont, de tout temps, dû repousser même les pirates les plus hardis. Le courant, dirigé perpétuellement au sud-ouest, pousse vers cette côte, comprise entre le 60e et le 70e parallèle de latitude, les glaces flottantes qui arrivent des environs de Spitzberg et de l'Ile-aux-Ours. Ce fait, constaté depuis deux siècles, est de nouveau confirmé par les observations de M. Scoresby. Il est donc très-probable que cette côte n'a jamais été accessible, ou ne l'a été qu'à de courts intervalles. Ce n'est pas non plus dans ces régions que les glaces ont entièrement disparu en 1816 et 1817, du moins on n'en a aucun rapport authentique ;

(1) Les autorités d'Eggers sont les ouvrages islandais *Gripia*, manuscrit, le *Landnamabok*, et une carte manuscrite conservée à la bibliothèque royale de Copenhague.

(2) Cette route est décrite dans le *Landnamabok*, p. 101.

c'est beaucoup plus au nord, entre le 70e et le 80e parallèle, qu'une plaine de glace de 18,000 milles nautiques carrés, s'est brisée et a laissé la côte libre. Ce sont les débris de cette masse de glace, qui en partie se sont arrêtés au nord de l'Islande, et en partie se sont portés jusqu'à la Terre-Neuve. Les ruines retrouvées des anciens hameaux et églises des Normans mettent le dernier sceau aux explications qu'on vient de lire. On en a trouvé beaucoup sur la côte sud-ouest; on a découvert jusqu'à sept églises. Après un espace absolument dépourvu de ruines, on en a encore trouvé au nord du cap de Désolation, mais en très-petit nombre. Ces deux séries de ruines indiquent les emplacemens des deux colonies scandinaves (1).

Les faibles restes de ces ruines portent les traces d'une destruction violente par une force ennemie. La grande peste qui, vers le milieu du XIVe siècle, ravagea l'Europe et dépeupla surtout le Nord, a pu étendre ses ravages jusqu'au Groënland. Le commerce avec cette colonie étant devenu un droit régalien des reines de la Norwége, le monopole a pu hâter la décadence de l'établissement. Mais une bulle du pape Nicolas V prouve que la destruction de la colonie fut due à une invasion ennemie; une flotte vint, on ne sait pas d'où, attaquer et dévaster le pays; tout fut détruit par le fer et le feu. Cette flotte appartenait probablement au prince Zichno ou Zinclair, seigneur des îles Orcades et des îles Féroer ou Fréeslande, dont les deux frères vénitiens, Nicolo et Antonio Zeni, ont décrit les expéditions piratiques.

Ces explications, qui font disparaître les merveilles du Groënland oriental, n'ont pas été reçues sans examen ni sans opposition; dans un mémoire imprimé en danois (2),

(1) Thorhallesen, rapport sur les ruines de Groënland, en danois. Arctander, *Voyage*, *idem*.

(2) *Mémoires de la Société litt. scandinave*, année 1814, cahier IIe.

et qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, le lieutenant de marine M. de Wormskiold a essayé de prouver que l'ancien Groënland oriental pouvait exister sur la côte orientale, entre les parallèles 62 et 64. Ses argumens les plus spécieux sont tirés du Voyage de Danell, navigateur qui, au milieu du XVIIe siècle, visita cette côte, dont la direction, selon lui, serait est et ouest; mais ce Voyage n'est pas considéré comme authentique. D'ailleurs, en admettant même cette opinion, qui est une sorte de *mezzo termine*, la thèse générale que nous soutenons n'en serait que faiblement modifiée.

Le Danemarck n'a rien négligé pour décider le problème. Vingt tentatives par terre et par mer ont échoué. En 1788, les lieutenans Égède et Rothe ont atteint la côte orientale au 63e parallèle; les glaces qui menaçaient d'enfermer leur vaisseau les obligèrent de s'en retourner au plus vite. La côte leur présenta l'aspect de la désolation la plus affreuse.

Rien, dans les temps modernes, ne prouve donc ces changemens de climats, ces grandes catastrophes physiques dont quelques écrivains pleins d'imagination ont voulu animer le monotone tableau des régions polaires.

(11 avril 1818.)

§ 3. L'idée d'un hivernage au milieu des régions glaciales effraie l'imagination de ceux qui ont lu la Relation de Bérendt et de Heemskerk; mais ces deux marins hollandais n'avaient rien prévu, rien préparé; le naufrage les livra sans défense aux horreurs d'un hiver polaire; les navigateurs anglais ont calculé les dangers et pourvu aux moyens de s'y soustraire; ils ne paraissent pas douter de la possibilité de se mettre à l'abri du froid, même sous le pôle. Peut-être la nature leur en fournira-t-elle quelques facilités qu'ils n'attendent pas. Les contrées polaires, telles que l'Islande et le Groënland, sont très-riches en sour-

ces chaudes et même bouillantes. Qui n'a pas lu les descriptions du *Geyser*, ce merveilleux jet d'eau bouillante qui surpasse en volume tous les jets d'eau que l'art a produits? Mais on ne connaît pas aussi généralement l'usage économique auquel ces singulières fontaines peuvent être employées. L'historien Snorron, l'Hérodote du Nord, et long-temps juge ou président de la république d'Islande, fit construire un bain pour cent personnes, qui existe encore, et auquel l'eau chaude est fournie par une source naturelle. Des moines, établis au Groënland dans le moyen âge, avaient fait un pas de plus : ils chauffaient leur monastère avec la vapeur des sources bouillantes. Voici ce qu'en rapporte la curieuse Relation des frères Zeni :

« Il y a, dit-il, dans cet endroit (au monastère de Saint-Thomas) une source d'eau bouillante avec laquelle les moines échauffent l'église, le réfectoire et leurs cellules. Parvenue à la cuisine, l'eau est encore si chaude qu'on n'a pas besoin de feu pour apprêter les mets. Pour faire du pain, il suffit de mettre la pâte dans des pots de cuivre, et de tenir ces vases dans l'eau ; le pain cuit de cette manière comme s'il était dans un four. Il se trouve aussi dans ce monastère de petits jardins couverts en hiver ; on les arrose avec cette eau. Par ce moyen les moines font venir des fleurs, mûrir des fruits, et pousser diverses espèces de plantes qui végètent aussi bien que si elles se trouvaient dans des climats tempérés, au point que les sauvages grossiers qui habitent ces contrées, étonnés de ces effets qu'ils regardent comme surnaturels, prennent les moines pour des dieux, et leur portent toutes sortes de présens, tels que des oiseaux, de la viande et différentes autres choses. »

Quoiqu'on ne puisse indiquer aujourd'hui la situation de ce monastère, la relation est trop circonstanciée pour qu'on puisse (ainsi que j'ai d'abord cru devoir faire) y

supposer quelque imposture, ou du moins quelque confusion à l'égard des lieux. « Les moines, dit-on, n'emploient pour les bâtimens de leur monastère, d'autres matériaux que ceux qui leur sont fournis par le volcan voisin : ils prennent à cet effet les pierres qui sont lancées, en forme de scories, par la bouche de la montagne ; et, pendant qu'elles sont encore brûlantes, jettent de l'eau dessus. Elles se dissolvent entièrement par ce moyen, et se convertissent en une bonne chaux, qui, après avoir été employée, se lie si bien qu'elle dure à jamais. Les scories, lorsqu'elles sont froides, servent, au lieu de pierres, à faire des murs et des voûtes très-solides ; car lorsque ces matières sont une fois refroidies, elles ne peuvent être entamées que par un instrument de fer. Les voûtes faites avec ces scories sont si légères qu'il n'est pas besoin d'appui pour les soutenir, et qu'elles se maintiennent toujours entières... On n'est, dans ce pays, guère incommodé de la pluie ; car la première neige qui tombe reste gelée pendant l'espace de *neuf mois*, temps que dure l'hiver. Le peuple vit d'oiseaux sauvages et de poissons. L'eau chaude du volcan, en se jetant dans un grand havre, empêche la mer d'y geler ; ce qui attire en cet endroit une si grande quantité de poissons et d'oiseaux, que les religieux en prennent autant qu'il leur en faut pour leur subsistance et pour celle d'un grand nombre d'habitans du pays, qu'ils occupent continuellement, tant à bâtir qu'à la chasse et à la pêche, ainsi qu'à divers autres ouvrages. »

La relation s'étend ensuite sur le commerce d'échange que ces moines faisaient avec la Norwége et l'Islande.

« On y trouve toujours, durant l'hiver, un grand nom-
» bre de navires qui ne peuvent sortir, parce que *la mer*
» *est tout-à-fait gelée*, et qui attendent le retour du prin-
» temps. »

La carte ancienne, dessinée sur bois, et qui représente

les navigations des frères Zeni, montre le Groënland sous une figure approchant de celle qu'on lui donne actuellement, et sous le double nom de *Grolandia* et d'*Engroënland* (1).

Le monastère de Saint-Thomas y est placé à 3° au nord de l'Islande, position qui répond assez à celle de la *Pointe-Charn*, où les baleiniers ont rencontré des pierres ponces flottantes. C'est aussi vers cet endroit que Volkart Boon, baleinier des îles du Sleswick, découvrit, en 1761, un grand golfe.

Les détails que les frères Zeni donnent sur les maisons et les barques des sauvages habitans du pays coïncident exactement avec ce que nous savons des Esquimaux du Groënland actuel.

« Les barques des pêcheurs d'*Engroënland* ont la forme » d'une navette de tisserand; elles sont faites d'os d'ani- » maux marins recouverts de peaux de poissons cousues » en plusieurs doubles. Ces barques sont si imperméables » et si solides que, dans les plus grandes tempêtes, ceux » qui les montent se contentent de s'y tenir tranquilles, » peu inquiets de l'endroit où les vents et les vagues les » porteront, bien persuadés d'ailleurs que leurs barques ne » courent pas risque d'être fendues ou submergées; même » s'il arrive qu'elles soient jetées sur un roc, elles ne sont » pas endommagées. »

Ce serait un événement singulier de voir les Anglais retrouver le monastère de Saint-Thomas, ou du moins quelque localité semblable. Si, dans le XIVe siècle, de pauvres *frères prédicateurs* ont pu se créer une habitation commode et un jardin riant au milieu des glaces éternelles, que n'y fera pas l'industrie éclairée du XIXe siècle? Une petite colonie de savans qui feraient un séjour de

(1) Une copie exacte de cette carte se trouve dans les *Annales des Voyages*, t. X. Cette carte a aussi été l'objet d'une savante dissertation italienne, par M. Zurla. Venise, 1808.

quelques années dans un endroit semblable, enrichirait les sciences de découvertes précieuses. Le magnétisme, la pesanteur universelle, les aurores boréales et bien d'autres phénomènes ne seraient nulle part observés avec plus de fruit.

Voyage en Perse, fait dans les années 1807 à 1809, *en traversant la Natolie et la Mésopotamie*, etc., etc.; par M. Adrien Dupré; accompagné d'une carte dressée par M. Lapie.

(5 avril 1819.)

Les projets de Bonaparte sur les Indes britanniques ont eu des résultats avantageux pour la géographie. Les officiers et les diplomates envoyés à la cour de Feth-Ali-Schah ont recueilli une foule de notions nouvelles sur la position des lieux, la direction des routes, les forces du royaume, l'administration et l'état civil du peuple. La carte de M. Lapie, enrichie de toutes les observations nouvelles, présente un aspect presque aussi différent de celle de d'Anville, que celle-ci, dans son temps, offrait en comparaison avec Sanson et Delisle. La relation de M. Adrien Dupré nous déroule de son côté un tableau bien différent de celui de Chardin.

Le royaume, dépouillé à l'orient des vastes provinces de Caboul et de Candahar, au nord de la Géorgie et du Schirvan, a encore perdu une partie de ses remparts naturels du côté de la Turquie; les Arabes infestent ses rivages méridionaux où l'on ne vient plus admirer les richesses et le luxe des commerçans d'Ormus. Déchue de sa puissance, la monarchie persane n'a pas acquis le bonheur en échange de la gloire; un prince d'une tribu turcomane, étranger à la nation, règne sur des provinces à moitié dépeuplées et désertes; les magnifiques palais

d'Hispahan tombent en ruine ; le génie de la destruction plane également sur Hamadan, sur Sultaniéh et même sur Schiraz ; partout on ne rencontre que les débris d'une splendeur qui n'est plus. Heureux encore si, à côté de ces superbes ruines, l'agriculture étalait avec sécurité les simples trésors de ses moissons ; si le vigneron pouvait en paix suspendre à ces colonnes brisées les rameaux flexibles de l'arbrisseau chanté par Anacréon et par Hafiz ; mais, hélas ! les hameaux abandonnés sont aussi fréquens que les villes déchues ; les canaux, indispensables pour arroser le sol aride de la plupart des provinces, ont été détruits pendant de longues années de troubles ; les montagnes, jadis couronnées de forêts, ont perdu leurs ombrages et leurs sources ; partout les déserts ont empiété sur les terrains cultivés. De faibles efforts de la part de quelques chefs humains ne peuvent arrêter cette décadence universelle. En général l'ordre civil est une seule série d'abus ; les grands et les petits administrateurs enlèvent au cultivateur jusqu'à sa subsistance nécessaire ; le denier de la veuve et de l'orphelin va grossir les trésors du souverain et des princes ; les hordes nomades, qui constituent la caste des guerriers, se permettent souvent un pillage partiel, et elles n'attendent que la mort de Feth-Ali-Schah pour lever l'étendard de la guerre civile et pour dévaster le royaume entier au nom des princes, prêts à se disputer, les armes à la main, un trône qui n'est pas protégé par le principe de la succession.

Tel est le triste mais l'intéressant tableau que M. Dupré nous trace de la Perse. Il est difficile de révoquer en doute la véracité et l'exactitude de ce voyageur, lorsqu'on remarque combien de soins il a mis à recueillir les détails relatifs à l'administration, lorsqu'on fait attention au ton de candeur, de simplicité et de sang-froid avec lequel il s'exprime. M. Dupré assurément a peu d'imagination et ne met pas beaucoup de poésie dans son style. D'ailleurs

tous les voyageurs qui reviennent de la Perse, Anglais, Russes, Italiens, Français, parlent comme M. Dupré; tous s'accordent plus ou moins à représenter ce pays comme très-peu supérieur à la Turquie sous tous les rapports de prospérité intérieure, et comme infiniment plus faible sous les rapports politiques et militaires.

Beaucoup de causes de cet état fâcheux sont aussi anciennes que les mœurs de l'Asie. La distinction entre les tribus militaires et la population civile est la source éternelle de révolutions soudaines et de guerres ruineuses; elle est la base principale d'un despotisme destructif en lui-même, plus destructif encore par son instabilité. Or, cette fatale division de la nation en deux peuples étrangers l'un à l'autre remonte jusqu'au temps des Xercès et des Darius.

Les Perses et les Mèdes, amollis par les richesses qu'ils avaient conquises à Babylone, abandonnèrent le métier des armes aux tribus belliqueuses des Hyrcaniens, des Mardes, des Uxiens, et autres, qui vivaient presque indépendantes au milieu des montagnes et des déserts. Ces tribus marchaient au combat lorsque *le grand-roi* était assez puissant pour les y contraindre ou assez riche pour soudoyer leurs chefs. La liberté anarchique qui régnait dans une armée persane éclatait même dans la diversité bizarre des armures et de la manière de combattre. La tribu des Sagartiens, entre autres, poursuivait les ennemis fuyans avec des lacets, qu'on essayait de jeter pardessus la tête des fuyards, pour les prendre à la manière des bêtes sauvages. Hérodote nous apprend positivement que les Perses eux-mêmes étaient divisés en tribus, dont trois nobles ou militaires, trois agricoles et quatre vouées au soin des troupeaux. Ils formaient tous ensemble une nation pauvre, peu nombreuse, mais guerrière (1). L'em-

(1) Hérod., t. IX, p. 122. Arrian., t. V, p. 4. Plat., *de Leg.*, t. III.

pire des Perses devait donc inévitablement s'écrouler lorsque la tribu dominante eut perdu les qualités qui lui avaient permis de subjuguer tant de nations, et lorsque les tribus belliqueuses soumises au sceptre persan eurent acquis assez de lumières pour juger qu'elles pouvaient avec avantage abandonner les drapeaux du grand roi. C'est cette constitution militaire de l'ancienne Perse qui explique la rapide dispersion des armées opposées à Alexandre. Ce grand conquérant ne marchait pas au hasard, et n'eut que les apparences de la témérité.

Les Parthes, restaurateurs de l'empire persan, étaient encore une tribu pauvre et guerrière; jadis la cour de Darius et d'Artaxercès ne daigna pas visiter l'obscure province des Parthes, attendu qu'elle n'avait ni assez de blé, ni assez de vin, ni même assez de bétail pour nourrir l'immense cortége du monarque, seulement pendant un passage momentané.

L'état actuel de la Perse n'est donc qu'une répétition, sous d'autres noms, de ce qui existait dans les siècles les plus reculés. Le tableau des *Iliat* ou des *Kourtches*, c'est-à-dire de la population militaire, divisée en tribus, la plupart nomades, n'en est pas moins d'un grand intérêt. C'est le trait essentiel dans l'existence politique, militaire et sociale de cet empire; ce trait, il faut l'avouer, est singulièrement négligé par Chardin, qui, ébloui de l'éclat dont brillait la cour d'Abbas le Grand, n'apercevait pas le fond des choses. M. Dupré publie un tableau nominatif des principales *Iliat*, tiré des papiers de M. Jouannain, ancien premier interprète de l'ambassade en Perse. Nous en avions déjà donné un extrait dans le IIIe volume du *Précis de la Géographie*. Le chapitre de M. Dupré ajoute quelques noms, mais ne nous apprend presque rien sur la constitution intérieure de ces peuplades, sur leurs langues et leurs mœurs. C'est le sujet le plus curieux et le plus important qui reste à observer en Perse; ce serait le

digne objet du voyage d'un orientaliste. Peut-on douter que plusieurs de ces tribus n'aient conservé des restes des anciennes langues des Persans, des Scythes et des Mèdes? Peut-on, sans étonnement, retrouver parmi ces tribus une qui s'appelle *Zend*, nom d'une ancienne langue perdue, et une autre qui s'appelle *Bakhtyari*, dénomination qui rappelle les Bactriens?

C'est d'une de ces tribus nomades que sort Feth-Ali-Schah, souverain actuel de la Perse. Les *Kadjar* (c'est le nom de la tribu royale) parlent turc, comme le plus grand nombre des hordes militaires de la Perse; ils ne sont ni nombreux ni considérés, malgré le crédit dont ils jouissent à la cour. Le prince héréditaire, Abbas Mirza, malgré toutes ses excellentes qualités, a de la peine à faire oublier qu'il est un Kadjar. Cette circonstance peut un jour devenir fatale au repos de la Perse. M. Dupré assure que parmi les nombreux enfans de Feth-Ali-Schah, il y en a beaucoup qui montrent une grande ambition; entre autres Mohammed-Ali-Khan, l'aîné de tous, et qui a été exclu du trône parce qu'il est le fils d'une Géorgienne. « Comment, dit-il un jour à son père, avez-vous » acquis tant d'états et tant de couronnes? — Par mon » épée, répondit le Roi. — C'est bon, j'imiterai votre » exemple. » Une autre fois, on vantait devant lui la générosité de son frère Abbas: « Mon frère, dit-il, est un » insensé, mais moi je garde mes trésors pour en faire » usage en temps opportun. » Ces traits n'indiquent pas un esprit faible, et, malgré toutes les vertus d'Abbas, il se pourrait bien qu'à la mort du roi, Mohammed-Ali, à la tête des tribus militaires, s'emparât du trône. Du moins ce prince mérite toute l'attention des politiques. Le dernier traité entre la Perse et la Russie renferme même un article qui paraît avoir rapport à lui; les Russes promettent généreusement d'appuyer celui des fils de Feth-Ali-Schah que le père aura désigné pour successeur. Il y a de

quoi choisir. En 1809 le schah avoit trente-neuf enfans mâles : quant aux princesses, cela ne se compte pas en Perse. Si la progression continue à être la même, le nombre de *Schah-Zade*, ou fils de roi, doit bientôt approcher de la centaine.

Toutes ces circonstances rappellent encore les temps anciens. Les *Pasargades* étaient la tribu dominante sur l'ancienne Perse, et, dans le sein même de cette tribu, les *Achéménides* ou descendans d'Achémène jouaient le rôle que les enfans de Feth-Ali jouent aujourd'hui parmi les Kadjar. Mais voici en quoi le système ancien était supérieur : la tribu dominante recevait une éducation particulière qui avait pour but de lui assurer une constante supériorité personnelle sur le reste de la nation. C'est, selon la remarque ingénieuse d'un savant Allemand (1), ce système d'éducation que retrace Xénophon dans son admirable *Cyropédie;* car cet écrit ne serait évidemment qu'un roman philosophique si on voulait l'entendre littéralement de l'éducation de tous les Persans nobles et riches, ainsi que l'ont fait Rolin et d'autres auteurs d'une foi robuste; mais il serait, d'un autre côté, difficile d'excuser un grave historien d'avoir composé un roman sans en avertir une seule fois ses bénévoles lecteurs, comme l'ont avancé plusieurs savans (2) : tout s'explique en n'entendant ce qu'il dit des Perses en général que de la tribu dominante des Pasargades, ou plutôt *Parsa-Gad*, c'est-à-dire guerriers persans (3). Ces institutions, fondées sur les idées morales et religieuses les plus élevées, tendaient à inculquer à la classe supérieure un dévoûment sublime à tous ses devoirs, un amour éclairé pour la patrie, et un attachement raisonné pour la monarchie, dont les véritables principes, ignorés de la foule, étaient

(1) Heeren, *Manuel de l'Histoire ancienne*, p. 109.

(2) Freret, Sainte-Croix, Meiners, etc., e.c.

(3) Bochart, *Phaleg.*, lib. IV, ch. 19.

enseignés à ceux qui étaient particulièrement chargés de les maintenir. C'est une école de rois, de princes et de magistrats que Xénophon nous a décrite, et, en admettant cette hypothèse, on conviendra peut-être qu'il n'y a dans *la Cyropédie* qu'un petit nombre de détails où l'éloquent historien a été trompé par ses idées philosophiques ou séduit par son imagination, qui quelquefois sans doute remplissait les lacunes existantes dans les rapports dont il faisait usage. La morale qu'on enseignait dans cette école politique était calculée d'après le but particulier qu'on se proposait : l'obéissance aux parens, la gratitude envers les bienfaiteurs, la haine du mensonge, en étaient les trois bases principales. On y joignait le respect pour la religion des Mages, culte aux mystères duquel la tribu royale des Pasagardes était particulièrement initiée. L'instruction consistait en des simulacres de la guerre et de l'administration civile et judiciaire. On conçoit que de semblables institutions pouvaient, pendant quelques générations, remédier aux inconvéniens naturels d'un gouvernement despotique.

Le gouvernement persan actuel est précisément comme celui de Cyrus et de Darius, fondé sur les idées patriarcales si naturelles à des tribus nomades. Le prince est presque littéralement le père de sa tribu ; il devient par extension celui de la nation. Sans doute ces monarchies patriarcales sont des gouvernemens bien imparfaits si on les compare aux combinaisons de nos monarchies constitutionnelles, et même aux institutions féodales ; nos sociétés politiques actuelles ne se fondent pas plus sur les sentimens, les affections, que sur la force et les armes ; elles sont des confédérations d'intérêts, soumises à des lois positives, et ces lois même sont l'ouvrage de la nation ; le principe même de la succession légitime au trône est en Europe un principe purement politique, une institution constitutionnelle qui ne peut se soutenir que par de bon-

nes lois, par l'esprit public, par les lumières sociales. Mais l'Asie est encore étrangère à toutes nos abstractions politiques; elle est gouvernée par des affections, par des traditions ou par la crainte et les armes; elle ne pourrait pas comprendre l'existence d'un pouvoir qui ne fût pas absolu. Ce serait donc un grand pas de fait pour l'Asie si elle perfectionnait le despotisme patriarcal en ressuscitant ces anciennes institutions, fruits de la méditation des grands monarques, et qui, par une éducation religieuse des princes et des grands, adoucissait, tempérait et enchaînait le pouvoir arbitraire. C'est le plus sérieusement du monde que nous disons qu'une traduction persane de *la Cyropédie* apprendrait à Feth-Ali-Schah des ressources bien plus sûres pour le maintien de son trône et de sa dynastie que toutes celles que peuvent lui enseigner ces nombreux militaires européens qui, attirés par les *tomans d'or*, vont à Téhéran et à Tauris professer le droit divin du sabre.

M. Dupré nous apprend qu'on suit en Perse des principes d'éducation bien différens de ceux de la Cyropédie. Quand la famille royale s'accroît d'un prince, le schah l'envoie chez un grand seigneur qui est obligé de l'élever à ses frais jusqu'à ce qu'il soit en âge de pouvoir être établi comme gouverneur de quelque province ou de quelque ville. Alors le père nourricier jouit encore de l'honneur de fournir à son élève un petit capital de 50 à 60,000 *tomans*, c'est-à-dire de 1,000,000 à 1,200,000 fr., pour le mettre en ménage. On conçoit que les grands seigneurs persans comptent un peu sur la reconnaissance de leurs chers élèves; aussi ces jeunes princes sont-ils, dès leur enfance, environnés d'hommages, et de flatteries.

Il est facile de deviner les mauvaises suites d'un semblable système. Voici un trait raconté par M. Dupré, et qui fait voir à combien de dangers le trône de Perse est exposé par la trop grande fécondité du trône royal:

Un des fils du schah, nommé Mohammed-Taki-Khan, se laissa employer à l'âge de sept ans comme instrument de rébellion contre son père ; un de ses oncles lui mit une couronne sur la tête, le décora d'habits royaux, et le plaça sur un cheval enharnaché d'or et de pierreries. L'enfant, qui était déjà très-bon écuyer, fut enchanté de ses *joujoux* et de son *dada;* il marcha fièrement à la tête d'une armée de quarante mille hommes, destinée à détrôner son père. L'armée rebelle fut vaincue dans une bataille décisive ; le schah fit chercher son fils par quatre de ses frères, qui furent obligés de saisir le petit *usurpateur* par les pieds et les bras, attendu qu'il ne voulait pas se rendre ; il cria surtout pour ne pas être dépouillé de ses ornemens royaux ; cependant, arrivé en présence de son père, il se jeta à ses genoux et demanda grâce. Le schah se borna à lui faire infliger une petite correction paternelle. C'est bien doux, d'après les lois et coutumes de Perse, et pourtant il y a une classe de *libéraux* en France qui trouveront mauvais qu'on fouette les usurpateurs à sept ans, et qui diront peut-être que nous imaginons ce conte pour leur faire de la peine. Nous pouvons affirmer que ce fait est fidèlement extrait de la relation que nous annonçons.

On connaît au surplus en Perse un *remède constitutionnel* contre le nombre surabondant de compétiteurs à la couronne. Une ancienne loi, qui remonte au moins au temps des Parthes, défend de faire monter sur le trône de Perse tout homme qui aura perdu un œil, un pied, un bras ou quelque autre partie essentielle du corps (1). Il est donc reçu de faire arracher les deux yeux à tout prince qui se rend redoutable au souverain régnant. C'est ce que Feth-Ali-Schah lui-même s'est vu obligé de faire à l'égard d'un de ses frères ; mais du moins il ne s'est décidé à cette me-

(1) Procope (*de Bello Pers.*, l. I) et Ammien Marcellin, t. XVII, en parlent déjà.

sure qu'à la dernière extrémité. Voici le fait tel que M. Dupré le rapporte.

Hussein-Khan s'était révolté deux fois contre son frère; deux fois celui-ci lui avait accordé un généreux pardon. Cependant, un jour, Feth-Ali-Schah apprend que les factieux vantent beaucoup son frère; ces discours excitent une vive agitation dans l'esprit du souverain; il est plongé dans de sombres rêveries; tout-à-coup il appelle le bourreau et lui fait un signe convenu; le bourreau se rend chez Hussein-Khan, qui en l'apercevant s'écrie: « Je vois que mon heure est venue. — Non, répond le bourreau, notre monarque est trop humain pour vouloir attenter à votre vie, mais j'ai ordre de vous arracher les deux yeux. » Le prince subit l'opération, et le bourreau apporta au schah les deux yeux de son frère sur une assiette d'or. A cette vue, Feth-Ali redevint tranquille, puis il paya un tribut de larmes à la tendresse fraternelle, et envoya dire à Hussein-Khan qu'il adoucirait sa cruelle situation par tous les moyens en son pouvoir, et que n'ayant plus un rival à craindre, il ne verrait plus en lui qu'un frère et un ami.

Voyage à l'Oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, fait pendant les années 1815-1818; par M. F. Cailliaud (de Nantes); rédigé et publié par M. Jomard, membre de l'Institut, etc.

(23 octobre 1821.)

Une expédition à jamais célèbre a rendu l'Egypte particulièrement intéressante aux Français. L'idée de faire de l'ancien empire des Pharaons une colonie française avait quelque chose d'imposant et d'héroïque; elle était cependant dépourvue de tout fondement solide. Le com-

merce de l'Inde ne peut pas se faire par cette route d'une manière aussi avantageuse que par celle du cap de Bonne-Espérance, et toutes les facilités apparentes que l'Egypte présente à un observateur superficiel sont plus que contre-balancées par la nécessité de *rompre charge* quatre fois, soit en allant, soit en revenant, ainsi que par la navigation lente et périlleuse de la mer Rouge; c'est ce qu'a démontré le respectable M. Blancard, le Nestor des négocians de Marseille.

Mais, en réduisant l'utilité dont aurait pu être la possession de l'Egypte, au produit de son sol, susceptible de fournir le monde entier de sucre et d'indigo, ainsi qu'au commerce avec les contrées sur le haut Nil et dans l'intérieur de l'Afrique, on devait se demander si ces deux objets valaient la peine d'une guerre, non-seulement avec la Porte Ottomane, mais encore avec toutes les nations musulmanes d'Afrique et d'Asie; car il faut se rappeler que la Mecque est le centre des pélerinages mahométans et de toutes les contrées soumises à l'islamisme; une puissance chrétienne établie au Caire coupe le chemin de la grande caravane du Mogreb ou de l'Afrique, et menace de très-près la route de la caravane de Turquie; c'est comme si, au XIIe siècle, un sultan musulman eût essayé de se fixer dans la Toscane.

La nouvelle de l'invasion du pays de *Mizr* par les *Franghi* produisit une commotion simultanée depuis Bagdad jusqu'à Maroc, et depuis Constantinople jusqu'à Tombouctou. La Porte avait pour alliés les peuples, le fanatisme, le climat et la politique de cette grande puissance maritime, qui seule aurait pu soutenir, pendant quelque temps, un établissement en Egypte.

Cette expédition, qui avait séduit tant d'imaginations ardentes, a eu pour seul résultat une nouvelle exploration scientifique d'une terre riche en monumens mémorables. Les Mémoires de l'Institut d'Egypte, publiés sous le titre

inexact de *Description*, etc., ont répandu les clartés les plus brillantes sur les points les plus importans de la géographie, de l'économie politique et des antiquités de l'Egypte ; ces Mémoires, ou, pour mieux dire, ces ouvrages de MM. Girard, Lepère, Fourier, Jomard, Jollois, et autres, seront toujours les sources les plus précieuses pour toutes les descriptions futures de ce pays célèbre ; mais ils laissent entre eux des lacunes, conséquences inévitables de l'interruption forcée des travaux de ces savans. Il restait même des parties importantes à visiter ; telles étaient les *oasis*, ces singulières îles de verdure semées au milieu de la double mer de sable qui environne l'Egypte et menace de l'envahir; les déserts même ont leurs curiosités, et les côtes de la mer Rouge, dépourvues d'eau douce et de verdure, conservent les ruines de ces villes de commerce où les légères galères des anciens, esquivant mieux que nos gros vaisseaux les récifs et les rochers du golfe Arabique, apportaient les fins tissus de l'Inde et les perles de Taprobane.

Ce que la commission d'Egypte n'avait pu faire en 1802, un jeune voyageur français, M. Cailliaud, et un courageux artiste italien, M. Belzoni, l'ont exécuté quinze ans plus tard avec autant de succès que de zèle.

M. Cailliaud a parcouru la grande Oasis à l'ouest de Thèbes, et en a décrit les monumens, parmi lesquels on distingue surtout deux temples égyptiens chargés d'inscriptions grecques, et environnés de tombeaux romains. Ces édifices n'étaient pas entièrement inconnus, comme M. Jomard le prétend ; ils avaient été indiqués au voyageur allemand, M. de Seetzen, par un nègre qui a très-bien décrit l'Oasis.

La seconde découverte de M. Cailliaud est celle des fameuses mines d'émeraude, près du mont Zabarah, mines négligées depuis des siècles et qui étaient connues par les récits merveilleux des auteurs arabes et par quel-

ques passages des anciens. Il les a retrouvées presque dans l'état où les ingénieurs des rois Ptolémées les avaient laissées; il en a repris l'exploitation pour le compte du vice-roi d'Egypte; mais il est douteux si la pierre gemme qu'il en a tirée est comparable à l'émeraude du Pérou. Tout près de là, M. Cailliaud a trouvé le premier une petite ville abandonnée, mais dont les bâtimens sont encore debout et servaient d'habitation aux mineurs. Enfin, il a découvert une ancienne route commerciale qui se dirige vers la mer Rouge, et c'est en suivant ses traces que M. Belzoni est arrivé aux ruines de la fameuse, cité de Bérénice, centre du commerce des anciens avec l'Inde.

Avide de courir à de nouvelles découvertes, et se défiant de ses connaissances scientifiques, M. Cailliaud a remis au ministère de l'intérieur ses matériaux, dont M. Jomard a été chargé de soigner la publication. Ils ne pouvaient être confiés en de meilleures mains, et nous ne rendons qu'un hommage sincère à la vérité, en disant que ce *Voyage*, fruit du courage de M. Cailliaud et du savoir de M. Jomard, est une digne suite du grand ouvrage sur l'Egypte, dont il est un complément nécessaire. Quoique dans un format moins gigantesque, le *Voyage à l'Oasis* peut même, sous le rapport de l'élégance typographique et sous celui des gravures, figurer à côté de la *Description de l'Egypte*. Ce sont les mêmes dessinateurs, les mêmes graveurs qui ont exécuté les planches de l'atlas de la commission d'Egypte.

Un voyage dans des déserts ou parmi des monumens fournit rarement matière à ces extraits amusans que la masse du public préfère aux discussions savantes. Nous pourrions cependant espérer d'intéresser les gens du monde, en leur montrant le jeune voyageur français au milieu de cette tribu d'Arabes qui habite les déserts orientaux de la Thébaïde. Les *Ababdès*, c'est leur nom, vivent dans une entière indépendance; ils ne s'occupent pas plus

des gouvernemens divers de ce bas monde que de ceux qui peuvent exister dans la lune. Le pacha d'Egypte est la seule puissance qu'ils connaissent, et il ne peut pas les atteindre dans leurs déserts arides ni parmi leurs montagnes escarpées. Cependant, le détachement de soldats qui accompagnait M. Cailliaud aux mines de Zabarah avait saisi quelques Ababdès, et les avait forcés de conduire sur leurs chameaux les provisions d'eau et de bois dont les mineurs avaient besoin.

« J'avais coutume, dit M. Cailliaud, de leur demander » pourquoi ils ne venaient pas s'établir auprès du Nil, » où ils trouveraient une vie plus douce et moins sauvage » que celle qu'ils mènent au fond de leurs déserts. » Un de leurs *cheykhs*, qui m'avait aisément distingué des Albanais et des autres soldats du pacha, me répondit une fois : « A tout autre Européen nous dirions combien » de charmes et de délices nous attachent à ces déserts » et à la vie errante ; mais toi, tu les connais, et, comme » nous, tu en sens le prix ; nous te voyons content, ce » n'est pas seulement de briser les pierres, comme tu » le fais tous les jours, mais d'être sous la tente, de vivre » au milieu de nous, des montagnes qui sont l'ouvrage » du Ciel, des troupeaux qui font notre richesse, de ces » sables qui assurent notre indépendance. Que ne restes-tu » avec nous? Tu ne penses plus sans doute à ton pays ; le » nôtre doit te paraître préférable. Demeure avec tes amis » les Ababdès, et renvoie les soldats turcs à leur maître. » Tu es habitué aux mêmes fatigues que nous ; tu dors » sur le sable ; tes travaux dans les montagnes sont plus » pénibles que les nôtres. Nous te donnerons une jeune » fille qui ne connaît que le désert où elle est née ; la ga- » zelle ne peut égaler son innocence et sa douceur. Le » désert de Zabarah nous appartient ; *il doit contenir des* » *trésors que nous ne connaissons pas....* »

Nous prenons ici le *cheykh* sur le mot. Les *trésors in-*

connus que peuvent recéler les mines du désert avaient donc quelque attrait pour ce philosophe indépendant; c'est pour les extraire du sein de la terre qu'il veut retenir le jeune savant européen. Si réellement un chef des Ababdès a tenu ce discours à M. Cailliaud, nous pensons qu'il n'a pas fallu à ce voyageur une grande pénétration pour refuser la brillante place de directeur-général des mines de la république des Ababdès. Le sort qu'il y eût attendu était facile à deviner, un esclavage perpétuel eût payé sa confiance téméraire.

Les *oasis* paraissent avoir contenu des établissemens militaires et commerciaux par lesquels l'Egypte, sous les Ptolémées et sous les Romains, communiquait avec les tribus errantes de la Libye et de l'Ethiopie, qui probablement leur étaient très-connues, jusqu'aux lieux où nous plaçons ordinairement les royaumes et les villes de Bournou et de Darfour. Les mêmes circonstances naturelles, qui font aujourd'hui de Bournou et de Darfour les deux grands marchés de la Nigritie orientale, y ont dû anciennement concentrer dans des villes, autrement nommées, les caravanes africaines qui apportaient en Egypte des esclaves, de l'or, de l'ivoire et des plumes d'autruche. Qu'on veuille maintenant lire les conversations que nos voyageurs modernes ont eues au grand bazar du Caire avec les esclaves et les marchands d'esclaves venus de l'intérieur de l'Afrique, on y verra les Africains énumérer avec des soins minutieux, et probablement avec beaucoup d'exactitude, les villages, les campemens, les montagnes, les fontaines et les rivières qu'ils ont passés dans leur marche. Ces longues nomenclatures ne présentent cependant pas des distances aussi grandes que le croirait un observateur superficiel; le titre pompeux de *royaume*, de *peuple*, de *ville*, doit être traduit par les termes plus modestes et plus vrais de *canton*, de *tribu*, de *campement* ou *hameau*.

En recueillant quelques centaines de semblables interrogatoires, et en les analysant d'après les règles d'une saine critique, un homme habile, résidant en Egypte, pourrait, sans voyager lui-même, faire plus de découvertes sur l'intérieur de l'Afrique, qu'il n'en est résulté de vingt tentatives infructueuses d'y pénétrer. C'est évidemment en suivant une méthode semblable que Ptolémée est parvenu à recueillir une très-grande quantité de noms de peuplades et de lieux qu'il a ensuite essayé de placer géographiquement sur une mappemonde. Mais les peuplades, les villages que les caravanes lui avaient fait connaître, ne pouvaient pas se trouver à des distances aussi grandes les unes des autres que celles qu'il leur assigne; mais les probabilités qui résultent des itinéraires modernes semblent indiquer une réduction de plus de moitié. Grâce à un semblable système de critique limitative, la géographie africaine de Ptolémée pourrait être ramenée à quelque chose de moins incertain. Le *Gir* des anciens paraît retrouvé dans la médiocre rivière de *Djir*, indiqué à M. Burckhardt comme coulant à l'est de Bournou; peut-être le fameux Niger roule-t-il obscurément ses flots dans cette même contrée, sans avoir rien de commun avec le grand fleuve du Soudan occidental.

Retournons en Egypte : l'ouvrage de M. Cailliaud fournit à l'éditeur l'occasion de professer son admiration pour la haute civilisation des anciens Egyptiens; c'est un sentiment naturel chez un savant qui, comme M. Jomard, doit à des recherches égyptiennes une grande et juste célébrité; c'est d'ailleurs un sentiment très-répandu, très-accrédité, appuyé sur des autorités imposantes : Bossuet lui-même y a prêté l'éclat de son éloquence. Il paraît donc bien téméraire (surtout de la part de ceux qui, comme moi, s'avouent étrangers à toute connaissance des antiquités égyptiennes) de vouloir rabaisser, ou du moins modifier considérablement cette admiration uni-

verselle. Mais, après avoir écouté mes raisons, peut-être ceux qui connaissent le mieux l'Egypte seront les plus disposés à les juger dignes d'attention.

Il est une civilisation matérielle qui se manifeste par la culture des terres, la construction de routes et de canaux, la grandeur et la magnificence des temples, des palais et d'autres édifices.

Il en est une autre qui se montre dans la conception des ouvrages d'éloquence et de poésie, dans les grandes idées philosophiques, dans la sagesse et la profondeur des combinaisons législatives. Cette civilisation intellectuelle peut arriver à un très-haut degré chez des peuples relativement pauvres et faibles; elle peut prendre naissance sur un sol qui ne possède pas de grandes masses de porphyre et de granit; elle n'est pas essentiellement liée à la richesse, à la puissance, aux conquêtes et à la grandeur politique.

L'imposante grandeur des monumens ne prouve rigoureusement autre chose que l'existence d'un gouvernement puissant, et non pas un haut degré de civilisation intellectuelle dans le peuple.

L'Egypte ancienne (avant les grecs) était certainement un empire puissant: cet empire avait singulièrement perfectionné certains arts et certaines sciences; il les appliquait aux besoins de l'état et du peuple avec une persévérance méthodique, fruit de ses institutions politiques dont le pouvoir théocratique d'une caste héréditaire de prêtres faisait la base. Mais ces institutions même exigeaient que le peuple n'eût d'autres idées, d'autres notions que celles que son gouvernement lui communiquait; il fallait encore, sous peine de mettre toutes les institutions en péril, que les esprits du peuple et *ceux même des prêtres* fussent détournés de toutes les occupations intellectuelles qui font sortir l'homme de son apathie ordinaire: point de philosophie, point de poésie ni d'éloquence, pas

un historien penseur, pas même d'artiste original; toute l'activité intellectuelle devait se borner à une théologie idolâtre, à une astronomie superstitieuse, à la géométrie pratique, l'économie rurale et la médecine. A cette fin, il était nécessaire de ne pas avoir d'alphabet, mais seulement une collection de signes représentant les idées légalement sanctionnées et permises. Tels sont précisément les trois genres d'hiéroglyphes.

Sous cet ensemble de combinaisons, le peuple, matériellement heureux, ne pouvant regretter la liberté qu'il ne connaissait pas, élevait pieusement ces énormes édifices religieux dont nous admirons encore les indestructibles ruines. La perfection de ces monumens, celle du système d'irrigation, celle des mesures et des poids, prouvent les soins paternels de l'aristocratie sacrée qui gouvernait. L'Egypte était une merveille du monde ancien; mais elle n'était pas ce que les Grecs, et, après eux, les Européens, ont appelé un pays civilisé.

Cette Egypte théocratique éprouva bientôt la nécessité d'une caste de guerriers pour se défendre, et d'une dynastie héréditaire pour se gouverner. Les révoltes des guerriers et les usurpations des Pharaons avaient déjà dénaturé le gouvernement égyptien avant que les autres nations eussent appris à le connaître. Cette circonstance doit nous rendre très-circonspects dans tous les raisonnemens sur ce qu'on appelle la civilisation égyptienne, mais nous en pouvons assez entrevoir pour juger qu'elle n'était qu'un essai de l'enfance de l'esprit humain.

Telles sont les idées que nous livrons au jugement des savans, véritablement versés dans les études égyptiennes. Les Fourier, les Jomard, les Champollion, n'y verront que l'exposé sincère des impressions qui nous sont restées après la lecture de leurs doctes ouvrages. C'est à eux à rejeter ces aperçus, à les modifier ou à les développer s'ils les trouvent justes. L'Egypte ne perd rien de l'intérêt

historique qu'elle doit inspirer, pour être considérée sous un point de vue plus impartial. Nous dirons même que notre manière de penser sur la valeur morale et intellectuelle des anciens Egyptiens n'a rien de contraire à l'hypothèse de M. Fourier sur la haute antiquité du système astronomique des prêtres de Thèbes, dont il reporte l'origine vers l'an 2500 avant Jésus-Christ. La conception d'un gouvernement théocratique, telle que celui de l'Egypte primitive, tient évidemment aux âges de l'enfance des peuples. Ce gouvernement a dû exister à Thèbes cinq ou six siècles dans sa pureté avant qu'il fût remplacé par le gouvernement plus monarchique de Pharaon, établi à Memphis. La sainte Ecriture nous représente déjà ce royaume de Memphis comme très-ancien; elle atteste aussi la célébrité de la ville de Thèbes; elle ne contient rien qui nous oblige à resserrer la longue marche de la civilisation égyptienne dans des limites plus étroites que celles que Bossuet a adoptées.

C'est dans l'ouvrage qu'on attend de M. Cailliaud, sur son voyage en Nubie et dans le Sennaar, que nous trouverons d'importans matériaux pour éclaircir une autre question : les Egyptiens sont-ils venus de l'Ethiopie? Notre intrépide voyageur a découvert les ruines de cette Méroë dont on avait tant exagéré l'importance. Le retour, probablement prochain, de M. Cailliaud, va nous mettre en possession d'un immense recueil d'observations et de dessins. Le *Voyage aux Oasis* ne présente pour ainsi dire que les propylées d'un ensemble de monumens que ce jeune voyageur, avec le secours de son savant Mentor, va élever à l'honneur des sciences et de la patrie.

Voyage souterrain, ou *Description du plateau de Saint-Pierre de Maëstricht et de ses cryptes*; par le colonel Bory de Saint-Vincent.

(31 octobre 1821.)

Le dernier siècle a vu naître deux discussions également vives et peut-être également vaines. Quelle est l'origine du globe terrestre? quelle est l'origine de la société politique? La terre est-elle née dans l'eau ou dans le feu? la société est-elle fondée sur un pacte, ou n'existe-t-elle que par un fait? Que d'esprit, que de savoir n'a-t-on pas dépensé en vain pour résoudre ces questions peut-être insolubles! que d'anathèmes, que d'épigrammes ne s'est-on pas lancés! combien de vérités éternelles proclamées avec l'air du triomphe, et, le lendemain, réfutées, abandonnées, décriées! que de pages éloquentes et inutiles! car, aux yeux du sévère ami de la raison, que reste-t-il du roman physique de Buffon ou du roman politique de Rousseau?

Les métaphysiciens de la politique, impatiens de juger à fond les ressorts de la société, ont imité ce sauvage qui, voulant connaître le mécanisme d'une montre, la jeta contre terre, et la brisa en mille morceaux. On n'a pu la remettre tout-à-fait encore; on la fait avancer, on la fait retarder, et toujours elle marche avec irrégularité. Nos savans politiques, après avoir brisé la machine, ne paraissent guère plus instruits sur son mécanisme, et c'est du temps seul que nous espérons la restauration de ce qu'a détruit la science téméraire et impuissante.

C'est un bonheur pour l'univers, pour notre planète, et, par contre-coup, pour nous autres petits habitans de cette petite planète, que les géologues n'aient pas eu en leur pouvoir de bouleverser le monde physique, comme leurs confrères en rêveries ont bouleversé le monde po-

litique. Il ne serait pas resté une montagne debout; les fleuves auraient été détournés, la mer desséchée aurait été forcée de montrer à découvert ses abîmes; que dis-je? un véritable géologue, peu content du fameux trou de Maupertuis, ferait volontiers sauter en l'air le globe entier pour découvrir si son centre est du granit ou de l'argile.

Ne pouvant employer cette méthode d'analyse, les géologues ont fini par raisonner avec plus de calme; ils ont reconnu qu'ils n'avaient pas pénétré dans l'intérieur du globe d'une millième partie de son diamètre; qu'il était un peu hasardeux de juger de la nature d'un corps par sa millième partie, et qu'il fallait au moins attendre que l'on eût bien étudié les faits nombreux et compliqués que présente cette croûte extérieure; dès lors, plus de poésie, plus de métaphysique; l'aride étude des faits positifs a fait crouler ces systèmes brillans qui reposaient sur des bases imaginaires. Depuis cette réforme des études géologiques, aucun homme instruit n'oserait soutenir que les révolutions immenses dont la surface terrestre porte les traces aient été l'effet d'une cause unique, telle que l'eau et le feu. On a senti combien il était absurde de faire soulever des continens entiers par des éruptions volcaniques, ou de les faire crouler dans des cavernes. Des expériences chimiques nous ont appris à apprécier cette puissance étonnante qu'exercent les dissolvans, les affinités et les gaz expansibles; nous avons substitué à la grossière ressource de l'eau et du feu l'action combinée des agens chimiques, qui peut, du moins, expliquer la formation des roches principales, sans remonter à une cause naturelle première, qui se soustraira probablement toujours aux regards des mortels. Ainsi s'est terminée, par une défaite commune, cette longue lutte des *Neptunistes* et des *Volcanistes*. Quand est-ce qu'on mettra l'eau et le feu d'accord dans la politique?

Pour connaître l'état actuel des connaissances sur la composition physique du globe, nous avons deux ouvrages généraux excellens : l'un est le *Traité de Géognosie*, par M. d'Aubuisson de Voisins, exposé aussi savant que méthodique de tous les faits avérés; l'autre est la *Physique terrestre*, écrite en allemand par M. Parrot, Français et professeur à Dorpat en Russie; ce dernier ouvrage contient un exposé moins étendu des faits, mais on y trouve de plus un essai très-ingénieux de combiner les diverses théories de la terre.

Si les traités généraux sont utiles pour fixer l'état des connaissances, pour en répandre le goût, pour aider le penseur dans ses méditations, c'est par les Mémoires particuliers que les sciences font des progrès, soit en se débarrassant des erreurs, soit en s'enrichissant de vérités nouvelles. La description spéciale d'un terrain remarquable (et quel terrain ne l'est pas?) est un des services les plus réels qu'on puisse rendre à la géologie. Le *Tableau des environs de Paris*, par MM. Cuvier et Brongniart, est le modèle d'une semblable topographie. Nous ne saurions placer tout-à-fait au même rang le *Voyage souterrain* de M. Bory de Saint-Vincent, mais c'est toujours un ouvrage remarquable et digne de la réputation que ce savant s'était acquise par son *Voyage dans les îles de l'Afrique*.

Les grandes cavernes qui s'étendent sous la montagne de Saint-Pierre ont attiré la curiosité depuis qu'on y a découvert les restes d'un grand animal inconnu, du genre des *sauriens*, et assez semblable aux crocodiles. Ces animaux paraissent appartenir à un climat tropique, et tous les hommes instruits savent que ce n'est pas le seul monument d'un état, ou, pour mieux dire, de plusieurs états de notre globe, antérieurs à l'état actuel, et probablement à l'existence du genre humain. On cherchait autrefois l'explication de ce renversement apparent des températures dans le changement de la position de l'axe

terrestre, changement difficile à combiner avec les lois constantes des mouvemens célestes; on ne doute plus maintenant que de simples fermentations chimiques des élémens qui composent le globe n'aient pu produire les variations alternatives les plus extraordinaires dans la température locale. La Sibérie a pu fournir des alimens abondans à ses éléphans laineux, en même temps que les ours blancs vivaient près de ces cavernes de la Franconie remplies de leurs ossemens.

Mais il y a encore, parmi les restes fossiles d'animaux inconnus, beaucoup de preuves évidentes de grands bouleversemens qu'a dû éprouver la croûte du globe avant d'être arrivée à son état actuel de dureté et de stabilité relative. Toutes ces révolutions, produites par des causes tant chimiques que physiques, aujourd'hui anéanties ou affaiblies, doivent être soigneusement distinguées des changemens relativement récens, dont l'histoire, depuis l'existence du genre humain, conserve le souvenir. Tout ce qu'ont fait les volcans actuels, les fleuves, les marées, les ouragans et les hommes pour changer la surface du globe, disparaît devant les grandes révolutions inconnues dont il ne reste que des témoins muets.

Il n'est donc nullement nécessaire que les cavernes de Saint-Pierre aient été formées par la même révolution qui y a enseveli les restes des crocodiles. C'est une erreur commune aux devanciers de M. Bory de Saint-Vincent. Un d'eux, après avoir assuré que la principale grotte est l'ouvrage de la nature, ajoute : « Notre intention n'est pas » de rechercher si cette profonde cavité est due à un *cou-* » *rant de mer* dont les efforts et la rapidité se sont fait » jour à travers les sables mouvans qui leur ont opposé » moins de résistance que les masses environnantes, ou à » d'autres causes dont la discussion mènerait trop loin, » et tout annonce que cette première caverne n'a jamais » été ouverte par la main de l'homme. »

« Pourquoi, lui répond notre voyageur, pourquoi chercher » dans une révolution du globe, dans un courant dont » la marche eût été contraire à celle de tous les courans » qu'on voit aujourd'hui, et dans une cause physique im- » probable, la formation d'une grotte qui n'a de remar- » quable que ses proportions, et de l'origine de laquelle le » moindre carrier de Maëstricht, et la plus mesquine des » entrées qu'on voit sur les flancs du plateau de Saint- » Pierre, rendent chaque jour complètement raison ? Vou- » loir tout attribuer à l'homme, est une erreur considéra- » ble, et personne n'est aujourd'hui de l'avis de ceux qui » virent dans les plus vastes bancs calcaires des valves » d'huîtres rejetées par les écaillères romaines, des monu- » mens laissés par les pélerins de Compostelle, un délas- » sement de singes qui transportaient les coquilles du ri- » vage sur les montagnes; enfin, les poissons gâtés, rejetés » de l'office d'un Lucullus; mais vouloir expliquer par des » raisons physiques ce qui ne peut être l'ouvrage de la na- » ture, me paraît une façon non moins erronée de donner » du merveilleux à ce qui ne saurait en présenter. »

Si je ne craignais pas d'impatienter les lecteurs étrangers aux sciences, j'aurais encore eu du plaisir à parler des observations intéressantes que M. Bory de Saint-Vincent a faites sur ce qu'on appelle les *orgues géologiques;* mais j'aime mieux me borner à faire remarquer aux gens du monde que, si la géologie ne présente plus de romans amusans, elle offre encore incidemment quelques faits susceptibles d'un intérêt général.

Tel est l'établissement qu'avait formé dans les cavernes de Saint-Pierre une troupe de paysans des environs de Maëstricht. Ils s'étaient refugiés dans ce triste séjour avec leurs animaux domestiques, pour les soustraire, ainsi que leurs récoltes, à la rapacité du soldat en déroute, quand les Autrichiens fuyaient devant les armées de la république française. Le vainqueur vit avec surprise, lorsqu'il

fut demeuré paisible possesseur du pays, sortir des profondeurs de la terre de nombreuses familles suivies de leurs troupeaux. Les traces du séjour de ces paysans existaient encore dans les cryptes, quand M. Faujas-Saint-Fond y pénétra. Ce savant rapporte qu'on lui fit voir, à trois cents pas environ de l'entrée, à côté d'un emplacement assez vaste, un four à cuire le pain, très-artistement creusé dans le massif de la pierre, ainsi qu'une cheminée taillée de la même manière, dont le conduit, dirigé par un tuyau dans une des galeries latérales, empêchait la fumée d'incommoder personne. Des étables à vaches et à moutons, ainsi que des loges à porcs, avaient été disposées tout auprès. Les nouveaux troglodytes avaient de l'huile pour s'éclairer, quelques ustensiles de ménage, des légumes secs, de la farine, de l'avoine, et du fourrage pour leurs bestiaux.

Approvisionnés ainsi de tout ce qui leur était strictement nécessaire, ces pauvres gens devaient à la salubrité de l'air et à la douce température qui règne dans ces vastes souterrains, l'état de santé dont ils jouissaient. Ils supportaient avec d'autant plus de patience cette vie solitaire et en quelque sorte sépulcrale, qu'ils se croyaient à l'abri de tout danger, tandis que les autres habitans de la campagne, après avoir tout perdu, étaient forcés de travailler aux redoutes sous le canon de l'ennemi. Cette comparaison adoucissait l'ennui de leur triste captivité. Ils n'osaient cependant sonder toute la profondeur de ces demeures ténébreuses; mais, comme plusieurs d'entre eux avaient travaillé dans quelques-unes de ces carrières, ils pouvaient en parcourir un assez grand nombre sans s'égarer, comme il est arrivé à des voyageurs; ils connaissaient même quelques issues lointaines pour s'évader en cas de surprise.

Un accident inattendu vint troubler leur repos peu de temps avant la fin du siége.

« Ce fut, dit M. de Faujas, un porc qui, fatigué sans

» doute de ne plus respirer le grand air, faillit trahir la » petite république souterraine. Cet animal, ayant trouvé » le moyen de s'échapper de sa loge, partit à toutes jambes » sans savoir où le conduirait la route tortueuse dans la- » quelle il s'était engagé pour chercher le jour. Il courut » si vite, qu'après avoir parcouru un long trajet sans trou- » ver aucune issue, la crainte, ou plutôt une sorte d'ins- » tinct, lui fit pousser des cris aigus et prolongés, comme » s'il eût réclamé l'assistance de quelque être vivant. Com- » me il n'était pas fort éloigné d'un débouché gardé par » des soldats français, ceux-ci l'entendirent. On se doute » bien qu'ils ne manquèrent pas une occasion qui leur » promettait une meilleure chère que celle qu'ils faisaient » dans un pays épuisé, durant un siége pénible. Maîtres » de l'animal, ils se doutèrent qu'il n'habitait pas seul, et » par choix, des carrières obscures; pour s'en assurer, ils » pénétrèrent un peu en avant, où, s'étant arrêtés dans la » crainte de se perdre, ils se servirent de leur capture com- » me d'un appât; l'ayant fait crier de toutes ses forces, ils » virent bientôt arriver à eux d'autres porcs que ces cris » attiraient. Mais, soit qu'avertis du danger par la désertion » de ces animaux, les paysans se fussent enfoncés dans quel- » ques galeries plus éloignées du poste, soit qu'on eût mieux » fermé la porte des étables, les soldats ne purent profiter » long-temps de cette façon d'améliorer leur ordinaire, et » bientôt aucun autre animal n'arriva à la voix du pri- » sonnier.»

On voit qu'une légère étude de la géologie, ou du moins de la géographie physique, ne serait pas inutile pour nos auteurs de romans et de mélodrames, si souvent occupés à bâtir des cavernes, et par conséquent si intéressés à en connaître à fond la structure. MM. Pixérécourt et Cuvelier en ont donné l'exemple; on voit, par les ouvrages de ces célèbres mélodrammatistes, qu'ils ont étudié la physique terrestre; pourtant les naturalistes trouvent encore

à redire sur plus d'une partie de leurs constructions souterraines. Il serait peut-être bon d'attacher un ingénieur géologue aux théâtres des boulevards, pour fournir des conseils et des idées à tout poète qui a besoin de cavernes.

Voyage pittoresque autour du Monde; par M. Louis Choris, peintre. Livraison I à XII.

(6 novembre 1821.)

M. le comte de Romanzoff, chancelier de l'empire de Russie, est du petit nombre des grands seigneurs qui savent faire servir une fortune immense à ces entreprises, patriotiques et généreuses, vrai cachet de la supériorité aristocratique, telle qu'elle devrait être pour commander le respect des peuples. Il n'y a que trop de grands dans tous les pays, qui manquent leur vocation sociale; ceux ci promènent de capitale en capitale leur molle oisiveté, tous les autels de la dissipation et de la volupté fument de leur encens et s'enrichissent de leurs tributs; ceux-là, sacrifiant l'honneur à l'intérêt, ramassent un vil or dans des spéculations ignominieuses ou par des exactions inhumaines; les uns et les autres oublient que, plus on est grand dans la société, plus on doit s'immoler soi-même aux devoirs sociaux et à l'intérêt de l'État.

Pouvons-nous alors nous étonner de voir les sociétés monarchiques s'affaiblir, se dénaturer et se dissoudre; de voir l'esprit démocratique tourner en dérision les institutions aristocratiques héréditaires; de voir le négociant à grandes vues accaparer toute l'estime publique, le fabricant, bienfaiteur de vastes cantons, maîtriser les affections populaires, et partout la classe industrielle agrandir outre mesure sa puissance morale et politique? Défenseur

de la véritable aristocratie, si nécessaire à la liberté dans les grands États, nous ne pouvons pas être soupçonnés d'applaudir à sa chute ; nous ne faisons que reconnaître un fait qui nous afflige. Ce discrédit de l'aristocratie n'existerait pas si l'Europe possédait un grand nombre de Romanzoff. Ce Mécène hyperboréen emploie ses immenses revenus à encourager la civilisation parmi ses vassaux, à introduire dans sa patrie les arts et les inventions utiles, à faire chercher dans toutes les bibliothèques les monumens qui peuvent illustrer l'histoire de Russie, à faire composer et publier à ses frais des travaux d'érudition qu'il sait juger ; mais ce qu'il a fait de plus royal, c'est d'avoir armé et équipé un vaisseau chargé d'observateurs savans, pour faire le tour du monde, découvrir des terres nouvelles et se frayer son chemin de retour à travers les mers polaires.

Si le capitaine Kotzebue, arrêté par des obstacles physiques, n'a pu achever dans toute son étendue la tâche qui lui était imposée, il n'en est pas moins résulté de cette expédition des découvertes très-intéressantes ; elles sont exposées dans la relation que M. de Kotzebue a publiée en russe et en allemand. Un naturaliste savant, M. de Chamisso, va faire paraître les observations relatives à l'histoire naturelle. M. Choris, qui a fait partie de l'expédition, comme peintre et dessinateur, nous donne une collection lithographique de vues, de portraits, et d'autres dessins aussi curieux qu'instructifs, accompagnée d'une relation du voyage. Ses dessins nous font connaître la physionomie des sauvages, leurs habitations, leurs armes, leurs ustensiles, et même plusieurs animaux inconnus que notre grand naturaliste, M. le baron Cuvier, a crus dignes d'être décrits par sa plume savante : il règne dans ses dessins un ton de vérité, de naturel, d'originalité, qui saisit et persuade tout homme accoutumé à contempler ces sortes d'ouvrages ; on sent que ces dessins ne sont

pas, comme ceux de bien des voyageurs anglais, le fruit de l'imagination. Le style de la relation de M. Choris est de même fait pour inspirer de la confiance; il est simple, clair et précis, quelquefois un peu négligé: on voit qu'il parle d'après lui-même, ce qui vaut mieux que de mettre son nom sur un roman, comme celui de Levaillant.

Les peuples et les pays que M. Choris nous fait passer sous les yeux présentent une piquante variété de scènes étrangères à notre civilisation monotone.

L'aride côte de la Californie, cette véritable Arabie du Nouveau-Monde, reçoit la première visite de notre voyageur: Nulle part la nature humaine ne se montre plus récalcitrante aux tentatives qu'un zèle persévérant a faites pour la soumettre au joug des lois et des institutions.

Le village de la mission de *San-Francisco* est habité par 1500 sauvages; ils y trouvent protection, vêtement, nourriture abondante; en revanche, ils sont tenus de cultiver la terre pour la communauté. Le maïs, le blé, les fèves, les pois, les pommes-de-terre, en un mot, tous les produits sont apportés dans le magasin commun. Tous les jours le missionnaire fait faire, à une heure fixe, la cuisine commune, sur une grande place, au milieu du village; chaque famille y vient chercher sa ration, proportionnée au nombre de ses membres. On lui donne aussi une certaine quantité de denrées crues. Deux ou trois familles habitent une même maison. Dans les momens où ils sont libres, ces Indiens vont travailler aux jardins qui leur sont assignés; ils y cultivent de l'ognon, de l'ail, des melons, des pastèques, des courges, et des arbres fruitiers. Le produit leur en appartient, ils en peuvent disposer à leur fantaisie. Hé bien! cette vie tranquille leur déplaît. Pendant l'hiver, ils descendent par troupes de leurs montagnes pour être admis à la mission; mais au printemps la plupart l'abandonnent: ils s'ennuient de toujours travailler et d'avoir tout en abondance.

Dans leurs déserts, ils mènent une vie indépendante, quoique misérable; les rats, les insectes, les serpens, tout, sans exception, leur sert de nourriture, ainsi que des racines, mais en petit nombre; de sorte qu'à chaque pas ils sont à peu près sûrs de trouver quelque chose pour apaiser leur faim. Ils sont trop maladroits et trop paresseux pour chasser. Ils n'ont pas de demeure fixe; un rocher, un buisson, les met à l'abri de toutes les vicissitudes du temps. Ils vont absolument nus. Dans cet état de dénûment, la santé, la joie, les accompagnent. Au contraire, après quelques mois de séjour dans les missions, ils deviennent mélancoliques, ils maigrissent, et leurs regards languissans cherchent dans l'horizon lointain leurs tristes et chères montagnes.

On voit cependant quelques sauvages, habitués à la vie des missions, amener de nouveaux catéchumènes. Les enfans paraissent plus dociles, et les pères missionnaires en élèvent un nombre considérable. Lors du service divin des dimanches, qui est célébré avec beaucoup de régularité, les enfans élevés par le missionnaire, au nombre de cinquante, forment son cortége constant, l'aident pendant l'office, et accompagnent les saintes cérémonies du son des instrumens de musique : ce sont surtout des tambours, des trompettes, des tambours de basque, et d'autres du même genre. C'est par leur bruit que l'on cherche à ébranler l'imagination des Indiens, et à faire des hommes de ces sauvages. En effet, c'est le seul moyen qui puisse agir sur eux. Quand les tambours commencent à battre, ils tombent tous à terre comme s'ils étaient à demi morts. Aucun n'ose remuer; tous restent étendus à terre jusqu'à la fin de l'office, sans faire le moindre mouvement, et il faut même alors leur répéter plusieurs fois que la messe est dite.

Puisque le tambour produit en Californie les effets de la lyre d'Amphion et d'Orphée, il y a tel *maëstro* mo-

derne qui devrait y aller bâtir une Thèbes nouvelle.

Les îles Sandwich présentent un spectacle bien différent. Deux cents Anglais et Américains, qui s'y sont établis, et qui, en partie, occupent des dignités éminentes, y ont introduit un commencement de civilisation européenne; mais comme ils sont tous des matelots, des charpentiers ou des marchands, cette civilisation naissante n'est ni religieuse, ni véritablement politique, elle n'est que mercantile, nautique et militaire. Le roi *Taméama*, aujourd'hui mort, était un czar Pierre en diminutif; il avait l'instinct de la domination, et, de plus, celui du commerce. En vendant aux Chinois des pelleteries amassées sur la côte nord-ouest de l'Amérique, il avait formé un trésor; avec les piastres de Canton, il achetait du canon, de la poudre et des boulets; aidé par des capitaines anglais et américains, il construisait des forts qui, étant garnis de pièces de huit et de douze, ainsi que de quelques mortiers, peuvent se faire respecter des petits bâtimens de guerre, et qui doivent être inexpugnables pour toute la population indigène. Sous le canon de ces forts mouillait sa marine, dans laquelle il y avait des bricks de 18 canons. Avec ces moyens et avec une conduite habile, Taméama avait fondé une sorte de monarchie viagère, très-puissante pour cette partie du monde; mais, comme il avait laissé subsister toute l'ancienne barbarie des lois et des croyances, son édifice s'est écroulé avec lui, et une guerre civile entre plusieurs prétendans au trône ravage cet archipel, auquel il ne manque qu'une imprimerie et un théâtre pour connaître tous les avantages et tous les maux de notre civilisation.

Parmi les superstitions qui règnent encore dans les îles Sandwich, il y en a de bien contraires à la galanterie. Une femme n'ose pas entrer dans la cabane où dînent des hommes; elle ne peut pas se servir d'un feu allumé par des hommes; la chair de cochon, mets le plus recherché

de ces îles, est également réservée au sexe le plus fort; une mort immédiate est la punition que la loi, exécutée par le peuple, inflige à celle qui violerait ces bizarres défenses. M. Choris vit flotter près du rivage le cadavre d'une femme qui, prise de vin, avait manqué à ces lois prohibitives, ou, comme on les appelle, *tabou's*.

Le gouvernement est précisément le même système de féodalité, avec une classe d'esclaves, qui règne dans toutes les autres îles de l'Océanie où la race des Malais a pénétré. Depuis les îles Sandwich jusqu'à la Nouvelle-Irlande, depuis l'île de Pâque ou Téapi jusqu'à Malaca, c'est la même langue, la même physionomie, la même religion et la même loi politique fondamentale; preuve incontestable que les Malais ne se sont pas disséminés au hasard et peu à peu sur cet immense espace, mais qu'une nation malaise, civilisée et maîtresse de ces mers, y a répandu presqu'au même instant ses nombreux établissemens coloniaux, devenus, après la chute de cette puissance, autant de petits États qu'il y a d'îles principales. Ainsi, il est hors de doute qu'une Carthage, une Albion, s'est élevée, a fleuri et a péri dans l'Océanie, sans que notre histoire soi-disant universelle en ait eu connaissance.

M. Choris indique, sans l'approfondir, un fait très-curieux. Les prières publiques, à Owaïhi, se font dans une langue inconnue à tout le monde, et cependant les nobles savent ces prières par cœur. Si on découvre, dans les îles de l'Océan, une langue sacrée, ses restes, quelque faibles qu'ils fussent, seraient un grand monument historique; il faudrait en comparer les mots et les formes avec la langue sacrée de Java, point le plus avancé vers l'est, où l'on trouve des traces d'anciennes institutions religieuses semblables à celles de l'Inde.

On avait cru que les îles appelées *Radak* par M. de Kotzebue étaient un nouveau chaînon qui liait l'archipel

de Sandwich à celui des îles Carolines ; mais si les longitudes et les latitudes indiquées par M. Choris sont exactes, nous ne devons pas considérer les îles Radak, etc. etc., comme des découvertes nouvelles, mais seulement comme l'extrémité nord-est de la chaîne appelée par les Anglais *Mulgraves-Rangs*. Les particularités recueillies par M. de Kotzebue et par M. Choris n'en sont pas moins précieuses, puisque personne n'avait encore débarqué dans ces îles ni conversé avec les habitans. Leur langue, à en juger d'après les noms des îles et quelques autres mots, ressemble à celle des îles Carolines, très-différente de celle des Malais. Il paraît que les navigations de ces insulaires s'étendent jusqu'aux îles Mariannes : il semblerait, d'après quelques-unes de leurs expressions, qu'il règne dans tout ce grand archipel des vents très-variables, et en partie opposés au vent général d'est ; ils possèdent des pirogues d'une construction peut-être plus ingénieuse que nos vaisseaux, si l'on veut mettre en balance leurs ressources et les nôtres. Toutes ces circonstances expliquent les migrations de ces peuples, d'ailleurs moins civilisés que les Malais.

D'après les renseignemens recueillis de la bouche d'un insulaire de Radak, les îles Carolines végètent dans un état de guerre et d'anarchie perpétuelle. *Yap* ou *Eap*, la plus grande, est la plus troublée, parce qu'elle est partagée entre plusieurs chefs. Quand l'un d'eux se croit offensé par son voisin, il sonne aussitôt de la conque en guise de trompette ; tous ses sujets s'assemblent à ce signal des combats ; plusieurs hérauts d'armes vont provoquer l'adversaire. On prépare les javelots, les piques de bois, les frondes ; chacun se peint le corps de rouge, de blanc, de noir, et s'orne la tête d'un panache de fleurs, pour se donner cet air martial et terrible que nos militaires doivent à des uniformes et à des shakos. On passe la nuit à danser et à boire. Au lever du soleil, les deux armées se

rendent au champ de bataille ; au coucher du soleil, elles battent en retraite ; quelle qu'ait été la fortune du jour, chacun passe la nuit dans de joyeux festins, prêt à recommencer le combat dès l'aurore. On fait de part et d'autre les plus grands efforts pour s'emparer du corps d'un chef ennemi tué ; si l'on y parvient, on le coupe en petits morceaux que l'armée victorieuse dévore sur le lieu même. Quand on est las de se manger les uns les autres, les jeunes filles, couronnées de fleurs, s'avancent en chantant, et offrent aux guerriers les fruits qu'elles ont apportés dans des corbeilles placées sur leur tête. Les deux armées se réconcilient et soupent ensemble.

C'est *Kadon*, insulaire de Radak, qui a fait à notre voyageur cet intéressant récit. Ne croirait-on pas entendre un récit du temps de la guerre de Troie, dépouillé seulement du merveilleux de la poésie? Les combats des héros d'Homère offrent-ils plus de combinaisons? Les festins antropophages seuls manquent, il est vrai, dans la guerre des Grecs et des Troyens ; mais le docte Heyne a été obligé de reconnaître un indice d'antropophagie dans le reproche que Jupiter adresse à Junon « de vouloir » continuer la guerre jusqu'à ce qu'elle ait *mangé* Priam et ses fils *crus ou rôtis*. » L'expression n'a rien de figuré, et on ne saurait nier que les dieux d'Homère ne soient peints d'après l'image de ceux qui les adoraient. Il est donc probable que l'horrible coutume de dévorer le corps d'un ennemi, générale chez tous les peuples primitifs, n'était pas inconnue aux premiers sauvages de la Grèce.

Ces coutumes féroces n'excluent point les sentimens naturels ni même une certaine teinte de mœurs chevaleresques. Ce même *Kadon* portait un collier de coquillages qu'il ne voulait céder pour aucun prix. Voici quel souvenir l'y attachait : « Dans la dernière guerre, dit-il, lorsque les » insulaires d'Arno vinrent piller Aour, mon île natale, » je tenais sous moi un ennemi vaincu, et je me dispo-

» sais à lui couper le cou avec un coquillage pointu ; tout-
» à-coup une jeune fille accourt éplorée, échevelée ; elle
» se précipite à mes pieds et me demande grâce pour son
» père. Emu par ses larmes, j'épargne la vie de l'ennemi.
» La jeune fille, hors d'elle de joie, me prie d'accepter
» son collier en témoignage de reconnaissance : je le reçus
» avec plaisir. Le père, en se relevant, me proposa d'é-
» pouser sa fille et de venir demeurer à Arno, où il m'ap-
» pellerait son fils. Quoique la fille me plût beaucoup, je
» rejetai l'offre, ne voulant avoir rien de commun avec
» les ennemis de Radak ; mais je promis de porter le col-
» lier toute ma vie. »

N'est-ce pas assez noblement agir et parler, pour un antropophage de l'Océanie? Je connais des héros classiques qui ne mangeaient pas de la chair humaine, mais qui auraient tenu un autre langage et une autre conduite. Achille, *le fils de la déesse*, ou bien Agamemnon, *le roi des rois*, après avoir assommé le père, aurait dit à la fille : « Vous irez dans mon palais filer de la laine avec les au-
» tres prisonnières. »

Nous ne dissimulerons pas toutefois que le crayon de M. Choris est moins favorable que sa plume aux sauvages de l'Océanie. Les hommes instruits savent que les faibles dessins joints aux relations de voyages du XVIIe siècle représentent les sauvages dans leur laideur naturelle, tandis que, dans les belles éditions de Cook, de Bougainville, et d'autres voyageurs du XVIIIe siècle, chaque insulaire d'Otahiti est un Apollon, un Hercule, une Vénus, une Diane. C'était l'esprit du siècle, ce guide fallacieux, ce maître tyrannique, qui ordonnait aux dessinateurs de flatter le portrait de ces *aimables enfans de la nature*. On est revenu de cette manie ; on nous montre les enfans de la nature avec leur peau sale, avec leur regard farouche ; mais il nous semble que peu de voyageurs ont, aussi bien que M. Choris, saisi tout ce qu'il y a de caractéristique

dans la physionomie des insulaires de la mer du Sud. Des corps souvent d'une beauté parfaite ou du moins de formes imposantes, mais surmontés d'une tête sans noblesse, un œil sombre et hagard qui n'exprime que la défiance et le chagrin, un nez aplati et aminci qui semble marquer le défaut d'énergie, une bouche énorme, emblème d'appétits grossiers, un angle facial obtus qui ôte à l'ensemble des traits tout caractère intellectuel : tels sont les enfans de la nature, s'il faut en croire le crayon de notre peintre-voyageur. Même dans les physionomies de femmes, la douce bienveillance manque ou ne se montre qu'accompagnée d'une impudence qui choque, d'une servilité qui attriste. On dirait que les divers peuples s'embellissent ou s'enlaidissent selon qu'ils s'occupent habituellement de choses grandes ou de choses ignobles, selon que leurs facultés intellectuelles se développent en liberté, ou rampent enchaînées sous un joug ignominieux.

Le portrait du roi Taméama se distingue seul parmi ceux des autres insulaires de l'Océanie, par un caractère d'intelligence, de finesse et de calme, d'autant plus surprenant que ce prince avait donné dans sa jeunesse des preuves non équivoques d'un penchant à la colère et à la férocité. En regardant avec attention sa physionomie, qu'on prendrait volontiers pour celle d'un religieux espagnol, on se sent convaincu que cet homme extraordinaire avait appris à se gouverner lui-même avant de gouverner sa nation.

Nous avons suivi M. Choris dans ces îles fortunées où la nature répand à pleines mains ses bienfaits; il ne nous reste pas d'espace pour analyser les observations non moins curieuses et instructives qu'il a faites sur les habitans des régions glaciales, où se terminent les courses du capitaine Kotzebue.

Les stériles rivages des îles Aleutiennes, enveloppées

de brumes éternelles, nourrissent un peuple d'humeur frivole, de manières agréables, de mœurs corrompues. Croirait-on que le vice qui a le plus déshonoré Athènes et Rome se retrouve dans ces tristes contrées, chez ces pauvres pêcheurs, avec la publicité et les raffinemens que la civilisation dégénérée des Romains avait imités des nations si anciennement corrompues de l'Orient? Peut-être faut-il attribuer cette propagation des vices à une ancienne colonie de Japonnais, qui, d'après quelques traditions, ont dû fréquenter cette partie d'Amérique.

Les mœurs et coutumes des Aleutiens offrent d'ailleurs plusieurs traits agréables, et même leur costume n'est pas dépourvu d'élégance. Leurs chapeaux, entre autres, sont ornés d'un dessin représentant des poissons qui se jouent et se poursuivent au milieu des flots, tandis qu'un d'eux est cerné par les bateaux des pêcheurs; dessin bien mieux conçu que ceux de beaucoup de nos *foulards* chinois.

Dans les trois livraisons de l'ouvrage de M. Choris qui restent à publier, nous apprendrons à connaître les habitans du *détroit de Kotzebue*; détroit qui peut-être n'est qu'un golfe, et qui, d'après la relation du navigateur dont il porte le nom, ne semble pas devoir donner d'espérance fondée à ceux qui cherchent le fameux passage de nord-ouest.

L'ouvrage que nous venons d'analyser tiendra une place distinguée tant dans les bibliothèques consacrées aux beaux-arts, que dans celles des amateurs de l'histoire et de la géographie.

Voyage autour du monde, fait par les ordres de S. M. I. Alexandre Ier, empereur de Russie, sur les vaisseaux la Nadiejeda *et* la Newa, *commandés par M. de Krusenstern, capitaine de vaisseau.*

(19 novembre 1821.)

§ 1er. Le *Voyage autour du monde* de M. de Krusenstern doit être considéré sous deux points de vue distincts, et qui, tous les deux, sont également honorables à ce célèbre marin. Comme simple voyage, il nous présente des découvertes et des observations importantes, exposées d'une manière à la fois scientifique et agréable, quoique nécessairement circonscrites dans la sphère que traçaient des instructions écrites sous la dictée de la politique. Comme entreprise de gouvernement, cette circum-navigation du globe est la première qui ait été exécutée au nom d'un empire étranger à la mer il y a cent ans, et dont la marine naguère encore passait pour être moins redoutable par le savoir et l'habileté de ses officiers que par le nombre de ses vaisseaux et la facilité d'en construire autant qu'elle voudrait. Ce voyage est donc le premier échantillon de cette haute science navale que l'opinion refusait aux Russes. Arrêtons-nous d'abord à ce dernier point de vue, qui n'est pas le moins mémorable.

Le trône de Russie a été fondé par des héros aventuriers sortis de la Scandinavie, et que notre siècle commercial appellerait peut-être chefs de pirates. L'esprit national de ces audacieux Varègues les conduisit rapidement, à travers les immenses plaines de la Russie, aux rivages de la mer Noire; ils poussent un cri de joie en revoyant les flots agités, et bientôt leurs mille bateaux vont assaillir Constantinople. Mais cette poignée d'étrangers qui s'étaient placés à la tête de la grande et antique nation

des Rhos ou Roxolans, devait nécessairement se fondre dans la multitude des peuples conquis par sa valeur. Devant Constantinople, les princes russes parlaient encore scandinave, puisqu'ils appelaient le Bosphore *Sund*, et leurs bateaux à cale plate *skeydiä*; vingt ans plus tard, les noms propres mêmes des princes sont devenus slavons ou russes. Éloignés de la mer, les empires de Kiovie et de Moscovie prirent dès lors ce caractère d'un état agricole et pastoral qu'ils n'ont pas quitté depuis. Après un laps de dix siècles, les Russes ayant atteint les bords du Pont-Euxin et ceux de la Baltique, ne sentirent aucun désir de confier leurs enseignes victorieuses aux caprices des flots et des vents.

Pierre le Grand fut seul d'un autre avis, et, bravant à la fois la nature et son peuple, il entreprit de créer une marine dont il crut posséder tous les élémens dans ses vastes états. Ces sapins, se dit-il, doivent quitter leurs forêts natives et s'élever en mâts; ce chanvre doit se transformer en voiles, en câbles; nous forgerons des ancres de notre fer; nous fondrons des canons avec notre cuivre; mais comment faire un matelot d'un paysan? Cette seule chose essentielle manquait à la marine de Pierre Ier, et manqua long-temps à celle de ses successeurs. La Hollande, le Danemark, et plus tard l'Angleterre, leur fournirent d'habiles constructeurs, de braves officiers; mais la population maritime nationale était toujours trop peu considérable, et même dans le corps des officiers, composé d'élémens hétérogènes, le véritable esprit marin n'animait qu'un petit nombre d'individus.

Catherine II fit de grands et d'heureux efforts pour améliorer la marine; grâce à des écoles perfectionnées, à quelques campagnes, à l'accroissement de la navigation marchande, la Russie prit véritablement place parmi les puissances navales secondaires. Les trois petites provinces de Courlande, de Livonie et d'Esthonie, qui ont fourni

à l'empire plus de généraux et plus de diplomates que l'immense masse de toutes les provinces proprement russes, devinrent aussi une pépinière de marins. Les Russes eux-mêmes, à Archangel, au Kamtchatka, en Amérique, se montrèrent de plus en plus hardis navigateurs. Gustave III paya cher son dédain extrême pour la science navale des Russes, qui, à force d'être deux contre un, finirent par écraser la marine suédoise. Cependant, en 1789, on riait à Copenhague des manœuvres embarrassées d'une escadre russe qui traversa le Sund, et l'année suivante, si je ne me trompe, les Turcs maltraitèrent la flotte de Sébastopol.

Ce n'est véritablement que sous Alexandre Ier que l'enseignement des cadets de marine, l'art de la construction navale, la méthode de l'armement et du gréement, ont atteint une perfection qui peut quelquefois permettre à un vaisseau russe de se mesurer corps à corps avec un vaisseau des autres nations maritimes. En même temps, l'acquisition inestimable de la Finlande a donné à la Russie une pupulation considérable de matelots, les plus habiles du monde à manœuvrer parmi des écueils et des rochers. Des colonies, tant russes que grecques, ont formé, sur la mer Noire, une marine marchande qui peut, avec le temps, fournir à l'équipement d'une escadre. Enfin, la compagnie russe-américaine, en subjuguant vingt peuplades de pêcheurs les unes après les autres, a étendu sa domination sur une étendue de côtes égale à celles de l'Europe sur la Méditerranée, et, quoique aujourd'hui déserte, susceptible d'attirer un jour des établissemens plus considérables.

La nécessité de communiquer directement par mer avec ces possessions nouvelles (dont un ukase impérial vient de révéler l'importance) inspira au gouvernement russe l'idée d'une expédition autour du monde ; expédition à laquelle on rattacha plusieurs buts de diverse na-

ture : déterminer la position et l'étendue de plusieurs terres voisines du Kamtchatka, conduire un ambassadeur au Japon, ouvrir une communication avec cet empire, séquestré du reste de l'univers; ménager avec un soin religieux les préjugés du gouvernement chinois, examiner les moyens de mettre en meilleur état de défense les établissemens de la Compagnie américaine russe, y porter des secours de tous les genres; tel fut le plan vaste et compliqué de ce voyage.

C'était M. de Krusenstern qui, depuis plusieurs années, ne se lassait de présenter toutes ces idées et bien d'autres encore à quatre ministres successifs de la marine, dont deux au moins n'étaient pas en état de les comprendre. Alexandre en eut connaissance par l'amiral Mordvinoff et le comte Romanzoff; aussitôt l'exécution du plan fut décidée, et M. de Krusenstern en fut chargé.

Si la conception d'un semblable plan politique, commercial et scientifique, montre dans le navigateur russe un homme de génie, les soins minutieux qu'il a donnés aux préparatifs de l'expédition et la prudence consommée avec laquelle il l'a conduite, montrent encore en lui l'officier élevé dans l'école de l'expérience. Il parle avec une franchise complète des obstacles qu'il rencontra. On dut acheter les vaisseaux en Angleterre : « Il ne s'en trou» vait, dit-il, en Russie, aucun qui convînt à notre ex» pédition. » Dans le choix de ses compagnons de voyage, il eut liberté entière quant aux marins; mais il vit son bord encombré de jeunes élégans de la diplomatie, jaloux d'être présentés à la cour du Japon. « A la vue de cette » jeunesse frivole, dit-il, qui devait, pour son seul plai» sir, faire le voyage aux frais du gouvernement, je ne » pus résister au désir de prendre avec moi des sujets plus » propres à contribuer aux progrès des sciences. » C'est un trait de ressemblance entre notre voyageur et le capitaine Cook, que plusieurs de leurs compagnons de

voyage se sont à leur tour illustrés par de grandes entreprises. Parmi ceux de M. de Krusenstern, le monde savant connaît déjà M. de Kotzebue, dont nous avons parlé il y a peu de jours; M. de Billingshausen, qui revient de l'excursion la plus hardie et la plus instructive qu'on eût encore faite au pôle austral; et M. de Langsdorf, qui fonde des colonies au Brésil.

L'enthousiasme qu'excita cette entreprise fut tel que M. de Krusenstern eût pu emmener cinq fois autant de marins que ses deux vaisseaux en pouvaient contenir. Il n'admit aucun matelot étranger : « Ceux de la Russie, » dit-il, sont préférables à tous, même aux Anglais. » Une autre remarque qui n'a pas moins dû flatter l'orgueil national des Russes, c'est qu'il n'y avait dans toute l'expédition que quatre étrangers; c'étaient des savans. Mais, pour apprécier cette circonstance, nous ferons une observation que les convenances interdisaient à M. de Krusenstern; c'est que la liste des officiers, pilotes et cadets, sur seize individus, présente sept natifs des provinces livoniennes, y compris le chef lui-même.

Le choix d'excellens instrumens astronomiques qui assurent l'exactitude des observations, et le soin de se pourvoir d'alimens sains et de bons médicamens, sont aujourd'hui devenus des principes si universellement admis, que nous n'en parlons que pour remarquer combien ces perfectionnemens de la méthode de voyager font de tort à une certaine classe d'amateurs de relations de voyages. Ces amateurs s'attendent à voir le voyageur, au sortir du port, assailli par une tempête qui lui fait perdre sa route; puis il doit errer au hasard pendant un mois, aborder sur un rocher désert, ou faire un beau naufrage. S'il échoue parmi les glaces, un ours blanc doit accourir sur-le-champ et dévorer au moins trois matelots; s'il est jeté sur les côtes d'Afrique, un festin d'antropophages doit être la première chose qui frappe ses regards. Voilà

l'essence d'un bon voyage, voilà les mets substantiels qu'on doit servir au robuste appétit d'un certain public ; ajoutez-y, comme *hors-d'œuvre,* quelques Patagons, un tablier de Hottentote, une aurore boréale, une mer lumineuse ; terminez par un *dessert* d'arbres à poison dont le seul aspect fait mourir tout l'équipage, hormis un jeune mousse qui revient pour raconter tant de merveilles, vous aurez complètement satisfait le goût du commun des lecteurs. Hélas ! la science perfectionnée a rendu les naufrages plus rares ; la philosophie, l'histoire et l'érudition demandent à nos voyageurs des observations savantes, au lieu de merveilles amusantes.

M. de Krusenstern a conduit ses vaisseaux autour du monde, sans naufrage, sans maladie, sans aucun accident grave ; sa relation n'est pas pour cela dépourvue d'un grand intérêt pour l'observateur des mœurs et de la nature : nous l'examinerons sous ce point de vue dans un article suivant. Mais, avant de terminer celui-ci, disons que le succès complet de ce premier Voyage autour du monde a excité un enthousiasme universel dans l'empire russe, pour la marine et le commerce. Ce sentiment honorable fournira de grandes ressources à un gouvernement sage et juste ; mais il est partout des têtes exaltées qui, en donnant une fausse direction aux passions les plus nobles, en font la source de maux et de discordes. La vanité nationale est la plus dangereuse ennemie de l'honneur national : elle le compromet par ses fanfaronnades. Nous voyons des Américains parler d'arracher à l'Angleterre le sceptre de l'Océan, parce qu'une frégate américaine de 56 canons a pris une frégate anglaise de 44. Nous connaissons aussi quelques Russes qui croient leur patrie destinée à devenir une très-grande puissance navale, parce que des marins russes et livoniens ont conduit heureusement autour du monde deux vaisseaux bâtis en Angleterre. Ces illusions méritent d'être appréciées.

La Russie, avec ses Mordvinoff, ses Sarytcheff, ses Tchitchakoff, ses Lewacheff, ses Krusenstern, ses Billingshausen, n'est toujours qu'une puissance navale d'un rang secondaire. Ses ports enchaînés par la glace pendant six mois de l'année, ses mers fermées et faciles à bloquer en masse, mais surtout le petit nombre de ses marins, suffisant à peine pour équiper une flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne : voilà des obstacles naturels que ni la science ni le courage ne peuvent faire disparaître. Je sais que nos grands politiques ont un moyen infaillible pour faire de la Russie la terreur des Anglais, et la libératrice des mers; ils prennent d'un premier coup de filet la Prusse, la Poméranie, le Mecklembourg, les villes anséatiques, le Danemarck, la Norwége et la Suède ; ils jettent leur filet une seconde fois, et voilà la Grèce, les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, Chypre et Constantinople ajoutés au produit de la première pêche; il ne leur faut que cela, mais il leur faut tout cela, sans la moindre déduction, pour avoir, bien armées, bien équipées, une flotte de soixante vaisseaux dans le Sund, et une autre de quarante dans le Bosphore.

C'est un rêve magnifique; mais supposons-le réalisé : quelle en serait la fin naturelle, inévitable? Cette réunion forcée de nations hétérogènes absorberait d'abord la marine russe, se révolterait ensuite, et, d'esclave récalcitrante, devenue ennemie implacable, tiendrait pour des siècles la Russie enfermée dans ses golfes glacés.

Non, la Russie connaît mieux ses intérêts; elle n'a peut-être déjà que trop de vaisseaux de guerre dans ses ports; mais elle peut, elle doit agrandir sa marine marchande, dont l'armement lui coûte moins qu'à une autre nation; elle peut, elle doit favoriser la création ou le rétablissement des marines indépendantes dans toutes les mers du nord et du midi, qui forment, pour ainsi dire, les vestibules de l'empire russe. Ces nations maritimes, animées

par le principe vivifiant de la liberté constitutionnelle, alliées naturelles de la Russie, qu'elles n'auront pas à craindre sur mer, formeront d'elles-mêmes, et par nécessité, une fédération suffisante pour garantir la liberté de la navigation.

On sera plus convaincu de ces vérités après avoir lu la relation de M. de Krusenstern, parsemée de réflexions et d'idées relatives à ces grands intérêts.

(23 novembre 1821.)

§ 2. Les peuples que M. de Krusenstern a observés présentent encore ces caractères originaux et saillans que le poète aime à peindre, le philosophe à étudier, mais qui ne se concilient pas toujours avec le bon ordre social. Ces singularités de mœurs offrent à notre voyageur la matière de plusieurs tableaux intéressans.

Les Noukahiviens, distingués par la plus mâle beauté, par une vigueur et une santé extraordinaires, aiment à couvrir leur corps entier d'un dessin très-compliqué, et qui représente l'armure la plus élégante et la plus riche dont un ancien preux eût pu se revêtir pour briller dans un tournoi. On se demande avec étonnement si le goût d'un dessin régulier a pu naître spontanément chez une peuplade isolée, et, sous d'autres rapports, très-arriérée dans les arts et dans l'industrie? Ce serait un fait très-curieux, car il prouverait que certaines formes, celles, par exemple, des arabesques en zigzags, à la manière antique, se sont présentées naturellement à l'imagination humaine sur deux points de la terre séparés l'un de l'autre par tout le diamètre du globe. Si ce dessin est une réminiscence d'une civilisation perdue, il n'est pas moins curieux de voir la vanité consoler un peuple de la perte des cuirasses brillantes de ses ancêtres par une représentation tracée sur la peau.

Le mauvais côté, c'est que ces beaux hommes si bien portans et si bien décorés n'ont guère d'humain que l'extérieur. Sans véritable lien social, ne connaissant qu'imparfaitement les relations de famille, ces insulaires se font une guerre perpétuelle avec l'intention formelle de dévorer la chair de l'ennemi tué. En temps de famine, les hommes immolent les femmes et les enfans pour en faire leur nourriture. C'est ce qu'ont assuré unanimement à M. de Krusenstern un Français et un Anglais qui, ayant été abandonnés dans l'île de Nŏukahiva, y avaient passé de longues années, et qui, étant animés l'un contre l'autre d'une haine mortelle, n'avaient certainement pas concerté leurs témoignages.

Pendant que leurs patries respectives se faisaient la guerre à coups d'armées et à coups de flottes, l'Anglais Roberts et le Français Cabri se livraient des batailles à la tête des sauvages armés d'arcs et de massues. Le premier était devenu grand général d'une tribu, le second grand juge dans une autre; tous les deux avaient épousé des *princesses* et aspiraient à la domination. Dès que l'escadre russe eut paru, le potentat anglais et le potentat français de Noukahiva cherchèrent réciproquement à l'attirer dans leur parti; mais M. de Krusenstern garda une majestueuse neutralité entre les deux puissances rivales. Cependant Cabri, venu à bord d'un vaisseau russe au moment où l'on était sous voile et où l'on avait à craindre une attaque des sauvages, fut conduit en Russie, bien malgré lui, à ce qu'il assurait du moins lorsqu'il vint à Paris, il y a quelques années, montrer sa peau bigarrée pour de l'argent, afin de ramasser de quoi défrayer son retour dans son île chérie, où il brûlait de recommencer la guerre avec Roberts.

Une circonstance qui lève toute espèce de doute sur l'antropophagie des Noukahiviens, c'est que l'Anglais Roberts, en convenant qu'il avait partagé lui-même ces af-

freux festins, rendait à son rival français la justice qu'il avait toujours échangé sa portion de chair humaine contre un cochon. Cabri se vantait à Paris du projet qu'il avait d'abolir cette coutume barbare dès qu'il serait de retour *chez lui;* il voulait aussi introduire dans toutes les classes du peuple le mariage, institution bornée jusqu'ici à la famille royale. Il prétendait avoir contribué à un grand perfectionnement des mœurs, à l'abolition de l'inceste. Malheureusement, S. Exc. le grand juge de Noukahiva, né sur les bords de la Garonne, nous a paru promettre plus qu'il n'était dans son pouvoir de tenir, et on n'a plus entendu parler de lui, quoique des vaisseaux américains aient visité son île.

M. de Krusenstern, justement dégoûté des sauvages par les horreurs qu'il apprit sur les Noukahiviens, n'était plus susceptible d'un enthousiasme aveugle pour aucune peuplade non civilisée ; il mérite donc une grande confiance lorsqu'il nous dépeint les Aïnos, habitans de l'île Iesso et d'autres terres au nord de l'empire du Japon, comme doués d'un sentiment moral égal à celui des Européens non corrompus, et d'un caractère susceptible de recevoir des lois et des institutions. La famille y est déjà bien organisée; et, quoique le gouvernement patriarcal soit très-mauvais, lorsqu'on prétend l'appliquer à de grandes nations civilisées, parce qu'il n'est au fond que le despotisme, on doit avouer qu'un petit nombre de familles, menant sous leurs chefs naturels, dans une contrée isolée, une vie exempte de trouble et de soucis, peut offrir un objet d'envie pour des Européens, qui, frappés du défaut de bonnes institutions politiques et d'hommes capables de les diriger, n'aperçoivent dans notre état social qu'une complication gênante et une brillante servitude. C'est dommage seulement que ces bons Aïnos soient aussi laids que les féroces Noukahiviens sont beaux.

Le Japon retint l'expédition pendant quatre mois ; ce

ne fut qu'une captivité honorable, et après bien des négociations sur l'étiquette, les Japonais remirent très-poliment à l'ambassadeur, M. de Resanof, la lettre non décachetée de l'empereur de Russie au *Kubo* du Japon, ainsi qu'un décret qui, en termes très-honnêtes, défendait à tout vaisseau russe de s'approcher désormais des côtes japonaises. On voit que cette bizarre nation ne change pas plus ses réglemens et ses lois que la forme de ses pantoufles et de ses révérences ; elle tient bon contre l'univers entier, et, quoiqu'elle ait adopté l'invention de la poudre et de l'imprimerie, quoiqu'elle ait même traduit quelques-uns de nos livres, elle n'a guère plus de rapports avec nous qu'avec la lune. Le refus de recevoir la lettre du monarque russe n'était peut-être pas une insulte d'après les idées reçues à la cour de Jédo ; on donnait pour motif « la nécessité où, en décachetant cette » lettre, la cour japonaise se serait trouvée d'envoyer à » son tour un ambassadeur porteur d'une lettre en ré- » ponse, ce qu'il eût été impossible de faire, vu que les » lois de l'empire défendent à tout Japonais d'en sortir, » sous peine de mort. » Les présens russes furent reçus, et le gouvernement japonais crut probablement en rembourser le prix par les fournitures en blés et en vivres qu'il fit à l'escadre. Reste donc la défense de revenir au Japon, défense peut-être dictée par la crainte plutôt que par l'insolence. Le lieutenant Laxmann, venu du Kamtchatka, avait obtenu une permission pour les Russes d'aborder au Japon, parce que le gouvernement de ce pays s'imagina probablement n'avoir à faire qu'à une tribu peu redoutable de la Sibérie ; mais à l'arrivée de M. de Krusenstern avec deux bâtimens de guerre considérables, les Japonais avaient sans doute su, soit en lisant une géographie européenne, soit en consultant leurs bons amis les Hollandais, que les pauvres établissemens du Kamtchatka étaient les dépendances d'un empire co-

lossal et d'une nation européenne. En se refusant à toute communication avec une grande puissance chrétienne et européenne, ils n'ont fait que suivre un système politique qu'ils ont maintenu depuis deux siècles, et qui les a jusqu'ici préservés du sort de l'Inde.

Prisonniers dans leurs vaisseaux, auxquels on avait enlevé les canons, ou dans une enceinte de planches, sous la garde des soldats japonais, les Russes n'ont pu faire de nouvelles observations sur les mœurs de ce peuple singulier. Ils furent témoins de plusieurs audiences données par les magistrats et les ministres, auxquelles les Japonais d'un rang inférieur n'approchaient qu'en rampant à terre, en tenant la tête penchée, et en poussant des soupirs comme s'ils eussent voulu aspirer l'air qui environnait leurs supérieurs. Ils répondaient aux questions que les seigneurs leur adressaient par le cri : *Eh, eh!* qui, d'après une conjecture de M. de Krusenstern, veut dire : *Me voici!* mais un vocabulaire japonais nous fait croire que c'est tout bonnement le petit mot *oui*, si flatteur dans toutes les langues pour les oreilles des grands.

Ces petites cérémonies provinciales pâlissent devant l'étiquette de la cour, décrite par les ambassadeurs hollandais, qui en ont éprouvé tous les agrémens. On les faisait d'abord coucher ventre à terre, en leur enjoignant de ne pas regarder plus haut que les pieds de l'empereur; puis on leur disait de se relever, et d'exécuter une danse entremêlée de beaucoup de génuflexions et de pirouettes. Il doit être amusant de voir un grave Hollandais exécuter ces mouvemens multipliés. M. de Krusenstern ne consentit pas même à faire la révérence à la japonaise, c'est-à-dire à se courber de manière à former un angle droit entre la partie supérieure du corps et les extrémités inférieures. M. de Krusenstern, n'inclinant jamais que la tête, passa sans doute aux yeux des Japonais pour un

sauvage qui n'était guère présentable à une cour aussi polie que celle de Jédo.

Les Chinois, qui depuis un siècle avaient vu les Russes venir commercer à Kiakhta, sur les frontières septentrionales de leur *céleste empire*, furent étonnés et même scandalisés de voir le pavillon russe paraître sur leurs côtes méridionales; mais beaucoup plus avides, plus fins, et surtout plus poltrons que les Japonais, ils s'accommodèrent de cette innovation dès qu'ils se furent aperçus qu'elle leur rapporterait du profit.

Les observations peu étendues, mais très-importantes, que M. de Krusenstern a faites sur la Chine semblent annoncer un état de dégénération très-avancé, et qui approche d'une crise révolutionnaire. Des provinces en rébellion permanente, une flotte de quatre mille bâtimens pirates infestant les côtes, deux ou trois grandes associations secrètes, dirigées contre la dynastie régnante, et se perpétuant de père en fils; voilà des faits assez difficiles à expliquer pour ceux qui admirent la sagesse chinoise, qui aiment la monarchie absolue, et qui préfèrent les grands empires aux petits états.

Quelqu'un dira-t-il que ce sont les *idées libérales* qui manquent à la Chine? ce serait une grande erreur. Ecoutons notre voyageur :

« Il n'y a pas de serfs à la Chine : tout homme est né » libre ; les riches et les grands sont obligés de payer les » services de ceux qu'ils emploient. . . Il n'y a pas de no- » blesse héréditaire à la Chine ; le rang d'un mandarin, » ainsi que celui de tous les fonctionnaires publics, dé- » pend du bon plaisir de l'empereur ou des ministres. » C'est le contraire au Japon, où tous les grands emplois » sont héréditaires.... Les individus les plus riches sont » des négocians. »

Tout cela n'est-il pas éminemment *libéral* dans le sens que *le Constitutionnel* et *le Courrier* donnent à ce mot? Voyez

cependant comme cette égalité, cette absence de priviléges, cette horreur d'institutions héréditaires se concilient parfaitement avec le despotisme, avec le fouet tartare et avec une profonde dégradation morale !... Au surplus que nos publicistes *libéraux* ne s'empressent pas trop d'admirer la Chine ; cet empire conserve un vaste système de corporations dans lequel sont rangées toutes les classes industrielles ; c'est peut-être cette institution, quelque faible qu'elle soit, sans l'appui d'une aristocratie héréditaire, qui tient encore réuni l'immense masse de ce vieil empire.

Le monarque de la Russie a fait preuve de sagesse et de sentimens élevés, en autorisant M. de Krusenstern à publier librement une censure très-vive du système d'administration suivi à l'égard du Kamtchatka, possession négligée, et dont la Russie pourrait tirer un très-grand parti. L'empereur a encore mieux fait, en commençant à réaliser le plan de réforme que ce marin instruit et courageux a proposé. C'est à une semblable publicité que l'Angleterre doit en grande partie le succès de ses entreprises coloniales, presque toujours discutées dans les journaux avant d'être prises en considération par le gouvernement ; les lumières qu'apportent dans ces discussions le négociant, le navigateur, l'officier, l'administrateur, valent mieux que des rapports faits avec mystère dans un bureau ; l'opinion publique, mise en jeu, devient l'alliée toute puissante de l'état dans l'exécution de ces conquêtes coloniales, qui paraissent si gigantesques à des peuples privés de ce ressort politique.

Cette analyse, qui est loin d'être complète, suffira pour appeler l'attention et l'intérêt sur l'excellente relation du navigateur russe. La traduction est ce que devrait être toute traduction de semblables ouvrages, complète et fidèle. Si l'on veut ne donner qu'une analyse d'une relation, on doit le dire, et des analyses bien faites trouvent

leur place dans les *Annales des Voyages*; mais c'est un abus que de donner comme traduction ce qui n'est qu'un abrégé, et ordinairement un abrégé fait sans connaissance et sans critique. On s'imagine qu'en *élagant* (c'est le terme technique) les détails scientifiques on est sûr de plaire à ce qu'on appelle les gens du monde : il est cependant évident qu'on ne peut plaire qu'aux sots en supprimant dans un livre destiné à étendre la sphère des connaissances, ce qui précisément concourt à ce but.

Les lecteurs qui aiment ces suppressions aimeraient certainement aussi la suppression des observations philosophiques ou historiques qu'ils ne comprennent pas mieux que les remarques scientifiques. Hé bien! qu'ils lisent l'abrégé de La Harpe ou quelque autre compilation semblable.

Tous les libraires peuvent prendre leur part de ce reproche; je n'en excepte pas même ceux avec qui j'ai des relations; mais, après avoir vengé les droits du public avec une juste sévérité, on accordera peut-être quelque confiance aux éloges que je crois devoir donner à l'édition du *Voyage de Krusenstern*; rien n'y est gâté par des suppressions déplacées; l'auteur a même fourni des additions importantes, et les cartes de l'original sont reproduites avec autant de fidélité et plus d'élégance.

Naufrage du brick français la Sophie sur la côte occidentale de l'Afrique; par Cochelet, un des naufragés.

(2 mai 1822.)

Il est des parages qui ont, pour ainsi dire, le privilége des naufrages. Les îles Sorlingues, à l'extrémité de la Grande-Bretagne; le cap Malée, au Péloponèse; la pointe

de la péninsule du Jutland, et en général toutes les langues de terre avancées au loin dans la mer sont pour les navigateurs ce que la *meta*, dans la carrière d'Olympie, était pour les conducteurs des chars; les concurrens aux jeux olympiques, dans leur ardeur d'atteindre le but, tournaient souvent de trop près cette fatale borne, et, renversés en la heurtant, roulaient dans la poussière au milieu des débris de leur char; de même, le navigateur, avide d'arriver un jour plus tôt que ses concurrens au port où il doit vendre ses marchandises, serre de trop près le promontoire où l'attend le naufrage et quelquefois la mort. Mais qu'une côte entière, assez bien connue, soit dans toute son étendue un théâtre ordinaire de naufrages, cela est moins facile à expliquer. Depuis que les Européens fréquentent l'océan Atlantique, il ne s'est peut-être pas écoulé une année qui n'ait été marquée par le naufrage d'un vaisseau sur la côte du désert de Sahara, au sud-ouest des îles Canaries. Un courant, dont la force variable ne peut être appréciée quoique malheureusement trop connue, pousse les vaisseaux sur ces bords inhospitaliers. On a besoin de la plus grande prudence lorsqu'on navigue à l'ouest du détroit de Gibraltar, et que l'on se dirige au sud; on ne saurait trop chercher à s'éloigner de l'Afrique. Des navigateurs prudens et expérimentés, en faisant tous leurs efforts pour passer à l'ouest des Canaries, ont été étonnés, quand les brumes, fréquentes dans ces parages, se dissipaient, de se voir au milieu de cet archipel dont ils se croyaient très-éloignés. Il n'est donc pas surprenant que des marins qui n'apportent pas la plus grande circonspection dans la conduite de leur navire viennent se perdre sur cette plage où, s'ils échappent à la mort, ils n'ont à espérer que la plus dure servitude.

Un naufrage sur la côte de Sahara réunit dans la réalité toutes les horreurs qui figurent dans les romans les plus sombres et les mélodrames les plus lugubres. Qu'on

se figure des hommes civilisés, à peine sortis de l'Europe, jetés tout-à-coup sur une plage sablonneuse, et voyant, du fond de ce désert, accourir des sauvages armés qui s'élancent sur eux comme sur une proie, et qui, non contens de les dépouiller entièrement, leur imposent des travaux pénibles, les maltraitent, les laissent presque sans nourriture. Si l'on ajoute à ces maux le manque d'eau pure et fraîche, ainsi que la chaleur extrême produite par le soleil qui darde verticalement ses rayons sur un sable constamment échauffé, on pourra se former une faible idée de l'existence affreuse à laquelle est condamné celui qu'un hasard malheureux a jeté sur cette côte barbare.

Tel a été le sort éprouvé par M. Cochelet et ses compagnons d'infortune. Les femmes et les enfans causaient à nos malheureux compatriotes plus de vexations encore que les hommes faits; ces êtres faibles et féroces choisissaient pour les accabler de mauvais traitemens le moment où, succombant à la lassitude, ils cherchaient à goûter un instant de repos. Où donc trouver de la pitié chez ces peuples, si ces êtres que l'on regarde comme les plus susceptibles de ce sentiment y sont étrangers?

Un seul Maure témoigna un intérêt véritable aux naufragés en faisant parvenir à Mogadore un billet adressé au vice-consul anglais, écrit avec un crayon que M. Cochelet avait heureusement conservé. Il fallait que cet homme fût en effet doué d'une bonté bien grande, pour qu'elle lui fît surmonter la haine invétérée que les préjugés religieux inspirent aux Maures contre les chrétiens, qu'ils regardent tous comme complices des Espagnols dans l'expulsion de leurs ancêtres du beau pays de Cordoue, de Valence et de Grenade.

Les maux des naufragés eurent cependant un terme. Rachetés par l'empereur de Maroc, après des délais qui faillirent leur être funestes, ils furent menés à Moga-

dore, puis à Tanger, où M. Sourdeau, consul-général de France, leur prodigua tous les soins capables de leur faire oublier leurs longs malheurs.

M. Cochelet et ses compagnons d'infortune ont passé par trois peuplades différentes avant d'entrer dans l'empire de Maroc. Tombés d'abord entre les mains des *Ouadelimès*, sauvages qui habitent sur la côte du Sahara, près du cap Bojador, ils leur furent en quelque sorte enlevés par les *Monselmines*, qui les vendirent à un chef de *Maures indépendans*, demeurant à Ouadinoun, petite ville ou bourgade murée, de 800 habitans, véritable repaire de brigands, mais qui, grâce à quelques vergers de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, paraît un paradis au milieu de ces affreux déserts. Ces trois peuplades nous étaient déjà connues par les relations d'autres naufragés; mais les remarques d'un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup d'instruction, comme M. Cochelet, agrandissent et fixent toujours les notions recueillies par ses devanciers. Il distingue positivement les Ouadelmines comme une race mélangée du sang maure et du sang nègre; il n'a pas assez d'expressions pour peindre l'effroi que leur aspect lui inspira; rien d'horrible comme leurs petits yeux, noirs et ardens, cachés sous des touffes de cheveux demi-laineux qui couvrent tout le visage. En effet, le portrait d'un de ces sauvages, dessiné par M. Horace Vernet, d'après le croquis de M. Cochelet, offre des traits d'une grande férocité; mais nous n'y trouvons pas la stupidité nègre : c'est encore la physionomie maure.

M. Cochelet n'ose pas garantir que les Monselmines soient une race distincte des Maures, et le portrait qu'il trace des premiers nous paraît justifier ses doutes. « Ces » hommes étaient remarquables par l'extérieur le plus no- » ble et le plus imposant... Leur unique vêtement, qui con- » sistait en une couverture de laine blanche, se drapait » parfaitement et donnait beaucoup de noblesse à leur

» maintien. Plusieurs d'entre eux se distinguaient par les » traits les plus réguliers, par la beauté de leurs barbes et » celle de leurs cheveux entièrement semblables aux nôtres; » mais ce qui m'étonna davantage ce fut leur teint qui me » parut moins basané que celui de la plupart des habitans » de l'Espagne méridionale que j'avais eu l'occasion d'ob- » server. » L'étonnement de M. Cochelet eût été moins grand s'il se fût rappelé que les Maures, chassés d'Espagne, se réfugièrent en grande partie au-delà du mont Atlas, afin de trouver dans les déserts une nouvelle patrie et une liberté entière. Ils se prétendent tous nobles, et regardent comme une caste inférieure les Maures qui habitent les villes et qui obéissent à l'empereur de Maroc. Leur manière de vivre n'est pas si éloignée qu'on pourrait le croire de celle des chevaliers du moyen âge; la plus grande différence est que les Maures du désert n'ont pas un donjon crénelé pour demeure, mais un camp de tentes noirâtres; c'est de là que, la lance en arrêt, montés sur des coursiers belliqueux ou sur des dromadaires rapides comme le vent, ils parcourent leurs solitaires domaines, levant un tribut sur les caravanes qui y passent, et réduisant en servitude le voyageur isolé qui tombe dans leurs mains. C'est un genre de vie où le fameux *Cid el Campeador* n'eût rien trouvé d'étrange ni d'ignoble.

Il nous semble qu'avec une troupe de cent cinquante lanciers, jeunes, vigoureux et bien disposés, un chef habile et animé du désir de la gloire pénétrerait sûrement depuis la côte jusqu'à cette ville mystérieuse qu'on nomme Tombouctou, Timboctou, Timeectou, et qu'on finira peut-être par nommer encore autrement. M. Cochelet a recueilli plusieurs documens authentiques sur les routes qui y conduisent; renseignemens dont M. Lapie s'est servi pour composer l'intéressante carte qui accompagne cette relation.

Nos voyageurs n'étaient rien moins que des lanciers

polonais ou des chevaliers du moyen âge; ils trouvèrent fort triste la vie romantique du désert. Ils eurent pourtant du plaisir à contempler ces longues traînées de buissons de lauriers-rose en pleines fleurs qui, dans le Sahara comme dans la Messénie, marquent le cours des torrens desséchés, et qui doivent produire un effet surprenant au milieu d'une plaine de sables d'un blanc éblouissant, entrecoupée de rochers noirâtres. Tel leur parut le lit desséché de Ouadinoun. Mais quelques fleurs ne pouvaient pas consoler des hommes qui étaient partis d'Europe pour rétablir leur fortune. M. Cochelet, qui a vu l'administration militaire des pays conquis, ne dut pas être extrêmement surpris de la dextérité avec laquelle les braves du désert le dépouillaient; il pouvait n'y voir qu'une *guerilla* espagnole maltraitant un payeur général français. Mais ce pauvre M. Mexia, républicain ardent qui allait dans l'Amérique méridionale pour fuir les *despotes* de l'Europe, comme il a dû souffrir de se voir entre les mains de ces véritables tyrans qui règnent sur le Sahara!

Guide du Voyageur en Espagne; par M. Bory de Saint-Vincent.

(30 juillet 1823.)

§ 1er. Tout livre dont le titre rappelle les circonstances du moment devient suspect de n'être qu'un livre de circonstances. Or, le public instruit se fie aux livres de circonstances à peu près comme il se fie aux dictionnaires, aux réimpressions, aux éditions, aux ouvrages de société, aux compilations couvertes de cent noms inconnus, enfin à tous ces produits de fabrique littéraire et scientifique, qui, à la honte de la France, occupent beaucoup trop

l'activité peu éclairée et peu honorable de ces marchands de papier imprimé qu'on nomme libraires, et de ces autres marchands de traductions, de préfaces, de notes, et même de simples signatures qui se nomment auteurs, en dépit de l'étymologie du mot; car si *auctor* vient d'*augere*, il dénote un homme qui, par ses méditations ou par ses recherches, augmente la somme des vérités utiles et salutaires, ou agrandit la sphère des sentimens purs et élevés, ou qui du moins conduit la pensée du lecteur vers la route des découvertes, des idées et des sensations nouvelles, tandis que la stérile abondance de nos infatigables faiseurs de volumes fait diminuer l'aptitude du public à penser et à sentir, en l'accoutumant à l'éternelle répétition des mêmes notions, des mêmes idées et des mêmes sentimens; l'esprit imitateur et compilateur affaiblit l'intelligence chez les nations comme chez les individus.....

Mais je m'arrête! Dans quelle longue série de considérations allais-je me perdre! combien de classes de soi-disant hommes de lettres; combien de grands écrivains et de fameux orateurs allais-je blesser, en attaquant le peuple compilateur et imitateur! car ceux qui font des discours littéraires avec les pensées d'autrui et des harangues politiques avec des lieux communs de métaphysique, ont-ils au fond plus de mérite réel que ceux qui, en copiant par ordre alphabétique les travaux des médecins habiles ou des géographes savans, construisent sans peine ces piles de volumes appelés dictionnaires? Le compilateur de phrases est même moins utile à la société que le compilateur de faits. C'est un point de discussion que nous réservons pour une occasion très-prochaine. Aujourd'hui bornons-nous à l'observation que le public, instruit par l'expérience, se défie maintenant de tout ouvrage qui semble fait pour les circonstances.

Le titre, *Guide du Voyageur*, est donc mal imaginé; il sent trop le petit commerce du jour et la spéculation du

moment. Heureusement, ce titre banal et suspect est balancé par le nom déjà si avantageusement connu d'un savant voyageur qui est en possession d'intéresser le public par la nouveauté et la solidité de ses observations, autant que par la manière animée et spirituelle dont il sait les présenter. Heureusement aussi, un grand nombre de personnes (et je tiens à honneur d'être de ce nombre) peuvent attester que, depuis plus de quatorze ans, M. Bory de Saint-Vincent s'occupait à recueillir les matériaux d'une nouvelle description de l'Espagne ; et quels matériaux ! Non-seulement il a traversé la péninsule hispanique dans la plupart des directions suivies par les armées françaises, mais il a pénétré dans les recoins où le simple voyageur, même curieux, même audacieux, ne pourrait s'introduire : chargé de reconnaissances militaires, il a forcé, les armes à la main, ces retraites presque inaccessibles où les *guerillas,* en temps de troubles, et les brigands, les contrebandiers, en temps de paix, trouvaient une existence pour ainsi dire invisible ; souvent il a étanché sa soif à la source des rivières où nul autre étranger ne s'était désaltéré ; souvent il a gravi des rochers que le chasseur ou le berger avait seul contemplés d'un œil que la science n'éclairait pas; ses momens de repos même, si repos y avait, lui fournissaient de nouveaux moyens d'instruction, puisqu'il ne les passait pas dans la mollesse d'une cour étrangère à l'Espagne, mais dans le quartier général d'un célèbre capitaine, devenu une sorte de vice-roi, et qui, par goût, par devoir, ou, si l'on veut, par ambition personnelle, s'attachait à étudier le pays et le peuple comme s'il eût dû les gouverner pour toujours. M. Bory de Saint-Vincent a donc observé l'Espagne et les Espagnols avec des moyens qu'aucun voyageur n'a eus à sa disposition.

Il est vrai que, d'un autre côté, il lui a manqué d'autres moyens qui n'existent que pour l'observateur séden-

taire au milieu de la paix et de la tranquillité; mais aussi, ce que désirait, ce que réclamait avec urgence le monde savant, c'était moins un ouvrage complet et méthodique sur l'Espagne, qu'un coup d'œil judicieux et pénétrant sur les lacunes et les erreurs qui existaient dans les ouvrages généraux. Les observations de M. de Saint-Vincent étaient précisément du genre de celles qui étaient désirées. Il s'est occupé depuis dix ans à les revoir, à les arranger, à les préparer pour la publication. Dès l'an 1812, je reçus de la bienveillance de ce savant une esquisse de ses nombreuses courses, et je connaissais son dessein d'écrire un Tableau physique de l'Espagne pour servir d'introduction à une Histoire des campagnes de l'armée française dans ce pays.

Ce n'est donc rien moins qu'un ouvrage de circonstance que ce livre si bien approprié aux circonstances; ce n'est pas une spéculation de libraire que ce volume si bien calculé pour obtenir une grande vogue, c'est le résultat de longues recherches et de savantes méditations; c'est un travail sérieux et solide, digne de l'attention de la critique consciencieuse.

La première section de ce Tableau de l'Espagne est consacrée à la géographie physique; l'auteur y établit solidement plusieurs vérités méconnues par tous ceux qui ont écrit sur l'Espagne, et erreurs généralement accréditées. Les cartes espagnoles de Lopez avaient indiqué les montagnes de la Péninsule d'après l'ancienne manière, c'est-à-dire sous la figure de petites élévations coniques, vues en perspective linéaire et semées sur la surface sans liaison. Les dessinateurs modernes ont adopté une méthode plus pittoresque et plus naturelle : ils représentent les chaînes de montagnes à vue d'oiseau comme des massifs, éclairés d'en haut et circonscrits par des ombres qui marquent les pentes; mais, en introduisant ce nouveau mode de dessin, qui suppose au préalable l'existence des ma-

tériaux complets, nos artistes géographes, qu'on doit distinguer des géographes savans, ne pensèrent pas à une chose essentielle : ils oublièrent d'examiner si telles ou telles montagnes existent ou n'existent pas, quelle est leur élévation, leur largeur et leur liaison respective. Nos *chartographes* trouvèrent plus commode de prendre sans examen les montagnes des anciennes cartes, de les lier ensemble par des chaînes conjecturales, de donner au hasard à chaque chaîne le degré d'importance, soit en élévation, soit en largeur, qui leur semblait le plus agréable à l'œil, et de remplir ainsi leurs cartes de détails imaginaires, de mensonges pittoresques.

Ce système d'imposture, qui se continue encore avec succès sur presque toutes les cartes même les plus vantées, avait fait naître sur celles d'Espagne plusieurs chaînes de montagnes imaginaires, et avait fait exagérer ou diminuer à tort celles qui existent. Ce sont ces montagnes que M. Bory de Saint-Vincent a renversées d'une main ferme et sûre. Par exemple, dans la province de Cuenca (et non Cuença), à l'endroit où naissent les rivières dont les unes coulent vers Valence et la Méditerranée, les autres vers le Guadiana et l'Océan, les faiseurs de cartes avaient construit une longue chaîne de hautes montagnes, d'après le faux principe que *le partage des eaux*, le point d'où descendent les rivières, doit toujours être à une grande élévation. La nature ne connaît pas ces règles générales. Les sources des fleuves les plus grands naissent très-souvent dans des plaines immenses, et n'ont besoin que d'une très-faible différence de niveau pour se diriger sur des rumbs différends. Ces plaines centrales ou plateaux n'ont en Russie que deux fois la hauteur du Mont-Valérien : cette faible pente suffit au Volga, le géant des fleuves européens ; mais le centre de l'Espagne, infiniment plus élevé, présente une immense montagne aplatie, ou ce que la langue grecque désigne si heureuse-

ment sous le nom d'*oropedion*, plaine-montagne. Ce plateau se termine vers Valence, vers l'Andalousie, et, sur plusieurs points, vers le Portugal, par des terrasses escarpées qui, vues d'un côté, forment des montagnes, tandis que, de l'autre, l'œil ne découvre que de petites collines. Les montagnes de Somosierra et de Guadarrama partagent ce plateau central en deux grandes divisions : l'une comprenant les parties plaines du royaume de Léon et de la Vieille-Castille ; l'autre embrassant le milieu de la Nouvelle-Castille, avec la fameuse province de la Mancha, celle de Cuenca, et une partie de Murcie. Les plus grandes montagnes de la Péninsule se trouvent tout-à-fait sur les bords extérieurs, et ce n'est même plus aux Pyrénées qu'appartient la première place sous le rapport de l'élévation ; les sommets de la *Sierra-Nevada*, dans le royaume de Grenade, sont, d'après les dernières mesures, plus hauts de 1,000 pieds que le Mont-Perdu. Un troisième point culminant de la Péninsule doit se trouver dans les montagnes de la Galice ; mais elles ne sont pas encore mesurées.

Toute la géographie militaire de l'Espagne tient à cette disposition des chaînes, des terrasses et des plateaux, si bien éclaircie par M. Bory de Saint-Vincent. Or, sans la géographie militaire, que sont les relations historiques anciennes et modernes ? Des exercices de rhétorique, ne servant qu'à remplir la tête d'idées vagues et inapplicables, sources d'erreurs funestes.

Un exemple, tiré de l'histoire ancienne, fera sentir, de la manière la plus frappante, combien le terrain varie en Espagne, et combien ces variations ont d'importance pour les opérations militaires. Viriathe, le premier chef des *guerillas*, s'avance à travers l'Estramadure et la Sierra-Morena jusqu'au milieu des villes romaines ; il est cerné par une armée régulière, mais il échappe à sa perte en ordonnant à ses troupes de se disperser par pelotons ; et,

en suivant mille petits sentiers inconnus aux Romains, de se disséminer dans les montagnes pour se réunir ensuite dans la ville de Tribala; lui-même, manœuvrant avec mille hommes dans un défilé tournant, il occupe, fatigue, égare les troupes qui le pressent, et disparaît pendant la nuit, en franchissant les montagnes. Peu de jours après, il ramène toutes ses forces par un autre chemin; il tourne les Romains qui se croyaient vainqueurs; et, les attaquant au débouché de ces passages d'où ils revenaient, n'ayant osé continuer leur marche, il met en déroute les légions éparpillées. Mais le génie et la prudence de Viriathe ne passèrent pas à l'héritier de son pouvoir, le présomptueux Tantale; ce chef, pour en finir avec les Romains, veut faire une pointe sur Carthagène, place d'armes de ces étrangers. Il conduit une grande armée depuis les bords du Tage à travers le plateau de la Mancha; les Romains cèdent en apparence, mais c'est pour cerner cette armée peu disciplinée et sans doute dépourvue de cavalerie : Tantale imagine de se tirer d'affaires en employant les manœuvres de Viriathe; mais ces ruses de guerillas, ne convenant pas dans une plaine, ne font qu'accélérer sa défaite, et toute son armée se rend prisonnière aux Romains.

Après avoir si bien déterminé les véritables chaînes des montagnes, M. Bory de Saint-Vincent essaie de tracer les grandes divisions physiques de l'Espagne, et les différences qui en résultent pour le climat, la végétation, et enfin le caractère des habitans; mais ici les idées habituelles du géographe militaire l'emportent sur les lumières du voyageur botaniste, et, au grand regret de tous ceux qui savent apprécier les méthodes scientifiques, notre guide prend pour base la division par *versans*, c'est-à-dire par bassins de rivières réunis en grandes masses. Comment a-t-il pu oublier ce que, dans sa préface, il dit lui-même avec tant de justesse contre ce système de di-

visions? comment adopter une base qui nous oblige de réunir dans la même région les deux Castilles avec le Portugal, ou les plateaux de la Cuenca avec les rivages de Valence? Mais la manière la plus concluante et en même temps la moins ennuyeuse de réfuter un système, c'est de présenter quelque chose de mieux. La véritable division physique de l'Espagne se réduit aux cinq points suivans (1).

1° *La région centrale*, comprenant les deux plateaux de la Vieille-Castille et de la Nouvelle : il faut y comprendre l'intérieur de ce que M. Bory de Saint-Vincent appelle le versant lusitanique, avec toute la Mancha et tout Cuenca, jusqu'aux défilés de la Sierra-Morena, et jusqu'aux descentes par lesquelles on entre dans le royaume de Valence. Ce grand noyau central de la Péninsule, quoique renfermant quelques montagnes et quelques forêts, a pour caractère général ces plaines immenses, nues, monotones, que M. Bory peint avec tant de force, page 68 et page 295; ces plaines où le chevalier de la triste figure apercevait de si loin les moulins à vent. La végétation de tout ce plateau doit se ressembler sous beaucoup de rapports, quoique la chaîne de Guadarama y marque encore une subdivision naturelle. C'est exagérer que de trouver quelque chose d'*africain* dans ce pays, plutôt comparable au plateau central de l'Asie mineure.

2° *La région des pentes méridionales*. Elle renferme *le versant bétique* de la carte de M. Bory, plus l'Algarve jusqu'au cap Saint-Vincent, plus aussi le royaume de Murcie jusqu'au cap Palos, mais en excluant du côté du nord ce qui est au-dessus de Delpennaperos. (*Voy.* page 211.) Voilà la seule région où il y ait quelque chose d'africain.

(1) On peut très-facilement suivre ces divisions sur la carte physique de M. Bory de Saint-Vincent, dont les détails sont précieux. Hauteurs, plateaux, vallées, rivières, tout y est excellent, hormis les *lignes coloriées*.

Mais il faut distinguer ici un grand nombre de subdivisions, d'après les températures et la végétation. Nous avons essayé d'y appliquer celle que M. Schow a tracée pour la Sicile; mais l'extension des végétaux africains, indiquée par M. Bory, nous a démontré que le climat était plus ardent qu'en Sicile; et nous croyons que les subdivisions imaginées par M. Buch pour les îles Canaries conviennent à peu près à l'Andalousie (1). Une zone africaine ou tropique, caractérisée par le bananier, le palmier-nain et le cactus; une zone toujours verdoyante comme en Italie et en Sicile, mais commençant à un niveau plus élevé; une zone de cultures européennes, surtout de la vigne, et ainsi de suite jusqu'à la zone des neiges éternelles, voilà ce qu'on entrevoit déjà; mais, pour fixer les détails, il faudrait encore bien des mesures et bien des observations positives.

3° *La région du penchant oriental,* ou, si l'on veut, *la région ibérique.* C'est le versant ibérique de M. Bory, moins les parties de Cuenca et de Murcie qui appartiennent aux deux grandes divisions. C'est cette magnifique portion de la Péninsule que les Romains préféraient presque à l'Italie, et que M. Bory de Saint-Vincent compare, avec raison, aux beaux rivages de l'Ionie et de la Doride. Il nous apprend que presque toutes les plantes de la Sicile, de l'Archipel et du Levant s'y retrouvent; mais cette même observation prouve précisément qu'il exagère évidemment la chaleur du climat : une région terminée au nord par les glaciers des Pyrénées, et rafraîchie à l'est et au sud par les brises de la Méditerranée, ne saurait éprouver les ardeurs qui désolent les plaines de l'Andalousie, et qui, d'après Rojas-Clemente, y détruisent toute verdure.

4° *La région du penchant occidental,* ou, si on aime les

(1) Voyez la *Géographie botanique* de M. Schow. Copenhague, 1822.

noms classiques, *la région lusitanique*. C'est le Portugal, moins l'Algarve, et plus la Galice, jusqu'au cap Finistère; la limite vers l'intérieur est très-facile à distinguer sur la carte de M. Bory, en y cherchant les petites chaînes transversales qui, en allant du nord au sud, étranglent les vallées du Douro, du Tage et du Guadiana. Dans cette région, à la fois moins chaude et moins froide qu'aucune des précédentes, il faut distinguer la zone des orangers, celle des chênes et des vignes, etc., etc., ainsi qu'on peut l'apprendre en étudiant les ouvrages de MM. Link, Hofmansegg et Balbi.

5° *La région du penchant* (et du versant) *septentrional*. Ici notre méthode de division coïncide avec celle de M. Bory; seulement nous continuons cette région jusque vers le cap Finistère. Le caractère constant et uniforme de cette région, l'absence du laurier-rose et du ciste, la difficulté d'y élever l'oranger et l'olivier, la maturité imparfaite du raisin, la brillante verdure des forêts et des pâturages, la constante humidité de l'air; voilà ce que l'auteur dépeint avec beaucoup de grâce. Il paraît douter de l'existence de la lèpre épidémique dans les Asturies; mais les ouvrages du docteur Casal, Espagnol, et de M. Thierry, Français, lui auraient fourni quelques détails sur ce résultat du climat et de la nourriture.

Voici, nous le pensons, la meilleure méthode de classer les faits de la géographie physique des Espagnes; c'est moins une observation critique que nous adressons à M. Bory de Saint-Vincent, qu'une proposition que nous lui faisons pour perfectionner son travail, déjà si beau et si utile. Dans un second et dernier extrait, nous nous occuperons de quelques-unes de ses observations intéressantes et vraiment philosophiques sur les mœurs et l'histoire des peuples hispaniques.

(14 août 1823.)

§ 2. Le caractère des Espagnols n'aurait pas si longtemps paru une énigme pour les autres Européens, si ceux-ci avaient fait attention à deux règles essentielles pour juger les peuples.

La première, c'est de distinguer les provinces, ou, pour mieux dire, les nations dont se composent les grands peuples, et de rapporter aux causes locales, historiques ou physiques, les différences, et souvent les oppositions frappantes qu'elles présentent.

M. Bory de Saint-Vincent, comme l'ont fait tous les voyageurs modernes, suit ce précepte avec assez de soin; mais le désir de généraliser et de faire des classifications l'empêche quelquefois d'atteindre au plus haut degré de vérité. Ainsi, les peuples des côtes septentrionales de l'Espagne, descendans des Vascons, des Cantabres, des Celtes et des Visigoths, conservent sans doute de génération en génération la valeur active de leurs ancêtres. Mais ne serait-il pas plus juste encore de classer ensemble tous les peuples montagnards de la Péninsule, que d'attribuer une sorte de prééminence aux montagnes cantabriques? Les noms des personnes et des villes, dans les Amériques espagnoles, nous paraissent prouver que, si les Biscayens et les Galiciens ont fourni un très-grand nombre de ces hardis *conquistadores*, devenus les maîtres d'un nouveau monde, la Catalogne n'y a pas une moindre part de gloire à réclamer, et les neiges des Alpujarras, les solitudes de l'Estramadure, ont aussi vu naître en foule ces caractères ardens, guerriers et aventureux pour qui l'Europe était trop étroite et la civilisation trop monotone. Au fond, l'esprit de la chevalerie errante nous paraît encore inhérent à tout ce qu'il y a d'hommes vraiment espagnols, et peut-être en 1814 y aurait-il eu un moyen

infaillible de rendre la tranquillité à ce peuple en commençant une croisade contre les Barbaresques, en débarquant sur les côtes africaines « pour conquérir, selon l'expression d'un voyageur espagnol, des âmes au ciel et » des royaumes à l'Espagne. » Mais cet esprit chevaleresque trouve partout des obstacles et des entraves; les classes éclairées, à la manière du siècle, l'ont abjuré sans avoir mis quelque chose de mieux à sa place, et ce n'est plus que du sein du peuple, du fond d'un village obscur, ou des cellules solitaires, qu'on voit sortir ces caractères énergiques auxquels appartient l'empire du monde.

M. Bory fait une distinction très-juste entre l'intérieur de la Péninsule, où les anciennes mœurs se sont conservées, et les provinces maritimes, où les idées dominantes du siècle ont trouvé accès. Ce qui rend cette distinction encore plus importante, c'est que la capitale nominale de l'Espagne jouit d'une très-faible influence morale, intellectuelle et politique sur les autres grandes villes; les habitans de Barcelone, de Valence, de Grenade, de Cadix, osent penser, juger, agir selon leur propre impulsion. Mais ce fait admet encore de nouvelles distinctions. Telle ville a des intérêts entièrement commerciaux; telle autre, comme Grenade, par exemple, est remplie de corporations religieuses. Il est des provinces maritimes où règne le goût de l'industrie manufacturière, et telle autre, comme la Murcie et l'Andalousie, où tout l'or d'un entrepreneur anglais ne ferait pas entrer dans les ateliers un peuple ami des plaisirs et du repos.

Les villes maritimes, et en général les villes riches d'Espagne offrent un autre trait caractéristique auquel M. Bory de Saint-Vincent n'attache pas toute l'importance convenable. Si la classe commerçante et industrielle a donné à quelques villes l'extérieur de la civilisa-

tion moderne, il ne faut pas croire qu'elle ait adopté ce qu'il y a de vraiment grand, de vraiment utile dans le mouvement du siècle; nous n'avons trouvé ni dans les écrits, ni dans les discours des Espagnols, rien qui rappelât ces études sévères et profondes, cette philosophie religieuse et consciencieuse, ce sentiment intime du devoir et de la dignité de l'homme, qui font de l'Allemagne, de l'Angleterre, du Danemarck et de la Suède, des pays vraiment éclairés, et par cela même à l'abri des révolutions et des contre-révolutions. Les idées nouvelles en Espagne ne proviennent malheureusement que des écrits de la secte encyclopédique, voltairienne, matérialiste et épicurienne; en un mot, c'est la philosophie parisienne du XVIIIe siècle qui est le *nec plus ultrà* des Espagnols qui se prétendent les plus éclairés. C'est cet esprit qui a dicté les théories constitutionnelles de 1812, imitées de celles de 1791; théories qui ont fait tant de tort à la véritable liberté, et qui ont fait manquer à l'Espagne la plus belle occasion de rétablir les droits de ses anciennes et légitimes assemblées nationales.

L'intérieur même de la Péninsule nous paraît offrir des contrastes extrêmement remarquables, et qui doivent nous rendre très-méfians contre les généralités. M. de Saint-Vincent cite un passage d'un ouvrage de M. Lagasca, qui a décrit les mœurs des campagnards dans le royaume de Léon; cette peinture nous transporte dans les plus agrestes cantons de la Suisse ou parmi les hameaux de l'ancienne et de la moderne Arcadie. C'est une heureuse indifférence pour tout ce qui dépasse les besoins de la nature et l'horizon circonscrit d'une humble bergerie. C'est bien l'inaction des Castillans; c'est leur ignorance, leur esprit de routine; mais il nous semble que, dans ce tableau d'un bonheur indigent, nous n'apercevons pas la sombre jalousie des époux, ni la vanité des pauvres *hidalgos*, parlant de leurs ancêtres en mangeant des œufs

frits à l'ail; ces campagnards jouissent gaîment de leurs frugales délices et de leur liberté rustique. Probablement cette peuplade arcadienne a ses romances, ses airs, ses chanteurs, comme une autre peuplade espagnole qui mène ses troupeaux dans les plaines du Tucuman, dans l'Amérique méridionale. Combien d'autres exceptions à faire au tableau général de la gravité, de la taciturnité, de l'indolence des habitans du plateau central! La province de Cuenca nourrit, selon M. Bory, un peuple actif et heureux.

Nous soupçonnons qu'il reste encore beaucoup à dire sur les différences inattendues qui, dans l'état moral comme dans l'état physique, dérangent nos méthodes et nos règles générales. La carte morale des provinces d'Espagne est encore pleine de lacunes.

Le deuxième principe général que nous voudrions inculquer aux écrivains tentés de peindre les mœurs des nations, c'est de distinguer ce qui appartient au caractère fondamental des peuples, et ce qui n'est que le résultat des institutions. Combien de jugemens injustes ne sont-ils pas nés de la confusion de ces deux points de vue! On a pris l'habitude de regarder les Espagnols comme des hommes d'une physionomie sombre, d'un maintien grave, d'un regard austère, d'une éloquence laconique, et cependant tout ce portrait ne convient qu'à la cour et à ceux qui imitent les manières des courtisans. Les Philippe, et quelques autres princes, affectèrent cette gravité qui, dans les tyrans, est un trait de haute politique, et qui, dans les hommes ordinaires, peut souvent servir à masquer la nullité. Plusieurs ministres despotiques mirent tous leurs soins à river les chaînes de l'étiquette, dans lesquelles ils retenaient captifs leurs maîtres, devenus leurs pupilles. De là, une manie de gravité officielle qui se propageait depuis les grands fonctionnaires jusqu'au plus mince alcade; mais les romans, les comédies, les

Seguidillas et les *Saynetas*, sont remplis de traits qui prouvent combien la nation se moquait intérieurement de cette parade convenue. C'était une sorte de représentation nationale qui était censée retracer la majesté de l'empire espagnol; l'orgueil en supportait l'ennui. Mais, si nous dépouillons l'Espagnol de son masque officiel, quel peuple a une gaîté plus naturelle, un goût plus vif pour le plaisir, une disposition plus universelle à se réunir pour s'amuser? M. Bory de Saint-Vincent en convient, mais il en aurait peut-être été plus vivement frappé s'il eût voyagé en temps de paix, seul, sans armes, de village en village, comme l'a fait récemment un Allemand qui vient de publier des lettres sur l'Espagne. Même au milieu des troubles politiques, la guitare et les castagnettes, et le *bolero*, et le *fandango*, ne cessaient d'égayer tous les soirs la superbe cité et le modeste hameau. Le voyageur allemand fait remarquer qu'à Grenade, ville fidèle aux anciennes mœurs, il y a des processions nocturnes le long de la rivière, à l'ombre des myrtes et des lauriers, où les plus belles femmes de toutes les classes paraissent dans un costume qui, par sa légèreté aussi bien que par son élégance, rappelle les nymphes de la Grèce.

Si les Espagnols ont inventé l'étiquette la plus sévère, le cérémonial le plus pompeux et le costume le plus imposant, ils sont aussi les auteurs ou du moins les propagateurs de la danse la plus libre et la plus voluptueuse; on ne peut pas décemment citer, même en latin, la description entière qu'un poète romain, né en Espagne, en a tracée: *Nec de Gadibus improbis puella*, etc.

Il nous est à peu près démontré que la haute classe en Espagne aime autant que le peuple à se dépouiller d'une gravité affectée. Un colonel Cadahalso, qui dans ses *Cartas Maruccanas* a essayé de présenter à l'Espagne le portrait des mœurs espagnoles, nous fournit quelques

traits que nous abrégeons et rapprochons : « Le duc est » invisible ; on le dit occupé d'une grande affaire d'État ; » n'en croyez rien, il est avec quelques-uns de ses amis, » il leur fait le plaisir de leur faire entendre en particulier » la belle cantatrice qui doit paraître à l'Opéra ; un peu » plus tard, il sera avec son maître de guitare ; un peu » plus tard, il fera la *siesta*. Mais votre heure viendra ; le » duc est protecteur des lettres comme des arts ; il recevra » avec un air imposant l'ouvrage que vous lui présente- » rez d'un air soumis ; il en lira gravement le titre ; il » prendra gravement plusieurs prises de tabac, il vous- » sera avec dignité et vous dira deux ou trois mots obli- » geans, en excusant sur ses nombreuses occupations de » ne pas s'entretenir plus long-temps avec un homme » de votre mérite. » Ces traits nous rappellent plusieurs passages d'Horace et de Martial, d'après lesquels les Romains, si graves, si majestueux dans le sénat, si cérémonieux même dans leurs *cœnæ* ou grands dîners, se livraient habituellement dans leurs réunions familières, dans leurs *commissationes*, et souvent même tout le long de la journée, à des amusemens aussi frivoles et plus puérils que ceux que nos Catons et nos Sénèques reprochent à nos mœurs actuelles. *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*

Il est en Espagne un autre genre d'hypocrisie que M. Bory fait remarquer, c'est une grande dévotion extérieure à côté d'une grande impiété. D'autres voyageurs ont attesté que le nombre d'athées secrets était très-considérable en Espagne, comme on prétend que le nombre des juifs cachés doit l'être en Portugal. Nous répugnons à discuter ces graves assertions lorsque nous ne pouvons pas les vérifier.

Si les observations morales de notre auteur sont moins profondes et moins abondantes que celles qui ont pour objet la physique et la géographie, elles n'en sont pas

moins assez justes et assez instructives pour remplir le but de l'ouvrage ; sans satisfaire complètement le philosophe, elles peuvent guider le voyageur.

Après avoir recommandé l'excellent livre de M. Bory de Saint-Vincent, sous les points de vue qui intéressent le plus directement la curiosité du moment, et qui par conséquent décident de son succès, nous ne pouvons pas en conscience nous dispenser d'y signaler quelques défauts assez graves sous le rapport de l'érudition philologique. Non-seulement les termes empruntés à la géographie ancienne, comme par exemple *Carpitano-vettonien* et *Lusitanique*, ne sont pas employés avec toute l'exactitude convenable ; ce sont des peccadilles que nous aurions volontiers passées sous silence, mais tout l'ensemble des idées de l'auteur sur l'origine des langues et des peuples de l'Ibérie ancienne, offre l'empreinte de cette légèreté, toujours dominante en France à l'égard des questions d'érudition. Pourquoi s'en tenir à de vagues citations des anciens sur les Ibériens, les Celtes, les Atlantes, lorsque M. Guillaume de Humboldt nous a montré un principe sûr de critique dans la comparaison méthodique des noms de montagnes, de fleuves, de villes, avec les racines de l'ancienne langue des Ibériens, qui vit encore sous le nom de langue basque (1)? Il est prouvé que les Ibériens ont parlé basque, et ont occupé, par leurs établissemens, la plus grande partie de la Péninsule. D'une autre part, les noms celtiques, dominant dans d'autres régions, attestent l'existence d'une nombreuse population celte. Voilà le terrain solide où l'auteur aurait dû se placer, soit qu'il voulût combattre, soit qu'il voulût adopter les conclusions de M. Guillaume de Humboldt. Il aurait dû faire remarquer que l'opinion sur l'identité des Ibériens d'Espagne et des Ibériens du Caucase se trouve aujourd'hui

(1) Voyez la savante analyse de l'ouvrage de M. de Humboldt, par M. Sylvestre de Sacy, dans le *Journal des savans*.

fortement ébranlée par les vocabulaires arméniens, géorgiens et autres, récemment publiés par M. Klaproth, et dans lesquels, après des recherches minutieuses, nous n'avons guère vu que quatre à cinq mots ibériens. Les idiomes actuels de l'Ibérie asiatique ont même le caractère le plus diamétralement opposé à la langue basque; ils sont aussi durs, aussi chargés de consonnes que le basque est doux et harmonieux.

Cela n'empêche pas que les Ibériens d'Espagne ne pussent être de la *race caucasienne*, comme l'auteur le dit, en prenant ce terme peu précis dans la même acception que celui de perso-germanique, car l'ibérien, c'est-à-dire le basque, a présenté, d'après un mûr examen, un faible nombre de racines communes au grec, au latin, à l'allemand et en général aux langues de l'Europe, considérées aujourd'hui comme alliées aux langues sanscrite, zendique, pehlviénne et persane. Tout homme instruit sait que depuis les bords du Gange jusqu'aux rivages de l'Islande il existe une grande famille ou pour mieux dire une *tribu* de langues qui ont environ cinq cents mots radicalement semblables, et dont le système grammatical offre encore d'autres similitudes frappantes; ce sont autant de sœurs, ou si l'on veut de cousines, descendues d'une mère aujourd'hui inconnue, mais qui a légué à sa nombreuse postérité quelques-uns de ses traits. Au milieu de ce groupe, la langue celtique et la langue basque paraissaient étrangères à toutes les autres et même entre elles; un examen attentif fera peut-être reconnaître une sorte de parenté éloignée. Les vieux dialectes du latin offrent surtout des mots basques.

Au lieu de se mettre au niveau des recherches actuelles des savans sur ces questions, l'auteur avance, avec beaucoup trop d'assurance, qu'une *race atlantique* venue d'Afrique a peuplé l'Espagne. Mais quelle est cette race? Si elle parlait la langue des Berbers, des Kabyles et des

Guanches, habitans indigènes du mont Atlas et des îles Canaries, la comparaison des noms et des racines ne serait pas favorable à l'hypothèse de l'auteur. En général, l'Atlantide et les Atlantes touchent de trop près à la fable et à la mythologie pour qu'on les introduise ainsi, sans façon et sans restriction, dans un ouvrage historique.

Au surplus, pouvons-nous exiger qu'un naturaliste, un voyageur, un militaire, soit versé dans cette philosophie critique de l'histoire dont tant de prétendus savans, de professeurs et de littérateurs ignorent encore les sévères principes? Tout cela ne diminue pas, au fond, le mérite de l'ouvrage: il n'y a qu'à supprimer ces ornemens ambitieux d'une érudition peu raisonnée, ou bien corriger trois à quatre pages. C'est toujours le meilleur livre que l'on puisse consulter pour prendre une idée de l'état physique et politique de l'Espagne.

Voyage au mont Caucase et en Géorgie; par M. Klaproth, professeur royal de langues asiatiques à l'Université de Berlin. — *Asia Polyglotta* (en allemand); par le même. — *Grammaire de la langue arménienne;* par M. Cirbied, professeur royal, à l'Ecole des langues orientales de Paris. — *Élémens de la grammaire turke;* par M. Jaubert, professeur à la même Ecole. — *Archéologie française*, ou Vocabulaire de mots anciens propres à être restitués, etc., etc.; par M. Pougens, de l'Académie des Inscriptions.

(2 octobre 1823.)

§ 1er. Rien ne donne une plus haute idée de l'activité, de la fécondité, de la puissance de l'esprit humain, que l'étude philosophique des langues. Sur trois à quatre cents langues distinctes que parlent les familles humaines, il en

est au moins une centaine dont nous possédons des vocabulaires ainsi que des grammaires, et dont nous pouvons apprécier le caractère. Aucune n'est dépourvue de quelques traits dignes d'intéresser le penseur : la plus simple a ses finesses, la plus pauvre a ses trésors, la plus agreste, ses grâces et sa mélodie. Il en existe plusieurs, et même en nombre considérable, qui, soit par leur harmonie, soit par leurs formes et leurs tournures, attestent le génie élevé et le goût délicat de leurs législateurs ignorés. Cependant, chose étrange ! cette étude intéressante et féconde en résultats importans n'obtient pas chez tous ceux qui usurpent le nom de savans et de littérateurs l'estime qu'elle mérite ; plus d'un bel-esprit voit dans la philologie la marotte de quelques pédans ; plus d'un géomètre traite l'histoire universelle des langues d'érudition chimérique ou du moins peu utile. Ces erreurs de jugement seraient moins fréquentes si on avait un aperçu général des résultats que déjà cette étude promet, des recherches qu'elle exige, et de l'étendue de vues dont elle est susceptible.

« Cette langue est-elle douce ? est-elle riche ? » Voilà des questions que l'on entend tous les jours proposer et décider par des hommes qui ne se doutent pas seulement de ce qu'elles embrassent.

Les mots d'une langue sont doux en eux-mêmes lorsque les syllabes, appuyées sur des voyelles agréablement variées d'après la gamme de la voix humaine, ne sont chargées généralement que d'une ou deux consonnes. Viennent ensuite les divers systèmes de prononciation qui, chez chaque peuple, déterminent le rhythme et la mélodie. Rien de tout ceci ne dépend essentiellement du climat physique ni de la température ; c'est presque entièrement le produit de la différence primitive des organes chez les tribus qui ont fondé les nations. Depuis long-temps l'Europe en offrait une preuve frappante et décisive : car quelles sont les langues bien formées en

Europe sous le rapport de syllabes douces, sonores, harmonieuses? L'italien et le russe, l'espagnol et le suédois, le grec moderne et le lithuanien, présenteront, à quiconque voudra se donner la peine de comparer les dictionnaires, le même genre de mérite musical, quoique sous des latitudes opposées, sous des températures entièrement différentes. Les fondateurs de ces nations ont dû posséder un organe ami de voyelles sonores et de syllabes peu chargées; leur poitrine dégagée et leur gosier ouvert ont dû imprimer à leurs paroles un caractère musical, et l'habitude des pères est devenue la nature de leurs enfans.

M. Klaproth, dans son *Voyage au Caucase*, où son principal but était l'étude des peuples et des langues, nous fournit des exemples remarquables de cette influence d'une première éducation des nations. Quoique les vallées du Caucase renferment des régions agréables et de beaux climats, une vie constamment agitée par le tumulte des guerres paraît avoir donné à toutes les peuplades une prédilection pour les sons rauques et bruyans. De plus, chaque tribu conserve son idiome souvent radicalement différent de celui qu'on parle à une distance de peu de lieues. Ne cherchez pas les sons italiens ou helléniques dans la bouche de ces belles Géorgiennes, trop vantées dans les romans; vous chercherez en vain. Si la Géorgienne veut dire *j'aime*, elle dit *miqwartz;* pour la Circassienne, c'est *tchitchazasz;* plus loin c'est *rikéko* ou bien *bdjeidouri*, et ainsi on peut faire le tour du mont Caucase avec la certitude d'apprendre, dans chaque canton, un idiome nouveau, et toujours un idiome plus dur. L'arménien est, selon les Arméniens, la langue de Noé, origine imposante; mais, grâce à ses éternels *ar*, *ergh*, *hatch*, *kek*, elle doit offrir une psalmodie étrange, et pourtant c'est une langue cultivée, riche, poétique, parlée par une nation polie, sinon depuis le déluge, du moins depuis une vingtaine de siècles. Les Arabes font encore un

vacarme plus épouvantable; les chameaux et les lions peuvent seuls rendre exactement les agrémens d'une prononciation dont ils paraissent avoir fourni le prototype. L'Orient, en grande partie, ne parle pas; il rugit ou il chante : ainsi l'a voulu l'habitude. Et pourquoi nous en moquer? Les Allemands, les Français et les Anglais sont incontestablement très-civilisés; mais ils n'ont pu se défaire, les premiers de leurs *tzch*, les seconds de leur *n* nasal, les derniers du bizarre travers de changer *a* en *é*, et *Brougham* en *Bromm*. Nous avons beau vouloir dissimuler les défauts de nos idiomes, la superbe oreille d'un lazzaroni ou d'un gondolier nous accusera toujours de barbarie; si nous parlons bas, l'Italien dira que nous sifflons, et si nous parlons haut, il se plaindra de nos cris aigus.

Mais, pour achever de déranger nos idées reçues, voilà les Turcs qui viennent réclamer pour leur langue le prix du mérite musical. Les Turcs? Oui, ces mêmes Turcs que nous regardons comme des gens tant soit peu durs, incivils et inhumains, mettent beaucoup de soin à conserver la douceur naturelle de leur langue. « En adoptant les » caractères arabes, ils n'ont conservé ni les fortes aspira» tions, ni les articulations singulières qui donnent tant » de rudesse et d'aspérité à la prononciation des Arabes. » Celle des *Turcks* est, en général, grave, douce et harmo» nieuse; ils évitent avec le plus grand soin les hiatus et » toute espèce de dissonance. » Voilà ce que nous affirme M. Jaubert; il donne même comme une règle de prononciation *turke* de choisir toujours le son le plus doux. On pourrait y voir une influence de l'exemple des Grecs, puisque les Turcs de l'Asie mineure font entendre des sons gutturaux et des aspirations rudes. Mais les Turcs sont originaires du plateau, ou, pour mieux dire, d'un des plateaux de la Tartarie, et les Ouigours, restés près de leur berceau, parlent encore un dialecte turc très-pur, et qui, du moins dans la composition des mots, n'a rien

de rude. Il est bien d'autres contrastes entre le génie des peuples et celui de leurs langues. Les nombreux idiomes des Africains de la race nègre abondent en voyelles et se prêtent à des chants mélodieux. La langue malaie est l'italien de l'Océanie, et c'est pourtant dans cet idiome que les antropophages de Noukahiva expriment leurs féroces jouissances.

La richesse respective des langues paraît d'abord un objet moins compliqué que leur harmonie. En faisant consister cette richesse dans le nombre des mots, seul objet qu'on puisse compter et calculer, il est possible de déterminer que telle langue est matériellement riche et telle autre matériellement pauvre. Mais, comme l'esprit s'échappe de ces liens matériels! comme la langue française compense par la variété, la finesse et l'originalité de ses tournures, ce qui lui manque sous le rapport du nombre des mots! Laquelle de ces deux richesses est préférable? Si nous pesons, non-seulement la quantité de signes, mais encore la valeur intellectuelle de chaque combinaison de ces signes, nous serons peut-être tentés de nous écrier : Heureux les pauvres en mots, car ils sont riches en idées! Mais, sans aller si loin, il doit être permis de dire que les deux illustres exemples de la langue de Cicéron et de la langue de Racine prouvent que le génie des nations peut vaincre les défauts de leur idiome, et qu'il n'y a de langues pauvres que pour les sots.

Cependant nous devons reconnaître qu'il y a, sous le rapport de la richesse, deux classes de langues tout-à-fait distinctes, celles qui permettent de créer légitimement et constitutionnellement des mots nouveaux, dérivés de racines anciennes, et celles qui repoussent cette formation successive et s'en tiennent à une quantité fixe de mots, devenus classiques. Les Grecs marchent à la tête de la première classe, suivis des Persans, des Bramins, des Slavons, des Allemands et des Scandinaves; les Latins

conduisent la seconde légion, renforcée des Italiens, des Espagnols, des Français, et, je crois, des Chinois. On peut dire que le monde est divisé en deux partis. Mais quelle est-la cause d'une différence aussi frappante et aussi radicale? Pourquoi Pindare avait-il le droit de verser en torrens impétueux ses mots nouveaux, tandis qu'Horace se voyait censuré pour quelques légères tentatives du même genre? Pourquoi les Platon, les Aristote peuvent-ils spécifier, par un terme précis, chaque nuance de leurs séries d'idées, lorsque Cicéron se lamente de n'oser créer le mot indispensable? aucun philologue n'a encore complètement résolu ce problème.

Quel que soit le principe de cette différence, elle tient à l'origine même de certaines familles de langues, et puisqu'il est à peu près également difficile de créer de nouveaux mots en français, en espagnol et en italien, ce ne sont pas les préjugés des académies qu'il faut en accuser, c'est la stérilité héréditaire de la mère commune, la langue latine; elle semble n'avoir pu transmettre à ses filles cette vie intarissable qui coule dans les veines de l'immortelle Grèce. Les filles de la langue latine sont, comme elle-même, peu propres à produire les termes nouveaux, même les plus nécessaires; elles s'arrêtent toutes à une époque classique, à un siècle d'or, et même elles ont une tendance à perdre de leurs anciennes richesses. Sénèque cite comme *vieillis* des mots employés par Virgile et des termes créés par Cicéron (Epist. LVIII).

Lors donc que M. Pougens vient nous apporter deux ou trois volumes de mots français surannés, mais bons à reproduire, il prend sans doute en homme érudit et judicieux la seule route que puisse suivre celui qui veut enrichir la langue française de mots; mais cette route même ne le conduira pas à de grands résultats, et, malgré ses doctes citations de tant de vieux romans, de chartres, de parchemins, et même de tant de grands écrivains (car

Voltaire, par exemple, emploie bien des mots que nos puristes condamnent), M. Pougens ne fera jamais adopter la centième partie des richesses qu'il a si laborieusement recueillies. Le génie de la langue ne favorisant pas un système régulier de création de mots, ce glanage isolé de quelques termes peu imposans et médiocrement utiles ne saurait intéresser vivement les bons écrivains qui, jaloux de mettre dans leurs productions des pensées et des faits, n'ont pas le loisir de méditer sur des mots inusités.

Il y a bien d'autres choses à étudier dans les langues que les simples mots. Quel objet plus digne des méditations d'un philosophe que cet art avec lequel les premiers législateurs des langues ont imprimé à leurs grammaires le cachet de leur esprit original, je dirais même de leurs fantaisies poétiques et de leurs caprices d'artistes; ainsi l'un de ces inventeurs a soigné les déclinaisons et a multiplié ces cas, ces articles qui signalent les rapports mutuels des personnes et des choses ; l'autre s'est plus attaché aux conjugaisons, et, en variant à l'infini les modes et les temps, il a marqué le mouvement de nos pensées fugitives et la mesure de nos actions inconstantes. Ces constitutions primitives enchaînent l'avenir d'une langue, et même l'avenir d'une littérature. Par exemple, une langue qui se prête à des périodes très-développées, très-chargées de phrases incidentes, de distinctions et de termes techniques, est le premier besoin des métaphysiciens. Aussi ne voyons-nous les systèmes de métaphysique vraiment transcendans, vraiment aériens, que chez les Grecs et les Allemands. Avec une langue amie de phrases coupées et de termes ordinaires on est réduit à n'avoir que du bon sens et de l'esprit.

On aurait tort de croire que les artifices d'une grammaire compliquée et d'une syntaxe variée appartiennent uniquement aux langues d'une célébrité classique. Toutes les nations slavones ont dans leurs déclinaisons autant et

même plus de cas que les Grecs, et en partie avec des terminaisons aussi harmonieuses : leur verbe offre un système complet des modes et des temps, à l'actif et au passif, sans l'indigente ressource des verbes auxilliaires. D'autres langues, privées de ces nombreuses inflexions méthodiques de la racine d'un même verbe, possèdent des verbes composés spécialement pour exprimer le désir de faire une chose, la négation, la réciprocité et toutes les autres idées corrélatives ; ici l'esprit inventif de peuples moins policés efface même celui des nations les plus lettrées ; car si les Latins ont leurs verbes fréquentatifs en *ito*, et leurs verbes optatifs en *urio*, les Turcs ont jusqu'à dix-neuf verbes dérivés de chaque racine principale, par exemple, de *seomek*, aimer, ils dérivent le négatif *seomemek*, ne pas aimer, le transitif *seodurmek*, faire aimer, le réfléchi *seoinmek*, s'aimer, se plaire, le réciproque *sevichmek*, s'entr'aimer; et ainsi de suite ; luxe bizarre qui existe aussi chez les Arabes, chez les peuples du Congo et chez les Arancans du Chili. Dira-t-on que ces nations se sont donné le mot pour se distinguer par la même singularité ?

Un autre fait général l'explique assez bien par la marche naturelle de la civilisation. Les langues les mieux faites, les systèmes de grammaire et de syntaxe les plus profondément pensés, les plus habilement organisés, paraissent chez des nations jeunes et à l'aurore même de la vie civile, quelquefois même sous la tente du nomade et au sein de la simplicité patriarcale. C'étaient sans doute les prêtres, les oracles, les bardes, les scaldes qui, livrés à la méditation et exaltés par l'enthousiasme, donnaient des règles au langage de leurs nations, et élevaient ces édifices intellectuels qu'une génération policée n'aurait pas eu assez de loisir pour produire, et que, dans son orgueilleuse paresse, elle dédaigne quelquefois de conserver intacts. Ainsi la langue d'Homère se montre, dans un

siècle peu civilisé, riche de tous ses attraits, avec toute l'abondance de ses formes, avec le rhythme déterminé de son vers naturel, l'hexamètre; qu'est-ce qu'elle a gagné depuis pendant quatorze siècles littéraires? elle a même vu quelques formes et beaucoup de mots disparaître de l'usage. L'ancien scandinave, la langue des Eddas, est de même infiniment plus riche que les idiomes qui en sont dérivés; on y trouve des formes grammaticales, telles que le *dualis*, etc., que le scandinave moderne a perdues; celui-ci, à son tour, a conservé le passif et les genres, que l'anglais a rejetés; de sorte que, dans cette famille, le langage le plus moderne, le plus cultivé, le plus célèbre, est précisément le plus nu, le plus dépourvu de l'art, le moins satisfaisant à l'intelligence, et on peut encore ajouter le plus dégénéré sous le rapport de la douceur et de la mélodie. Peut-être quelque Anglais soutiendra que c'est précisément le caractère d'une langue *raisonnable*, et que c'est un bienfait de la civilisation d'ôter tout cet appareil grammatical, toutes ces syllabes musicales, mais superflues; il faut avouer cependant que ce luxe plaisait à l'imagination et à l'oreille.

Tel est l'intérêt philosophique que présente l'étude comparée des langues. L'intérêt historique n'est pas moindre. Les monumens et les empires durent moins que les idiomes, et quand un jour le Louvre sera un amas de ruines sans nom, quelque philologue brésilien ou mexicain reconnaîtra dans les chants d'un berger ou d'un pêcheur les restes de la langue de Racine, comme nos savans reconnaissent, dans le jargon des infortunés Coptes, les noms de ces superbes Pharaons, dont les pyramides se sont déjà tant abaissées sous la faux du temps. C'est par les langues de nations peu connues, par les patois même, qu'on peut éclaircir un grand nombre de questions relatives à la géographie et à l'ethnographie, questions insolubles pour les savans qui ne connaissent que

les descriptions et les mesures; car les peuples même qui n'ont jamais écrit de livres, ni frappé de médailles, ni élevé de pierres monumentales, ont cependant laissé après eux quelques noms de lieux ou de personnes qui, bien médités, conduisent à reconnaître leur origine et leur parenté. Les montagnes et les rivières, ces jalons naturels qui dirigent les migrations des peuples, conservent souvent les noms de leurs plus anciens possesseurs, ou trahissent, par leurs nouvelles dénominations, les changemens successifs des maîtres. Nous avons consacré plusieurs années à l'étude comparée de plusieurs langues, peu connues du nord et de l'est de l'Europe, dans l'espoir de faire quelques découvertes sur l'histoire géographique des nations, et si ces soins ont retardé la publication de notre Géographie de l'Europe, ils l'auront aussi rendue moins indigne de nos lecteurs éclairés.

De tous les faits importans que l'étude comparée des langues a déjà mis hors de doute, aucun n'égale en singularité et en grandeur cette ressemblance systématique des langues de l'Inde et de la Perse avec celles de l'Europe centrale et orientale. Non-seulement les principales racines, mais les cas, les temps, les personnes et beaucoup de règles de syntaxe, se reproduisent dans les idiomes de ces peuples si éloignés les uns des autres. C'est déjà très-curieux qu'un habitant de l'Islande, de la Frise, de la Lithuanie, en nommant les dix nombres dans son idiome local, se fasse à peu près comprendre d'un Bramin des bords du Gange, d'un Persan lettré de Schiraz, d'un latiniste ou d'un helléniste de Paris. Mais la ressemblance des mots n'est toujours qu'un fait matériel; l'esprit est plus frappé de la coïncidence de ce que l'esprit seul a pu créer. Un seul exemple suffit ici; c'est le verbe auxiliaire, élément si important de toutes ces langues. Dans le latin et dans les langues dérivées du latin, ce verbe est composé des fragmens de deux verbes anciens, *essum*, j'existe,

et *fuo*, je vis; l'art et le goût ont choisi divers temps et personnes de ces deux verbes, les ont modelés, classés et réunis de manière à produire un verbe complet et suffisant aux besoins de notre intelligence. C'est comme le Louvre et les Tuileries, bien ou mal raccordés ensemble. Mais n'est-il pas étonnant de retrouver dans des langues qui ne dépendent pas du latin précisément ce même système de *raccordement* entre les débris de deux verbes semblable aux deux racines latines ou plutôt grecques-pélagiques que nous venons de citer? Pour recomposer l'histoire de nos deux verbes auxiliaires, nous sommes obligés d'en rechercher les fragmens épars, diversement modifiés, mais parfaitement reconnaissables dans le sanscrit, le persan, le slavon, l'allemand et l'anglo-saxon, comme un statuaire ramasserait et réunirait les débris d'un groupe disséminés par un tremblement de terre.

Ce seul exemple fait sentir de quelle importance l'étude comparée des langues peut devenir pour débrouiller le chaos de l'histoire et de la géographie ancienne, pour déterminer les véritables noms de beaucoup de peuples et de lieux, pour classer d'après leur parenté les nations de la terre. Tous les jours de nouvelles clartés, dues à la philosophie, viennent dissiper les ténèbres qui couvraient les annales des peuples. Pour tirer des lumières de cette comparaison des langues, il n'est pas nécessaire de les apprendre toutes, entreprise extravagante; il suffirait d'avoir un vocabulaire universel comparatif de quelques centaines de mots principaux bien choisis. Deux fois le gouvernement russe a fait essayer un travail semblable sans avoir obtenu un résultat entièrement satisfaisant. L'*Asia Polyglotta* de M. Klaproth est un immense pas dans cette carrière; mais l'ouvrage que promet M. Frédéric Adelung, si durement et si impolitiquement persécuté par M. Klaproth, fait encore espérer des matériaux inédits précieux; les orientalistes français travaillent, de

leur côté, à multiplier les ressources en ce genre, et aucun voyageur anglais n'ose aujourd'hui retourner chez lui sans rapporter un petit vocabulaire de quelque idiome inconnu. Les élémens d'une carte universelle des langues s'accumulent, et incessamment M. Balbi va en publier une esquisse qui fera connaître au public l'ensemble des découvertes actuelles.

Nous avons cru devoir, par cet aperçu préliminaire, essayer d'exciter quelque intérêt pour le genre d'études auquel sont consacrés les cinq ouvrages annoncés à la tête de cet article, et que nous allons maintenant considérer d'une manière plus particulière, avec quelque espoir que des titres aussi savans n'effraieront pius aucun lecteur éclairé.

(16 octobre 1823.)

§ 2. Les grammaires turque et arménienne de MM. Jaubert et Cirbied seront aujourd'hui l'objet de nos considérations. Ces ouvrages sortent tous les deux de l'École spéciale des langues orientales, établissement que le zèle et l'habileté de M. Langlès surent créer à une époque où toute autre science que la chimie qui fabrique la poudre à canon, et la géométrie qui trace des bastions, étaient repoussées par les prétendus régénérateurs de la France. Des motifs purement politiques et commerciaux, présentés avec adresse, empêchèrent les pouvoirs révolutionnaires de bannir les études des langues orientales du sein des écoles entretenues aux frais de l'état. Le gouvernement impérial comprit toute l'importance politique d'une pépinière d'agens diplomatiques, capables de traiter directement avec les diverses nations de l'empire ottoman ; mais il n'apprécia l'école que sous ce seul point de vue : il laissa au roi légitime l'honneur de fonder les deux chaires importantes du chinois et du sanscrit, qui,

bien que dépendantes du Collége de France, sont un véritable complément de l'École des langues orientales.

Tout concourt pour faire espérer, sous les Bourbons, aux études philologiques et historiques, une faveur égale à celle dont plusieurs autres branches de connaissances ont jusqu'ici eu le privilége. L'École des langues orientales se trouve dans une position à pouvoir espérer des encouragemens particuliers. L'utilité directe, soit politique, soit commerciale de cet établissement, se fera sentir chaque jour davantage, à présent que la paix universelle, affermie par des triomphes récens, doit agrandir et assurer nos relations avec les contrées lointaines; les langues turque, arabe et arménienne deviendront de plus en plus nécessaires aux agens d'une puissance qui vient de montrer qu'elle n'est pas déshéritée de l'empire de la Méditerranée, d'une puissance qui, sur les rochers de l'Hercule phénicien, vient de cueillir un laurier dont l'Orient invoque déjà l'ombrage tutélaire. Mais des pensées plus élevées encore animent une dynastie amie depuis tant de siècles des lettres et des sciences; elle n'a pas oublié ces anciennes traditions de gloire qui demandent un certain luxe dans les établissemens d'enseignement supérieur, luxe qui, au fond, n'est qu'un très-sage emploi des trésors de l'état. Si les écoles, destinées à l'enseignement des connaissances requises dans la vie civile et dans les services publics, sont l'objet immédiat et urgent des soins indispensables de tout gouvernement, la France n'en doit pas moins à son honneur d'entretenir un ensemble complet de ces cours supérieurs, où les divérses doctrines humaines sont enseignées même sans aucun but d'utilité matérielle directe, dans le seul intérêt de leur perfectionnement, comme un noble objet de curiosité et comme un titre d'illustration nationale. Ce haut enseignement fait constamment naître des vérités nouvelles et des découvertes dont le monde entier recueille les fruits avec gratitude;

il fournit à une nation l'occasion de développer ses facultés et de faire briller son génie, sans exciter aucune haine, sans nuire à aucun intérêt; il établit, au contraire, une fraternité élevée au-dessus de tous les préjugés nationaux; il attire l'étranger avide d'instruction, comme les théâtres de luxe attirent l'étranger avide de plaisir; il devient un foyer lumineux pour les écoles ordinaires, dont les chefs, devenus écoliers à leur tour, y accourent pour alimenter leur esprit et pour s'animer d'une nouvelle émulation; il présente un asile honorable à ces savans profonds, généralement déplacés dans la sphère inférieure de l'enseignement vulgaire, et dont les ouvrages, fruits de loisirs studieux, portent plus loin qu'aucune victoire sanglante la gloire de la puissance qui les protége. Une véritable université, une haute école de l'ensemble des sciences, doit être à la fois le muséum et l'atelier de l'esprit humain.

Tel est le point de vue d'où un gouvernement placé au niveau de la civilisation considère les études savantes parmi lesquelles ceux qui auront médité les aperçus contenus dans notre article précédent, ne refuseront pas un rang éminent à celle des langues.

Nous revenons à la grammaire arménienne de M. Chahan de Cirbied. C'est un ouvrage comme il en fallait précisément dans l'état actuel des études. Le docte professeur résume ici la substance de plus de deux cents grammaires, écrites par des Arméniens; il nous fait connaître non-seulement les rudimens, mais encore la syntaxe de sa langue maternelle, les premières règles du style prosaïque et poétique, ainsi que les principes d'après lesquels les mots sont dérivés et formés, objet essentiel pour l'histoire comparée des langues. Très-sobre d'innovations, le professeur nous expose les idées des Arméniens sur leur langue, et nous place au point où se trouve un jeune Arménien élevé avec soin pour le ministère ecclésiastique dans le

couvent des doctes *Mekhitaristes* à Venise (1) ou dans le séminaire du siége patriarcal d'Eschmiazin. Sans doute un esprit moins timide aurait pu essayer de réformer plusieurs doctrines de grammairiens arméniens, en les ramenant à des principes d'analyse générale, dont M. Sylvestre de Sacy fait un si admirable emploi ; mais cette entreprise serait prématurée à l'égard d'une langue encore si peu connue ; cette entreprise serait d'ailleurs au-dessus des forces de tous les *arménistes* actuels, et n'amènerait que confusion et disputes. Il est dans les études comme dans les institutions une marche progressive et naturelle : tous les fruits ne sont pas de toutes les saisons : vouloir les hâter, c'est souvent vouloir les faire périr.

La grammaire pour ainsi dire historique doit précéder la grammaire philosophique. Ainsi, la grammaire grecque de l'érudit *Golius* a précédé de plus d'un siècle les savantes méditations de M. Hermann et de M. Thiersch ; et même à présent les systèmes de ces grands philologues ne peuvent être introduits en totalité dans l'enseignement général. M. Chahan de Cirbied a recueilli avec beaucoup d'ordre les règles et les principes établis pendant la succession des siècles par un très-grand nombre de grammairiens arméniens ; ce sont des faits précieux ; tâchons de les étudier avant de vouloir les soumettre à nos théories.

Il est cependant deux défauts que nous devons reprocher au professeur arménien. Les voici : son style français aurait eu besoin d'une révision amicale sous le rapport de la précision, et l'auteur aurait dû ajouter en parenthèse l'orthographe française de 6 à 8000 mots arméniens qu'il cite, afin de rendre son livre plus accessible à ceux qui,

(1) Les *Mekhitaristes* sont des moines arméniens établis à Venise. Leur couvent possède une superbe bibliothèque et une belle imprimerie. Ils ont formé une académie arménienne, dont M. Cirbied a reçu un diplome de membre associé.

sans vouloir étudier l'arménien, désirent en acquérir une notion historique.

L'ouvrage de M. Cirbied n'est pas tout-à-fait le premier de ce genre qui ait paru en français. Un docte ecclésiastique, M. l'abbé de Bellaud, publia en 1812 un *Essai sur la langue arménienne*, qui sera très-utile à ceux qui voudront étudier la grammaire de M. Cirbied, parce que, étant imprimée en gros caractères, il les accoutume plus facilement à la difficulté vraiment effrayante que présente l'alphabet arménien, le plus absurde, le plus incommode et le plus funeste à la vue qu'ait inventé le caprice ou que le hasard ait fait naître. M. de Bellaud, au surplus, se déclare élève de M. Cirbied, et rend, en son nom et en celui de quatre autres condisciples, l'hommage le plus éclatant au savoir et aux soins infatigables de « son respectable professeur. » Lorsqu'à des éloges semblables on joint l'approbation des corporations ecclésiastiques savantes, telles que les *Mekhitaristes* de Venise, on peut se consoler des injures brutales, lancées par une rivalité obscure et odieuse. Mais écartons ces détails peu honorables pour le monde savant; le public, dédaignant comme nous ces misérables querelles, nous demande quels avantages l'esprit humain et la civilisation générale peuvent retirer de l'étude de l'arménien.

Le premier et peut-être le plus grand avantage sera de nous lier avec une nation civilisée, lettrée, industrieuse, riche, et qui occupe le tiers de la Turquie d'Asie. Les Arméniens, repoussés de France par une grande erreur politique de Louis XIV, ont été les véritables fondateurs de la compagnie anglaise des Indes; leur industrie commerciale domine tout l'empire ottoman; elle pénètre jusqu'au-delà de Samarcande en Bucharie, et franchit la barrière inhospitalière de ce grand empire de l'extrême Orient, où depuis long-temps ni l'or des Anglais ni la croix même des missionnaires n'obtient qu'un accès pré-

caire et une tolérance furtive. Des Arméniens pourraient seuls découvrir l'Asie centrale. Cette nation n'a pas oublié ses anciennes liaisons avec la France; elle n'a pas oublié que les Lusignan ont porté sa couronne, et que les barons français, au siècle des croisades, ont fondé plusieurs grandes familles arméniennes. La fraternité d'armes, solennellement établie entre les royaumes de France et d'Arménie, est un fait d'autant plus digne d'attention, que, dans le cas assez probable d'une dissolution de l'empire ottoman, l'Arménie, par son étendue, sa population, ses montagnes, son voisinage de la Perse et de la Russie asiatique, deviendrait un point de mire de la politique.

Les trésors littéraires d'une nation qui depuis l'an 400 possède une série non interrompue d'écrivains dans tous les genres, ne sauraient être un objet de dédain; mais ils n'ont pas encore pu être appréciés d'une manière impartiale. L'abbé Villefroy, le premier *arméniste* français, qui en 1736 dressa, par ordre du cardinal de Fleury, le premier catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque du roi, s'écrie dans sa préface « que l'Arménie est » un nouveau monde littéraire, » et il appuie cette opinion sur celle du marquis de Serpos, savant arménien, d'après lequel « les historiens, les poètes, les philoso- » phes, les astronomes qui ont fleuri en Arménie depuis » l'an 400 jusqu'à l'an 1453, ont traduit les ouvrages les » plus célèbres écrits en langues *grecque*, syriaque, arabe, » persane et *latine*. » M. de Bellaud, en rapportant ce passage, en tire l'espérance flatteuse « qu'on trouvera un » jour en Arménie les traductions entières des ouvrages » grecs et latins dont nous ne possédons que des frag- » mens. » Mais un très-savant critique, M. Saint-Martin, après avoir examiné les manuscrits arméniens, pense qu'il faut nous contenter de l'espoir plus modeste de retrouver dans cette langue quelques ouvrages de chronologie, tels que l'*Eusèbe*, publié à Venise par M. Aucher,

et surtout quelques citations accidentelles d'auteurs classiques intercalées dans les historiens et les grammairiens arméniens.

Le caractère des historiens arméniens paraît les placer fort au-dessus des autres Orientaux; moins amateurs du merveilleux, ils rapportent des faits qui rectifient ou complètent plusieurs parties des annales des Romains et des Persans. Il en est qui, à ce qu'on assure, surpassent tous les Byzantins par la clarté et l'élégance du style. L'Arménie, aux Xe, XIe et XIIe siècles, était le pays le plus lettré de la chrétienté. Voilà une mine féconde à exploiter pour les historiens du moyen âge; aussi, M. le comte de Romanzoff a-t-il chargé M. de Saint-Martin de l'honorable et laborieuse mission d'extraire des manuscrits arméniens tout ce qui peut éclaircir l'histoire de la Russie; mais c'est sans doute pour celle des croisades et pour celle de l'empire de Trébizonde, que de semblables recherches seraient les plus fécondes en résultats.

Une autre perspective s'ouvre pour les *arménistes;* elle est séduisante, elle semble immense, mais elle se perd dans les régions nébuleuses de cette haute antiquité où la critique la plus sévère nous garantit seule des illusions de la curiosité. L'Arménie, qui est peut-être la patrie de Zoroastre, a gardé quelques souvenirs de ses doctrines; la superstition des mages y a lutté vigoureusement contre les doctrines du christianisme. Quelques savans se flattent de pouvoir distinguer, dans les écrits des Arméniens, plus d'une trace des antiquités religieuses de la Médie. Il est plus certain que l'histoire de l'hérésie si singulière et si curieuse des Manichéens se trouvera très enrichie par les ouvrages arméniens. La géographie de Moïse de Khoren, extraite de Pappus, géographe alexandrin du IVe siècle, serait importante; mais nous n'en avons qu'un pauvre abrégé élémentaire qui, selon notre opinion, a subi, dans

des éditions consécutives, ces mutilations, ces altérations et ces additions qui ne permettent plus de déterminer la date d'un ouvrage. On conserve aussi quelque espoir de retrouver dans des manuscrits arméniens l'histoire de Babylone, par Bérose, objet de tant de regrets et de tant de disputes (1).

Enfin, la langue arménienne, considérée en elle-même comme monument historique, est incontestablement une des plus intéressantes et des plus instructives que puisse étudier, soit l'historien philosophe qui désire remonter à l'origine des peuples, soit le critique sacré qui cherche à appuyer sur des faits encore existans la véracité des traditions transmises par Moïse. Les Arméniens se plaisent à croire que leur pays, après avoir vu l'arche de Noé s'arrêter sur les sommets d'Ararat, a reçu la première peuplade émigrée des plaines de Babylone, lors de la miraculeuse confusion des langues; donc ils se flattent de posséder la langue la plus rapprochée de celle des enfans de Noé, et, en quelque sorte, la langue mère de toutes celles qui existent. Ces prétentions ont fait sourire quelques sceptiques de l'école de Voltaire; ils ont invité les Arméniens à produire le procès-verbal tenu par le secrétaire-général du congrès de la tour de Babel; et les docteurs d'Arménie n'ayant pu produire ce document, on leur a dit que la langue d'un peuple soumis successivement à tant de maîtres ne devait être et n'était en effet qu'un mélange de persan, d'arabe, de syriaque, de grec et de turc. Entre ces deux opinions extrêmes, nous choisirions sans hésiter la première; mais heureusement il est un terme moyen à peu près sûr; la langue arménienne primitive remonte sans doute à une si haute antiquité

(1) Nous ne pouvons nous étendre sur les écrivains arméniens vivans. Le P. Ingigian est un géographe lettré et un bon écrivain; il serait à désirer que M. Cirbied traduisît en français sa description de l'Arménie.

qu'on ne saurait en fixer le caractère avec certitude ; on entrevoit seulement qu'elle avait des rapports avec celle des Mèdes et des Scythes. Mais la langue arménienne vivante a été fixée dans le IVe siècle après Jésus-Christ ; et, outre le mélange avec les langues de Syrie et de Perse qu'elle a dû éprouver à des époques très-anciennes, elle a successivement emprunté des termes grecs, turcs et arabes, et même français (1). M. Cirbied nous apprend que, d'après les philologues arméniens indigènes, le nombre de ces mots exotiques s'élève environ à mille, ce qui n'est pas beaucoup sur *quatre-vingt mille* qui composent la langue.

N'ayant voulu nous en rapporter à personne sur ces questions, nous avons comparé un nombre considérable de mots arméniens, consignés dans la grammaire de M. Cirbied, avec ceux des autres langues ; nous avons eu la satisfaction de trouver des analogies surprenantes qui n'avaient jamais été aperçues ni appréciées. Ce n'est pas ici le lieu de les exposer ; mais, quand nous aurons dit que *arïev* et *ar* signifient en arménien le soleil, la clarté du jour ; qu'à l'île d'Otaïti *arëï* dénote le ciel, la lumière ; que les peuplades de l'intérieur de Sumatra et de Bornéo appellent le jour *arie ;* que la lumière se nomme *arguia* en basque ; que l'aurore se nomme *ar* dans l'Edda, et que l'ancien mot scandinave *arild* paraît signifier le feu primitif, tout homme de sens sera porté à croire que ces ressemblances positives remontent à un point de départ commun et à une parenté extrêmement ancienne.

Nous pouvons encore annoncer deux autres faits : plusieurs mots arméniens radicaux se retrouvent presque littéralement dans les langues scandinaves : par exemple, *ad*, haine ; *gam*, joie ; *mid*, esprit ; *bard*, devoir ; *vark*, conduite, œuvre ; *én*, l'être existant par lui-même. D'une

(1) *Baron, baroni, baronaïk, baronatz*, en est un exemple frappant, indiqué par M. de Bellaud.

autre part, l'arménien a des rapports très-évidens avec le grec; non-seulement le nom cardinal *mia* (une), étranger au système numérique des Hellènes, est littéralement arménien; mais la langue des Albanais dont, d'après de longues recherches, nous pouvons affirmer l'intime liaison avec les plus anciens dialectes grecs et latins, emploie une quantité de mots arméniens pour désigner des objets naturels et des parties du corps naturel. Au surplus, ce dernier fait n'étonnera pas ceux qui ont lu les dialogues de Platon, où Socrate, grand amateur de l'histoire des langues, fait observer que plusieurs mots grecs descendent du phrygien, langue de l'Asie mineure, probablement rapprochée de l'arménien.

Après avoir employé tant d'espace à recommander l'étude de l'arménien, il ne nous en reste guère pour rendre à la grammaire turque de M. Jaubert toute la justice que mérite un travail aussi clair, aussi lumineux, et aussi parfaitement adapté à son but. Sans doute, le professeur du turc avait moins de difficultés à vaincre que le professeur de l'arménien; mais la primauté de M. Jaubert, sous le rapport de la clarté, n'en est pas moins un fait incontestable. Pour notre but spécial, nous aurions désiré que M. Jaubert eût, à l'instar de M. Cirbied, versé d'une main plus libérale ces détails d'érudition philologique qui sont à sa disposition. Mais il ne voulait faire que des *Élémens*.

Il serait superflu de démontrer l'utilité politique de la la langue turque; il nous suffit de transcrire les paroles de M. Jaubert : « C'est la seule langue diplomatique usitée » dans le Levant, la seule écrite et parlée dans les parties » les plus reculées de l'empire ottoman, par les personnes » revêtues d'un caractère public; la plus utile aux per- » sonnes qui naviguent dans la mer Egée, la Propontide » et l'Euxin; à celles qui, dans le but d'assurer le succès » des spéculations commerciales, ou de préparer de nou-

» veaux progrès à notre industrie, voyagent dans toute » la Turquie, soit européenne, soit asiatique, dans les » provinces occidentales de la Perse, sur les bords de la » mer Caspienne, et même à la cour de Téhéran, où le » roi, les ministres et les agens du gouvernement de Perse » ne parlent guère que le turc; enfin, et ceci n'est point » une exagération orientale, il n'est pas douteux qu'avec » le secours de cette langue, on peut se faire entendre » depuis Alger jusqu'au Candahar. »

M. Jaubert, qui a goûté les douceurs d'une prison turque, et qui, d'ailleurs, possède trop d'esprit, de littérature et de goût pour ne pas détester la barbarie ottomane, irait volontiers « depuis Alger jusqu'à Candahar » dire en bon turc à ces vilains usurpateurs : « Retournez » sur votre plateau de la Tartarie! » Mais hélas! la barbarie, une fois répandue dans ces beaux climats, n'en sort pas si facilement : il faut lui parler la seule langue vraiment universelle, cette langue dont les canons sont les *substantifs*, et les boulets les *verbes*.

Traversant ainsi, d'un pas rapide, l'empire des sultans, nous allons joindre M. Klaproth sur le mont Caucase ou dans quelque vallon de la Géorgie.

(10 décembre 1823.)

§ 3. Au moment où nous allions terminer cette série d'articles, l'intervention de M. de Bonald nous oblige de revenir sur nos pas, car les réflexions de ce penseur éminent ont trop d'intérêt en elles-mêmes et trop de liaison avec les matières effleurées dans notre premier article, pour que nous puissions aller en avant sans nous être expliqué avec un juge aussi éclairé et avec un auxiliaire aussi respectable.

D'abord, nous savons gré à M. de Bonald d'avoir rappelé un principe religieux qui est entièrement le nôtre,

mais qui n'entrait pas au nombre des questions que nous avons dû traiter dans notre premier article. Nul doute pour un esprit philosophique, ou, ce qui est synonyme, pour un esprit religieux, que le don d'une langue, cet instrument inséparable de la pensée, ne soit descendu du Créateur même aux premiers humains; c'était le complément nécessaire du mystère de la création. L'homme, abandonné à lui seul, ne pouvait inventer une langue; j'en conviens parfaitement avec M. de Bonald; mais, ayant une fois un modèle sous les yeux, il lui était facile d'en produire des imitations en grand nombre; et la langue d'Adam a dû donner naissance à bien d'autres langues anté-diluviennes. Elles périrent avec le genre humain; et la barque qui portait la seule famille destinée à réparer tant de ruines vit nécessairement reparaître cette unité de langue qui régnait dans les bosquets d'Éden. Les enfans de Noé conservèrent quelque temps ces doux liens de famille: « La *terre*, c'est-à-dire la famille qui habitait la » terre, *eut une seule bouche et les mêmes paroles.* » Mais la Providence voulait que le genre humain se disséminât rapidement sur la surface du globe; le miracle de la confusion des langues s'opéra: « L'un ne comprenait plus » l'autre, » dit encore la Genèse; grammaire et vocabulaire, tout était bouleversé. Alors les familles, devenues des nations naissantes, se dispersèrent dans toutes les directions; Moïse nous indique à grands traits cette primitive géographie des peuples « divisés, dit-il, d'après leurs » langues.» Nulle part, il ne nous parle d'une langue primitive, d'une langue sacrée, ni d'une intervention divine dans la formation de tous ces idiomes nouveaux qui peu à peu ont dû remplacer la langue commune détruite à Babel.

Partant ainsi du texte sacré, et repoussant tout ce qu'on voudrait y ajouter, nous pouvons et nous devons considérer l'histoire ultérieure des langues comme une affaire

purement humaine. Les patriarches, les premiers sages, les premiers fondateurs des sociétés, réunirent les débris épars de la langue primitive, et mirent quelque ordre dans ce chaos d'idiomes nouveaux : *inventeurs*, ils créèrent des termes, ils composèrent des vocabulaires ; *législateurs*, ils réglèrent le mode de fléchir les mots et d'arranger les phrases. Les peuples en profitèrent selon leur plus ou moins d'aptitude ; ainsi se formèrent les premiers idiomes, différens en beauté, en régularité, et bientôt en extension ; car telle tribu agricole, restée enfermée durant des siècles dans sa vallée natale, n'a pas même imposé son idiome aux habitans de la vallée prochaine ; tandis que des races plus actives et plus ambitieuses ont propagé au loin leur langue avec leur domination.

Avec cette puissance des nations commence une seconde époque dans la formation des langues ; ce n'est plus le génie de quelques hommes qui fonde et constitue des idiomes de famille, c'est le génie des peuples qui, mis en mouvement par le besoin mutuel, rapproche et réunit ces antiques idiomes pour en former des langues générales. Semblables à des reines dans leur riche parure, elles effacent tout ; mais l'œil appréciateur reconnaît la dépouille de leurs sœurs aînées, restées simples bergères. Dans cette formation des langues générales, il n'y pas invention proprement dite, mais il y a encore législation, et cette législation part surtout des oracles, des temples, des écoles de prêtres et de *rhapsodes* ou chantres, ainsi que du sein des associations mystérieuses.

Éclaircissons cet exposé général par quelques faits spéciaux.

L'extrême Orient a conservé les traces de la législation patriarcale sur les langues. L'empereur de la Chine change par ordonnance la valeur des mots et crée de nouveaux termes. M. Klaproth (dans le *Mythridates*) en a fait connaître un exemple récent. Les rois d'Otaïti, à

leur avénement au trône, changent régulièrement un certain nombre de mots.

Le Caucase nous présente l'exemple d'une région où les idiomes primitifs et locaux se sont long-temps conservés sans mélange. Pline prétend que, dans le port de Dioscurias, il se réunissait trois cents peuplades, parlant chacune son idiome; et Strabon, natif du Pont, n'ose pas réduire positivement ce nombre à soixante-dix; d'ailleurs, l'auteur romain ajoute la circonstance que les marchands romains y employaient cent trente interprètes. A présent, le nombre de ces idiomes, y compris la Géorgie et la Colchide, s'élève encore à une trentaine, que M. Klaproth cherche à ramener à cinq ou six langues mères.

La Grèce enfin sert à éclaircir ce que nous avons dit sur la formation des grandes langues. Les premières tribus grecques parlèrent peut-être autant d'idiomes différens que celles des régions caucasiennes; le pélasgique, l'ancien éolien, l'achéen et vingt autres dialectes primitifs de la Grèce ne ressemblaient guère à la langue d'Homère ni à celle de Pindare, mais les relations fréquentes des peuplades amenèrent peu à peu des fusions; le langage des villes les plus florissantes prévalut dans les pays commerçans, où il fit naître le grec ionien; le langage des tribus agricoles dominées par les descendans d'Hercule se propagea par la conquête du Péloponèse et devint le grec dorien. Tous les anciens idiomes qui ne se soumirent point à l'un ou à l'autre des deux dialectes prépondérans furent traités de jargons semi-barbares, à peu près comme un de nos académiciens regarderait en pitié le *wallon* ou le *picard*, idiomes plus anciens que le français. Mais un de ces vieux idiomes grecs passa en Italie où il fit naître le latin, et un autre se conserva dans les montagnes de l'Illyrie, où il est devenu l'albanais. Dans toutes les parties du monde anciennement peuplées, anciennes

ment agitées, c'est le même phénomène ; les idiomes de familles et de tribus effacés ou opprimés, quelques langues générales dominant sur leurs ruines, ces langues détruites ou défigurées à leur tour, des dialectes tout-à-fait modernes s'élevant et prenant rang comme langues générales. Au contraire, dans les régions où il y a eu moins de bouleversement, les idiomes de familles et de tribus se maintiennent dans leur variété et leur indépendance native ; la confusion des langues s'y continue de siècle en siècle.

L'ensemble des langues parlées sur le globe présente, comme l'ensemble des sociétés humaines, les effets variés et compliqués de l'action libre de l'esprit humain, partant du point où la providence du créateur l'avait placé au commencement des choses. Tout en reconnaissant l'origine divine de la parole, et par conséquent de la première langue, on doit dire que les hommes ont inventé et fondé les langues nées depuis la destruction miraculeuse de l'idiome commun de la famille de Noé, dans le même sens limité où nous disons inventeurs des lois et des institutions, fondateurs d'états, d'empires et de républiques.

L'histoire sacrée et l'histoire philosophique se trouvent par ces définitions hors de la possibilité d'un conflit. Dans combien de difficultés ne s'engagerait-on pas au contraire si, voulant ajouter un nouveau miracle à celui de la confusion des langues, on adoptait avec les Juifs talmudistes soixante-douze anges enseignant aux hommes soixante-douze langues nouvelles ! C'est par ces téméraires additions à l'histoire sacrée qu'on aide au triomphe des incrédules qui supposent l'homme né comme les brutes sans un langage raisonné.

> Cum prorepserunt primis animalia terris,
> *Mutum* ac turpe pecus.

Nous serions fort contens si nous pouvions aussi facile-

ment nous arranger avec M. de Bonald sur une autre hypothèse. « La grammaire, dit-il, est au fond la » même partout; les langues ne diffèrent que par leurs » vocabulaires. » Il y a sans doute dans cette assertion une apparence de vérité générale; « les parties de l'oraison, » dit-on, sont partout les mêmes. » Mais les parties du visage humain sont aussi partout les mêmes chez le nègre et chez le Kalmouk, comme chez l'Européen. Il y a plus, les huit parties de l'oraison ne sont que le résultat de la pensée humaine qui range sous huit classes les idées élémentaires dont se forme un discours; mais les mots, les termes matériels qui répondent à ces idées n'existent pas dans toutes les langues; par exemple, je ne vois pas ce que dans le chinois on pourrait appeler conjonction, et il me semble que le même mot, dans cette langue, est tour à tour verbe, adverbe et adjectif. L'Afrique et l'Amérique comptent certainement bien des idiomes où manquent soit les conjonctions, soit les prépositions, soit les pronoms. Mais il y a d'autres différences radicales dans la manière de former les parties de l'oraison et de les lier ensemble. M. de Humboldt, dont l'esprit élevé ne pouvait rester étranger à ces recherches intéressantes, a indiqué une triple distinction entre les langues, sous ce rapport; les unes placent tout naturellement, et sans le moindre artifice grammatical, un mot près de l'autre, pour marquer qu'il doit y avoir entre eux un rapport; les autres se servent des flexions, c'est-à-dire des changemens ou additions qui, en modifiant le mot, indiquent le genre de rapport qu'il a avec le mot qui le régit; enfin il est des langues (les américaines surtout) qui, sans fléchir les mots, les intercalent les uns dans les autres de manière à en faire un seul mot d'une longueur démesurée, renfermant dans sa masse informe une proposition entière. M. de Humboldt propose de désigner cette classe d'idiomes sous le nom générique : Langues procédant par *agglomération*.

Mais il serait difficile d'énumérer, dans un article deux fois plus long que celui-ci, toutes les différences radicales qui existent entre les langues sous le rapport de la grammaire. Nous insistons seulement sur l'importance historique de ce point de vue, parce qu'il serait à craindre que des hommes de lettres et des gens du monde, prenant l'observation de M. de Bonald dans un sens trop absolu, ne prissent une fausse idée de l'étude comparative des langues, en y voyant de simples jeux d'étymologie, ramassés à coups de dictionnaire. C'est une étude bien autrement philosophique, et nous renvoyons ceux qui veulent connaître l'importance de la diversité des grammaires au discours élégant et profond que M. Abel Remusat a placé en tête de ses recherches sur les langues tartares.

La distinction entre les langues *analogues* et *transpositives*, comme dit M. de Bonald, ou plutôt entre les langues à *syntaxe uniforme* et à *syntaxe multiforme*, paraît très ingénieuse à cause de tant d'aperçus piquans, de tant de traits vifs, perçans et justes que ce redoutable adversaire des mauvaises doctrines y a rattachés; mais, en ramenant cette distinction au simple point de vue philosophique, je crains qu'elle n'ait encore besoin d'être mieux définie, mieux coordonnée avec les faits, avant de pouvoir être d'une application sûre et utile. Les faits erronés, avancés dans des livres qu'on est forcé de consulter, sont un des plus grands embarras pour l'histoire des langues. Environné de livres que M. de Bonald n'a pu compulser, je pourrais lui faire beaucoup d'objections, mais je n'oserais avancer beaucoup d'idées affimatives. Par exemple, M. de Bonald regarde toutes les langues du Nord comme *transpositives;* le polonais, le russe, tous les dialectes slavons le sont; ils égalent le grec et le latin sous ce rapport; mais les langues germaniques se divisent en deux branches très-distinctes : l'une, la teutonique, se rapproche du

genre transpositif; l'autre, le scandinave, dont l'islandais de l'Edda est le type, et dont l'anglais est le plus jeune rejeton, possède un système grammatical essentiellement opposé, tant par les flexions que par la syntaxe, à celui des langues teutoniques, et qui a des rapports avec cette « *marche logique et raisonnable* » que M. de Bonald chérit, et que tant d'autres littérateurs ont considérée comme une des imperfections de la langue française. En effet, je ne vois pas pourquoi il serait plus *raisonnable* de dire: *Je vois le soleil,* que de dire: *Solem video.* Il n'y a pas de succession matérielle dans les intuitions de notre âme; l'objet et l'action se confondent dans le même éclair de la pensée. Si je préfère les langues à syntaxe libre et transpositive à ces pauvres idiomes servilement logiques, c'est par un motif que M. de Bonald certainement ne dédaignera pas; cette marche vive et libre de la phrase me paraît mieux peindre la spiritualité indépendante de notre être intellectuel.

L'emploi des verbes *être* et *avoir* n'est pas moins fréquent dans les langues du Nord que dans celles du Midi. Je suis obligé de repousser le compliment que M. de Bonald fait à ce sujet à l'Europe septentrionale. Hélas! il n'y est question, comme au Midi, que d'*être* et d'*avoir.* L'homme physique prédomine partout. On ne peut pas non plus affirmer que les verbes *pouvoir* et *devoir* jouent un rôle plus éminent dans les langues du Nord; ce qui paraît avoir suggéré cet aperçu à M. de Bonald, c'est une particularité exclusive des langues teutonique et scandinave; n'ayant pas un futur distinct, elles ont mis en usage six à sept petits verbes auxiliaires pour marquer toutes les nuances du futur, telles que l'obligation morale, la nécessité physique, la résolution libre. C'est une pauvreté ingénieuse qui, en disposant bien ses petits moyens, produit l'illusion de la richesse.

Toutes les personnes qui aiment ces genres d'étude

verront au surplus avec le plus vif intérêt un penseur aussi distingué que M. de Bonald y consacrer une partie de ses méditations, toujours si bien dirigées.

Voyage pittoresque dans le Tyrol, aux salines de Saltzbourg et de Reichenhall, et dans une partie de la Bavière; par M. le comte de B***.

(27 juin 1825.)

Une ancienne coutume prescrivait aux empereurs du Japon d'aller pendant une partie du printemps s'enfermer dans un jardin pour contempler les fleurs, afin d'adoucir leurs sentimens, « et de purifier leurs pensées. » Les annales japonaises font des mentions fréquentes de ces pélerinages d'étiquette, et des effets salutaires qu'ils sont censés avoir eus, en prévenant des guerres, en diminuant le nombre des supplices; mais on y voit aussi que l'époque de ces excursions dans l'empire de Flore a souvent été celle de révolutions de cour et de changemens, non-seulement de ministres, mais, si je ne me trompe, de dynasties. Je n'oserai donc pas recommander l'étude de la botanique comme un remède universel, souverain et infaillible pour adoucir ces humeurs âcres que les études politiques font naître. Tout dépend, en médecine morale, comme en médecine matérielle, de la constitution du malade. On a vu, même de nos jours, des hommes voués aux études les plus élevées, aux arts les plus aimables, sortir de leur paisible cabinet pour verser le sang humain. Néron était probablement un savant connaisseur en musique, et Charles IX était un des bons littérateurs de son siècle : ne nous fions donc pas à l'étude des sciences et des lettres pour adoucir les princes.

Trouver du repos et du calme dans l'étude de la nature

est le privilége de ces âmes qui déjà possèdent en elles-mêmes la force et l'élévation nécessaire pour apprécier la vanité des choses terrestres, ou qui, du moins, ont une disposition naturelle à cette philosophie qui se détache de la vie commune.

Un Français sensible, aimable, plein de bienveillance, avide des nobles jouissances que donnent les exercices de l'esprit, s'est trouvé jeté par les orages de la révolution sur des rives étrangères; au milieu de la carrière éclatante que ses talens lui ouvrent, de secrets ennuis viennent le poursuivre; il se sent souvent accablé par ses anxiétés, ces embarras inséparables du triste et brillant métier de défendre les intérêts des couronnes, de débrouiller les différends des puissances. On conçoit quels doivent être, sur son cœur épuisé, mais non pas desséché, les effets bienfaisans d'un voyage de botaniste dans les Alpes et dans les régions qui forment la ceinture pittoresque de cette terrasse centrale de l'Europe.

Je me figure donc M. le comte de Bray quittant les gothiques salons de la diète de Ratisbonne, et toutes ces archives poudreuses où la sagesse des siècles passés dormait au bruit du canon de Buonaparte; il échange l'habit brodé pour la veste de voyage, et les talons rouges pour le gros soulier ferré qui doit le retenir sur la pente glissante des montagnes. Son bagage est simple et léger; point de chiffre diplomatique, c'est celui de la nature seul qu'il veut désormais deviner; point d'in-folio sur le droit public, c'est un itinéraire et un Linné qui seuls doivent le guider. La science pourtant n'est pas sa seule compagne; l'amitié a réuni de savans professeurs et de jeunes seigneurs pour ces intéressantes excursions dont ils se proposent de rapporter les fruits à la société de botanique de Ratisbonne, fondée par leur zèle commun.

Le premier objet qui attire nos voyageurs, c'est le pays de Saltzbourg et celui de Berchtesgaden, qui, avec la

partie montagneuse de la Bavière, forment une seconde Suisse, non pas en miniature comme les environs de Dresde, mais seulement sur une échelle plus rapprochée de nos facultés. Ce ne sont pas les dimensions colossales qui constituent la véritable beauté d'un paysage : ce sont les proportions entre les divers objets, ce sont les coupes hardies et imposantes, les rochers suspendus sur un lac bien encaissé, la chute rapide et bruyante d'une eau cristalline, le rapprochement subit d'une verdure fraîche et des blocs de pierre arides; en un mot, les contrastes, heureusement encadrés et groupés dans un ensemble que l'on peut embrasser sans confusion. Voilà la poétique fondamentale du paysage; voilà ce qui produit sur le voyageur ces délicieuses sensations d'admiration et d'étonnement que notre vie casanière et citadine est condamnée à ignorer.

Ces scènes, ces émotions se trouvent rendues dans la relation de M. de Bray, avec une aisance et une grâce que l'art académique des écrivains de profession ne donne pas. Et qu'on ne croie point que la plume de notre voyageur soit consacrée uniquement à des peintures agréables: il entre savamment dans tous les points de vue de minéralogie, de géologie, de botanique, qui se présentent sur sa route ; l'aride statistique même n'est pas exclue du cercle de ses recherches laborieuses.

En le voyant descendre dans les salines si abondantes de ces régions, le lecteur peut craindre une de ces savantes dissertations qui depuis quelque temps gâtent les relations de voyages, en y introduisant un langage scientifique, étranger au genre de ces écrits. Le terme de *muriate de soude* expliqué par le terme plus effrayant encore d'*hydrochlorate*, m'a fait frissonner un instant, moi qui dis toujours *sel;* faut-il donc que la chimie me poursuive partout? Mais bientôt mes inquiétudes se sont dissipées quand j'ai vu M. de Bray décrire les merveilles des sa-

lines dans ce style simple et élégant, précis et plein de charmes, que la véritable science sait prendre en racontant au public les résultats de ses recherches. Les phrases de M. de Bray sont toujours de Paris, quoiqu'elles aient été faites en Allemagne. Je ne peux rien faire de mieux que d'en citer quelques-unes.

« Rien, dit-il, n'est plus imposant que le spectacle de » ces vastes souterrains, de ces galeries commodes que » l'on parcourt rapidement et sans danger; où l'on admire » partout l'audace et l'industrie de l'homme; où vous voyez » les mineurs errans comme des ombres, ou travaillant » comme des cyclopes; où tous les élémens sont employés » pour arracher à la nature les trésors que cependant elle » semblait avoir rendus inexpugnables; où le tonnerre » des mines, le bruit sourd des eaux qui coulent dans » des canaux souterrains, le silence profond qui succède » aux explosions les plus terribles, la sombre lueur des » flambeaux, l'éclat des cristaux de sel frappés par les » lumières; où tout enfin forme un ensemble magi- » que et attachant à la fois pour l'imagination et la ré- » flexion. »

Ce qui conserve encore plus sensiblement le caractère français aux relations de M. de Bray, c'est le ton de plaisanterie, sans recherche et sans prétention avec lequel il raconte les aventures comiques qui ne manquent jamais dans les voyages. Les glissades sur de mauvais terrains, les costumes bizarres, les artifices des aubergistes, nous reposent après les considérations graves que font naître les objets sérieux. Je ne peux m'empêcher de rapporter l'anecdote suivante: M. de Bray, en arrivant à un bain très-recommandé par les médecins, très-fréquenté par des malades, demande à l'hôtesse si les eaux sont sulfureuses ou ferrugineuses: « Dieu garde! s'écrie-t-elle; » mes bains sont de belle et bonne eau bien pure, bien » claire et bien fraîche, et sans aucun mélange de tou-

» tes ces drogues minérales dont on parle en d'autres » endroits! »

En remontant vers le Haut-Isar, en parcourant le pays de Werdenfels, notre voyageur nous conduit à travers des pâturages arcadiens, dans les habitations d'une population d'artisans qui fabriquent une grande partie des violons dont le son fait danser la jeunesse des villages de Pologne et de Russie. Qui chercherait aux sources de l'Isar l'origine de l'harmonie qui chatouille des oreilles moscovites? Mais à peu de lieues on trouve, dans une bourgade du Tyrol nommée Imst, le grand séminaire de serins, nommés encore *oiseaux de Canarie* dans la plupart des langues de l'Europe, et qui sont exportés jusqu'à Lisbonne, et peut-être jusque dans les îles Canaries.

C'est une chose digne d'attention que ces migrations de certaines classes d'hommes. On sait que les cuisiniers et les maîtres de danse français, les menuisiers allemands, les ramoneurs de la Savoie et les musiciens ambulans d'Italie parcourent toute l'Europe; mais les petits marchands de Werdenfels, d'Imst, et en général du Tyrol et de la Suisse, sont plus cosmopolites encore: ils pénètrent dans le Brésil, ils franchissent les limites du redoutable docteur Francia; ils finiront par passer la grande muraille de la Chine. Mais, après avoir ramassé une petite fortune, ils retournent fidèlement à la chaumière paternelle; ils la relèvent si elle est écroulée, ils l'ornent si elle est debout, et leur suprême orgueil est d'enrichir leurs parens.

Cependant, ces artisans montagnards rapportent quelquefois de leurs courses marchandes et l'amour de l'or, et le défaut de probité qui règnent dans les grandes réunions d'hommes. C'est au sein d'une population qui n'émigre pas que notre voyageur retrouve les mœurs naïves déjà effacées à moitié dans la Suisse:

« Chaque bergère des Alpes de ces contrées a son

» amant; tous les samedis, lorsque les travaux de la se-
» maine sont finis, ou la veille des fêtes, chaque pasteur
» s'achemine vers la hutte de sa bien-aimée. Elle l'entend
» chanter de loin sa chanson accoutumée.

» Alors sa fenêtre s'ouvre, et bientôt l'heureux berger
» est dans les bras de sa maîtresse. Ils vivent ainsi plusieurs
» années; les enfans surviennent, ils les élèvent à frais
» communs, et ils finissent par s'épouser après avoir vécu
» long-temps comme époux. Rarement ces liaisons for-
» ment des infidèles. Pourquoi changeraient-ils? Qui les
» a forcés à s'unir? Qui les contraindrait à se séparer?
» Leurs chansons contiennent toute leur morale, et indi-
» quent un mélange de simplicité et de finesse remarqua-
» ble: car la naïveté, qui n'est pas de la bêtise, ressemble
» souvent à la finesse la plus consommée, puisqu'elle
» fait dire avec grâce des choses que l'homme du grand
» monde enveloppe dans des périodes péniblement tra-
» vaillées. M. le conseiller *Hazzi*, dans un ouvrage statis-
» tique très-bien fait qu'il a publié sur quelques bailliages
» de la Haute-Bavière, a recueilli plusieurs de ces inté-
» ressantes chansons des troubadours bavarois. »

Tout recueil de chants populaires, surtout lorsqu'ils sont anciens, est d'un grand intérêt pour l'observateur moraliste, pour l'historien des peuples et pour le véritable littérateur philosophe. Le recueil des chants populaires des Serviens, donné récemment en langue *serbe* par Stéphanowitz, celui des chants grecs par M. Fauriel, les collections des romances espagnoles par lord Holland, les chansons danoises du moyen âge publiées à Copenhague, sont des monumens précieux pour quiconque veut étudier la marche de l'esprit humain, et particulièrement les développemens de l'imagination et du sentiment. C'est un sujet de regret éternel que la perte presque absolue de ces monumens en France et en Italie. Mais je ne crois pas qu'il faille exagérer la valeur poétique; ni surtout la

valeur morale. Ce n'est certainement pas la morale des chansons qui conserve quelques vertus parmi les bergers des Alpes; c'est le petit nombre des tentations. Un certain degré d'isolement, un certain milieu entre la solitude de la misanthropie et la foule des villes corrompues, est la situation la plus avantageuse aux mœurs.

Ajoutez que l'égalité de condition rend assez facile aux bergers bavarois la vertu de la fidélité envers leurs amantes. Peut-être aussi le clergé a-t-il quelque part à ces mœurs patriarcales; il doit exercer beaucoup d'influence dans des cantons solitaires et sur une population simple; de bons curés, tolérans et doux, mais graves et vertueux, qui ne persécutent pas les faiblesses, qui n'exaspèrent pas l'erreur, qui ne font pas des mandemens foudroyans, mais des représentations paternelles, voilà encore un grand secours contre les progrès de la corruption parmi le peuple des campagnes.

L'isolement contribue beaucoup à ennoblir les races animales, je le prouverai encore par une citation de M. de Bray.

« L'espèce de bestiaux est sensiblement plus belle dans » les montagnes que dans les plaines voisines; les pâtu- » rages des Alpes sont plus succolens, plus féconds; les » troupeaux s'y abreuvent à des sources plus pures; ils « n'y sont point tourmentés par ces essaims de mouches » et d'insectes que la fange des plaines et leur atmos- » phère pesante produisent et entretiennent; ils n'y sont » point inquiétés par le concours des passans, ni persé- » cutés par des enfans ou des chiens importuns. Aussi » est-ce une chose remarquable que la douceur et la con- » fiance qui caractérisent ces animaux des Alpes: dès » qu'ils voient un homme, ils s'approchent, ils l'entou- » rent, ils semblent l'accueillir comme un ami dont ils » n'ont que quelque présent à attendre. En effet, les pâ- » tres ont toujours avec eux, ou du sel, ou une espèce

» de poudre composée de plantes aromatiques dessé-
» chées, et que les bestiaux mangent avec beaucoup de
» plaisir. »

Nous allons suivre M. le comte de Bray dans le Tyrol, pays qui serait tout-à-fait une continuation de la Suisse, si à côté de ses glaciers immenses et de ses montagnes presque égales au Mont-Blanc, à côté de ses collines couvertes de lauriers et de vignobles, il offrait quelques-uns de ces beaux lacs que possèdent les régions alpines de la Suisse, de l'Italie et de la Bavière; mais ces superbes et utiles réservoirs d'un élément si nécessaire à la vie végétale, ne se forment que dans les vallées d'un niveau parfait, et celles du Tyrol sont plutôt de grands ravins, où les flots toujours tumultueux trouvent rarement une place de repos. Il est des exceptions, mais elles sont en petit nombre, et souvent dans des vallées écartées.

Le lac formé par le torrent de Partnach ressemble « à un miroir de chrysoprase ou de malachite. » En revanche, une variété perpétuelle de sites et de points de vue, un mouvement continuel du terrain, des contrastes subits de climats et de végétation, font du Tyrol un pays de fatigues et de surprises. Notre savant voyageur nous conduit dans les lieux les plus reculés et jusque dans ce village de *Trois-Saintes-Fontaines*, demeure aussi glaciale, aussi sombre que celle d'un Groënlandais, et de plus, dangereuse par la proximité d'un glacier qui s'étend en s'écroulant. Tel est cependant l'amour du sol natal, que l'archiduc Jean a en vain offert aux habitans une demeure plus agréable et plus sûre.

Le caractère des Tyroliens, très-distinct de celui de ses voisins, a fourni à notre voyageur un chapitre très-intéressant. Dévot et même superstitieux, le Tyrolien est en même temps d'une extrême activité et d'une haute intelligence; il ne néglige aucune source de profit; il invente mille moyens mécaniques pour améliorer son

existence. Nulle part des irrigations artificielles mieux combinées, nulle part autant d'adresse à fabriquer des instrumens et des ustensiles. On a vu, dans des maisons momentanément désertes, des berceaux qui se mouvaient au moyen d'un appareil hydraulique, à l'aide duquel la petite rivière voisine faisait office de berceuse. Sévère dans ses mœurs, gai dans ses réunions, le Tyrolien ne s'abandonne guère à des rêves sentimentaux; mais il tient exactement sa parole, et dédaigne le lucre frauduleux. Tireur excellent, chasseur infatigable, il a horreur du service militaire régulier; il se révolte contre la conscription; mais, soldat volontaire il se bat en héros pour la défense de son pays. L'insurrection du Tyrol en 1809 est un beau sujet d'histoire : l'infortuné André Hofer, assassiné par une commission militaire de Buonaparte, mériterait un monument expiatoire littéraire. Vaste citadelle militaire par sa position comme par le courage de ses habitans, le Tyrol est la Vendée de l'Autriche, le foyer d'un patriotisme supérieur aux dangers, aux séductions et même à l'injustice; car ce peuple, qui avait plus fait que les armées, en 1809, pour sauver l'honneur de la monarchie, a vu sa constitution, cet antique pacte de ses libertés, menacée par le ministère autrichien d'un changement impopulaire, et nous ne sommes pas tout-à-fait sûrs que les institutions décrites par M. de Bray subsistent dans toute leur intégrité. Mais les taxes sont toujours légères et le service militaire est volontaire.

Les jolies gravures qui accompagnent cette savante et spirituelle relation ont le mérite bien essentiel de faire connaître, sous tous ses aspects, le pays que le voyageur a parcouru; elles doivent généralement plaire et intéresser.

En soulevant le voile qui couvre le nom de l'auteur, nous avons suivi l'exemple donné par l'éditeur dans l'Avis. Le frontispice ne fait pas même connaître tous les titres scientifiques et littéraires de M. le comte de Bray; car

on n'y rappelle pas son *Essai historique sur la Livonie*, ouvrage rempli de recherches historiques et d'une grande variété de connaissances. Encore moins le titre indique-t-il les hautes fonctions de l'auteur, comme représentant auprès de la cour de France un des rois les plus sincèrement amis des libertés nationales. Nous espérons ne pas avoir blessé une modestie aussi noble; mais, lorsque des personnes élevées par leur rang et leur condition joignent encore à cet avantage un mérite scientifique et littéraire, leurs noms deviennent une propriété du public et un ornement de la république des lettres, dont nous sommes trop jaloux pour ne pas le revendiquer à haute voix, même sous le léger incognito que l'étiquette lui impose.

SUR LA PÉROUSE,

ET SUR L'EXPÉDITION COMMANDÉE PAR M. LE CAPITAINE DURVILLE.

(9 décembre 1825.)

Les dernières lettres reçues de La Pérouse furent du 10 mars 1788; elles annonçaient qu'il était parti de Botany-Bay, qu'il allait visiter les îles des Amis, reconnaître les environs de la Nouvelle-Calédonie, passer, au mois de juillet, par le détroit de Torrès, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et qu'il espérait, vers la fin de l'année, être de retour à l'Ile-de-France.

Le contre-amiral d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse, parcourut, en 1792 et 1793, les mers de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Guinée, enrichit la géographie de plusieurs découvertes, publiées avec soin par le savant navigateur M. Rossel, mais ne trouva pas la moindre trace des frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, ni de leur équipage. Seulement il apprit que les habitans des îles des Amis ne les avaient pas vus, circonstance qui pouvait déjà faire naître le soupçon que

les deux vaisseaux avaient péri ensemble et par quelque désastre soudain dans leur route de Botany-Bay vers les îles des Amis; car on ne peut guère présumer qu'un homme aussi méthodique que La Pérouse ait spontanément changé de route.

Mais quelles circonstances pourraient expliquer la destruction simultanée de deux vaisseaux, et toutes leurs barcasses et chaloupes, à une distance relativement peu considérable des établissemens européens?

M. Flinders, mort commodore dans la marine royale anglaise, a, le premier, essayé de donner une solution de cette question. Dans ses voyages de découvertes autour de la Nouvelle-Hollande, ce navigateur avait failli périr sur de nombreux bancs de corail qui hérissent la haute mer entre la Nouvelle-Galles et la Nouvelle-Calédonie. S'élevant du fond de l'abîme, ce banc n'a qu'un à deux pieds au-dessus de la surface moyenne des eaux. Aucune prudence ne saurait empêcher un vaisseau d'y toucher presque à l'instant même où on l'aperçoit; un coup de vent, un fort courant de mer peut y entraîner irrésistiblement ceux même qui feraient des efforts pour l'éviter. Sa vaste étendue vous ferme le chemin, et d'autres récifs semblables, enchaînés les uns aux autres, vous coupent la retraite. Une fois jetés sur cette plage, la marée prochaine, roulant avec force par-dessus tout le banc, vous enlève, vous ensevelit dans les flots, et le lieu de votre naufrage reste inconnu. Flinders n'échappa à cette périlleuse situation qu'à l'aide de sa chaloupe; il pense que La Pérouse, moins heureux, a terminé sa carrière sur un de ces récifs qui ont fait donner à ces passages le nom de *mer de corail* (1).

C'est cette hypothèse qui vient d'acquérir une grande probabilité. L'amiral Manby, qui (à ce qu'on vient de

(1) Lettre de Flinders, dans les *Annales des Voyages*, t. X, p. 88.

nous assurer) se trouve à Paris, y a rapporté une croix de Saint-Louis trouvée dans les mains des habitans de quelques îlots situés au nord de la mer de Corail, par un baleinier anglais qui y doit aussi avoir trouvé des épées françaises et plusieurs autres débris évidens d'une expédition qui, selon les traditions de ces insulaires, a péri sur quelques récifs voisins, il y a une trentaine d'années. Nous apprenons encore que ce vaisseau baleinier est commandé par un ancien officier de la marine royale anglaise, digne d'une grande confiance; mais il n'est pas encore de retour en Europe.

On sait que le ministère de la marine a résolu une expédition dans les mers où probablement La Pérouse a péri, dans le double but de rechercher les débris de ses vaisseaux, de fixer, s'il est possible, nos incertitudes sur le sort de ce navigateur, et d'examiner plusieurs terres mal connues et susceptibles de devenir d'un certain intérêt pour le commerce. Nous avons trop rarement l'occasion de louer un ministre pour ne pas nous empresser d'applaudir franchement à cette heureuse idée de M. de Chabrol, de réunir des recherches utiles à l'exécution d'un devoir national.

Un suffrage important vient appuyer cette entreprise. Le savant astronome et géographe M. le baron de Zach, dans sa *Correspondance astronomique*, etc., etc., a fait un appel aux marins français « d'aller à la recherche du » tombeau de La Pérouse, et d'élever un monument à sa » mémoire et à celle de ses compagnons. »

« Nous n'avons pas de grands efforts à faire, ajoute avec raison de M. de Zach, lorsqu'il s'agit d'appeler des Français à l'honneur et à la gloire; car il n'y a point de nation qui en soit aussi avide et aussi jalouse. Mais lorsque nous avons hasardé notre appel aux chefs de la nation française, dans la chaleur d'une composition précipitée, entraîné par notre enthousiasme, nous avons

oublié de rappeler une chose, laquelle depuis est venue frapper avec force notre esprit plus calme; nous allons réparer cette omission.

» Qu'en serait-il si une partie de l'équipage de *la Boussole* et de *l'Astrolabe existait encore*, si elle eût survécu à son malheur, et eût trouvé un lieu de refuge sur ces terres inaccessibles que le baleinier anglais nous a fait connaître? Qui peut savoir si La Pérouse et ses compagnons d'infortune ne sont point parvenus à former un établissement dans ce labyrinthe de récifs inconnu à tous les navigateurs à cause de son accès difficile et dangereux? Comment peut-on y entrer? comment peut-on en sortir? Les talens de La Pérouse, sa grande expérience, les ressources qu'il aura trouvées dans son bon cœur, dans son bon esprit, et qu'il aura su déployer dans les terribles situations où il s'est trouvé, ne nous autorisent-elles pas à entretenir l'espérance qu'il aura trouvé des moyens, soit pour sauver l'équipage, soit pour le soustraire à la férocité des peuples chez lesquels il aura été forcé de se réfugier, ainsi que nous en ont donné tout nouvellement de glorieux et d'honorables exemples le capitaine Maxwell sur *l'Alceste*, et le capitaine Freycinet sur *l'Uranie*. N'est-il pas juste de conserver cet espoir, et ne serait-il pas barbare de ne point l'entretenir! »

Nous n'osons partager cet espoir, mais nous exposerons avec plaisir les argumens sur lesquels le savant astronome l'appuie.

Le premier exemple qu'il cite est celui de l'équipage du vaisseau anglais *le Bounty*, commandé par le capitaine Bligh, et destiné à transporter l'arbre à pain l'île de d'Otaïti aux Antilles. A peine parti de Botany-Bay, ce vaisseau fut saisi par son équipage insurgé. Le capitaine avec quelques-uns de ses officiers fut mis à la mer dans une petite embarcation ouverte. Après une navigation presque miraculeuse de douze cents lieues, ils arri-

vèrent à l'établissement hollandais de l'île de Timor. Dès que l'amirauté anglaise eut connaissance de ce déplorable événement, elle dépêcha en 1790 le vaisseau *la Pandore*, commandé par le capitaine Edwards, pour tâcher de recouvrer *le Bounty*, et de ramener en Angleterre tous les rebelles dont on pourrait s'emparer. A son arrivée à Otaïti, le capitaine Edwards parvint en peu de jours à saisir quatorze de ces révoltés, les seuls qui fussent encore en vie.

Mais Christian, le chef de l'insurrection, avec huit autres, s'était enfui sur *le Bounty* avec plusieurs habitans d'Otaïti, principalement des femmes; on savait seulement qu'ils avaient fait voile pour aller s'établir dans quelque île non habitée. Tous les efforts du capitaine Edwards pour découvrir cette retraite furent sans succès, quoiqu'il visitât un grand nombre d'îles.

Depuis cette époque, plus de vingt ans s'étaient écoulés sans qu'on eût entendu parler de Christian et de ses compagnons, lorsque, vers le commencement de 1815, les lords de l'amirauté reçurent une lettre du capitaine Folger, commandant le vaisseau américain *la Topaze*, datée de Nantukett 1er mars 1813, dans laquelle ce capitaine raconte qu'en février 1808, ayant touché à l'île Pitcairn, qu'il croyait déserte, d'après la description donnée par le capitaine Carteret, qui l'avait découverte en 1767, il vit venir vers lui, dans un double canot, deux jeunes hommes qui lui offraient des fruits et un porc. Ils lui adressèrent la parole en bon *anglais*, et lui apprirent qu'ils étaient nés dans l'île d'un père anglais qui avait appartenu à l'expédition du capitaine Bligh. Le capitaine Folger les accompagna au rivage; il y trouva un Anglais nommé Alexandre Smith, qui lui dit avoir fait partie de l'équipage du *Bounty*, et qui lui raconta toutes les aventures connues de ses camarades, terminées par l'établissement d'une colonie anglo-otaïtienne dans cette île,

auparavant déserte et maintenant couverte de champs cultivés et de jolies maisonnettes.

M. de Zach s'arrête avec complaisance à la description de cette colonie; il cite plusieurs autres relations des officiers anglais qui plus tard visitèrent l'île Pitcairn; il veut séduire l'imagination de ses lecteurs par ces tableaux rians, par l'idée tant soit peu romanesque d'une colonie française descendant de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune. Tout cela nous conduit loin du sujet; cependant citons le passage suivant :

« On compta dans cette intéressante colonie quarante-six individus de tout âge. Les jeunes gens, tous nés dans l'île, étaient taillés en athlètes, avec les plus belles formes. Leur abord était ouvert et agréable; la bienveillance et la bonté du cœur se peignaient dans leurs traits. Mais les jeunes femmes devinrent l'objet d'une admiration plus particulière encore : elles étaient grandes, robustes, faites à ravir. Avec le sourire sur les lèvres et la plus douce sérénité sur le visage, elles se montraient modestes et timides à un degré qui honorerait la nation la plus faite aux habitudes de la vertu. Toutes avaient des dents comme de l'ivoire; et la population entière des deux sexes portait dans ses traits le caractère anglais le mieux prononcé. Les jeunes femmes n'avaient pour vêtement qu'une pièce d'étoffe qui descendait de la poitrine aux genoux, et la plupart portaient négligemment sur leurs épaules une sorte de manteau qui descendait jusqu'aux pieds, mais qui, n'étant destiné qu'à les mettre à l'abri du soleil, était souvent mis de côté; et leur buste offrait les formes les plus gracieuses et les plus belles qu'il soit possible d'imaginer. Elles se font des bonnets tout-à-fait élégans. La modestie naturelle de ces jeunes femmes et les principes de religion et de morale que Smith avait eu soin de leur inspirer dès l'enfance les avaient maintenues innocentes et pures. »

M. de Zach a la galanterie d'ajouter que, dans la colonie fondée par La Pérouse, on retrouverait, à côté de l'innocence et de la pureté, toute la grâce et toute l'élégance des femmes françaises.

« Que doit-on conclure de tout cela? dit enfin notre astronome. Si, après un laps de trente ans, on a pu avoir connaissance d'une colonie anglo-otaïtienne établie dans une île qui est sur la route de tous les navigateurs de l'océan Pacifique, faut-il désespérer d'avoir des nouvelles d'une colonie gallo-océanique qui serait établie dans des parages que les marins anglais appellent *iron bound* (cercle de fer), et qui sont hors des routes ordinaires des navigateurs? »

Je crains qu'en réfléchissant avec calme on n'aperçoive une énorme différence entre la position d'un équipage révolté qui cherchait à se cacher, et les honorables compagnons de La Pérouse, qui n'avaient aucun motif pour rester volontairement bannis de la France.

Voici un autre exemple par lequel M. de Zach cherche à ranimer nos espérances.

« En 1761, un vaisseau français, *l'Utile*, capitaine La Fargue, fit naufrage sur un écueil de la mer des Indes, connu sous le nom d'*île de sable*. Cet écueil, situé au nord de l'Ile-de-France sous la latitude méridionale de 15° 52', et 54° 50' à l'est du méridien de Greenwich, n'a pas un quart de lieue de circuit; c'est une île plate et stérile, que la mer recouvre presque entièrement dans les fortes marées. Le capitaine La Fargue et les gens de son équipage y trouvèrent cependant un refuge; ils se procurèrent, au moyen d'un puits de quinze pieds de profondeur, de l'eau potable. On y construisit, des débris du navire, une chaloupe sur laquelle les blancs s'embarquèrent et eurent le bonheur d'aborder sans accident à Sainte-Marie, île de Madagascar. Les noirs restèrent sur l'écueil en attendant qu'on vînt à leur secours. Sous le prétexte de la guerre,

on ne voulut pas à l'Ile-de-France risquer d'envoyer un petit bâtiment pour retirer ces malheureux naufragés d'un lieu où, selon toute probabilité, ils devaient périr de faim et de misère.

» Ce ne fut qu'après quinze ans que l'on envoya, en 1776, de l'Ile-de-France, le vaisseau *la Dauphine*, capitaine Lanugny-Tromelin, qui ramena sept négresses et un négrillon qui avaient résisté pendant tant d'années à toutes les rigueurs d'une position qu'il est impossible de décrire. On sut par ces négresses que les noirs avaient construit, sur la partie la plus élevée de l'île, une case qu'ils avaient recouverte avec des écailles de tortues de mer. Les débris du vaisseau avaient servi à la construction de cette habitation, qui n'était pas même à l'abri de la fureur de la mer dans les tempêtes. Elles rapportèrent qu'elles avaient vu, pendant leur longue captivité, cinq vaisseaux, dont plusieurs avaient fait d'inutiles efforts pour aborder l'écueil. Un petit navire, *la Sauterelle*, fut celui qui leur donna le plus d'espérances d'être enfin délivrées des angoisses qu'elles éprouvaient depuis si long-temps. Ce bâtiment mit son canot à la mer, l'officier avait l'ordre de se rendre sur l'île; mais des récifs et une barre effroyable ne lui ayant pas permis d'aborder, un matelot, nageur intrépide, se précipita dans la mer et gagna la terre, où il fut forcé de rester, car le canot disparut, et *la Sauterelle* continua sa route. Ce matelot, victime de son intrépidité et de son humanité, resta quelque temps sur cette terre de désolation; il eut d'une négresse l'enfant dont nous avons parlé, et qui fut sauvé; mais, au lieu d'attendre patiemment du secours de l'Ile-de-France, il conçut le fol espoir de se rendre sur un misérable radeau avec trois noirs et trois négresses à l'île de Madagascar, qui est éloignée de plus de cent lieues de ce dangereux écueil. »

M. de Zach rapporte encore l'exemple remarquable

de la découverte d'une frégate anglaise qui avait péri dans une grande tempête, et était restée enfouie dans le sable pendant *vingt-trois* ans, au milieu de l'Europe, non loin d'une ville riche et commerçante.

« Le 9 octobre 1799, *la Lutine*, frégate anglaise de 32 canons, capitaine Skinner, partit de Yarmouth pour Hambourg, avec beaucoup de passagers et une somme d'argent très-considérable. Le soir du même jour elle fut poussée par la violence du vent et des vagues sur un banc en dehors du passage de l'île de Flie. L'extrême obscurité de la nuit ne permit pas que *la Lutine* reçût aucun secours de terre, pas même de *l'Arrow* sa conserve. Le lendemain au point du jour, on chercha vainement à découvrir la frégate, il fut naturel de supposer qu'elle avait été mise en pièces, et que tout le monde qu'elle portait avait péri. Cette dernière partie de la supposition ne fut malheureusement que trop vraie; une seule personne, M. Schabracq, notaire, survécut à cet affreux désastre; deux autres, qui avaient été recueillies, moururent d'épuisement et de fatigue en touchant le rivage. Les annales de la navigation offrent peu d'exemples de naufrages dont soit résultée une aussi grande calamité privée et publique. On a évalué à plus de 3,000,000 de francs le numéraire qui avait été embarqué sur *la Lutine* par des négocians anglais, qu'ils envoyaient à titre de secours à des maisons de commerce à Hambourg; plusieurs de ces négocians étaient eux-mêmes à bord. En 1822, vingt-trois ans après ce malheur, toutes les feuilles publiques ont rapporté que cette frégate avait été découverte enterrée dans le sable, mais entière et nullement endommagée. La chance de découvrir et de recouvrer, après vingt-trois ans, un trésor qu'on croyait englouti au fond de la mer, est plus extraordinaire et plus inattendue que celle de découvrir et de retrouver, après trente-six ans, les descendans d'une colonie gallo-océanique. Les îles innom-

brables de ce vaste Océan, toutes habitées, ne furent-elles pas peuplées par des naufrages? »

Tous ces exemples sont intéressans ; mais peuvent-ils s'appliquer à la question spéciale qui nous occupe ? D'habiles et de courageux marins, s'ils avaient survécu à leur naufrage, n'auraient-ils pas trouvé quelque moyen de donner de leurs nouvelles? Cependant les chances sont si variées, les destinées de l'homme si mystérieuses, les voies de la Providence si profondes ! L'espoir peut être frivole, mais le désespoir absolu serait cruel.

Quoi qu'il en soit, M. de Zach termine par des observations judicieuses sur le lieu où le baleinier anglais a retrouvé la croix de Saint-Louis, qu'on regarde comme provenant du naufrage de La Pérouse.

« Si nous consultons les journaux de nos navigateurs les plus récens, nous trouverons que nous connaissons bien imparfaitement ces lieux. D'après le rapport du baleinier anglais, il semble que *la Boussole* et *l'Astrolabe* aient été jetés sur une de ces îles innombrables qui composent le vaste archipel de la Louisiade, qui s'étend à plus de 120 lieues dans une direction nord-ouest ou sud-est. D'Entrecasteaux n'a longé que la partie septentrionale de cet archipel, et y a relevé avec beaucoup de détails les îles et les dangers qui le bordent; Bougainville n'en a pas fait autant pour la partie méridionale : la partie occidentale est encore plus mal relevée. M. de Krusenstern, dans ses *Mémoires hydrographiques*, page 153, est par conséquent de l'avis qu'il serait à désirer qu'on explorât de nouveau cet archipel si mal connu; mais il y ajoute en même temps que ce travail serait difficile à faire, parce qu'il croit que l'on ne pourrait y employer que de petites embarcations, à cause de la grande quantité de récifs, d'écueils, de rochers et de hauts-fonds qui réunissent et bordent la plupart de ces îles. D'Entrecasteaux, en faisant route de la Louisiade vers la Nouvelle-Guinée, toucha,

00102547

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016